


# Le Conte du tonneau

Jonathan Swift

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

## Tome 1

LE CONTE

Contenant tout ce que les

Ont de plus SUBLIME,

Et de plus MYSTERIEUX ;

Avec pluſieurs autres Pieces très-curieuſes.

Doïen de St. Patrick en Irlande.

Traduit de l'Anglois.

À LA HAYE,

M. DCC. XXXII.

## Tome 2

LE CONTE

Contenant tout ce que les

Ont de plus SUBLIME,

Et de plus MYSTERIEUX ;

Avec pluſieurs autres Pieces très-curieuſes.

Doïen de St. Patrick en Irlande.

Traduit de l'Anglois.

À LA HAYE,

M. DCC. XXXII.

## Catalogue

Faits par le même Auteur, & dont
il fait mention dans les Discours
suivans, comme d'Ouvrages
qui verront bien-tôt le jour.

1 Le Caractere de l'Aſſortiment de Beaux-Eſprits qu'on trouve à preſent en Angleterre.

2 Un Eſſai de Panégyrique ſur le Nombre Trois.

3 Une Diſſertation ſur les Productions principales d'une Ruë de Londres nommée Grubſtreet.

4 Des Lettres ſur la Diſſection de la Nature Humaine.

5 Le Panegyrique du Monde.

6 Un Diſcours Analytique sur le Zêle, conſideré Hiſtori-Theo-Phyſi-Logicalement.

7 Hiſtoire Générale des Oreilles.

8 Défenſe modeſte de la Conduite de la Populace dans tous les Ages.

9 Deſcription du Roiaume des Abſurditez.

10 Un Voiage par l'Angleterre, fait par un Noble de la Terre Auſtrale inconnuë, traduit de l'Original.

11 Eſſai Critique ſur le Jargon devot, conſideré Moralement, Phyſiquement, & Muſicalement.

# LE CONTE

# DU

# TONNEAU,

Fait pour l'Utilité Generale

du GENRE-HUMAIN, &

Contenant un Abregé complet de

Tous les ARTS & de toutes les

SCIENCES, propres

A INSTRUIRE & A DIVERTIR

LES HOMMES.

Par un Membre de Illustre Societé

de Grubstreet.

Diu multumque desideratum.

M. DCC. XXXII.

Juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

Lucret.

## Tome 1 · 00.1

P Uiſque l'Auteur a fait une ample Dedicace à un Prince dont aparemment je n'aurai jamais l'honneur d'être connu, & qui est fort peu conſideré par les Ecrivains de nôtre ſiécle, me trouvant exempt de l'eſclavage que les Auteurs impoſent ſouvent aux Libraires, je me croi ſage dans ma preſomption, en oſant dedier à Vôtre Grandeur les Ecrits ſuivans, & les confier à sa protection. Je laiſſe au bon Dieu & à Votre Grandeur, à en connoitre le merite & les defauts : pour moi, je n'y comprend rien ; & quand tout le monde n'y entendroit pas plus de fineſſe, que moi, le débit de l'Ouvrage n'en ſera pas moins grand. Le nom de Votre Grandeur, brillant au fronſtipice du livre en lettres Capitales, me débaraſſera facilement d'une Edition tout au moins ; & je ne demanderois pas davantage, pour m'élever à la qualité d'Echevin, que le privilege de dedier à Votre Grandeur, à l'excluſion de tout autre Auteur ou Libraire.

Me prevalant du droit d'un faiſeur de Dedicaces, je devrois ici vous donner une liſte de vos propres vertus, sans avoir pourtant le moindre deſſein de choquer votre modeſtie. Sur-tout, ce ſeroit ici le lieu de faire un portrait pompeux de votre généroſité pour des gens qui joignent de grands talens à une petite fortune, & de

vous faire entendre d'une maniere entre groſſiere & délicate, que je m'entends par-là moi-même.

Je vous avouerai franchement, Mylord, que j'ai eu l'intention de ſuivre cette route batue, & que j'avois déja commencé à extraire d'une centaine d'Epitres Dédicatoires une Quinteſſence de louanges appliquables à Votre Grandeur, quand je fus arrêté par un accident imprevu. En jettant par hazard les yeux ſur la couverture de ces Ecrits, j'y trouvai en grandes lettres les mots ſuivans, Detur digniſſimo ; & je les ſoupçonnai auſſi-tôt d'enveloper un ſens digne d'attention.

Il arriva par hazard, qu'aucun des Auteurs que j'emploïe n'entendît le Latin, quoique je les aïe païez ſouvent pour la traduction de livres écrits en cette langue. Je fus donc obligé d'avoir recours au Curé de ma Paroiſſe, qui traduiſit ces mots ainſi, que ceci ſoit donné au plus digne ; & ſon commentaire me fit comprendre, que l'intention de l'Auteur étoit que cet Ouvrage fut dedié au Genie le plus ſublime du ſiecle pour l'eſprit, le ſavoir, le jugement, l'Eloquence, & la Sageſſe.

Là-deſſus, je donne un coup de pied pour aller trouver un Poëte, qui travaille pour ma boutique, & qui demeure dans un cu-de-ſac proche de ma maiſon. Je lui montre la verſion Angloiſe des mots en queſtion, & je le prie de me guider dans la recherche que je voulois faire du perſonnage que l'Auteur a eu dans l'Eſprit.

Après avoir médité quelques momens, il me dit, que la Vanité étoit une choſe qu'il avoit en horreur, mais qu'il étoit obligé en conſcience de m'avouer, qu'il étoit ſûr que la choſe le regardoit lui-même ; & en même temps il m'offrit fort obligeamment de faire pour moi gratis une Dedicace adreſſée à ſon propre mérite.

Ne voulant pas lui diſputer la ſuperiorité qu'il s'attribuoit, je le priai de faire une ſeconde conjecture : eh mais ! me répondit-il, ce doit être moi, ou Mylord Somers. Delà, je fus viſiter un grand nombre d'autres beaux-eſprits de ma connoiſſance, avec grande fatigue, & grand riſque de me caſſer le cou ſur tant de degrés obſcurs qui conduiſent aux Galetas. C'étoit par-tout la même choſe : je trouvois tous les habitans du plus haut étage dans la même admiration d'eux-mêmes, & de Votre Grandeur.

Ne croyez pas, Mylord, que je prétende debiter, comme un effet de ma propre induſtrie, ces meſures ſi bien concertées pour répondre juſte à l'intention de mon Auteur ; j'avouë ingénûment, que je les dois à une Maxime que j'ai retenuë, & qui dit que celui, à qui tout le monde aſſigne la ſéconde place du mérite, a un titre inconteſtable pour occuper la premiere.

Conformement à cette verité, mes viſites me perſuadérent que Votre Grandeur étoit la perſonne que je cherchois ; & auſſi-tôt j'emploïai mes beaux-eſprits à raſſembler des idées & des ingrediens propres à entrer dans le Panegyrique de vos vertus.

Deux jours après, ils m'apportèrent dix feuilles de papier remplies de tous côtez ; & ils me jurérent, qu'ils avoient ſaccagé tout ce qu'on peut trouver de beau dans les caracteres de Socrate, d'Ariſtide, d'Epaminondas, de Caton, de Ciceron, d'Atticus, & d'autres grands Noms difficiles à retenir. Je croi pourtant que ce ſont des fourbes, qui en impoſoient à mon ignorance car, quand je me mis à examiner leurs collections, je n'y vis rien que moi & tout autre ne fuſſions auſſi bien qu'eux : ce qui me fit croire, qu'au lieu de piller les anciens, mes drolles n'ont fait que copier ce que les modernes diſent unanimement ſur votre Chapitre. De cette

maniere, Mylord, j'en tiens pour mes cinq piſtoles, que j'ai debourſées ſans aucune utilité.

Si encore en changeant le titre, je pouvois faire ſervir les mêmes materiaux pour une autre Dédicace, comme font ſouvent pluſieurs gens qui me valent bien, ma perte ſeroit réparable : mais des gens ſenſez, à qui j'ai communiqué ces préparatifs, y eurent à peine jetté les yeux, qu'ils m'aſſurérent, qu'il n'étoit pas faiſable d'appliquer tout cela à tout autre qu'à Votre Grandeur.

Je m'attendois du moins à y trouver quelque choſe de la conduite de Votre Grandeur à la tête d'une armée, de votre intrepidité à monter une breche, ou à eſcalader une muraille. Je me flattois d'y voir votre illuſtre race deſcendant en ligne directe de la maiſon d'Autriche ; avec vos talens merveilleux pour l'ajuſtement & pour la danſe, & avec votre profond ſavoir dans l'Algèbre, les Mathematiques, & les Langues Orientales : en un mot, je m'attendois à quelque choſe, où ni moi ni le public ne devions pas naturellement nous attendre. C'eſt-là ce qui m'auroit accommodé à merveille : car, d'aller jetter à la tête des gens la vieille Hiſtoire de votre génie, de votre ſavoir, de votre ſageſſe, de votre juſtice, de votre politeſſe, de votre candeur, de l'égalité de votre ame dans toutes les revolutions differentes de la vie humaine, de votre diſcernement à déterrer le merite, & de votre promptitude à l'honorer de vos bienfaits, & mille autres lieux communs, ce ſeroit en vérité ſe moquer du monde. Qui peut ignorer, qu'il n'y a point de vertu qui concerne, tant la vie publique, que la vie particulière, dont dans les différentes conjonctures de la vôtre vous n'aïez donné de brillans exemples ? Il eſt bien vrai, que vous avez un petit nombre de grandes qualitez, qui auroient été inconnues à vos amis, faute d'occaſion de paroitre avec éclat ; mais, vos En-

nemis ont eu le ſoin de les étaler, & de les mettre dans leur plus beau jour, en leur donnant de l'exercice.

Dans le fond, je ſerois bien faché que le grand exemple de vos vertus fut perdu pour nos neveux : ce ſeroit grand dommage pour eux & pour vous ; ſurtout, parce qu'il ſeroit ſi propre à ſervir d'ornement à l'Hiſtoire du dernier Regne : mais, c'eſt de-là même que je tire une forte raiſon pour garder là-deſſus le ſilence ; des gens ſages m'ont aſſuré que, du cours que prenoient les Dedicaces depuis quelques années, il y auroit peu d'Hiſtoriens qui vouluſſent y aller puiſer leurs caracteres.

Quoi que je ſois l'homme du monde le plus porté à approuver tout, il y a un ſeul petit article ſur lequel il me ſemble que les faiſeurs de Dédicaces ne feroient pas mal de changer de plan. Au lieu de nous étendre ſi fort ſur la généroſité de nos Mecenas, nous ne ferions pas mal de dire un petit mot de leur patience. Pour moi, je ne puis pas faire un meilleur éloge de celle de Votre Grandeur, qu'en lui procurant un ſi vaſte champ pour la mettre en œuvre. Je crains pourtant, que je ne puiſſe pas vous en faire un ſi grand merite : la familiarité que vous avez eue autrefois avec tant de Harangues ennuïeuſes, & auſſi inutiles pour les moins que la preſente Epitre, vous rendra ſans doute plus promt à me la pardonner ; ſur-tout, ſi vous voulez bien conſidérer, qu'elle, vient de celui qui eſt avec toute ſorte de reſpect, & de vénération,

MYLORD,

## Tome 1 · 00.2

I L y a déjà ſix ans que ces Ecrits me ſont tombez entre les mains, & je crois qu'il y avait alors à peu près douze mois qu'ils avaient été faits : car, l'Auteur nous dit dans la Préface qui précéde le premier Traité, qu'il l'avoit deſtiné pour l'année 1697 ; & il paroit par differens paſſages, qu'il les a compoſez environ dans ce tems-là.

Pour ce qui régarde l'Auteur, je n'en puis rien dire avec certitude mais, je puis avancer avec quelque probabilité, que cette Edition ſe fait ſans qu'il en ſache rien : j'ai apris, qu'il croit ſa copie perduë, l'aïant prêtée à une perſonne, qui eſt morte depuis, & ne l'aïant jamais revuë, depuis qu'il s'en eſt déſaiſi. De manière qu'il y a grande aparence, qu'on ignorera toujours s'il y a mis la dernière main, ou ſi ſon intention a été d'en remplir les lacunes.

Si je me mettois dans l'eſprit de rendre compte au Lecteur de l'Avanture qui m'a rendu poſſeſſeur de ces Ouvrages, ce ſiécle incredule prendroit ſans doute tout ce que je pourois dire là-deſſus pour un vrai jargon de commerce : il eſt bon, par conſéquent que j'épargne cette peine, & à moi, & à mon Lecteur.

On ſera curieux, peut-être, de ſavoir pourquoi je n'ai pas plutôt donné ces Ouvrages au public : je reponds, que c'eſt pour deux raiſons. Premierement, j'ai cru pendant tout ce tems pouvoir m'occuper d'une maniere plus lucrative : en ſecond lieu, j'ai toujours eſperé d'entendre quelque nouvelle de l'Auteur, & de recevoir de ſa part quelques avis utiles pour mon Edition. Si je me ſuis déterminé enfin à m'en paſſer, c'eſt que j'étois averti qu'on menaçoit ſourdement le public d'une certaine Copie, qu'un des plus beaux Eſprits du ſiécle s'étoit donné la peine de polir, ou,

comme parlent nos Auteurs à la mode, qu'il avoit accommodé au goût de notre âge. Ni l'expreſſion, ni la choſe même, ne ſont pas tout-à-fait nouvelles : on a déjà pratiqué cette methode avec grand ſuccès à l'égard de Don Quichotte, de Boccalin, de la Bruyere, & d'autres Auteurs diſtinguez. Quelque jolie que ſoit cette invention, j'ai trouvé plus de franchiſe à donner l'Ouvrage in puris naturalibus.

Si quelqu'un veut me procurer une Clef propre à en découvrir les Miſtéres, je lui en ſerai très-obligé, & je la ferai imprimer avec plaiſir.

## Tome 1 · 00.3

Dedicatoire à son Altesse Royale

LE

PRINCE POSTERITÉ.

J 'Offre ici à Votre Alteſſe le fruit de quelques heures de loiſir dérobées aux occupations importantes dont m'accable un Emploi fort éloigné de pareils Amuſemens. C'eſt la pauvre production d'un temps de rebut qui m'a peſé ſur les épaules pendant une longue Prorogation du Parlement, une grande ſterilité de nouvelles étrangéres, & une ennuieuſe ſuite de jours pluvieux. Pour cette raiſon, & pour pluſieurs autres, elle ſe flatte de mériter la protection de Votre Alteſſe, dont les vertus ſans nombre, acquiſes dans un âge ſi tendre, vous font conſiderer des hommes, comme l'exemple futur de tous les Princes à venir. A peine Votre Alteſſe

eſt elle ſortie du berceau, que déja tout le monde ſavant appelle à ſes deciſions, avec la reſignation la plus humble & la plus ſoumiſe ; perſuadé, que le ſort vous a deſtiné à être l'unique arbitre des productions d'eſprit, qui fourmillent dans notre âge, cet âge ſi accomphi, & qui ſe diſtingue par une ſi grande politeſſe. Le nombre des appellans eſt ſi prodigieux, qu'il étonneroit tout autre Juge d'un Genie plus limité que le vôtre.

Mais, Monſeigneur, il ſemble qu'on envie à V. A. des deciſions ſi glorieuſes. Je ſai de bonne part que la perſonne, à qui on a confié le ſoin de votre éducation, a reſolu de vous tenir dans une ignorance générale de nos ſavans efforts, dont l'examen vous appartient par un droit héréditaire. La Hardieſſe de ce perſonnage me paroit étonnante. Quoi ! Il oſera vous perſuader à la face du Soleil, que notre ſiecle eſt plongé dans l'ignorance, & qu'il a produit à peine un ſeul Auteur dans quelque Genre d'écrire que ce ſoit ? Je ſai fort bien, que quand Votre Alteſſe ſera parvenue à un âge plus meur, & qu'elle parcourra le ſavoir de tous les ſiecles, elle aura trop de curioſité pour ne pas s'informer des Auteurs de l'âge qui précède immediatement le ſien. Mais, qu'arrivera-t-il ? Cet inſolent va les reduire, dans le détail qu'il vous en prepare, à un nombre ſi mepriſable, que j'ai honte de l'exprimer. Quand j'y penſe, ma bile s'échauffe, mon zele me ronge, j'en ſuis au deſeſpoir pour l'amour de ce corps de Beaux-Eſprits auſſi vaſte que floriſſant : je le ſuis encor plus pour l'amour de moi-même, contre lequel il nourrit dans ſon cœur des deſſeins d'une malignité toute particulière.

Il eſt aſſez vrai-ſemblable, que lorſqu'un jour V. A. jettera un œil atentif ſur ce que j'écris à preſent, elle aura quelque diſpute avec ſon Gouverneur, ſur la vérité de ce que j'oſe affirmer ici ; &

qu'elle lui commandera d'offrir à ſes yeux quelques-uns de nos fameux Ouvrages. Je ſuis ſi bien Informé de ſes malignes intentions, que je ſai d'avance ce qu'il vous dira là-deſſus. Pour toute reponſe, il vous demandera, où ſont ces ouvrages, ce qu'ils ſont devenus ; &, en vous faiſant voir qu'ils n'exiſtent plus, il prétendra vous démontrer par-là qu'ils n'ont jamais exiſté. Qu'ils n'exiſtent plus ! Grand Dieu ! Qui les a égarez ? Sont-ils abimez dans des goufres impénétrables ? Helas ! ils avoient aſſez de legereté pour nager éternellement ſur la ſurface de l'Univers. A qui en eſt donc la faute, ſi non à celui qui leur a attaché aux talons un fardeau aſſez péſant pour les enfoncer juſqu'au centre de la Terre ? Leur eſſence même eſt-elle détruite ? Ont-ils été noiez dans des potions Médicinales ? Le feu des pippes allumées leur a-t-il fait ſoufrir le martire ? Quel inſolent les a dérobez aux yeux des hommes, pour les faire périr dans un réduit ſecret, au ſervice d'un maître qui ne vit jamais la lumière du jour ?

Il faut que je me décharge le cœur, & que je mette V. A. au fait de la cauſe veritable de cette deſtruction univerſelle. Je-vous conjure de remarquer cette Faux large & redoutable, dont votre Gouverneur affecte de s'armer la main ; obſervez, je vous prie, la longueur, la force, la dureté, & le tranchant de ſes dents & de ſes ongles ; prenez garde à ſon Haleine empeſtée, qui répand la corruption ſur tout ; & jugez, s'il eſt poſſible au papier & à l'ancre de cette generation, de ſoutenir un ſiege contre un ennemi qui l'attaque avec tant d'armes irreſiſtibles ? Plût au Ciel, Monfeigneur, que vous priſſiez un jour la genereuſe réſolution de deſarmer ce furieux & tyrannique Maire du Palais, & que vous miſſiez ainſi votre Souveraineté hors de Page.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer dans le détail des meſures que prend votre barbare Gouverneur, pour réuſſir à détruire les plus nobles Ecrits de ce ſiecle ; il ſuffira de dire à V. A., que de pluſieurs milliers de livres, qui paroiſſent pendant une ſeule année dans notre fameuſe Capitale, il n'y en a pas un dont on entende parler, après que le Soleil a achevé ſa carrière annuelle ; Malheureux Enfans, qu'on voit périr avant qu'ils aïent ſeulement aſſez apris de leur langue maternelle pour implorer la pitié de leur Perſecuteur ! Il étouffe les uns dans leurs berceaux, il effraye tellement les autres qu'ils meurent dans les couvulſions, il demembre ceux-ci peu à peu, il écorche tous vifs ceux-là, il en ſacriſie des bandes entieres à Moloch, & le reſte infecté de ſon Haleine languit & meurt de Conſomtion.

Ce qui me touche le plus vivement dans ce malheur general, c'eſt le ſort du corps de nos Verſificateurs, de la part deſquels je preſenterai au premier jour une Requête à Votre Alteſſe, ſignée de cent trente ſix Suplians du premier rang, dont pourtant les productions immortelles ne ſeront peut-être jamais honorées de vos regards. Le moindre d'entr'eux ne laiſſe pas de briguer la couronne de Laurier avec autant d'humilité, que d'ardeur, & de fonder ſes pretentions ſur quelques volumes de fort bonne mine. En dépit d'un droit ſi bien fondé, votre injuſte Gouverneur a conſacré à une mort inévitable les œuvres de tant de perſonnages illuſtres, ces œuvres dignes de braver la durée des ſiécles ; & pourquoi ? C'eſt uniquement pour faire accroire à Votre Alteſſe, que notre âge n'a pas donné naiſſance à un ſeul Poëte.

Nous confeſſons tous, que l'Immortalité eſt une grande Déeſſe, mais, en vain lui offrons-nous nos vœux & nos ſacrifices. Votre

Gouverneur, qui a uſurpé le ſacerdoce dans le temple de cette Divinité, auſſi avide qu'ambitieux, les intercepte & les devore tous.

Affirmer que notre ſiécle eſt abſolument ignorant, & deſtitué de toutes ſortes d'Auteurs, me paroit dans le fond une théſe ſi fauſſe & ſi hardie, que je m'imagine quelquefois, qu'on peut faire voir le contraire par des démonſtrations formelles. Il eſt bien vrai, que, quoique leur nombre ſoit prodigieux, & leurs productions innombrables, ils diſparoiſſent de la Scene avec tant de rapidité, que non ſeulement ils échappent à notre mémoire, mais qu'ils ſemblent tromper nos yeux.

Pour faire voir à V. A. juſqu'à quel point ces apparitions ſont momentanées, je lui dirai que, lorſque je pris le deſſein de vous adreſſer la preſente Epitre, j'avois envie de l'accompagner d'un Catalogue de Titres, comme d'une preuve autentique de ce que je viens d'avancer touchant nos Ecrivains, & leurs Ouvrages. J'avois vu ces Titres fraîchement attachez au coin de chaque ruë ; mais, quand je revins, quelques heures après, pour les copier, je les vis tous dechirez, & leurs Succeſſeurs briller à leur place. Je m'informai de leur deſtinée chez les Libraires, & chez les Amateurs de la Lecture ; mais, mes recherches furent vaines : la memoire en étoit perduë parmi les hommes ; leur place même n'étoit plus à trouver. L'étonnement, que me donna ce Phenomene, me fit paſſer pour un Campagnard, ou pour un Pedant deſtitué de gout & de politeſſe, & peu verſé dans tout ce qui ſe paſſe dans les meilleures Compagnies de la Cour & de la Ville.

Conformément à cette triſte experience, je puis bien aſſurer à V. A., qu'il y a parmi nous de l'eſprit & du ſavoir copieuſement ; mais, pour le prouver en détail, c'eſt une entrepriſe trop ſcabreuſe pour une capacité auſſi mince que la mienne.

Permettez-moi, Monſeigneur, d'éclaircir ce que je viens de dire par une comparaiſon. Si, pendant un temps orageux, j'oſe ſoutenir à Votre Alteſſe, que près de l'Horizon il y a un grand nuage de la figure d'un ours, un autre vers le Zenith avec une tête d'ane, un troiſiéme vers l'Occident avec des griffes de Dragon ; & ſi vous attendez ſeulement un petit nombre de minutes à en examiner la verité : il eſt certain, que tout ce que je viens de voir ſera changé de figure & de poſition. De nouveaux nuages ſe ſeront levez ; & la ſeule choſe, ſur laquelle vous conviendrez avec moi, c'eſt que le ciel eſt couvert de nuées : mais, vous ſoutiendrez, que je me ſuis mépris groſſierement par rapport à leur ſorme, & à leur ſituation. Quoique cette preuve doive être ſuffiſante pour fermer la bouche à Votre Gouverneur, je prevois pourtant, qu'il inſiſtera, & qu'il vous preſſera de nouveau. Qu'eſt devenu donc, vous demandera-t-il, la quantité terrible de papier, qui doit avoir été employé dans un ſi grand nombre de volumes ? Odieuſe difficulté, à laquelle je ne ſai comment répondre. Il y a trop de diſtance entre Votre Alteſſe & moi, pour vous envoïer, comme témoin oculaires à des Fours, & à certains endroits les plus neceſſaires & les moins reſpectez des maiſons. Préſenterai-je à vos yeux quelques lanternes craſſeuſes, ou les fenêtres de quelque ſale temple de Venus ? Les livres, Monſeigneur, reſſemblent à leurs Auteurs : ils n'ont qu'un ſeul chemin pour entrer au monde ; mais, ils en ont dix mille pour en ſortir, & pour n'y retourner plus.

Je proteſte à Votre Alteſſe, dans l'integrité de mon cœur ; que ce que je vais dire à preſent eſt vrai à la lettre, dans l'inſtant même que j'écris ceci. Pour les cataſtrophes qui peuvent arriver avant qu'il ſoit en état d'être lu, je ne ſuis garant de rien. Je vous ſupplie pourtant de l'agréer comme un échantillon de notre érudition, de notre genie, & de notre politeſſe.

Je vous aſſure donc en homme d'honneur, qu'actuellement il exiſte dans notre Capitale un homme nommé Jean Dryden, qui a fait imprimer depuis peu une traduction de Virgile, in fol., bien reliée ; & ſi l'on en vouloit faire une exacte recherche, je crois qu'à l'heure qu'il eſt on pourroit encore parvenir à la voir. Il y en a encore un autre intitulé Nahum Tate, qui eſt tout prêt à declarer ſous ſerment, qu'il a donné au public pluſieurs rames de papiers tous chargez de vers, dont & l'Auteur & le Libraire ſont encore en état de produire quelques copies autentiques ; ce qui prouve la malignité du monde, qui ſemble faire un ſecrèt de toute cette affaire. Il y en a un troiſiéme connu ſous le nom de Thomas d'Urfey, Poëte d'une capacité vaſte, d'une érudition immenſe, & d'un Genie univerſel. Je connois encore un certain Rymer, & un certain Dennis, tous deux Critiques d'une grande Profondeur. J'aurois tort d'oublier le Docteur Bentley, qui a écrit près de mille pages d'un ſavoir infini, pour nous donner une idée veritable & exacte d'une certaine Querelle de très-grande importance, qu'il a euë avec un Libraire. C'eſt un Auteur d'un eſprit auſſi ſublime qu'agréable ; le premier homme du monde, pour la fine plaiſanterie, & pour les ſaillies vives.

Je puis proteſter encore à V. A. que j'ai vu, mais vu de mes propres yeux, la perſonne de Guillaume Wotton, qui a fait un volume de fort belle taille contre une des grandes Amies de Votre Gouverneur, duquel pour cette raiſon il ne doit pas attendre la moindre grace. Il eſt vrai, qu'il s'y eſt pris de la maniere la plus civile, la plus polie, la plus galante, la plus digne d'un Gentilhomme. D'ailleurs, tout cet Ouvrage eſt rempli de decouvertes, auſſi eſtimables pour leur nouveauté, que pour leur utilité : il eſt embelli & relevé par des traits d'eſprit ſi vifs, ſi piquans, ſi convenables au ſujèt, qu'on lui feroit tort de ne le pas conſiderer

comme ſeul digne de faire un attellage avec le venerable Docteur dont je viens de parler.

Si je voulois entrer dans un plus grand detail, je pourrois charger un volume entier d'éloges dûs à mes illuſtres contemporains. J'ai entrepris de leur rendre cette juſtice dans un Ouvrage de plus longue haleine, où j'ai réſolu de tracer le caractere de toute la bande de nos beaux eſprits : j'y depeindrai leur Figure en grand, & leurs Genies en mignature.

En attendant, je prens ici la hardieſſe, Monſeigneur, d'offrir à V. A. un extrait fidelle, tiré du corps univerſel de tous les Arts, & de toutes les Sciences ; & je le deſtine entierement à votre divertiſſement, & à votre inſtruction. Je ne doute en aucune maniere, que Votre Alteſſe n'en faſſe le même uſage, & n'en tire les mêmes fruits conſiderables, que pluſieurs jeunes Princes de notre Age ont tiré d'un grand nombre de volumes faits exprès pour faciliter leurs études.

Puiſſe V. A. avancer en ſavoir & en vertu, comme elle avance en âge ; puiſſe-t-elle effacer un jour la reputation de ſes Auguſtes Ancêtres. Ce ſont les vœux ardens & continuels de celui qui ſe fera toujours une gloire d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE, &c.

DECEMB. 1697,

## Tome 1 · 00.4

L ES Beaux-Eſprits de notre Age étant fort remarquables, par leur nombre & par leur pénétration, ils commencent à cauſer des frayeurs mortelles aux Mattadors de l'Etat, & de l'Egliſe. Ces hommes vénérables tremblent à la ſeule idée que leurs ſpirituels ennemis pourroient bien emploïer le loiſir d'une longue paix à faire des breches dans les endroits foibles de la Religion & de la Politique. Après avoir médité long-tems ſur les moïens de prévenir ces deſſeins dangereux, d'émouſſer les curieuſes recherches de ces ennemis publics, & de les détourner d'une matiere ſi delicate, ils ſe ſont arrêtez unanimement à un projet dont l'exécution coûtera beaucoup de temps & de peines. Le danger cependant s'augmente d'heure en heure ; & il y a tout à craindre des nouvelles recrues de beaux eſprits, tous équipez d'encre, de papier, & de plumes, & prêts à paroitre en bataille, au premier ordre, avec leurs armes offenſives, dans la vaſte Campagne des Brochures. Par conſequent, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a jugé abſolument neceſſaire de ſe ſervir de quelque promt expédient, en attendant que la grande entrepriſe, dont je viens de parler, ſoit en état d'être executée.

Il y a quelques jours, que dans un grand Committé où l'on déliberoit ſur ce ſujet, un homme d'un eſprit très-ſubtil remarqua que c'eſt une coutume parmi les gens de Mer, quand ils rencontrent une Baleine, de lui jetter un Tonneau vuide, pour l'amuſer & pour la détourner d'attaquer le vaiſſeau même. On ſe mit d'abord à interpreter cette Parabole. Par la Baleine, on entendit le Leviathan de Hobbes, qui ſe plait à ſecouer & à ballotter tous les Syſtèmes de Religion, dont il y a pluſieurs qui ſont ſecs, creux, ſujèts à corruption, & qui font d'autant plus de bruit, qu'ils

ſont vuides. C'eſt de ce Leviathan, qu'on dit que nos redoutables genies empruntent la plupart de leurs armes pernicieuſes. Le Vaiſſeau paſſa, comme il eſt naturel, pour le type de la Societé civile. La grande difficulté fut de donner un ſens juſte au Tonneau ; mais, après un long débat, il fut reſolu de le conſerver dans le ſens literal ; &, pour empêcher nos Leviathans d'aujourd'hui de balotter la Societé humaine, qui d'elle même n'eſt que trop ſujette à voguer ſans rames & ſans voiles, on décréta, qu'il falloit les amuſer par un Conte du Tonneau. On me fit l'honneur de m'en donner la commiſſion comme ayant, pour m'en acquitter, des diſpoſitions paſſablement heureuſes.

C'est dans cette vuë, que je donne au Public le Traité ſuivant, qui pourra ſervir, par interim, de jouet à notre bande quiéte de Beaux-Eſprits, en attendant qu'on mette la derniere main à notre grand Ouvrage, ſur lequel il eſt bon de donner ici en paſſant quelques lumieres au Lecteur benevole.

Notre intention eſt d'ériger un grand College, capable de contenir neuf mille ſept cens & quarante quatre perſonnes ; ce qui, par un calcul modeſte, monte à peu près au nombre courant des Beaux-Génies de notre Ile. Ils doivent être partagez dans differentes claſſes, ſelon leur different tour d'eſprit. L'entrepreneur lui-même en doit donner au premier jour un plan exact, auquel je renvoïe le Lecteur curieux ; me contenant de lui donner ici une foible idée d'un petit nombre des claſſes principales. Telles ſont : une grande Claſſe Pederaſtique dirigée par des maîtres de langue François & Italiens ; la Claſſe pour apprendre à épeller, vaiſſeau d'une étenduë prodigieuſe ; la Claſſe des Lunettes ; la Claſſe des Juremens ; la Claſſe de la Critique ; la Claſſe de la Salivation ; la Claſſe de la Science d'aller à cheval ſur un Baton ; la Claſſe de la

Poeſie ; la Claſſe de l'Art de foeter le Sabot ; la Claſſe de l'Hypocondre ; la Claſſe du Jeu ; & un grand nombre d'autres, dont la liſte pourroit devenir ennuieuſe. Perſonne ne ſera admis comme membre de ce College, ſans apporter un Certificat de Bel-Eſprit, ſigné par deux perſonnes capables d'en juger, & à ce commiſes.

Il eſt temps de finir cette parentheſe, pour revenir au but principal de ma Préface.

Je puis dire ſans vanité, qu'une Préface eſt une piece d'eſprit dont je connois fort bien le point de perfection : plût au ciel, que j'euſſe aſſez d'habileté pour y arriver. Trois fois j'ai mis mon imagination à la gêne, pour en faire une, dont le tour fut de mon invention ; & trois fois mes efforts ont été infructueux. Je ne m'en étonne point : mon genie a été mis à ſec par le Traité même que je publie ici.

Il n'en eſt pas ainſi de mes féconds Confreres les Modernes, qui ne ſe laiſſent jamais échapper une Preface, ou une Epitre Dedicatoire, ſans la diſtinguer par quelque trait propre à étonner le Lecteur à l'entrée de l'Ouvrage, & à exciter en lui une impatience merveilleuſe pour ce qui va ſuivre. Tel étoit ce coup de maître d'un Poëte fort ingenieux, qui, pour ne rien dire de commun, ſe compare lui-même au Boureau, & ſon Mecenas au Criminel. Voilà ce qui s'appelle inſigne, recens, indictum

ore alieno.

Rare & ſublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cede en rien à perſonne qui vive.

Dans mon Cours de Prefaces que j'ai fait, cours auſſi noble qu'utile, j'ai remarqué pluſieurs traits de la même force. Je ne fe-

rai pas l'affront aux Auteurs de tirer ces traits de leur place, afin de les inſérer ici : je ſai trop, que rien n'eſt plus delicat, & moins capable de ſoufrir le tranſport, qu'un bon-mot à la moderne.

Il y a des choſes qui ſont infiniment ſpirituelles aujourd'hui, ou à jeun, ou dans un tel lieu, ou à huit heures, ou entre la poire & le fromage, ou dites par Monſieur un tel, ou dans une matinée d'Eté ; qui ſont aneanties, par le moindre changement de ſituation, ou d'application. C'eſt ainſi que l'eſprit a ſes promenades limitées, dont il ne ſauroit s'éloigner de l'épaiſſeur d'un cheveu, ſans courir riſque de ſe perdre abſolument. Nos Modernes ont trouvé l'art de fixer ce Mercure, en l'attachant aux tems, aux lieux, & aux perſonnes. Il y a tel trait d'eſprit, qui ne ſauroit ſortir dans ſon entier de la place de Covent-garden : il y en a tel, qui n'eſt intilligible que dans un coin de Hide-park

J'avouë que je ſuis quelquefois touché d'une douleur ſincere, en ſongeant que tant de paſſages aſſaiſonnez par la mode, auxquels je vais donner l'effort dans mon Ouvrage, ſeront hors de vogue, au premier changement de décorations. Je ſuis pourtant trop ſincere, pour ne pas approuver ce gout de notre âge : je voudrois bien ſavoir pourquoi nous nous mettrions en frais, pour fournir d'eſprit les ſiécles futurs ; puiſque les précédens n'ont pas ſongé à faire de pareilles proviſions pour nous. Du moins, c'eſt-là mon ſentiment, parce que c'eſt celui de nos Critiques les plus modernes, & par conſequent les plus orthodoxes.

L'envie cependant que j'ai, que toutes les perſonnes accomplies, qui ont acquis une part dans le gout qui doit avoir cours dans le preſent mois d'Août 1697., puiſſent pénétrer juſqu'au fond du ſublime, qui regne dans tout mon Ouvrage, m'oblige d'établir ici en leur faveur la maxime generale que voici. Tout Lecteur, qui

ſouhaite d'entrer comme il faut dans les penſées d'un Auteur, ne ſauroit mieux faire, que de ſe placer dans la ſituation ou ſe trouvoit l'Auteur lui-même à meſure que chaque paſſage important couloit de ſa plume. Rien n'eſt plus propre que cette methode à lier l'Auteur & le Lecteur par une correſpondance exacte d'idées. Pour faciliter au public cette methode ſi delicate, autant que les bornes d'une Préface le peuvent permettre. Je lui dira d'abord, que les Pieces les plus rafinées de mon Traité ont été miſes au monde dans un lit placé dans un Galetas. Il faura encore que, pour des raiſons que je trouve bon de garder par devers moi, j'ai jugé à propos d'éguiſer ſouvent mon genie par la faim ; & que tout l'Ouvrage a été commencé, continué, & fini pendant un long Cours de Medecine, & une grande diſette d'argent.

Il faut, par conſequent, que le Lecteur benevole, s'il veut pénétrer dans un grand nombre de mes plus brillantes penſées, s'en rende l'entrée facile, en s'y preparant duëment ſelon les inſtructions que je viens de lui donner, C'eſt-là mon principal Poſtulatum,

Comme je fais profeſſion de m'accommoder en tout au gout des Modernes, j'ai grand'peur qu'on ne me reproche d'avoir pouſſé ma Préface ſi loin, ſans déclamer, ſelon la coutume, contre cette multitude d'Ecrivains, de laquelle toute la multitude des Ecrivains ſe plaint avec tant de raiſon. Je viens juſtement de parcourir une centaine de Préfaces, qui, dès l'entrée, adreſſent au public leur juſtes plaintes ſur un deſordre ſi criant. J'en ai retenu un petit nombre d'exemples, que je vai expoſer aux yeux du Lecteur avec toute l'exactitude, que ma memoire me voudra permettre. Une de ces Préface commence ainſi :

Se mettre dans l'eſprit d'être Auteur, dans un temps où la Preſſe fourmille, &c.

Une autre,

La taxe qu'on a miſe ſur le papier ne diminue pas le nombre des petits Ecrivains qui infectent, &c.

Une autre,

Quand chaque Garçon Bel-Esprit prend la plume en main, il eſt ridicule d'entrer dans le Catalogue, &c.

Une autre,

Lorſqu'on remarque quelle Friperie accable à préſent la Preſſe, &c.

Une autre,

Monſieur,

C'eſt uniquement pour obéir à vos ordres, que je me fais imprimer. A moins d'une raiſon de cette force, qui voudroit ſe mettre au niveau de cette Populace de petits Auteurs, &c.

J'avouë que l'objection, qu'une coutume ſi bien établie fournit contre moi, eſt forte. On me permettra pourtant d'y répondre en deux mots. Premierement, je ſuis fort éloigné de croire, que le nombre des Auteurs ſoit préjudiciable à notre Nation ; & je crois avoir vigoureuſement plaidé pour le contraire dans pluſieurs endroits de mon Ouvrage. En ſecond lieu, je ne comprens pas trop bien le procédé qu'on veut me donner pour modelle. J'ai obſervé qu'un bon nombre de ces Préfaces polies ſont de la même main,

& quelles ſont compoſées juſtement par ceux-là, qui accablent le public par les productions les plus volumineuſes. Le Lecteur ne trouvera pas mauvais, j'eſpere, que je lui debite là-deſſus un petit Conte.

Un Charlatan, s'étant poſté dans la Place nommée Leiceſterfields, avoit attiré autour de lui une Aſſemblée des plus nombreuſes. Un de ceux qui la compoſoient étoit un gros drolle, qui étoit preſque étouffé par la preſſe. Il s'écrioit à tout moment, Bon Dieu ! quelle chienne de canaille s'eſt attroupée ici ? Eh, je vous prie, bonnes gens, faites un peu de place. Quel Diable peut avoir mis enſemble cette populace abominable ? Au Diable ſoient les marauts, qui me preſſent de cette force ? Homme de bien, au nom du Seigneur, ôtez de-là votre coude. Un Tiſſeran, qui ſe trouvoit tout près de cet animal plaintif, n'étant à la fin plus maître de ſon indignation, & le regardant de travers : Que la peſte vous crêve, dit-il. Bœuf engraiſſé que vous êtes. Dites-nous, au nom du Diable qui d'entre nous tous contribue autant à la preſſe que vous ? Ne voyez-vous pas que votre chienne de Figure prend plus de place que cinq autres ? La place n'eſt-elle pas autant à nous qu'à votre bédaine ? Mettez vos diables d'inteſtins dans une eſpace raiſonnable, & il y aura place pour nous tous.

En voilà bien aſſez ſur ce ſujet.

Il me reſte encor à avertir mes Lecteurs, qu'il y a certains privileges communs à tous les Ecrivains, dont je me flatte qu'on me laiſſera jouïr en repos. Une de ces prerogatives veut que dans les endroits, où l'on ne m'entendra pas, on ſuppoſera qu'il y a quelque choſe de profond & d'utile, caché ſous ces tenèbres : une autre, que tout ce qu'on verra en lettres italiques ſera cenſé conte-

nir quelque choſe d'extraordinaire, ou dans le genre fleuri, ou dans le genre ſublime.

Pour ce qui regarde la Liberté que j'ai cru pouvoir prendre quelque fois de me louer moi-même, il n'eſt pas neceſſaire de l'excuſer ; puiſque cette pratique eſt fondée ſur l'autorité ſuffiſante d'un grand nombre d'illuſtres exemples.

Je dois remarquer, qu'anciennement l'Eloge étoit une Penſion, qu'on recevoit de la main du public ; mais, les Modernes, voïant qu'il y avoit trop de peine à la recueillir, ont depuis peu pris ſagement le parti d'acheter le Fief tout entier. Depuis ce tems, ils en poſſedent le domaine à pur & à plein, & ils jouiſſent du revenu, comme ils le trouvent à propos. C'eſt pour cette raiſon, que quand un Auteur fait ſon propre Panegyrique, il ſe ſert d'une eſpece de formulaire, par lequel il declare le droit qu'il a d'en uſer ainſi, & qui conſiſte d'ordinaire dans ces paroles, je parle ſans vanité. Ce qui marque clairement, qu'il ſe croit autoriſé par quelque autre titre que l'amour-propre. Comme la repetition de ce formulaire pourroit être ennuieuſe à la fin, j'avertis ici une fois pour toutes, que dans toutes les occaſions où je rends juſtice à mes propres talens, ledit formulaire eſt ſous-enténdu.

Je ſens ma conſcience fort au large de ce que, dans tout le cours d'un Traité ſi travaillé & ſi utile, je n'ai pas donné l'eſſor au moindre petit trait de Satire ; ce qui eſt l'unique article, ſur lequel je me ſuis hazardé à m'éloigner des fameux modelles, que ma Patrie a produits dans notre âge. J'ai obſervé, que quelques eſprits ſatiriques agiſſent avec le public de la même maniere, qu'un maître d'école traite un méchant garçon qu'il vient fraichement de foéter pour le rendre meilleur. Il commence par lui mettre devant les yeux toutes les particularitez du cas, qui eſt le motif de la

correction : il s'étend enſuite ſur la neceſſité du chatiment ; & il finit chaque periode par un bon coup de verges.

Si j'entens quelque choſe dans les affaires de ce monde, nos Cenſeurs feroient fort bien de s'épargner la peine de donner tant de coups de foûet inutilement. Il n'y a pas dans toute la nature un membre plus dur, & plus couvert d'un calus impénétrable, que les parties poſterieures du public, qui ſont également inſenſibles, ſoit qu'on les attaque à coups de pied ou à coups de verges. D'ailleurs, pluſieurs de nos Satiriques me paroiſſent être dans une grande erreur, en s'imaginant, que, parce que les orties piquent, toutes les autres mauvaiſes herbes doivent avoir la même proprieté. Cette comparaiſon ne tend en aucune maniere à diminuer l'opinion, qu'on doit avoir du mérite de ce dignes Aureurs ; car, c'eſt une choſe très-connue parmi les Naturaliſtes, que les mauvaiſes herbes ont la prééminence ſur tous les vegetaux. C'eſt pourquoi le premier Monarque de toute notre Ile, dont le gout étoit ſi ſubtil & ſi rafiné, fit très-ſagement, en ôtant la Roſe du Collier de notre Ordre, pour mettre le Chardon à la place. Delà de profonds Antiquaires ont conjecturé, que la démangeaiſon ſatyrique, qui s'étend ſi fort parmi nous, nous eſt venue du Nord de l'Ile. Puiſſe-t-elle fleurir long-temps ici ; puiſſe-t-elle regarder de haut en bas le mépris des hommes, & égaler ſon dédain pour le public à l'inſenſibilité qu'il a pour ſes plus rudes coups ; que ſa propre ſtupidité, ni celle de ſes partiſans, ne l'empêche pas de pouſſer ſes généreux deſſeins ; & qu'elle ſe ſouvienne toûjours qu'il en eſt de l'eſprit comme d'un razoir, qui n'eſt jamais ſi propre à faire des balafres, que quand il a perdu ſon tranchant.

Qu'elle n'oublie pas que ceux, dont les Dents ſont trop pourries, pour pouvoir mordre vigoureuſement, ſont très-bien quali-

fiez pour ſuppléer à ce défaut par leur Haleine.

Je ne ſuis pas ſuſceptible de cette baſſe jalouſie, qui pouſſe le vulgaire à mépriſer les talens qui ſont au-deſſus de ſa portée ; & je ſuis très-porté à rendre juſtice à cette Secte de nos Beaux-Eſprits Britanniques. J'eſpere auſſi, que ce petit Panegyrique aura l'honneur de lui plaire, puiſque j'y ſacrifie mes propres intérêts à ſa gloire.

Il faut avouer auſſi, que la Nature même a mis les choſes ſur un tel pied, que, par la Satire, on acquiert de l'honneur & de la reputation à meilleur marché, que par aucune autre production de l'eſprit.

Il y a un certain Auteur ancien, qui propoſe comme un problême, Pourquoi les Dedicaces, & d'autres aſſortimens de flatterie, ne roulent que ſur de vieux lieux-communs tout rouillez, ſans la moindre teinture de nouveauté ? Pourquoi elles ſont ſi capables de jetter le Lecteur Chrêtien dans le degout, & même, ſi l'on n'en previent promptement l'effet, de répandre la lethargie generalement par tout le Royaume : au lieu qu'il y a fort peu de Satires, qui n'animent l'attention du public par quelque choſe de ſingulier ?

On artribue d'ordinaire cette malheureuſe deſtinée des Eloges à un défaut d'invention dans ceux qui ſe mélent de les débiter ; mais, à tort : la veritable ſolution de cette difficulté eſt aiſée & naturelle. Les Materiaux du Panegyrique, étant renfermez dans des bornes très-étroites, ont été épuiſez il y a long-tems : car, comme la ſanté eſt unique, au lieu que les maladies ſont nombreuſes, & reçoivent de jour en jour quelques nouvelles compagnes ; de même, les vertus ſont en petit nombre, mais les vices & les extra-

vagances ſont innombrables, & le tems y ajoute continuellement quelque nouvelle eſpece, Ainſi, tout ce qu'un pauvre Auteur peut faire, c'eſt d'aprendre par cœur une liſte des Vertus Cardinales, & de les prodiguer à ſon Heros, ou à ſon Mecenas. Il a beau les accommoder de differentes manieres, & jetter quelque varieté dans ſes Phraſes, le Lecteur eſt bientôt au fait ; il voit bientôt au travers de toute cette difference de ſources, que tout cela n'eſt que du Cochon. L'Auteur n'en peut mais : nos expreſſions ne ſauroient aller plus loin que nos idées ; &, quand celles-ci ſont épuiſées, les termes doivent de neceſſité ſubir le même ſort.

Mais, quand même le ſujet du Panegyrique ſeroit auſſi fécond que celui de la Satire, il ne ſeroit pas difficile pourtant de trouver la raiſon veritable, qui rend la derniere plus ſavoureuſe que l'autre.

L'Eloge ne roulant d'ordinaire que ſur une perſonne à la fois, qu'il nomme ou qu'il deſigne clairement, doit par-là, de neceſſité, exciter l'envie de ceux qui n'ont point de part au gateau, & Soufrir de leur mauvaiſe humeur. Mais, la Satire ne nomme point les originaux de ſes portraits : elle ſemble viſer à tous les hommes ; &, graces à notre vanité aucun individu humain ne s'en croit l'objet particulier. Chacun rejette ſagement ſa part du fardeau ſur les épaules du Monde entier, qui ſont aſſez larges dans le fond pour le ſoutenir.

Cette verité d'experience m'a fait réflechir pluſieurs fois ſur la difference qu'il y a à cet égard entre l'Angleterre & l'ancienne Athenes. Dans la République d'Athenes c'étoit le droit héréditaire de chaque Citoïen, de chaque Poëte, d'attaquer publiquement, & même de jouer ſur le Theatre, les perſonages les plus illuſtres, un Créon, un Hyperbolus, un Alcibiade, un Demoſthene. On les

nommoit même, afin que le public n'en prétendit point cauſe d'ignorance. Le moindre mot, au contraire, qui ſembloit réfléchir ſur le Peuple en general, étoit auſſi-tôt relevé & s'attiroit une punition exemplaire, quelque diſtinguée que fut la perſonne qui eut eu l'audace de le lacher.

Chez nous, c'eſt juſtement le Revers de la Medaille ; on y peut emploïer en ſureté toute la force de ſon éloquence contre la Societé en general, & dire en face à tout un Auditoire même ſes veritez les plus odieuſes.

Vous pouvez declarer hardiment, que tous les hommes ont pris des chemins tortus ; qu'il ne reſte plus au monde un ſeul homme integre ; que notre âge eſt la lie des ſiecles ; que la ſcelerateſſe & l'atheiſme ſe repandent parmi nous comme des maladies contagieuſes ; que la bonne-foi a quitté la Terre avec Aſtrée. Vous pouvez vous étendre ſur de pareils lieux-communs auſſi nouveaux que brillans, autant que votre éloquente bile le trouve à propos ; &, quand vous aurez fini, tous les auditeurs vous en ſauront gré, comme à un Orateur, qui vient de répandre un beau jour ſur les veritez les plus utiles, & les plus precieuſes.

Je dis plus : vous ne courrez aucun riſque, que celui d'épuiſer vos poumons, en préchant dans l'Egliſe de Covent-garden contre les Airs petits-maîtres, contre la Fornication, & quelque choſe de pis encore. Vous avez la liberté, en celle de Whitball, de declamer contre l'Orgeuil, la Diſſimulation, & la Baſſeſſe de ſe laiſſer gagner par des préſens : dans celle, qui eſt la plus frequentée par les gens de Robbe, vous pouvez attaquer avec fureur l'Injuſtice & la Rapine ; & dans une Chaire bourgeoiſe, au milieu de la Cité, perſonne ne vous conteſtera le droit de vous emporter contre l'Avarice, l'Hypocriſie, & l'Extorſion. Ce n'eſt qu'une balle jettée à

tout hazard au milieu du Peuple ; chaque Auditeur eſt armé d'une raquête, & ſait habilement éloigner la balle de lui & la renvoïer dans la multitude.

Mais, d'un autre côté, n'allez pas vous tromper aſſez groſſierement ſur la nature des choſes, pour vous laiſſer échaper en public le moindre mot touchant un tel, qui a fait mourir de faim la moitié d'une Armée navale, & qui a empoiſonné le reſte ; ni touchant un autre, qui s'atache aſſez aux veritables principes de l'amour & de l'honneur, pour ne païer aucunes dettes, excepté celles qui concernent le Jeu, & les Courtiſanes. Ne dites rien d'un troiſiéme, qui troque les grands biens de ſes Ancêtres contre les maladies les plus infames. Taiſez-vous ſur le Chapitre de Paris, qui, gagné également par Venus, & par Junon, écoute tout leur plaidoïé en dormant. Ne vous émancipez pas ſur le chapitre de cet Orateur, qui fait de longues Harangues dans le Senat, avec beaucoup de méditation, très-peu de ſens, & fort mal-à-propos. Quiconque ôſe entrer étourdiment dans un pareil détail doit s'attendre à être empriſonné, pourſuivi en juſtice, comme un Calomniateur, & declaré coupable du crime qu'on nomme Scandalum Magnatum.

Mais, je ne ſonge pas que je m'étends ſur un ſujet, où je ne ſuis nullement intéreſſé, puiſque je n'ai, ni talent, ni inclination, pour la Satire. A cela près, je ſuis ſi ſatisfait de tout le cours préſent des affaires humaines, que je prépare déja depuis pluſieurs années les Matériaux d'un Panegyrique du Genre Humain, auquel j'ai deſſein d'ajouter une ſeconde Partie intitulée, Defenſe modeſte du Procedé de la Populace dans tous les Ages.

J'avois quelque envie de joindre l'un & l'autre de ces Traitez à cet Ouvrage-ci, en qualité d'Appendix ; mais, voïant que mon livre de Lieux-communs ſe remplit plus lentement que je n'avois

eſperé, j'ai trouvé bon de differer cette affaire juſques à quelque occaſion plus favorable. D'ailleurs, j'ai été détourné de l'exécution de ce deſſein par un malheur domeſtique, dont, ſelon la coutume des Modernes, je devrois ici informer le Lecteur benevole. Cette particularité ſeroit d'un grand ſecours, pour donner à ma Préface le volume, qui eſt à préſent en vogue, & qui doit être étendu à proportion que l'Ouvrage même eſt petit. Néanmoins, malgré toutes ces conſiderations, je n'arrêterai pas plus long-temps, dans le Veſtibule, l'impatience de mon Lecteur ; &, lui aïant duëment préparé l'eſprit par ce Diſcours préliminaire, je ſuis prêt à l'introduire dans les ſublimes Myſtéres qui ſuivent.

Rex erat Eliſabet, nunc eſt Regina Jacobus.

## Tome 1 · 01

QUiconque a l'ambition de ſe faire entendre dans une grande preſſe eſt obligé de pouſſer, de remuer les coudes, & de grimper juſqu'à ce qu'il puiſſe s'élever à un certain dégré de hauteur au-deſſus de la multitude.

Or, toutes les Aſſemblées, quelques ſérrées qu'elles ſoient, ont cette propriété particuliere, qu'il y a de la place de reſte au-deſſus d'elles. La difficulté eſt d'y parvenir ; puiſqu'il eſt auſſi mal aiſé de gagner le deſſus ſur le vulgaire, que de ſe tirer des Enfers.

– – – – – – – – – Evadere ad auras,
Hoc Opus, hic Labor eſt.

Pour y réuſſir pourtant, les Philoſophes de tous les âges ont pris le parti d'ériger certains édifices dans l'air ; mais, malgré la

réputation dont ces ſortes de batimens ont été de tout tems en poſſeſſion, je crois (en ſoumettant mes lumieres à celles des autres) que tous, ſans en excepter le pannier ou ſe ſuſpendit Socrate, pour faciliter ſes Meditations, ont été ſujets à deux inconveniens. Premierement, leur baze étant poſée trop haut, ils ont été d'ordinaire hors de la portée des yeux, & toûjours hors de la portée des oreilles : en ſecond lieu, leurs matériaux étant de leur nature fort tranſitoires ont toûjours ſouffert beaucoup des injures de l'air, ſur-tout dans nos païs ſituez du côté du Nord-Oueſt.

Pour ſurmonter ces obſtacles, nos ancêtres ont trouvé bon dans leur grande ſageſſe, afin d'encourager tous les avanturiers, qui aſpirent à l'élevation dont il s'agit, d'inventer trois Machines de Bois, très-utiles pour tous ceux qui veulent parler ſans être interrompus : ce ſont la Chaire, l'Echelle, & le Théatre ambulant.

Pour ce qui regarde le Barreau, quoiqu'il ſoit de la même matiere, & deſtiné au même uſage, on ne ſauroit cependant lui attribuer avec juſtice une quatriéme place ; parce qu'il eſt à rès de chauſſée avec l'Auditoire, & par-là ſujet à une interruption collaterale † Le Tribunal lui-même, quoique placé dans une hauteur convenable, brigueroit en vain cet honneur ; car, ſi l'on veut remonter à ſon Origine, on reconnoitra ſans peine, que l'uſage, auquel on le deſtine à préſent, répond avec une parfaite exactitude à ſon inſtitution primitive, & que l'un & l'autre ont une conformité entière avec l'Etymologie du mot Il Vient de la Langue Phenicienne, dans laquelle il eſt très-ſignificatif, puiſqu'expliqué à la lettre il déſigne un lieu deſtiné au ſommeil. Sa ſignification ordinaire parmi nous ne s'éloigne pas trop de ce ſens original : car, ce terme de Tribunal exprime parmi nous un ſiége duëment ren-

verſé, & fourni de couſſins, pour la commodité de membres gouteux & affoiblis par l'âge ;

Senes ut in otia tuta recedant.

Rien dans le fond n'eſt mieux entendu, & plus juſte : il eſt naturel que ceux, qui, dans leur jeuneſſe ont parlé long-tems, pendant que les autres dormoient, aïent la permiſſion de dormir à leur aiſe auſſi long-tems que les autres babillent.

D'ailleurs, quand il me ſeroit impoſſible de trouver la moindre raiſon ſolide, pour bannir le Barreau & le Tribunal de la liſte des Machines Oratoires, il me ſuffiroit, pour leur donner l'excluſion, que je ne veux pas m'écarter d'un certain nombre que j'ai reſolu d'établir dans toutes mes Diviſions, en dépit de tout ce qu'il en pourra coûter à mon bon ſens. Je ne ferai qu'imiter là-dedans pluſieurs Philoſophes, & autres génies ſublimes, qui s'attachent avec paſſion à un certain Nombre myſtique, que leur imagination a conſacré à un tel point, qu'ils forcent la Raiſon à lui trouver place dans chaque partie de la Nature. Ils y reduiſent, ils ajuſtent, chaque genre, chaque eſpéce : ils en joignent quelques-uns enſemble, en dépit d'eux & de leur dents ; & ils exilent de leur Syſtême ceux qui ne veulent abſolument pas ſe ſoumettre à un enchainement pareil. Pour moi, c'eſt le Nombre Trois, c'eſt ce nombre profond, qui a toûjours occupé mes contemplations les plus ſublimes, & qui m'a dedomagé de mes penibles recherches, par des delices infinies. Auſſi, le public verra-t-il bien-tôt ſortir de la preſſe mon Eſſay de Panegyrique touchant ce Nombre. Je me flatte d'y avoir demontré, par les preuves les plus convaincantes, que tous les Sens & tous les Elemens doivent être rangez ſous les étendarts de ce Nombre Sacré ; & déja j'ai cauſé une terrible deſertion parmi tous ceux qui ont affecté juſqu'ici de ſuivre la

banniere de ſes deux rivaux, Sept & Neuf. Je retourne à mon ſujet.

De ces Machines Oratoires, la premiere en élevation, auſſi bien qu'en dignité, c'eſt la Chaire. Il y en a differentes ſortes dans notre Ile ; mais, celles que j'eſtime uniquement ſont faites d'un bois coupé dans la Forêt Calydonienne. Plus elles ſont veilles, & meilleures elles ſont, à cauſe de la direction du Son, & pour d'autres raiſons qui ſeront mentionnées : dans le moment. Leur degré de perfection, par rapport à la taille & à la figure, conſiſte, à mon avis, à être extrêmement étroites, & deſtituées de tout ornement. Il eſt bon même, qu'elles n'ayent pas une eſpece de Dais au deſſus d'elles ; car, ſelon la regle ancienne, ce doit être le ſeul vaiſſeau découvert, dans toutes les Aſſemblées où l'on en fait un legitime uſage. De cette manière, elles auront une reſſemblance aſſez grande avec un Pilori ce qui leur donnera une influence eſſicace ſur les oreilles humaines.

La ſeconde Machine en queſtion, c'eſt l'Echelle, ſur laquelle je ne m'étendrai pas. Les étrangers même ont remarqué, à la gloire de notre Patrie, que nous, ſurpaſſons tous les peuples par rapport à l'intelligence, & au veritable uſage, de cette Machine.

Les Orateurs, qui s'y élèvent par dégrez, n'obligent pas ſeulement leur auditoire par la charmante manière dont ils débitent leurs Harangues ; ils favoriſent même tout le monde en les rendant publiques de bonne heure, avant que de les prononcer.

Je regarde ces diſcours comme le treſor le plus choiſi de notre éloquence Britannique : & j'apprends avec joïe, que notre digne Citoyen & Libraire, le Sieur Jean Dutton, en a fait une fidelle & penible Collection, qu'il a deſſein de publier au premier jour en

douze volumes in folio enrichis de figures ; Ouvrage, auſſi curieux qu'utile, & digne de la main qui nous le communique.

La derniere Machine des Orateurs eſt le Théatre ambulant, dreſſé avec beaucoup de ſagacité, ſub Jove pluvio, intriviis, & quadriviis. C'eſt le grand ſeminaire des deux autres : & les Orateurs, qui y montent, ſont quelque-fois admis à figurer ſur la premiere, & quelquefois ſur la ſeconde, ſelon leur different mérite ; la liaiſon, qu'il y a entre ces trois Machines, étant auſſi étroite : qu'il eſt poſſible de ſe l'imaginer.

Il paroit évidemment, par ce que je viens de dire, que l'élevation du lieu eſt abſolument requiſe pour s'attirer l'attention du public : mais, quoique tout le monde convienne du fait, les opinions ſont fort diférentes ſur la cauſe ; & je penſe, quant à moi, que peu de Philoſophes ont eu le bonheur de trouver une explication aiſée & naturelle de ce Phénomêne. Voici celle qui me paroit la plus profonde, & la mieux ſuivie.

L'air étant un corps peſant, &, par conſequent, ſelon le Syſteme d'Epicure, tendant toûjours vers la terre, doit indubitablement deſcendre avec plus de force, quand il eſt chargé de paroles, autres corps d'un poids conſiderable, comme il paroit évidemment par les profondes impreſſions qu'elles font ſur nous. Il ſuit de-là, que ces paroles doivent être répanduës d'une hauteur ſuffiſante, ſi l'on veut qu'elles parviennent à leur but, & qu'elles tombent avec aſſez de force.

Corpoream enim vocem conſtare fatendum eſt,
Et ſonitum quoniam poſſunt impellere ſenſus. Lucret : lib. 4.

Cette raiſon acquiert encore un nouveau dégré de force par une obſervation très-commune ; ſavoir que, dans tous les audi-

toires des differentes eſpéces d'Orateurs, la nature elle-même enſeigne à ceux qui compoſent l'Aſſemblée, à ſe tenir la bouche ouverte, dans une poſition parallele à l'horiſon, de maniere qu'ils ſont coupez par une ligne perpendiculaire qui tombe du zenith vers le centre de notre globe. Dans cette ſituation, ſi l'Aſſemblée eſt compacte & ſerrée comme il faut, rien ne ſauroit tomber à terre, & chaque Auditeur emporte chez ſoi ſa portion de la Harangue.

Il faut avouër, qu'il y a quelque choſe de plus rafiné encore dans l'Architecture des Batimens modernes deſtinez aux Ouvrages Dramatiques. Premierement, le Parterre s'abbaiſſe devant le Theatre, afin que, ſelon nos Remarques précédentes, toutes les matieres de poids qui ſe répandent de-là, qu'elles ſoient or, ou plomb, puiſſent tomber tout droit dans les machoires de certains animaux nommez Critiques, qui les attendent la gueule béante, pour les devorer.

Les Loges, qu'en faveur des Dames on a placées de niveau avec le Théatre, ſont arrangées en cercle, parce qu'on a obſervé que cette grande doze d'eſprit, qu'on emploïe à exciter parmi le beau Sexe certaines démangeaiſons, ſuivent ordinairement une route circulaire.

Certains ſentimens langoureux, &certaines penſées minces & étiques, s'élevent tout doucement par leur extrême légéreté juſqu'à la moïenne region de la ſale ; & là elles ſe gêlent par le moïen de l'entendement froid des habitans des ſecondes loges.

Le Galimathias & la Boufonnerie, qui ſont encore d'une plus grande legereté, montent avec aſſez de précipitation au deſſus de l'air qui eſt plus peſant, & ſe perdroient certainement dans la

voute, ſi le prudent Architecte n'avoit pas eu la précaution d'y pratiquer un quatriéme étage, appellé le Paradis, & ſi l'on n'y avoit placé une Colonie bigarrée, qui les arrête dans leur paſſage, & qui s'en ſaiſit avec ardeur.

Le Lecteur ſaura, que ce Syſteme Phyſico-Logical des Machines Oratoires cache de grands Miſtéres, & que c'eſt un type, un ſigne, une embleme, une ombre, un ſimbole, qui a une analogie exacte avec la République des Auteurs, & avec les meſures qu'ils doivent prendre pour s'élever au deſſus du vulgaire.

Par la Chaire, doivent être entendus les Ecrits des Saints modernes de la Grande Bretagne ; écrits ſpiritualiſez, épurez, debaraſſez de la craſſe des ſens & de la raiſon humaine. Le bois pourri doit être, comme j'ai dit, la matiere de cette machine, pour deux raiſons ; premierement, parce que le bois pourri a la qualité d'éclairer dans les tenebres ; & en ſecond lieu, parce que les cavitez en ſont remplies de vers : deux types, qui, maniez avec l'addreſſe ordinaire des Commentateurs, ſignifient clairement les deux qualitez principales requiſes dans l'Orateur, & les deux Deſtinées qui attendent ſes Ouvrages.

Pour l'Echelle, c'eſt un ſymbole naturel de la Faction, & de la Poëſie, auxquelles un ſi grand nombre de perſonnes illuſtres ſont redevables de leur réputation. Elle eſt le ſimbole de la Faction, parce que...

Elle eſt le ſimbole de la Poëſie, parce que les Orateurs de cette eſpece finiſſent toûjours leur Harangue par une Piece de Poëſie, qu'ils montent les dégrez de cette machine avec lenteur, & que le Sort les précipite du haut en bas long-tems avant qu'ils en aïent gagné le ſommet. Enfin, l'Echelle eſt un type de la Poëſie, parce

qu'on parvient d'ordinaire à ce poſte de diſtinction, par un tranſport de proprieté, & en confondant le mien & le tien.

Par le Théatre ambulant, ſont dépeintes toutes les productions de l'eſprit, qui ont une relation particuliere avec le divertiſſement des mortels. Telles ſont ces Pieces aimables intitulées, De l'Eſprit à deux liards ; Groteſques de Weſtmunſter ; Contes facetieux ; Les parfaits Railleurs, & d'autres ſemblables . C'eſt par elles, que les Ecrivains de Grubſtreet ont depuis quelques années ſi noblement triomphé du tems, qu'ils ont coupé ſes ailes, rogné ſes ongles, limé ſes dents, émouſſé ſa ſaux, & reculé ſon fatal Clepſydre.

C'eſt dans le Catalogue de ces fameux Ouvrages, que j'ai la preſomtion d'enregiſtrer ce livre-ci, aïant eu depuis peu l'honneur d'être choiſi membre de cette ſocieté ſi vantée.

Je ne ſai que trop les pernicieux deſſeins qui ont été machinez dans ces dernieres années contre cet illuſtre corps, par deux ſocietez nouvellement érigées, qui ont fait tous leurs efforts, pour tourner nos Auteurs en ridicule, comme indignes du rang qu'ils occupent dans la République des Lettres. Ceux, qui en ſont coupables, aprendront d'abord par leur propre conſcience, que c'eſt eux, que j'indique. Le public n'a pas été Spectateur aſſez indifferent de leurs jaloux projets pour ſoufrir avec patience que les Academies de Gresham, & de Wills, fondent leur reputation ſur la ruine de la nôtre. Notre douleur devient plus ſenſible & plus violente, quand nous conſiderons leur procedé à notre égard, non ſeulement comme injuſte, mais encore comme ingrat, & contraire à la nature même. Le monde peut-il oublier, ces corps peuvent-ils oublier eux-mêmes, quand nos annales ne ſeroient pas auſſi formelles là-deſſus qu'elles le ſont, que l'un & l'autre ils ſont des pe-

piniéres que nous avons, non ſeulement plantées, mais encore arroſées ?

On m'a informé que ces deux rivaux ont dreſſé les préliminaires d'une ligue contre nous, & qu'ils ont reſolu d'unir leurs forces, pour nous defier, par un Cartel, d'entrer avec eux dans une comparaiſon de Livres produits de part & d'autre, tant par rapport au nombre qu'à l'égard du poids. Comme notre Préſident m'a chargé de leur répondre, je vais m'en acquitter ici. En premier lieu, je ſoutiens que leur propoſition reſſemble à celle, qu'Archimede fit dans un cas moins important, & que l'exécution en eſt abſolument impoſſible. Ou trouver des balances d'une capacité aſſez vaſte pour peſer ces volumes de part & d'autre ? Quel Arithméticien ſera aſſez audacieux, pour entreprendre d'en calculer le nombre ? En ſecond lieu, je dis que nous acceptons le défi, à condition, qu'on nous déſigne une perſonne impartiale, pour décider à quelle ſocieté chaque livre, chaque traité, & chaque brochure, doivent être attribuez. La déciſion n'en eſt rien moins que facile. Nous ſommes prêts à produire un Catalogue de pluſieurs milliers de volumes, ſur leſquels notre Corps a un droit inconteſtable, & que pourtant certains Auteurs revoltez ont l'audace d'approprier à nos ennemis. Ce ſeroit donc à nous une imprudence impardonnable de reconnoître pour nos Juges ces mêmes Auteurs, dans un tems où les cabales & les intrigues de nos adverſaires ont cauſé une revolte ſi generale contre nous, que les plus intimes amis, qui nous reſtent encore, ſe tiennent éloignez de nous, comme s'ils avoient honte de nous connoître.

Voilà tout ce que je ſuis autoriſé à dire ſur un ſujet ſi mortifiant & ſi melancolique. Nous ne ſommes nullement portez à nourrir une haine, qui pourroit être également fatale à tous les partis, &

nous aimerions beaucoup mieux que ce different fût accommodé à l'amiable. Notre corps eſt tout prêt à recevoir à bras ouverts ces deux enfans prodigues, pourvu qu'ils renoncent à leurs Proſtituées & à manger avec les Cochons, je veux dire, à leurs indignes occupations ; &, comme un pere indulgent, il ne manquera pas de leur rendre la tendreſſe, & ſa benediction. Après l'inconſtance de toutes les choſes ſublunaires, rien n'a plus decredité les productions de notre ſocieté, que ce tour d'eſprit ſuperficiel, qui regne generalement parmi les Lecteurs de cet âge, qui ſont trop indolens pour creuſer dans les entrailles des matieres.

La Sageſſe pourtant eſt un Renard, à qui ſouvent on donne en vain la chaſſe, ſi on ne le force pas à ſortir de ſa tanniere ; c'eſt un Fromage, qui eſt d'autant meilleur, qu'il eſt couvert d'une croute épaiſſe, coriaſſe, & dégoutante ; c'eſt du Chocolat, qui devient plus excellent à meſure qu'on approche du fond. La Sageſſe eſt une Poule, dont il faut eſſuïer le chant deſagréable, parce qu'il eſt ſuivi d'un œuf : elle reſſemble à une noix, qui, ſi elle n'eſt pas choiſie judicieuſement, peut vous couter une dent, & ne vous païer que d'un ver.

C'eſt conformement à ces veritez, que nos ſages Grubéens ont toûjours voulu conduire leurs préceptes vers notre eſprit dans le Vehicule des fables & des types. Peut-être les ont-ils plus ornées quelque fois, qu'il étoit neceſſaire ; & par-là ces Vehicules ont eu le ſort de ces Caroſſes ſi bien peints & dorez, dont l'éclat éblouït tellement les Spectateurs, qu'ils ne remarquent pas ſeulement celui qui en occupe le fond. Nous nous conſolons pourtant de ce malheur, parce qu'il nous eſt commun avec Pitagore, Eſope, Socrate, & pluſieurs autres de nos illuſtres Prédéceſſeurs.

Neanmoins, afin que, ni le public, ni nous, ne ſoufrions pas davantage de ce défaut de pénétration, je me ſuis laiſſé vaincre par l'importunité de quelques amis ; & j'ai reſolu d'entreprendre une Diſſertation laborieuſe ſur les principales productions de notre Societé, qui, ſous un exterieur aſſez brillant pour contenter un Lecteur ſuperficiel, ont envelopé les plans les plus finis de tous les Arts & de toutes les Sciences. Je me fai fort de les expoſer aux yeux des Curieux ; &, s'ils ſont trop embaraſſez dans leurs enveloppes, je ſaurai bien les en tirer par le moyen de l'inciſion, ou de l'exantlation.

Il y a quelques années, qu'un de nos plus habiles Membres entreprit cet Ouvrage important. Il commença par l'Hiſtoire de Maître Renard ; mais, il ne vécut pas aſſez long-temps, pour publier un traité ſi utile, ni pour aller plus loin dans un ſi grand deſſein. On ne ſauroit trop regretter ce grand homme, ne fut-ce que pour la découverte qu'il avoit faite ſur ce ſujet, & communiquée à ſes amis. La ſolidité n'en eſt conteſtée à préſent par aucun Savant de quelque Reputation ; & perſonne ne doute que ladite Hiſtoire ne contienne un Corps complet, ou plutôt une Revelation, une Apocalypſe, de tous les Secrets de la Politique.

Pour moi, j'ai pouſſé cette entrepriſe beaucoup plus loin, ayant déja mis la derniere main à mes Commentaires ſur pluſieurs douzaines de Traitez d'une pareille force. Je crois obliger le Lecteur, en lui en donnant ici quelques idées ſuffiſantes pour le mettre au fait.

La premiere Piece, à laquelle je me ſuis attaché, c'eſt le petit Poucet, dont l'Auteur étoit de la Secte de Pythagore. C'eſt un traité ténébreux, qui contient tout le plan de la Metampſicoſe, & qui conduit l'ame dans toutes ſes differentes revolutions.

Le ſecond eſt le Docteur Fauſtus, écrit par Artephius, un Auteur bonæ notæ & un adepte. Il le publia dans ſa neuf-cent-quatre-vingt-quatriéme année. Ce Sage procede entierement par la voye de la réincrudation, ou par la voye humide. Le Mariage entre Fauſtus & Helene ne ſert qu'à répandre du jour ſur la fermentation du Dragon mâle, & du Dragon femelle.

Whittington & ſon Chat eſt l'Ouvrage du miſterieux Rabbin Jehuda Hannaſi, contenant la défenſe de la Guemara de la Miſna de Jeruſalem, & prouvant ſa ſuperiorité ſur celle de Babilone, contre l'opinion reçuë.

La Biche & la Panthere. C'eſt le Chef-d'œuvre d'un fameux Savant qui exiſte encore : le but de cet ouvrage eſt de nous donner un extrait fidéle de ſeize mille Auteurs Scholaſtiques, depuís Scot juſqu'à Bellarmin.

Le Flacon de Gregoire. C'eſt une Piéce qu'on ſupoſe être de la même main, & qu'on regarde comme un Suplément du Traité qui precede.

Le Sage de Gotham, cum Appendice. C'eſt-là veritablement un Traité d'une érudition immenſe : on peut l'apeller la ſource originale de ces argumens, qu'on pouſſe à préſent avec tant de vigueur, en France & en Angleterre, pour défendre le ſavoir & l'eſprit des Modernes, contre la préſomption, l'orgueil, & l'ignorance des Anciens. Cet Auteur a tellement épuiſé cette matiere, que tout ce qu'on a écrit là-deſſus depuis ne ſauroit paſſer que pour pure repétition, chez un Lecteur un peu pénétrant. Un Membre diſtingué de notre Societé a publié depuis peu un Abregé de cette excellente Piece.

Ces petits échantillons ſuffiſent, pour faire entrer le public dans le goût de tout l'Ouvrage : il occupe à préſent toutes mes penſées, & toutes mes études ; & ſi je puis y mettre la derniere main avant ma mort, je croirai avoir parfaitement bien emploïé les pauvres reſtes d'une vie infortunée.

Helas ! je n'ai pas raiſon d'attendre encore tant de vigueur d'une plume uſée au ſervice de l'Etat, dans des Diſſertations pour & contre, ſur les Conſpirations des Papiſtes, ſur les Loix d'excluſion, ſur l'obéiſſance paſſive, ſur la liberté de conſcience, &c. Je n'ai pas lieu de l'attendre d'une conſcience, qui tombe en lambeaux, & qui montre partout la corde à force d'être retournée ; d'une tête fracaſſée par les coups de barre de la faction contraire ; ni d'un corps conſumé par certaines maladies mal gueries, graces à quelques Donzelles & à quelques Chirurgiens, qui, comme il a paru dans la ſuite, étoient les ennemis declarez de l'Etat, & les miens, & qui ſoutenoient les intérêts de leur parti, aux dépens de mes jambes & de mon nez.

J'ai mis au jour quatre-vingt-onze brochures, ſous trois regnes, & en faveur de trente-ſix factions : mais, voïant que l'Etat n'a plus beſoin de mon encre, je me retire pour la répandre dans des Speculations plus aſſorties au caractere d'un Philoſophe ; ſatisfait de pouvoir me rendre cette juſtice, que j'ai paſſé une longue vie ſans offenſe envers Dieu & les Hommes.

Pour en revenir à mon ſujet, j'attends de la juſtice du public, que l'échantillon du Commentaire que je viens de lui doner, ſuffira pour effacer de toutes les productions de notre Societé une tache qui ne leur eſt venuë, que par l'envie & l'ignorance de nos Adverſaires. Je me flatte, qu'on ſe perſuadera à la fin, que le merite de cet ouvrage s'êtend plus loin, que les ſimples agrémens de

l'eſprit & du ſtile, que nos plus hardis Calomniateurs ne leur ont jamais oſé diſputer.

Pour faire ſentir cette beauté exterieure, auſſi-bien que le ſens caché & myſtique, j'ai ſuivi exactement les Originaux le plus généralement aprouvez ; &, pour qu'il n'y manque rien, j'ai fait en ſorte, à force de donner la torture à mon eſprit, que le titre, ſous lequel cet excellent Commentaire doit être connu à la Cour & dans la Ville, réponde exactement aux heureux modeles que notre Societé me fournit ſi abondamment.

Je conviens que j'ai été un peu prodigue à en multiplier les titres ; mais, j'ai remarqué que c'eſt-là le grand goût parmi certains Auteurs, que je reſpecte extraordinairement.

Ont-ils tort ? Neſt-il pas raiſonnable, que les Livres, ces Fils du cerveau, aient l'honneur de briller par une grande varieté de noms, auſſi-bien que les autres Enfans d'une qualité diſtinguée ? Notre fameux Dryden s'eſt hazardé même d'aller plus loin, en faiſant tous ſes efforts, pour introduire l'uſage de donner au même Livre pluſieurs Parains.

C'eſt une pitié, que cette belle invention n'ait pas été mieux ſoutenuë par une imitation exacte, autoriſée par un exemple de cette force : j'ai fait de mon mieux, quant à moi, pour donner la vogue à cette mode ; mais, je ne ſongeois pas alors, qu'il y a une malheureuſe dépenſe attachée à l'honneur de procurer des Parains à ſes Enfans, dépenſe dont on tire d'ordinaire de forts maigres revenus. La raiſon m'en eſt abſolument cachée : tout ce que je puis dire, c'eſt que, dans le cas dont il s'agit ici, j'ai perdu & mes frais & la gloire que je voulois m'acquerir par ce moïen. J'avois emploïé des meditations, & des efforts d'eſprit prodigieux,

pour couper le Traité ſuivant en quarante Sections ; mais, aïant ſupplié autant de Lords de ma connoiſſance d'en vouloir bien être les Parains, ils s'en ſont excuſez tous, en m'envoïant dire, qu'ils s'en faiſoient un cas de Conſcience.

## Tome 1 · 02

IL y avoit un jour un homme, qui avoit trois Fils de la même Femme, & d'une même couche, ils étoient venus au monde d'une manière ſi miraculeuſe, que la Sage-Femme elle-même ne pouvoit pas dire, qui des trois étoit l'Ainé. Le Père mourut, lorſqu'ils étoient encore fort jeunes. Mais, avant que de rendre l'ame, il les fit approcher de ſon lit, & leur tint le discours ſuivant :

Mes Fils Je n'ai jamais cherché les biens de ce Monde, & je n'en ai point hérité de mes Péres. C'eſt pourquoi, j'ai rêvé longtems en vain ſur les moïens de vous laiſſer quelque choſe de bon & d'utile. A la fin, à force de ſoins & de dépenſes, je vous ai pourvus chacun d'un bon habit neuf ; les voici tous trois. Vous ſaurez, mes Enfans que ces habits ont deux qualitez, particulieres, La premiere eſt, qu'en les ſoignant comme il faut, ils auront toûjours ce même air neuf, que vous leur voïez à cette heure : la ſeconde, qu'ils croitront dans la même proportion avec vos corps, s'étendant & s'élargiſſant d'une maniere à s'ajuſter toujours à vos tailles. Mettez les, mes Fils, afin que je les voie ſur vous avant que de mourir... Fort bien ; ſoïez propres, je vous en prie, & aïez ſoin de les vergeter ſouvent. Vous trouverez dans mon Teſtament, que voici, toutes les inſtructions néceſſaires touchant la maniere de les porter, & de les ménager : obſervez les exactement, ſi vous

voulez éviter les chatimens attachez à la moindre tranſgreſſion de mes ordres, & ſi vous avez à cœur votre bonheur futur. J'ai ordonné encore dans mon Teſtament, que vous demeuriez tous trois enſemble, comme amis, & comme Freres ; c'eſt-là l'unique moïen pour vous de proſperer dans le monde.

Après avoir fini ce Diſcours, le bonhomme mourut, à ce que dit l'Hiſtoire ; & ſes trois Fils s'en allérent enſemble chercher des avantures.

Je ne vous importunerai pas par le recit de celles, qu'ils rencontrérent pendant les premieres ſept années. Je dirai ſeulement, qu'ils ſe conformérent exactement au Teſtament de leur Pere, & qu'ils gardérent leurs habits en fort bon état. Au reſte, ils parcoururent pluſieurs païs, eurent a faire à un grand nombre de Geants, & eurent le bonheur de défaire le monde de pluſieurs Dragons.

Parvenus à l'âge de ſe produire dans le Monde, ils prirent maiſon en ville, & ſe mirent à faire l'amour aux Dames, ſur-tout à trois d'entr'elles, qui avoient la vogue, à ſavoir à la Ducheſſe d'Argent, à Madame de Grands-Titres, & à la Comteſſe d'Orgueuil.

Ils furent d'abord aſſez mal reçûs ; mais, en aïant déterré la cauſe avec une grande pénétration, ils attrapérent bientôt les bonnes manieres. En moins de rien, on les vit écrire, rimer, railler, chanter, parler & ne rien dire : ils beuvoient, ſe battoient, juroient, prenoient du tabac, & couroient le bon bord. Ils alloient à la premiere repréſentation des Piéces de Théâtre, battoient le Guet, ſe divertiſſoient avec les belles, & s'en trouvoient fort mal. Ils donnoient aux Fiacres des coups de baton, au lieu d'argent. Ils s'endettoient chez les marchans, & couchoient avec leurs

Femmes. Ils roſſoient les Sergens, jettoient les violons par la fenêtre, dinoient chez le plus fameux traiteur, & faiſoient la digeſtion au Caffé des petits Maîtres. Ils parloient des appartemens, où ils n'avoient jamais mis le pied ; dinoient avec des Mylords, ſans les voir ; parloient à l'oreille à une Ducheſſe, ſans lui dire le moindre mot ; faiſoient paſſer le griffonnage de leurs blanchiſſeuſes, pour des billets doux de qualité. Ils ne faiſoient que revenir de la Cour, ſans y avoir jamais été vus ; ils étoient au levé du Roi ſub dio ; dans une Compagnie ils apprenoient par cœur une liſte des Pairs du Roïaume, & dans une autre ils en farciſſoient leurs diſcours, d'un petit air fort familier.

Ils ne negligeoient pas ſur-tout de comparoitre regulierement dans l'Aſſemblée de ces Senateurs, qui n'ont rien à dire dans le Parlement, & qui parlent haut au Caffé, où ils s'ajournent tous les ſoirs pour remacher les affaires politiques, entourez d'un cercle de curieux promts à ramaſſer leurs miettes.

Les trois Freres avoient acquis mille autres belles manieres, dont le détail ſeroit ennuieux ; &, par conſequent, ils paſſoient avec juſtice pour les Cavaliers les plus accomplis de la ville. Mais, tout cela ne faiſoit que blanchir ; leurs Maitreſſes reſtoient toûjours inſenſibles.

Pour en faire bien ſentir la raiſon, il faut qu'avec la permiſſion du patient Lecteur je m'étende un peu ſur un point d'importance, qui n'a pas été ſufiſamment éclairci par les Auteurs de ce ſiecle-là.

Une nouvelle Secte s'éleva environ ces tems, & ſes adherans ſe répandirent au long & au large, ſur-tout parmi le beau monde. Ils adreſſoient leur culte à une certaine Divinité, qui, ſelon leur Doctrine, s'occupoit journellement à créer les hommes par une ope-

ration mechanique. Elle étoit placée, dans la partie la plus élevée de la maiſon, ſur un Autel haut environ de trois pieds.

La Divinité y étoit aſſiſe dans la poſture d'un Empereur Oriental, avec les jambes croiſées ſous lui.

Amain gauche de l'Autel, l'Enfer ſembloit ouvrir ſa Gueule, pour dévorer les animaux, à la création deſquels le Dieu s'occupoit ; mais, pour en rallentir la faim inſatiable, certains Prêtres y jettoient de tems en tems quelques pieces de matiere informe, & ſouvent même des membres entiers déja vivifiez, que ce goufre afreux avaloit d'une maniere terrible à voir.

Cette Divinité paſſoit pour avoir inventé la verge, & l'éguille : ſi c'eſt en qualité de Dieu des Mariniers, ou s'il faut prendre cette expreſſion dans un autre ſens miſterieux & allegorique, c'eſt un point ſur lequel juſqu'ici on n'a pas répandu le jour neceſſaire.

Les Adorateurs de ce Dieu avoient un Syſtéme de Doctrine, qui rouloit à peu près ſur les Dogmes Fondamentaux, que voici.

L'Univers, diſoient-ils, n'eſt autre choſe, qu'un habillement complet, qui revêt toutes choſes : la terre eſt habillée par l'air, l'air par les Etoiles, & les Etoiles par le primum mobile. Jettez les yeux ſur notre Globe, vous verrez que C'eſt un habit dans les formes, & d'un très-bon goût ; ce que certaines gens apellent la Terre n'eſt autre choſe, qu'un ſur-tout avec des paremens verds. Qu'eſt-ce que la mer, ſi-non une veſte d'un beau tabis ? Examinez chaque ouvrage particulier de la création, vous verrez quelle habile couturiere la nature a été, en habilant tous les vegetaux à la Cavaliere. De quelle perruque galante n'a-t-elle pas coeffé le hetre ? De quel beau pourpoint de ſatin blanc n'a-t-elle pas ajuſté le bouleau ? Pour faire court, l'homme lui-même eſt-il autre choſe

qu'une Microveſte, ou, pour mieux dire, un habit complet, avec toutes ſes fournitures ? Par rapport au corps, la choſe eſt inconteſtable ; mais, à examiner même toutes les qualitez de ſon ame, on n'y trouvera rien, qui n'ait une relation étroite avec les differentes piéces qui compoſent notre ajuſtement.

La Religion eſt un manteau ; l'intégrité eſt une paire de ſouliers uſez à force de marcher dans les bouës ; l'amour-propre eſt un ſur-tout, la vanité, une chemiſe : pour la conſcience, c'eſt un haut-de-chauſe, deſtiné à couvrir la volupté & l'ordure ; mais, qu'on laiſſe tomber fort promtement, quand on ſe veut livrer à l'une, ou à l'autre.

Ces poſtulata étant admis, il s'enſuit, par une conſequence legitime, que les êtres, appellez improprement par les hommes habits, compoſent réellement l'eſpece la plus finie des animaux, ou pour aller encore plus loin, ſont réellement hommes, ou animaux raiſonnables, N'eſt-il pas évident, qu'ils ſe meuvent, qu'ils vivent, qu'ils parlent, & qu'ils s'acquittent de tous les autres devoirs de la vie humaine ? Ces êtres ne ſe promenent-ils pas dans les ruës ? Ne rempliſſent-ils pas le Parlement, les caffés, les téatres, & les temples de Cythere ? Il eſt vrai, que ces annimaux, nommez vulgairement habits, doivent être appellez differement, ſelon la difference de la matiere & de la forme, qui les compoſent.

L'Aſſemblage d'une chaine d'or, d'une robbe d'écarlatte doublée d'hermines, & d'une baguette blanche, placé ſur un grand cheval, eſt un Lord-Maire. Certaines autres fourures, accommodées d'une certaine maniere, compoſent un Juge ; & un mélange de toile fine, & de ſatin noir, eſt un Evêque.

Il y avoit des Profeſſeurs parmi cette Secte, qui, quoi qu'ils admiſſent eſſentiellement le même Syſtême, ne laiſſoient pas de raffiner ſur certains points. Ils ſoutenoient que l'homme eſt compoſé de deux habillemens differens l'un celeſte, l'autre artificiel ; dont le prémier eſt le Corps, & le ſecond l'Ame ; que l'ame étoit l'habit exterieur, & le corps l'habit interieur ; que le dernier eſt ex traduce, mais que l'autre procedoit d'une création, & d'une circomfuſion quotidienne. Ils prouvoient cette derniere partie de la propoſition, par l'Ecriture, parce que dans eux nous nous mouvons, nous vivons, & nous avons l'être ; & par la Philoſophie, parce que ces habits exterieurs ſont tout dans le tout, & tout dans chaque partie. D'ailleurs, diſoient-ils, ſeparez ces deux habillemens, & vous trouverez que le corps n'eſt qu'une vile carcaſſe deſtituée d'intelligence ; &, par conſequent, il eſt clair que ce qu'on nomme habit exterieur doit étre l'ame. A ce Syſtême de Religion étoient attachez certains dogmes ſubalternes, qui avoient une grande vogue. Les Savans ſe diſtinguoient ſur-tout à déduire de-là les differentes facultez de l'ame. Chez eux, la broderie étoit grand fond d'eſprit ; les franges d'or, agréable converſation ; les galons d'argent, repartie vive ; la perruque carrée, un tour d'eſprit particulier ; & un habit, chargé de poudre du haut en bas, étoit fine plaiſanterie. Ils ſoutenoient, d'ailleurs, que tous ces talens vouloient être maniez avec une extrême delicateſſe, & dirigez avec grand jugement, ſelon les tems, & les modes.

C'eſt avec beaucoup de peines, & par le moïen d'une Lecture infatigable, que j'ai ramaſſé, chez les anciens Auteurs, ce Syſtême de Theologie, & de Philoſophie, qui paroit avoir eu ſa ſource dans une maniere de penſer, qui n'a rien de commun, ni avec les Syſtêmes anciens, ni avec les modernes. En m'engageant dans ces penibles recherches, mon but a été, moins de ſatisfaire la curioſi-

té du Lecteur, que de lui faciliter l'intelligence de pluſieurs particularitez de l'Hiſtoire ſuivante ; car, à moins d'être inſtruit des diſpoſitions où ſe ſont trouvez les hommes, & des opinions, qui ont regné parmi eux, dans un ſiécle ſi éloigné, il ne ſera pas en état de comprendre les grands événemens, qui en ſont derivez comme de leur ſource.

C'eſt pourquoi, je ne puis trop l'avertir de lire & de relire, avec toute l'attention imaginable, ce que je viens d'écrire ſur ce ſujet.

Je reprens le fil de mon Hiſtoire, Nos trois Freres n'étoient pas dans un petit embarras, en voïant les ſuſdites opinions ſi généralement reçuës & ſuivies par tout ce que la Cour & la Ville avoit de plus poli. Leurs maîtreſſes en étoient tellement imbues, qu'elles étoient toujours au plus haut faite de la mode, & qu'elles avoient un profond mépris, pour tout ce qui reſtoit au deſſous d'elle de l'épaiſſeur d'un ſeul cheveu.

Cependant, le Pere de nos Cavaliers leur avoit ordonné formellement, ſous peine des châtimens les plus rigoureux, de ne rien ajouter à leurs habits, & de n'en rien ôter, ſans un ordre exprès contenu dans ledit Teſtament. Il eſt vrai, que ces habits étoient d'un bon drap, & d'ailleurs couſu ſi delicatement, qu'on auroit juré, qu'ils étoient tout d'une piéce ; mais, ils étoient fort unis, & preſque deſtituez de tout ornement.

Apeine avoient-ils été un mois dans la ville, que tout d'un coup la mode vint de porter des Nœuds d'Epaule : d'abord tout le monde devint nœud d'Epaule ; il n'y avoit pas moïen d'aprocher des ruelles, ſans cette marque de diſtinction. Une triſte experience aprit bientôt aux trois Avanturiers, juſqu'à quel point cette

piece leur étoit neceſſaire : ils ne faiſoient pas un tour de promenade, qu'ils ne reçuſſent mille mortifications.

Quand ils alloient à la Comedie, le Portier leur demandoit, s'ils ne vouloient pas ſe mettre au Paradis ; appelloient-ils un fiacre, le cocher les prioit de monter ſur le derriere en attendant leur maître ; lorſqu'ils entroient dans un Cabaret, le Garçon leur diſoit obligeamment, on ne vend point de biere ici, mes amis ; & s'ils vouloient rendre viſite à quelque Dame, le Laquais les arrêtoit à la porte, pour les prier de lui dire ſeulement leur meſſage, & qu'il leur rendroit réponſe dans le moment.

Dans cette malheureuſe ſituation, ils ne manquérent pas de conſulter le Teſtament de leur Pere. Mais, altum filentium ſur les Nœuds d'Epaule. D'un côté, l'obéiſſance étoit un point abſolument neceſſaire ; mais, de l'autre, ſans les Nœuds d'Epaule, point de ſalut.

Après une meure deliberation, un des Freres, plus lettré que les autres, s'aviſa d'un expédient. Il eſt vrai, dit-il, que le Teſtament ne fait point mention des Nœuds d'Epaule, totidem verbis ; mais, je conjecture, qu'il en parle incluſivement, ou totidem ſillabis. Cette diſtinction

fut d'abord goutée, & l'on ſe mit de nouveau à examiner ; mais, une malheureuſe étoile avoit tellement influé là-deſſus, que la premiere ſyllabe ne ſe trouvoit pas dans tout l'écrit : néanmoins, celui qui étoit l'Auteur de cette invention reprit courage. Mes Freres, dit-il, ne vous affligez pas : l'affaire n'eſt pas encor tout-à-fait deſeſpérée. Si nous ne trouvons pas ce que nous cherchons, totidem verbis, ni totidem ſillabis, je me fais fort de le trouver, totidem litteris. L'expedient parut merveilleux, & les voilà auſſi-tôt

à l'ouvrage. En moins de rien, ils firent un recueil des lettres ſuivantes N, U, D, S, D, E, P, A, U, L, E ; mais, ils avoient beau fureter par-tout, la ſeconde lettre O E ne paroiſſoit nulle-part. La difficulté ſembla d'abord importante ; mais, le Frere à diſtinctions, qui étoit en train de faire merveille, trouva bientôt de quoi remédier à cet inconvenient. Selon lui, l'O E étoit une lettre pedanteſque, qui n'étoit d'aucune utilité, & qu'on pouvoit remplacer facilement par un E ſimple, qui faiſoit dans le fond le même effet.

Voilà la difficulté évanouie : ils ſont évidemment autoriſez à ſuivre la mode, jure paterno ; & mes Damoiſeaux ſe carrent dans les ruës avec des Neuds d'Epaule auſſi copieux & auſſi flottants, que ceux d'aucun Fils de bonne Mere.

Comme le bonheur de ce monde eſt ſujèt à paſſer comme un éclair, les modes, dont ce bonheur dépend entierement, étoient ſoumiſes à la même inconſtance dans ce ſiécle-là ; & le regne des Neuds d'épaule fut de courte durée.

Un Seigneur, arrivé nouvellement de la Cour de France, s'étala en public, tout couvert d'une cinquantaine d'aunes de galons d'or parcourant exactement les Méandres, où les conduiſoit la mode deſtinée à regner à Paris pendant le mois courant. Deux jours après, tout le monde parut habillé d'or en barre : quiconque ôſoit paroitre en compagnie ſans cette perfection, avoit l'air auſſi honteux qu'un Eunuque, & étoit tout auſſi mal reçu des Femmes. Quel parti prendront ici mes galans ? Ils ont donné déja une entorſe aſſez violente à la derniere volonté de leur Pere. Elle ne dit rien du tout ſur ce nouvel article bien plus important que le premier. Le Neud-d'Epaule, n'étoit qu'un petit ornement détaché & ſuperficiel ; au lieu que le galon d'or cauſe une alteration plus conſiderable, puiſqu'il adhère en quelque ſorte à la ſubſtance

même de la choſe. Le moyen donc d'en porter ſans un ordre poſitif !

Il arriva heureuſement dans ce tems, que le Frere ſavant venoit de lire les Dialectiques d'Ariſtote, & particulierement ſon merveilleux traité de l'interpretation, qui nous enſeigne à trouver en tout paſſage tous les ſens du monde, excepté celui de l'Auteur ; Ouvrage utile par conſequent aux Commentateurs des Revelations, qui expliquent les Propheties, ſans entendre un mot du texte Original.

Eclairé de ces nouvelles lumieres, il apoſtrophe ſes Freres de la maniere ſuivante. Apprenez, mes chers Freres ; qu'il y a deux ſortes de Teſtamens, Nuncupatorium, & Scriptorium ; que le Teſtament écrit, que nous avons devant nos yeux, ne fait pas mention de galons d'or, bien loin d'en ordonner poſitivement l'uſage. Conceditur. Mais, ſi on ſoutient la même choſe par raport à une derniere volonté exprimée de vive voix ; negatur : car, mes Freres, vous vous ſouvenez bien ſans doute, que, dans notre enfance, nous avons entendu dire par un certain quidam, qu'il avoit entendu dire d'un valet de notre Pere, qu'il avoit entendu dire de notre Pere lui-même, que nous ferions bien de charger nos habits de galons d'or, dès que nous aurions aſſez d'argent, pour en acheter.

Sur mon Dieu, il n'y a rien de plus vrai, s'écria un autre Frere. Je m'en ſouviens parfaitement bien, ajoûte le troiſiéme ; &, ſans s'alambiquer le cerveau d'avantage, ils ſe mirent à acheter le galon d'or le plus large de tout le quartier, & ſe firent braves comme des Milords.

Quelque tems après, la mode vint de doubler les habits d'une petite étoffe de ſatin couleur de feu. Auſſi-tôt un marchand en porta un échantillon à nos Cavaliers. Reverence parler, Meſſieurs, leur dit-il, Mylord Guts & le Chevalier Walter ont pris hier au ſoir des doublures de la même piéce : vous ne ſauriez croire la quantité que j'en vends ; & je ſuis ſur, que demain matin à dix heures il ne m'en reſtera pas de quoi faire un Pelotton à ma Femme.

Là-deſſus, nouvel examen du Teſtament. Le cas demandoit un ordre poſitif, auſſi bien que le précédent ; puiſque la doublure eſt conſiderée par tous les Auteurs orthodoxes, comme étant de l'eſſence de l'habit. Tout ce qui parut les favoriſer en quelque ſorte étoit un Avertiſſement contenu dans ladite derniere volonté de ſe précautionner contre le feu, & d'avoir ſoin d'éteindre leurs chandelles, en ſe couchant. Ces mots, rectifiez par un Commentateur adroit, pouvoient bien aller juſqu'à approcher aſſez d'un commandement poſitif ; mais, comme ils ne tranquilliſoient pas encor tout-à-fait ces conſciences timorées, le Frere Docteur, reſolu de remedier une fois pour toutes aux inconveniens preſens & futurs, ſe mit à haranguer de nouveau. Je me ſouviens, dit-il, d'avoir vu pluſieurs Teſtamens, où il étoit fait mention d'un Codicille annexe, qui eſt cenſé faire partie du Teſtament, & avoir la même Autorité. Or, le Teſtament de notre Pere n'eſt pas accompagné d'un tel Codicille ; &, par conſequent, de ce coté-là, il eſt manifeſtement défectueux.

C'eſt pour cette raiſon, que j'ai reſolu d'y en attacher un habilement. J'en ſuis déja en poſeſſion depuis long-tems : il a été dreſſé par un Palfrenier de notre Grand-Pere ; &, par le plus grand bonheur du monde, il y eſt parlé fort au long de ce même ſatin couleur de feu.

Ce projet paſſa avec le même conſentement unanime. Un vieux parchemin ridé eſt attaché au Teſtament en guiſe de Codicille : on achette le ſatin, & on le porte.

L'Hyver ſuivant, un Acteur, gagné exprès par le corps des Faiſeurs de Franges, joua ſon role dans une Piéce nouvelle, tôut couvert de franges d'argent ; &, par-là, conformement à la louable coutume, il en introduiſit la mode. Les trois Freres conſultant la-deſſus de nouveau le Teſtament en queſtion, ils y trouverent à leur grand étonnement ces paroles accablantes : J'ordonne & commande à mes trois Fils de ne porter jamais des franges d'argent ſur leurs habits, ni à l'entour d'iceux. Ces mots étoient ſuivis d'une longue liſte de punitions, dont ils étoient menacez, en cas de desobéiſſance. Plus les difficultez ſont grandes, plus il y a de gloire à les ſurmonter. Un Article ſi foudroïant ne découragea pas celui des Freres, dont j'ai déja ſi ſouvent loué l'érudition. C'étoit un homme expert dans la Critique, & il avoit trouvé dans un certain Auteur, qu'il ne nommoit pas pour certaines raiſons, que le terme frange, mentionné dans le Teſtament, ſignifie auſſi un manche-à-balai ; &, ſelon lui, c'étoit dans ce ſens-là qu'il falloit le prendre en cette occaſion. Un de ſes Freres declara avec humilité, qu'il n'étoit pas de cet avis-là, à cauſe que l'Epithête, d'argent, ne lui paroiſſoit pas tout-à-fait applicable à un manche à-balai. Il eut pour réponſe, que cette Epithête devoit être entendue dans un ſens miſterieux & allegorique ; mais, il ne laiſſa pas d'objecter de nouveau, qu'il ne comprenoit pas pourquoi ſon Pere leur auroit défendu de porter des manches-à-balai ſur leurs habits ; précaution inutile, & même impertinente. Son Frere la-deſſus prit un air grave, & l'arrêta tout court, comme un homme qui parloit avec irrévérence d'un miſtere, qui, ſans doute,

étoit très-ſignificatif, & très-utile ; mais, dans lequel il n'étoit pas permis à la Raiſon humaine de creuſer trop avant.

Cette réponſe ſenſée mit fin à la diſpute ; & comme le Teſtament du Pere perdoit chaque jour quelque choſe de ſon Autorité, on prit d'une maniere docile ce joli tour de Critique, dont je viens de parler, pour une Permiſſion dans les formes de ſe jetter à corps perdu dans les franges d'argent.

Quelque tems après, une vieille mode fut remiſe ſur pied. C'étoit une broderie à la Chinoiſe chargée de Figures d'Hommes, de Femmes, & d'Enfans.

Dans cette occaſion, il ne s'agiſſoit pas ſeulement de conſulter la derniere volonté du Pere : les Damoiſeaux ne ſe reſſouvenoient que trop de l'horreur qu'il avoit toûjours témoignée contre cette mode. Ils ſavoient que, pluſieurs Articles dreſſez exprès, il l'avoit deteſtée ; & qu'il leur avoit donné ſa malediction éternelle, s'ils étoient jamais aſſez hardis pour la ſuivre. Malgré tant de déclarations ſi formelles, il ne ſe paſſa pas deux jours, qu'ils ne portaſſent cette mode juſqu'à l'excès. Ils alleguoient en leur faveur, que ces Figures n'étoient point du tout les mêmes, qui avoient été en vogue autrefois & dont le teſtateur avoit voulu parler : d'ailleurs, ils ne portoient pas cette broderie, dans le ſens dans lequel elle leur avoit été défendue ; mais, uniquement, pour ſuivre une coutume, qui tendoit au bien public. A leur avis, ces Articles du Teſtament devoient être interpretez cum grano ſalis.

Les modes étant ſujettes à une revolution perpetuelle, le Frere à diſtinctions ſe laſſa à la fin de chercher des échappatoires, & de luter contre des obſtacles, qui ſe ſuccedoient ſans ceſſe les uns aux autres. Il voïoit ſes Freres, auſſi bien que lui, reſolus à s'aſſujettir

à la mode, à quelque prix que ce fût : ainſi, il ne lui fut pas difficile de les déterminer à renfermer le Teſtament fatal dans un Coffre-fort, qui leur étoit venu de Gréce ou d'Italie ; & à ne l'alleguer deſormais, que dans les cas ou il s'accorderoit avec leurs intérêts.

Conformement à cette reſolution quand la mode vint de porter un nombre infini d'éguillettes ferrées d'argent, notre ſavant Critique prononça ex Cathedra, qu'ils étoient autoriſez à porter de ces équillettes, Jure Paterno. Qu'il étoit bien vrai, que la mode alloit un peu au delà de la permiſſion que leur accordoit le Teſtament : mais, qu'en qualité de Succeſſeurs de leur Pere, ils avoient le pouvoir d'y ajouter certaines clauſes, pour l'accommoder au bien public ; &, quand même ces clauſes n'auroient pas une liaiſon exacte avec le Teſtament, qu'il falloit pourtant les admettre, de peur de tomber dans certaines incongruitez, ne multa abſurda ſequerentur. Cette déciſion paſſa auſſi-tôt pour Canonicale ; &, le Dimanche ſuivant, ils parurent à l'Egliſe tous lardez d'éguillettes.

Ce Frere avoit acquis par ſon ſavoir une ſi grande reputation, que ſes affaires n'étant pas en trop bon état, il eut le bonheur d'être placé chez un certain Lord, pour avoir ſoin de l'éducation de ſes Enfans. Ce Seigneur étant mort quelque tems après : il ſut donner un tour ſi adroit à quelques paſſages du Teſtament de ſon Pere, qu'il y trouva un titre pour s'approprier les biens de feu ſon Maître. Il en prit auſſitôt poſſeſſion : il en chaſſa ſes éleves ; & donna leurs appartemens à ſes Freres.

## Tome 1 · 03

QUoique juſqu'ici j'aye pris toute la précaution poſſible, pour ſuivre exactement les regles, & la maniere d'écrire, de nos Illuſtres Modernes, je me vois cependant, par un tour que me jouë ma malheureuſe memoire, dans un égarement, dont il faut que je me tire, avant que je puiſſe avec bienſéance continuer la tractation de mon ſujet. J'avouë avec honte, que c'eſt une négligence impardonnable d'y être entré ſi avant, ſans avoir adreſſé à nos Seigneurs les Critiques les diſcours uſitez, tant expoſtulatoires, & ſupplicatoires, que déprécatoires.

Pour les en dédommager, je prends ici humblement la hardieſſe de leur preſenter une courte Diſſertation ſur eux-mêmes, & ſur leur art. Je vais en examiner briévement l'Etimologie & la Généalogie, & le conſidérer, tant par rapport à l'état, où il ſe trouvoit autrefois, qu'à l'égard de celui où nous le voïons préſentement.

Par le mot Critiques, ſi uſité dans nos converſations d'aujourdhui, on a entendu autrefois trois eſpeces d'hommes fort differentes, ſelon ce que j'en ai pu découvrir dans les livres, & dans les brochures des Anciens. Ce terme deſigna d'abord des perſonnes, qui s'occupoient à inventer & à établir certaines regles, pour eux-mêmes, & pour le public, par l'obſervation deſquelles un Lecteur judicieux pouvoit ſe rendre capable de décider des productions des ſavans, entrer dans le vrai goût du ſublime & du merveilleux, & diſtinguer les veritables beautez du ſtile ou de la matiere, d'avec le faux brillant qui les imite. Ils s'efforçoient, dans leurs Lectures, à remarquer ce que les livres avoient de défectueux, l'inutilité, la fadeur, l'abſurdité. Mais, ils s'y prenoient avec la même précaution, dont ſe ſert un homme, qui paſſe par une ruë ſale. S'il jette

un œil attentif ſur les tas de bouë qu'il rencontre en ſon chemin, ce n'eſt pas dans le deſſein d'en examiner la couleur, d'en prendre les dimenſions, d'y gouter, ou de s'y vautrer ; c'eſt uniquement pour s'en tirer le plus proprement qu'il lui eſt poſſible.

On prétend, mais à tort, que ces perſonnes-là ont véritablement compris le ſens litteral de leur dénomination, & qu'une partie conſiderable du devoir d'un Critique eſt de rendre juſtice au mérite. Un Critique, dit-on, qui ne lit, que pour chercher les occaſions de cenſurer, reſſemble à un Juge, qui prendroit la reſolution de condamner à la potence tous ceux qui paroitroient devant ſon tribunal.

En ſecond lieu, on a deſigné, par le terme de Critiques, ces Reſtaurateurs du ſavoir, ces hommes ſavans, qui ont tiré les belles Lettres du tombeau, qui les ont delivrées de Vers, & qui ont ſecoué la pouſſiere qui couvroit les Manuſcrits.

Il y a déja quelques ſiécles, que ces deux races ont été abſolument éteintes ; &, par conſequent, il ſeroit fort inutile d'en parler plus au long.

La troiſiéme & la plus noble eſpece eſt celle des veritables Critiques, dont l'origine eſt bien plus illuſtre que celle des autres. Chaque veritables Critiques, eſt un Demi-Dieu de naiſſance, puiſqu'il deſcend en ligne directe de Momus & de Hybris, qui engendrerent Zoïle, qui engendra Tigellius, qui engendra & cætera premier du nom, qui engendra Bentley, Rymer, Perrault, & Dennis, qui engendra & cætera ſecond du nom.

Ce ſont-là ces Critiques, qui de tous tems ont prodigué tellement leurs bienfaits à la République des Lettres, que la reconnoiſſance de leurs Admirateurs eſt allé juſqu'à leur chercher une

origine dans le Ciel, à côté de celle de Théſée, de Perſée, d'Hercule, & d'autres Bienfaiteurs du Genre-Humain.

Mais, la Vertu Heroïque même n'a pas toujours été exemte de la Calomnie. On a oſé obſcurcir la gloire de tous ces grands hommes, en ſoutenant, que, fameux par leurs combats contre les Geans, les Dragons, & les Brigands, ils avoient été plus nuiſibles eux-mêmes à la Societé humaine, que les Monſtres qu'ils avoient vaincus ; &, qu'après les avoir détruits, ils auroient bien fait d'exercer la même juſtice ſur leurs propres individus. Hercule l'a fait avec beaucoup de generoſité ; ce qui lui a procuré plus de temples, & plus d'encens, que n'en ont obtenu les plus illuſtres de ſes compagnons.

C'eſt pour cette raiſon, je croi, que certaines gens ſe ſont mis dans l'eſprit, que chaque veritable Critique, après avoir achevé ſa tache, feroit une œuvre très-méritoire & très-utile pour le bien public du monde ſavant, s'il vouloit bien s'attacher à une corde un peu forte, ou ſe précipiter d'une hauteur un peu raiſonnable. Ils font même du ſentiment, qu'il ne faudroit donner place à perſonne dans le Catalogue des vrais Critiques, avant qu'il eût mis fin à cette perilleuſe avanture.

De cette origine celeſte d'un art ſi noble, & de ſon étroite analogie avec la Vertu Heroïque, on peut deduire aiſément les devoirs d'un vrai Critique. Il doit parcourir la Republique des Lettres, pour donner la chaſſe aux défauts monſtrueux, qu'elle nourrit dans ſon ſein ; forcer les erreurs à ſortir de leurs niches, comme Cacus de ſa Caverne. Il faut qu'il les multiplie, comme les têtes de l'Hydre ; & qu'il les ramaſſe, comme le fumier de l'Étable d'Augée. Il faut, ſur-tout, qu'il pourſuive ſans relache certains oiſeaux, qui ont l'inclination perverſe d'arracher des branches en-

tieres de l'Arbre de Science, comme les oiſeaux Stymphaliens, qui privoient les vergers de leurs meilleurs fruits.

Il ſuit de-là, que la plus parfaite définition qu'on puiſſe donner d'un vrai Critique eſt celle-ci. Un vrai Critique eſt un bomme, qui découvre, & qui raſſemble, les fautes des Auteurs. Quiconque. voudra examiner toutes les eſpeces d'ouvrages, dont cette Secte ancienne a favoriſé le monde, verra d'abord par toute leur teneur, que les penſées de leurs Acteurs ſe ſont uniquement, attachées aux fautes & aux négligences des autres. Ecrivains. Quelque ſujet qu'ils traitent, leur imagination eſt tellement remplie & occupée de tous ces paſſages défectueux, que la quinteſſence même de ce qu'ils ont remarqué de mauvais ſe diſtile dans leurs propres écrits, & que leurs ouvrages d'un bout à l'autre ne paroiſſent qu'un extrait de tout ce qui a ſervi de matiére à leurs réflexions.

Après avoir ainſi conſideré l'origine & les occupations d'un Critique, à prendre ce mot dans le ſens le plus general & le plus noble, il eſt tems de refuter les objections de ceux, qui prétendent prouver par le ſilence des Auteurs, que l'Art Critique, comme il eſt exercé à préſent, & comme je viens de l'expliquer, eſt tout-à-fait moderne ; & que, par conſéquent, nos Critiques Anglois & François, ne ſont pas d'une Nobleſſe auſſi ancienne, que celle dont je les ai mis en poſſeſſion.

Or, ſi je fais voir clairement, que l'Antiquité la plus reculée nous a dépeint le vrai Critique & ſes devoirs, d'une maniere, qui répond exactement à ma définition, on m'avouera, que cette grande objection, tirée du ſilence des Auteurs, doit tomber néceſſairement.

Je confeſſe, que j'ai été long-tems moi-même dans une erreur ſi pernicieuſe, & que je ne m'en ſuis tiré, que par le ſecours de nos illuſtres Modernes, dont je creuſe jour & nuit les volumes édifians, pour mon propre bien, & pour celui de ma Patrie. Ce ſont ces grands hommes, dont les travaux infatigables ont découvert les endroits foibles des Anciens, & nous en ont donné un Catalogue copieux. Ce ſont eux, qui ont demontré, que les plus belles choſes, qui nous ſont communiquées par l'Antiquité, ont été inventées & miſes en lumiere par des plumes beaucoup plus recentes ; & que les plus grandes découvertes, qu'on lui attribuë par raport à la Nature & aux Sciences, avoient déja été trouvées par le Genie tranſcendant de nos contemporains : ce qui montre évidemment, combien le merite des Anciens eſt mince, & doit mettre des bornes à cette admiration aveugle dont ils ſont honorez par des gens enſevelis dans la pouſſiere du Cabinet, & aſſez malheureux pour ignorer ce qui ſe paſſe à préſent dans le Monde.

En déliberant meurement ſur toutes ces choſes, & ſur les proprietez eſſentielles de l'eſprit humain, je n'ai pû m'empêcher d'en conclure, que les Anciens, perſuadez fortement de leurs nombreuſes imperfections, doivent s'être efforcez dans quelques paſſages de leurs livres, à l'imitation de leurs Maîtres les Modernes, à détourner ou à adoucir les eſprits Cenſeurs, en faiſant l'Eloge ou la Satyre des vrais Critiques. Inſtruit de cet uſage moderne, par la longue & utile étude que j'ai faite des Prefaces à la mode, je me ſuis déterminé à déterrer la même louable coutume dans les Ecrits anciens, & ſur-tout dans ceux des prémiers ſiécles. Par ces recherches, j'ai trouvé à mon grand étonnement, qu'ils nous ont laiſſé tous des portraits du vrai Critique, plus ou moins favorables, ſelon que leur plume étoit guidée par l'eſperance, ou par la crainte ; mais, qu'ils s'y ſont pris avec la derniere précau-

tion, envelopant tout ce qu'ils avoient à dire ſur ce ſujet, dans des Fables, & dans des Hieroglyfes.

C'eſt aparemment cette circonſpection, qui a donné lieu à des Lecteurs ſuperficiels de faire valoir le ſilence des Auteurs contre l'Antiquité des vrais Critiques. Cependant, les types, que ces Auteurs ont emploïez, ſont ſi juſtes, & l'application en eſt ſi naturelle, qu'il eſt difficile à comprendre, comment il eſt faiſable, qu'un Lecteur d'un goût & d'une pénétration moderne ne s'en aperçoive pas. Je me contenterai de choiſir un petit nombre d'échantillons de cette immenſe quantité de types & d'allegories, dont il s'agit ici ; & je ſuis convaincu, qu'ils ſeront capables de mettre fin à cette diſpute.

Ce qui merite bien d'être remarqué, c'eſt que tous ces Auteurs anciens, en voulant traiter ce ſujet d'une maniere énigmatique, ſe ſont rencontrez tous dans la même Allegorie, dont ils ont ſeulement varié la ſuperficie, conformement à leurs paſſions, ou à leur tour d'eſprit.

D'abord, Pauſanias eſt du ſentiment que la perfection de l'Art d'écrire eſt duë à l'établiſſement des Critiques. Et il eſt évident, qu'il a en vuë les vrais Critiques, par la deſcription qu'il en fait dans les mots ſuivans. C'eſt, dit-il, une race d'hommes qui ſe plait à vétiller ſur les ſuperfluitez & ſur les excreſcences des livres ; ce qui aïant été à la fin remarqué par les Savans, ils ont reſolu, de leur propre mouvement, de retrancher, de leurs ouvrages, les branches pourries, mortes, deſtituées de ſuc, & celles-là même dont l'unique défaut étoit de pouſſer trop.

Il envelope ce fait adroitement dans une Allegorie, en diſant que les Naupliens, dans l'Argie, avoient appris des Anes l'Art de

tailler les vignes ; en obſervant, que quand ces animaux en avoient rongé quelques branches elles en croiſſoient mieux, & en portoient de meilleur fruit.

Herodote, en ſe ſervant du même Hieroglyfe, s'exprime encor plus clairement. Il eſt bien aſſez hardi, pour taxer les Critiques ouvertement de malignité & d'ignorance ; car, il nous rapporte en pleins termes, que dans la partie occidentale de la Libye il ſe trouve des Anes avec des cornes. Sur quoi Cteſias rencherit encore, en faiſant mention de certains anes de la même figure, qui ſont dans les Indes : au lieu, dit-il, que tous les autres Anes n'ont point de fiel, ces Anes cornus en ont une telle abondance, qu'il n'eſt pas poſſible d'en manger la chair, à cauſe de ſon extrême amertume.

La raiſon, pourquoi les Anciens n'ont traité ce grand ſujet que figurément, étoit la crainte qu'ils avoient des attaques d'un parti auſſi redoutable que celui que formoient les Critiques de ces tems. Le ſon terrible de leur voix étoit capable de faire trembler une legion entiere d'Auteurs, & de leur faire tomber la plume des mains : ce qu'Herodote exprime clairement, en nous contant qu'un jour une grande Armée de Scythes avoit été miſe en déroute, par la terreur panique qu'y répandit le braire d'un ane. C'eſt même de-là que certains profonds Litterateurs ont conjecturé, que le reſpect, que nos Auteurs Anglois païent aux vrais Critiques, nous eſt venu de nos Ancêtres les Scythes.

Cette terreur des écrivains de l'antiquité devint peu à peu ſi generale, & s'augmenta ſi fort, que ceux, qui avoient

envie de parler librement ſur le Chapitre des vrais Critiques, furent obligez de renoncer à cette ancienne Allegorie, comme

trop approchante du Prototype, & de ſe ſervir de figures plus cachées & plus miſterieuſes. C'eſt ainſi que Diodore, voulant déclarer ſon ſentiment ſur la même matiere, ſe hazarde ſeulement à nous débiter, que ſur les montagnes de l'Helicon il croit une mauvaiſe herbe, dont la fleur eſt d'une odeur ſi abominable, qu'elle empoiſonne ceux qui la ſentent. Lucrece en donne préciſement la même deſcription.

Eſt etiam in magnis Heliconis montibus arbos,
Floris odore bominem retro conſueta necare.

Pour Cteſias, dont j'ai déja parlé, il étoit beaucoup plus hardi : il avoit été fort mal traité par les vrais Critiques de ſon âge ; & il étoit bien aiſe de laiſſer à la poſterité une marque ſenſible de ſa vengeance contre toute cette tribu. Le ſens en eſt ſi clair, que je ne conçois pas comment il a pu reſter caché à ceux qui nient l'Antiquité de cette illuſtre race.

C'eſt en traçant le portrait de pluſieurs animaux des Indes, qu'il s'eſt ſervi de ces expreſſions remarquables. Il y a entre autres un Serpent, qui ne ſauroit mordre, parce qu'il n'a point de dents ; mais, en récompenſe, quand il vomit, ce qu'il fait très-ſouvent, il cauſe une corruption generale dans toutes les matieres, ſur leſquelles il répand ce qui lui ſort des entrailles. Ces Serpens ſe trouvent d'ordinaire ſur les montagnes où croiſſent les Pierres precieuſes : ils ſont fort ſujets à jetter de leur gueule une liqueur empoiſonnée ; & ſi quelqu'un s'aviſe d'en boire quelques goûtes, ſa cervelle lui ſort auſſi-tót par les narines.

Il y avoit encore parmi les Anciens une ſorte de Critiques qui ne differoient pas des premiers en eſpece, mais ſeulement en taille, & en degré. Il y a de l'apparence, qu'ils étoient comme les

apprentifs des autres ; & cependant on en fait mention, d'ordinaire, comme d'une Secte à part, à cauſe de la difference de leurs occupations. L'exercice ordinaire de ces Etudians étoit de frequenter les Spectacles, & d'y épier les plus mauvais endroits des pieces de théatre, deſquels ils étoient obligés de rendre un conte exact à leurs Gouverneurs. Mis en goût par cette petite proïe, comme de jeunes Loups, ils acqueroient avec le tems aſſez de force & de vigueur, pour ſe jetter ſur une proïe plus conſiderable : car, il a été obſervé par les anciens, auſſi bien que parmi les modernes, qu'un vrai Critique a de commun avec un Echevin & avec une Courtiſane, qu'il ne perd jamais ſon titre ; & qu'un Critique en gerbe a toujours été un Critique en herbe : ſes talens naturels aïant été ſeulement augmentez par ſes lumieres acquiſes ; ſemblable au chanvre, dont la ſémence même, ſelon les Naturaliſtes, donne des ſuffocations. C'eſt à cette race de Garçons Critiques, qu'on eſt redevable de l'invention, ou du moins du rafinement, des Prologues des pieces de théatre ; & ce ſont eux, dont Terence a fait ſi ſouvent mention ſous le nom de Malevoli.

Il eſt certain que l'établiſſement de la race Critique eſt d'une neceſſité abſoluë pour le monde ſavant ; car, toutes les actions humaines ont une relation exacte avec les Talens de Thémiſtocle, & de ſon Compagnon. L'un fait racler le boïau, & l'autre fait faire d'un petit Bourg une grande Ville ; & celui qui ne ſait faire, ni l'un, ni l'autre, merite d'être chaſſé de l'univers à coups de pied. C'eſt ſans doute l'envie d'éviter une pareille punition, qui a donné naiſſance au Peuple Critique, & une occaſion aux Calomniateurs de débiter, que chaque membre de ce corps eſt une eſpece d'ouvrier, qui leve boutique, avec la même facilité qu'un tailleur. Auſſi, ſelon ces detracteurs du merite, il y a une étroite conformité entre les talens & les outils de l'un & de l'autre. L'Œil du

tailleur eſt un type parfait des Lieux-communs d'un Critique : & le Carreau du premier repreſente fort au juſte l'eſprit & le ſavoir du ſecond Leur courage eſt de la même nature, & leurs armes ſont d'une figure fort reſſemblante.

On peut repondre pluſieurs choſes très-ſolides à toutes ces odieuſes objections. Rien au monde n'eſt plus faux que ce qu'on oſe avancer ſur la facilité, qu'il y a, à s'ériger en vrai Critique. Au contraire, rien n'eſt plus difficile ; & il faut ſe mettre plus en frais, pour être membre privilégié de ce corps, que de tout autre : car, tout de même que, pour briguer l'honneur d'être un Gueux dans les formes, il en coutte au plus riche aſpirant juſqu'à ſon dernier ſou ; ainſi, pour qu'un homme puiſſe s'établir dans le monde ſur le pied d'un vrai Critique, il lui en coute toutes les bonnes qualitez de ſon eſprit. Ce qui ſeroit un aſſez ſot marché, s'il s'agiſſoit de toute autre acquiſition moins importante.

Après avoir prouvé de cette maniere l'Antiquité de la Critique, & dépeint ſon état primitif, il me reſte d'entrer dans l'examen de l'état préſent de ce floriſſant Empire, & de faire voir l'exacte conformité de l'un & de l'autre.

Un certain Auteur, dont les Ouvrages ont été entierement perdus depuis pluſieurs ſiécles, en parlant des Critiques, dans ſon Livre 5. Chap. 8. appelle leurs Ouvrages les Miroirs de l'Erudition. Or, quiconque ſait, que les miroirs des anciens étoit faits de cuivre, & fine Mercurio, doit comprendre par-là d'abord les deux principales qualitez d'un veritable Critique moderne, & être convaincu, qu'elles ont toûjours été les mêmes, & doivent reſter les mêmes éternellement. Car, le cuivre eſt l'emblème d'une longue durée ; &, quand il eſt artiſtement bruni, les reflections ſe

font ſur ſa propre ſuperficie, ſans qu'il ſoit beſoin qu'il ait du Mercure derriere lui.

Les autres talens d'un Critique ne meritent pas un détail particulier, étant renfermez dans ceux dont je viens de faire mention, ou pouvant en être déduits ſans peine. Je ne veux pas finir, pourtant, ſans établir ici trois maximes, qui ſerviront de marques caractériſtiques, pour diſtinguer un vrai Critique moderne, d'avec un Uſurpateur de ce titre ; & qui ſeront d'un grand uſage, pour ceux qui veulent s'engager dans une carriere ſi utile, & ſi agréable.

La premiere eſt, que la Critique, oppoſée en cela diametralement à toutes les autres Facultez de l'Ame, paſſe toûjours pour la plus veritable, & pour la meilleure, quand elle ſort fraichement de l'eſprit de ſon Auteur. Il en eſt comme de la prémiere viſée d'un chaſſeur, qui eſt d'ordinaire la plus ſeure ; s'il ne s'en tient pas-là, il y a mille contre un qu'il n'attrapera pas le but.

Seconde Maxime. Les vrais Critiques ſont connus par leur penchant à voltiger autour des plus nobles Ouvrages ; à quoi ils ſont ſimplement portez par le même inſtinct, qui guide les ſouris vers le fromage le plus gras, & les guêpes vers le plus excellent fruit. C'eſt ainſi, que quand le Roi eſt à cheval, il peut compter d'être le plus ſale perſonnage de toute la calvalcade, puiſque ceux, qui lui font le mieux la Cour, ſont préciſement ceux, qui l'éclabouſſent le plus.

Troiſiéme Maxime. Un vrai Critique reſſemble à un Dogue, qui eſt à un Feſtin, & qui attend la Gueule béante ce que les convives jettent à terre, & qui ne gronde jamais tant, que lorſqu'il y a peu d'os.

Je me flatte que ce Diſcours aura l'honneur de contenter mes Patrons les vrais Critiques modernes, & de les dedommager du ſilence, où juſqu'ici je ſuis demeuré à leur égard, auſſi bien que de celui que je pourrois bien obſerver à l'avenir. Je crois en avoir aſſez bien uſé avec tout leur illuſtre corps, pour en pouvoir eſperer une genereuſe indulgence.

Dans cette attente, je m'en vais pourſuivre hardiment l'Hiſtoire, que j'ai ſi heureuſement commencée.

## Tome 1 · 04

J'Ai déja conduit le Lecteur avec de grands efforts juſqu'à une periode, où il doit s'attendre à de grands événemens.

Apeine notre Frere Docteur ſe vit-il proprietaire d'une bonne maiſon, qu'il commença à faire le gros dos, & à ſe donner de grands airs ; en ſorte que, ſi le Lecteur n'a pas la bonté d'étendre un peu l'idée que j'en ai donnée juſqu'ici, je crains fort, qu'il ne reconnoiſſe plus notre Heros, tant il y a de changement dans ſon rolle, dans ſes ajuſtemens, & dans la mine.

Il commença par dire à ſes Freres, qu'il vouloit bien qu'ils ſuſſent, qu'il étoit l'ainé, & par conſequent l'unique heritier de leur Pere. Quelque tems après, il ne voulut plus, qu'ils l'apellaſſent leur Frere ; il vouloit être nommé d'eux Monſieur Pierre, ou Pere Pierre, & quelquefois même, Mylord Pierre.

Pour ſoutenir ces grands airs, qui étoient fort au-deſſus de ſes moïens, il s'établit dans le monde ſur le pied d'un Virtuoſo, ou Inventeur de Projets. Il fit ce nouveau métier avec tant de ſuccès,

que pluſieurs fameuſes découvertes, & un grand nombre de machines, qui ſont encore à preſent en vogue, doivent leur naiſſance au ſubtil eſprit de Mylord Pierre. Je donnerai ici un détail des principales, ſans me mettre beaucoup en peine de l'ordre des tems ou elles ont été inventées : auſſi bien les Auteurs ne ſont-ils pas trop bien d'accord ſur ce point.

Comme j'ôſe aſſeurer que ce préſent Ouvrage eſt d'un merite conſiderable, par les peines, qu'il m'en a couté, pour en amaſſer les materiaux, par la fidelité de la relation, & par l'utilité du ſujèt, je ne doute pas qu'on ne me rende la juſtice de le traduire dans toutes les Langues étrangeres. Je me flatte en ce cas, que les dignes membres de toutes les Academies de l'Europe, & ſur-tout celles de France & d'Italie, conſidereront cet eſſai, comme un des grands ſecours, pour parvenir à la connoiſſance univerſelle de tout ce qui mérite d'être ſû.

Je dois avertir encor ici les Reverends Peres des Miſſions Orientales, que, pour l'amour d'eux, j'ai choiſi exprès les Tours & les Phraſes les plus propres à être traduites facilement dans les Langues de l'Orient, & ſur-tout en Chinois. Après cette petite Digreſſion, je vais mon chemin, extaſié par la contemplation des fruits conſiderables, que tous les Habitans de notre Globe recueilleront aparemment de mes travaux.

La prémiere entrepriſe de Mylord Pierre tendit à ſe mettre en poſſeſſion d'un continent fort étendu ſitué dans un païs nommé Terra Auſtralis incognita. Il l'acheta pour peu de choſe de ceux qui l'avoient découvert, quoi qu'il y ait des gens qui ſoutiennent, que les vendeurs n'y ont jamais mis le pied. Il le partagea en differens Cantons, & les revendit en détail à pluſieurs Marchands, qui y voulurent conduire des Colonies, mais qui perirent tous

dans le Voïage. Enſuite, Mylord Pierre vendit de nouveau ce même continent à d'autres, puis à d'autres, & puis encore à d'autres ; & toujours avec le même ſuccès, demeurant toûjours Poſſeſſeur de ce qu'il avoit vendu.

Son ſecond projèt étoit le débit d'un remède ſouverain contre les vers, & ſur-tout contre ceux, qui ont leur ſejour dans la ratte. Ce remede étoit fort aiſé à prendre : il s'agiſſoit ſeulement d'être trois nuits ſans manger quoique ce ſoit après ſoupé ; d'avoir ſoin en ſe couchant de ſe mettre ſur un coté, & de ſe tourner, dès qu'on étoit las de cette ſituation. Il falloit encore attacher en même tems les deux yeux ſur le même objet, & ſe garder avec ſoin de lâcher des vents par devant & par derriere, dans le même inſtant. Par l'obſervation exacte de cette recette, les vers ſortoient imperceptiblement par tranſpiration au travers du cerveau.

Sa troiſiéme invention fut l'établiſſement d'un Bureau pour le bien commun des Hypocondriaques ; & de ceux qui étoient tourmentez de la Colique, des curieux impertinens, des Medecins, des Sages-Femmes, des Politiques du bas ordre, des Poëtes plagiaires, des amis brouillez, des amans heureux ou deſeſperez, des Courtiſanes, des Pages, des Paraſites, & des Bouffons ; en un mot, de tous ceux qui courent riſque de crever à force de vent. Dans ce Bureau la tête d'un Ane étoit placée avec tant d'adreſſe, que le malade pouvoit aiſément apliquer ſa bouche à l'une ou à l'autre oreille de cet animal. Lorſqu'il s'étoit tenu dans cette poſture pendant quelques momens, il ſe trouvoit d'abord ſoulagé par une Faculté attractive particuliere aux oreilles de cette Bête, qui lui faiſoit vuider la ſource de ſon mal par eructation, expiration, ou evomition.

Un autre projet fort utile de Mylord Pierre étoit l'érection d'un Bureau d'Aſſurance en faveur des pipes-à-tabac, des Martirs du zèle moderne, des recueils de Poëſies, des ombres & des rivieres ; tendant à les garantir contre les dommages qu'ils pourroient recevoir par le feu.

Il paroit de-là, que nos Societez, établies dans des vuës ſemblables, ne ſont que des Copies de Milord Pierre, quoiqu'elles ne s'en trouvent pas mal, non plus que lui.

Le même Seigneur Pierre paſſe encore pour l'Inventeur des Marionettes, & des Curioſitez, dont l'utilité eſt trop reconnue dans le monde, pour qu'il ſoit neceſſaire de m'y étendre.

J'aurois tort de paſſer ici ſous ſilence une autre découverte, qui lui acquit une grande réputation : c'eſt ſa fameuſe Saumure univerſelle.

Aïant remarqué, que notre ſaumure ordinaire n'avoit pas d'autre uſage, que de conſerver la viande morte, & quelques eſpeces de vegétaux, il trouva le moïen, avec beaucoup d'art & de dépenſe, d'en étendre l'utilité. Il en compoſa une propre à garantir de tout mal, Maiſons, Jardins, Villes, Femmes, Hommes, Enfans, & Bétail ; & il y conſervoit tout cela auſſi ſain & auſſi entier, que les Inſectes ſont conſervez dans l'Ambre.

Cette ſaumure paroiſſoit au goût, à l'odeur, & à la vuë, préciſement la même, que celle, où nous mettons notre bœuf, notre beure, & nos harangs ; mais, c'étoit bien autre choſe, par raport à ſes rares qualitez. Dès que Pierre y avoit mis une petite pincée de ſa poudre prelimpimpim, elle changeoit de nature, & produiſoit des effets miraculeux.

L'Operation étoit faite par aſperſion ; &, pour être ſur du ſuccès, il falloit la mettre en œuvre dans un certain tems de la Lune. Si le Patient qu'il falloit arroſer étoit une Maiſon, elle étoit par cette operation en ſureté contre les rats, les belettes, & les arragnées. Si c'étoit un chien, il étoit garanti de la gale, de la rage, & de la faim. Elle delivroit auſſi ſans faute les Enfans des poux & de la rogne.

Mais, de toutes les pieces que Pierre poſſedoit, celles, qu'il eſtimoit le plus, étoit une certaine race de Taureaux, deſcendus en ligne droite de ceux, qui garderent jadis la Toiſon d'Or. Il eſt vrai que certaines gens, qui les avoient examinez avec attention, prétendoient, que quelque ſang roturier devoit s'être gliſſé furtivement dans les veines de ces animaux, parce qu'ils avoient fort degenerez, par raport à certaines qualitez de leurs Ancetres, & qu'ils en avoient acquis d'autres fort extraordinaires.

On ſait que les Taureaux de Colchos étoient fameux par leurs pieds d'airain ; mais, il étoit arrivé, ou par la mauvaiſe nourriture, ou par quelques intrigues de leurs Aïeules, ou par quelque affoibliſſement accidentel dans la ſemence, ou par la ſuite des tems, qui a ſi fort abatardi toute la Nature dans ces derniers malheureux ſiécles ; enfin il étoit arrivé, dis-je, que le métail de leurs pieds avoit fort baiſſé en valeur, & que ce n'étoit plus que du plomb ordinaire.

D'un autre côté, ils avoient conſervé ces horribles mugiſſemens ſi particuliers à leurs prémiers Parens, auſſi-bien que le Don de ſoufler le feu par les Narines, que quelques Calomniateurs taxoient de n'être qu'un pur artifice ; ſoutenant que ce Phénomene n'étoit pas ſi terrible qu'il paroiſſoit, & qu'il n'étoit cauſé,

que par la nourriture de ces animaux, qui conſiſtoit en fuſées & en petards.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, qu'ils avoient deux marques, qui les diſtinguoient extrémement de leurs Peres contemporains de Jaſon, & que je n'ai jamais trouvées dans la deſcription d'aucun monſtre, excepté celui dont parle Horace. Varias inducere plumas ; atrum deſivnit in piſcem. Ils avoient effectivement des queues de poiſſon ; & cependant, en certaines occaſions, ils voloient avec plus de rapidité, qu'aucun oiſeau au monde.

Pierre ſe ſervoit de ces Taureaux avec beaucoup de ſuccès. Il les faiſoit mugir quelquefois pour effraïer & pour faire taire les Enfans qui n'étoient pas jolis. D'autres fois, il leur envoïoit faire des commiſſions fort importantes. Mais, ce qu'il y avoit de remarquable dans toutes leurs actions, & que le Lecteur prudent aura de la peine à croire, ils faiſoient voir un amour enragé pour l'Or. C'étoit aparemment un inſtinct, qui étoit paſſé dans toute la race de leurs nobles Ancêtres les Gardiens de la Toiſon. Ils ſuivoient cet inſtinct avec tant de fureur, que quand Pierre les envoïoit ſeulement faire un compliment à quelqu'un, ils ſe mettoient à rotter, à jetter du feu par les narines, à mugir par devant & par derriere : en un mot, ils faiſoient le diable à quatre, juſqu'à ce qu'on leur eut jetté une bouchée d'or dans la gueule ; mais alors, pulveris exigui jactu, ils devenoient doux comme des agneaux.

Cette prodigieuſe avidité pour l'Or, encouragée, à ce qu'on prétend, par la connivence de leur Maitre, les faiſoient regarder par-tout comme une troupe de Gueux inſolens : c'étoit avec grande raiſon ; car, par-tout où on leur refuſoit l'aumone, ils faiſoient un tintamarre à faire avorter les Femmes, & à jetter les Enfans dans des convulſions. Ils pouſſerent enfin leur effronterie

ſi loin, qu'elle devint inſuportable à tout le voiſinage, & que certains Habitans du Nord-Oueſt envoïérent contre eux une meute de Dogues Anglois, qui leur donnérent des coups de dents ſi terribles, qu'ils s'en reſſentirent toute leur vie.

Il faut, avant que de finir, que je faſſe encore mention d'un autre projet de Mylord Pierre, qui fait bien voir, que c'eſt un Maître homme, & d'une imagination très-riche & très-féconde. Quand il arrivoit que quelque Scelerat étoit condamné à être pendu, Pierre ſe donnoit les airs de lui offrir le pardon, pour une ſomme d'argent. Lorſque le pauvre Diable avoit fait tous ſes efforts pour la ramaſſer, & qu'il l'avoit envoïée à ſa Grandeur, il en recevoit pour recompenſe un Papier contenant le Formulaire ſuivant.

Atous Baillifs, Prevôts, Geoliers, Sergens, Archers, &c. Salut.

Comme nous ſommes informez que le nommé N. étant ſous ſentence de mort ſe trouve actuellement entre vos mains, nous voulons, & ordonnons, qu'à la vuë de la preſente, vous aïez à relacher le dit priſonnier, & à le laiſſer retourner librement à ſa demeure, quel que puiſſe être le cas, pour lequel il eſt condamné, Meurtre, Vol, Blaſpheme, Inceſte, Sacrilege, Trahiſon, Sodomie ; &c. Et ſi vous étes aſſez hardis, pour y manquer, que le Ciel vous puniſſe vous & les vôtres éternellement. Dieu vous ait en ſa ſainte & digne Garde.

Le très-humble Serviteur
de vos Serviteurs,

L'Empereur PIERRE.

Qu'arrivoit-il ? Les malheureux, qui ſe fioient à ces belles patentes, perdoient leur argent, & leur vie par-deſſus le marché.

Avant que de paſſer outre, je dois avertir ceux, à qui la Poſterité ſavante confiera l'honneur de commenter ce Traité merveilleux, d'en manier avec beaucoup de précaution certains points obſcurs, deſquels ceux, qui ne ſont pas verè adepti, pourroient tirer certaines concluſions trop précipitées. Ce danger eſt ſur-tout à craindre par rapport à certaines periodes Myſtiques, où l'on a joint, pour l'amour de la brieveté, certains Arcana, qui doivent être diviſez dans l'operation. Je ne doute pas que les Fils futurs du grand Art ne païent à ma memoire des reſpects reconnoiſſans, pour un avertiſſement d'une auſſi grande utilité.

Il ne ſera pas difficile de perſuader aux Lecteurs, que tant de grandes decouvertes de Mylord Pierre eurent un ſuccès prodigieux dans le monde. Je puis proteſter cependant, que je n'en ai raporté que la moindre partie. Mon intention n'a été que de vous communiquer celles, qui meritent le plus d'être imitées, & qui ſont les plus propres à donner une idée exacte du Genie de l'Inventeur.

Il eſt aiſé de s'imaginer, qu'elles lui avoient procuré des richeſſes immenſes. Mais, helas ! le pauvre Seigneur s'étoit donné une entorſe au cerveau, à force de mettre ſon eſprit à la torture. Son orgueil & ſes projets de Sceleateſſe l'avoient rendu fou à lier ; & ſon imagination s'étoit remplie des plus biſarres rêveries qu'on puiſſe concevoir. Dans les plus terribles accès, (comme il arrive ſouvent à ceux, à qui la vanité fait tourner l'eſprit) il s'appelloit quelque-fois le Monarque de l'Univers, le Dieu tout-puiſſant.

Je l'ai vu un jour, dit mon Auteur prendre trois vieux Chapeaux en pain de ſucre, & ſe les planter ſur la tête l'un deſſus l'autre, comme une Couronne à triple étage. Dans cet état, je l'ai vu ſe montrer aux hommes, avec une Ligne à pêcher à la main, & avec un énorme trouſſeau de Clefs pendu à ſa ceinture.

Dans cette venerable poſture, ſi quelqu'un vouloit lui donner la main en ſigne d'Amitié, il lui tendoit galamment la jambe ; & ſi l'autre ne prenoit pas goût à cette civilité, il la levoit aſſez haut, pour lui ſangler un vigoureux coup de pied ſur les machoires. Voilà ce qu'il apelloit ſaluer les gens. Quand quelqu'un paſſoit devant lui, ſans ſonger à lui faire la reverence, il lui faiſoit tomber le chapeau dans la bouë, en ſouflant deſſus ; car, il avoit le ſoufle d'une force étonnante.

Au milieu de toutes ces extravagances, ſes affaires de famille étoient dans un deſordre pitoïable, & ſes Freres paſſoient fort mal leur tems. La prémiere boutade par laquelle il s'étoit ſignalé à leur égard, c'eſt de chaſſer un beau matin de la maiſon leurs Femmes, auſſi bien que la ſienne, & d'y faire entrer à leur place trois franches Donzelles, qu'il avoit ramaſſées dans les ruës. Quelques jours après, il ſe mit dans l'eſprit de clouer la porte de la Cave, pour faire manger ſes pauvres Freres, ſans leur donner à boire.

Dinant un jour en Ville chez un Echevin, il l'écouta avec attention haranguer ſur un alloyau de bœuf.

Le bœuf, diſoit ce ſage Magiſtrat, eſt le Roi des mets : le bœuf contient la Quinteſſence de perdreau, du faiſan, de la caille de toutes ſortes de venaiſon ; & même du podding, & du flan.

Il ne laiſſa pas tomber à terre cette belle penſée ; &, dès qu'il fut revenu chez lui, il ſut y donner un ſi bon tour, qu'il en fit un dogme très-utile pour lui, en la rendant appliquable au pain. Le Pain, dit-il, mes chers Freres eſt le ſoutien de la vie : dans le Pain ſont renfermez incluſivè, le mouton, le veau, le gibier, le flan, & le podding. Et même, pour en faire un aliment complet il y a une doze néceſſaire d'eau, qui, aiant perdu ſa crudité par la chaleur & par la fermentation, eſt devenuë une liqueur extrémement ſaine répanduë par toute la maſſe.

Conformement à ces beaux principes, un grand pain fut ſervi le lendemain à dîner avec toute la formalité d'une Noce Bourgeoiſe. Allons, mes Freres, dit Pierre, n'épargnez pas ces mets. Je vous garentis ce mouton excellent. Servez-vous s'il vous plait ; ou bien, je m'en vais vous ſervir moi-même, puiſque j'y ſuis. En même tems, avec beaucoup de Cérémonies, armé d'un couteau & d'une fourchette il leur coupe à chacun une tranche maſſive de ce pain, & il la leur préſente ſur une aſſiette. L'aîné des deux, n'entrant pas d'abord dans l'idée de Mylord Pierre, commença d'une maniere fort humble à lui demander le ſens de ce Miſtere. Mylord, dit-il, avec tout le reſpect que je vous dois, il me ſemble qu'il y a quelque mépriſe ici. Comment donc ! repondit bruſquement Pierre. Nous allez-vous débiter ici quelque plaiſanterie de votre façon ? Nullement, Mylord, repliqua le pauvre garçon. Je m'étois imaginé, que Votre Grandeur avoit parlé d'une piéce de mouton ; & je ne ſerois pas faché de la voir paroître ſur la table. Que voullez-vous dire ? repartit Pierre d'un air fort ſurpris. Je veux mourir, ſi je vous comprends. Le plus jeune trouva à propos là-deſſus de ſe méler de la converſation, afin d'éclaircir la matiere. Mylord, dit-il, mon Frere a faim, aparemment ; & il voudroit bien tater de ce morceau de mouton, que Votre Grandeur vient de nous pro-

mettre. Quel peſte de jargon eſt ceci ? repartit Pierre. Avez-vous le Diable au corps l'un & l'autre ? Treve de railleries, s'il vous plait. Si vous, qui avez commencé cette farce, n'aimez pas votre morceau, je m'en vais vous en couper un autre, quoiqu'à mon avis ce ſoit le plus friand Gobet d'appetit de toute l'Epaule. Comment donc, Mylord ! répondit le prémier. C'eſt donc-là une Epaule de mouton, à votre avis ? Monſieur, Monſieur mon Frere, repartit Pierre aigrement, vuidez votre aſſiette, s'il vous plait. Je ne ſuis point du tout en humeur de ſoufrir vos fades boufonneries. Pouſſé à bout par la gravité affectée de Pierre, le pauvre Cadet ne put s'empêcher de ſortir du reſpect. Parbleu, Mylord, dit-il, tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'à en juger par mes yeux, mes doits, mes dents, & mon nez, ceci n'eſt autre choſe qu'un gros Quignon de pain. A quoi l'autre ajoûta, que de ſes jours il n'avoit vû un morceau de mouton, qui reſſemblát ſi fort à une tranche d'un pain de douze ſols. Ecoutez, Meſſieurs, s'écria Pierre là-deſſus d'un ton furieux. Pour vous faire voir, que vous n'étes qu'un couple de fats, aveugles, ignorans, & deciſifs, je ne me ſervirai que de ce ſeul Argument. Ceci eſt d'auſſi bon & d'auſſi veritable mouton, qu'il y en a dans toute la boucherie : & Dieu vous damne éternellement, ſi vous étes aſſez hardis, pour n'y pas ajoûter foi.

Une preuve auſſi foudroïante que celle-là ne laiſſa aucun lieu à de nouvelles objections, & les pauvres gens rentrerent dans leur coquille tout au plus vite. En effet, dit le premier, en conſiderant la choſe plus meurement... Après y avoir mieux ſongé, interrompit l'autre, il me ſemble que Vôtre Grandeur raiſonne avec beaucoup de juſteſſe. Bon cela, repondit Pierre. Je ſuis bien-aize de vous voir rentrer ſi-tôt en vous mêmes. He ! Garçon, rempliſſez-

moi un verre à bierre de vin rouge. A vous, Meſſieurs, de tout mon cœur.

Les deux Freres, ravis de voir cet orage paſſé, le remerciérent très-humblement, & lui firent entendre, qu'ils ſeroient bien-aiſes de lui faire raiſon. C'eſt bien-là mon intention, leur dit Pierre. Je ne ſuis pas homme à vous refuſer rien qui ſoit raiſonnable. Le vin pris avec moderation eſt le plus excellent de cordiaux. Tenez, prenez chacun votre verre. C'eſt le jus naturel de la grappe : il n'a point paſſé par la braſſerie de nos Empoiſonneurs, je vous en reponds. Aïant prononcé ces dignes paroles, il leur tendit à chacun une autre croute ſeche. Que honte ne vous faſſe point dommage, mes Enfans, dit-il. Buvez hardiment : il ne vous montera pas à la tête ; croyez-moi. Les deux Freres, après avoir emploïé quelques minutes à s'acquiter d'un devoir très-naturel dans une conjoncture ſi delicate ; je veux dire, après avoir regardé fixement Mylord Pierre, & s'être entreregardez l'un l'autre avec la même attention ; pliérent les épaules, voïant bien qu'il étoit inutile d'entrer là-deſſus dans une nouvelle diſpute. Ils remarquoient aſſez, que Mylord étoit dans un de ſes accès d'extravagance ; & que, le contrarier, c'étoit vouloir le rendre infiniment plus intraitable.

J'ai trouvé néceſſaire de raporter ici cette affaire importante dans toutes ſes circonſtances ; parce que ce fut-là l'origine principale de la rupture, qui arriva environ ce tems entre ces Freres, qu'on n'a jamais pu racomoder dans la ſuite. Mais, j'aurai occaſion de parler plus au long de ce ſujet dans une des Sections ſuivantes. Il ne faut pas croire que Mylord Pierre n'eut de tems en tems de bons intervalles ; mais, dans ce tems-là même, il étoit fort libertin dans ſes expreſſions, chicaneur, deciſif, porté plutôt à ſe créver les poumons en diſputant, qu'à convenir qu'il s'étoit

trompé dans la moindre choſe. D'ailleurs, il avoit un abominable talent de débiter de gros menſonges palpables, qu'il appuïoit par des Sermens afreux, en maudiſſant tous ceux qui refuſoient de les croire, & en les donnant à tous les cent mille Diables.

Il jura un jour, qu'il avoit vû une Vache, qui donnoit aſſez de lait en une ſeule fois, pour en remplir trois mille Egliſes ; & que ce lait ne devenoit jamais aigre, quand on le garderoit pendant dix ou douze ſiécles. Une autre fois, il conta que ſon Pere avoit un vieux Poteau, capable de fournir aſſez de bois & de fer pour conſtruire ſix grands Vaiſſeaux de Guerre.

Dans une Compagnie, où l'on s'entretenoit de certains petits chariots Chinois capables d'aller à la voile par-deſſus les montagnes, il ſe mit à rire. Bon ! dit-il, voilà une belle merveille. J'ai vu, moi, qui vous parle, une grande maiſon, faite de chaux & de briques, faire un voïage, par mer & par terre, de plus de deux mille lieues d'Allemagne. Il eſt vrai qu'elle ſe repoſoit de tems en tems dans quelque gite. Il lardoit ce beau Conte de mille Sermens afreux, qui tendoient à perſuader aux Auditeurs, qu'il n'avoit jamais menti de ſa vie. En conſcience, Meſſieurs, diſoit-il à chaque moment, je ne vous dis que verité. Que le Diable broie éternellement tous ceux qui ne veulent pas m'en croire.

Pour faire court, la Conduite de Pierre devint à la fin ſi ſcandaleuſe, que tout le voiſinage le traita unanimement du plus grand maraut de la terre habitable ; & que ſes Freres, fatiguez depuis long-tems de ſes impertinences, reſolurent de le planter-là : mais, avant que d'exécuter ce deſſein, ils lui demanderent honnêtement une Copie du Teſtament de leur Pere, dont ils avoient eu tout le tems d'oublier le contenu. Au lieu de leur accorder une choſe ſi juſte, il leur donna les noms de fils de chienne, de coquins, de

traitres, en un mot les plus vilains que ſa memoire fut capable de lui fournir.

Néanmoins, un jour qu'il étoit ſorti pour travailler à faire réuſſir quelques-uns de ſes projets, ils prirent leur tems, ſe gliſſerent dans l'endroit où le Teſtament en queſtion étoit renfermé, & ils en firent une Copie autentique, qui leur fit voir en moins de rien les erreurs afreuſes dans leſquelles Pierre les avoit engagez.

Leur Pere leur avoit laiſſé à tous trois ſon héritage à portions égales, avec un ordre poſitif, que tout ce qu'ils gagneroient ſeroit en commun. Autoriſez par-là, ils enfoncerent la porte de la Cave, & en tirerent un peu de vin, pour s'égaïer le cœur & pour rétablir leur eſtomac.

En copiant le Teſtament de leur Pere, ils y avoient remarqué un Article formel, contre la paillardiſe, & contre le divorce ; c'eſt pourquoi, leur prémier ſoin fut de faire revenir leurs Femmes, & de chaſſer leurs Concubines.

Pendant qu'ils étoient dans toutes ces occupations, certain Solliciteur de Procès entra dans la maiſon, dans le deſſein de demander à Mylord Pierre un acte de pardon pour un Voleur, qui devoit être pendu le lendemain.

Les deux Freres lui dirent qu'il étoit un grand fat de vouloir obtenir un pareil acte d'un faquin, qui méritoit la potence lui-même : ils lui dévelopérent toutte l'Impoſture, de la maniere que je l'ai déduite ci-deſſus, & lui conſeil

lérent de s'adreſſer au Roi, & non pas à leur fourbe de Frere.

Au milieu de cette converſation voilà Pierre qui entre bruſquement, ſuivi d'une troupe de Dragons ; &, après les avoir accablez de pluſieurs millions d'injures, & de malededidions canailleuſes, qu'il n'eſt pas trop néceſſaire de répéter ici, il les fait ſortir de la maiſon à grands coups de pieds, avec menaces de les traiter encor bien plus mal, ſi jamais ils avoient la hardieſſe d'y revenir : auſſi s'en ſont-ils bien gardez depuis ce tems-là juſqu'à l'heure preſente.

## Tome 1 · 05

NOus, que le monde honore du titre d'Auteurs Modernes, nous ne nous mettrions jamais dans l'eſprit la flatteuſe idée d'une réputation immortelle, ſi nous n'étions perſuadez de l'utilité infinie, que nos ſavans efforts procurent au genre-humain.

Ovous, vaſte Univers, c'eſt ce glorieux deſſein de vous prodiguer mes bienfaits, qui m'oblige à prendre le titre de votre Secretaire. C'eſt ce but, qui

Quemvis perferre laborem
Suadet, & inducit noctes vigilare ſerenas.

C'eſt dans cette vue, que je travaille il y a quelque tems, avec des peines inexprimables, à la diſſection de la nature humaine, & que j'ai fait pluſieurs leçons curieuſes ſur ſes differentes parties, tant contenantes, que contenues, juſqu'à ce qu'enfin ce corps a commencé à ſentir ſi mauvais, qu'il m'a été impoſſible de le conſerver plus long-tems. J'ai pourtant réüſſi, non ſans des frais conſiderables, à en placer tous les os dans leur connexion, & dans

leur ſimétrie naturelle ; en ſorte que je ſuis tout prét à en faire voir le Squelette complet à tous les curieux.

Mais, pour ne m'écarter pas davantage au milieu d'une Digreſſion, à l'exemple de pluſieurs Auteurs, qui mettent les Digreſſions les unes dans les autres, comme un nid de boetes, ou comme les peaux d'un oignon ; je me contenterai de déclarer ici, qu'en m'occupant à cette Anatomie, j'ai fait une découverte auſſi extraordinaire qu'importante : ſavoir, qu'il n'y a que deux moïens d'être utile à la Societé humaine, l'Inſtruction, & le Divertiſſement. Pourvu que les leçons que j'ai faites ſur ce ſujet ſoient aſſez fortunées pour être volées par quelqu'un, ou qu'un ami me force par ſes importunitez à les rendre publiques, on y verra clairement demontré que le genre humain, diſpoſé comme il eſt à preſent, a plus beſoin d'être diverti, que d'etre inſtruit. La raiſon en eſt, que ſes maladies les plus ordinaires ſont le dégoût, l'ennui, & l'indolence.

Néanmoins, j'ai voulu ſuivre un précepte fort ancien & d'une grande Autorité, & j'y ai réüſſi dans la derniere perfection dans toute l'étendue de ce divin Ouvrage. Je veux dire, que j'y ai mis par-tout, avec une proportion exacte, tantôt une couche d'utile, & tantôt une couche d'agréable.

Nos illuſtres Modernes ont éclipſé & écarté du Commerce du monde poli les foibles lumieres des Anciens, juſqu'à un tel point, que nos beaux eſprits les plus diſtinguez révoquent en doute ſi les Anciens ont jamais exiſté. C'eſt un Problême, ſur lequel nous attendons de grands éclairciſſemens de la ſavante plume du fameux Bentley ; & je n'y reflechis jamais, ſans m'étonner, qu'aucun Moderne pour faire valoir la prodigieuſe ſupériorité de notre ſiécle, n'ait pas entrepris de renfermer, dans quelque petit volume de

poche, un Syſteme général de tout ce qu'il faut ſavoir, croire, & mettre en pratique. Je dois avouer pourtant, que j'en ai vu une legere idée, dans l'écrit d'un grand Philoſophe du Brezil Oriental, qu'on a trouvé parmi ſes papiers aprés ſa mort. C'eſt une eſpece de Recepte, que la tendreſſe que je me ſens pour les Savans Modernes, me porte à leur communiquer, afin d'animer quelqu'un d'entr'eux à la mettre en œuvre, & à rafiner ſur les uſages qu'on en peut tirer.

Prenez de belles Editions, bien reliées en veau, ayant leur titres au dos en lettres d'or, & contenant toutes sortes de matieres, en toutes ſortes de langues ; faites les fondre enſemble au Bain Marie : infuſez y une doze ſuffiſante de la Quinteſſence de Pavots, avec Pinte d'eau de Lethé, qu'on peut trouver chez tous les Apoticaires : otez en ſoigneuſement le Caput mortuum, & laiſſez évaporer tout ce qu'il y a de volatil.

Vous n'en garderez que le premier extrait, que vous diſtillerez de nouveau dix-ſept fois, jusqu'à ce que le reſte ne montera qu'à demi-chopine. Vous le conſerverez, dans une bouteille hermetiquement fermée, pendant vingt & un jours. Après cela, vous pouvez commencer votre Traité Univerſel, en prenant tous les matins à jeun trois goutes de cet Elixir. Notez qu'il faut premierement bien ſecouer la bouteille, & prendre leſdites trois goutes par le nez. Elles ſe dilateront par toute votre cervelle, ſi vous en avez, en quatorze minutes de tems ; &, tout d'un coup, vous aurez l'imagination remplie d'extraits, de ſommaires, d'abrégez, de recueils, de Medullæ, Excerpta, Florilegia, &c. tous diſpoſez dans l'ordre néceſſaire, & prêts à s'arranger ſur le papier.

Je ſuis obligé de convenir, que c'eſt par le ſecours de ce ſecrèt, que, malgré mon incapacité naturelle, je me ſuis haſardé à entre-

prendre ce préſent Ouvrage, qu'on peut apeller réellement la Moëlle de toutes les Connoiſſances imaginables.

Ce hardi deſſein n'a jamais été formé, que je ſache, avant moi, ſi-non par un certain Homere, dans lequel, quoi qu'il eut quelque talens, & que ſon genie fut paſſable pour un Ancien, j'ai découvert quantité de fautes groſſieres, qu'on ne ſauroit pardonner à ſes cendres mêmes, ſi elles exiſtent encore. On nous aſſure que ſon Ouvrage a été deſtiné à faire un corps complet de Sciences divines & humaines, politiques & mechaniques ; mais, il eſt évident, qu'il y a des ſujets qu'il a négligez entierement, & d'autres qu'il n'a touché qu'en paſſant. Premierement, il faut avouer, que, pour un auſſi grand Cabaliſte qu'on prétend qu'il a été, ce qu'il nous dit du grand œuvre eſt pauvre & defectueux. On diroit qu'il n'a lu que ſuperficiellement tout ce qu'on trouve là-deſſus dans Sendivogus, dans Behmen, & dans l'Antropoſophia Theomagica. D'ailleurs, il ſe trompe ſur la Sphére Pyroplaſtique, d'une maniere ſi impardonnable, que (le Lecteur me permettra bien une cenſure ſi ſévére) vix crederem Authorem hunc unquam audiviſſe ignis vocem.

Ses mepriſes ne ſont pas moins lourdes à l'égard de pluſieurs parties des Mechaniques ; car, aïant lu ſes Ouvrages, avec toute l'attention uſitée parmi mes illuſtres contemporains, je n'y ai rien trouvé du tout ſur la ſtructure de cet inſtrument utile qu'on apelle un Binet ; &, ſans les lumieres des Modernes, nous ſerions encore dans de profondes tenebres à cet égard.

Mais, voici une négligence tout autrement importante. Cet Auteur ſi vanté n'a pas dit un mot touchant les Loix Communes de ce Roïaume, non plus que ſur la Doctrine & ſur le Ceremoniel de l'Egliſe Anglicane : omiſſion pour laquelle, & Homere, & tous les

autres Anciens, ſont cenſurez avec beaucoup de juſtice, par mon grand & illuſtre ami M. Wotton, Bachelier en Théologie, dans ſon Traité incomparable ſur l'Erudition ancienne & moderne. C'eſt un Livre, qu'on ne ſauroit jamais aſſez eſtimer, de quelque côté qu'on le conſidere. Ses tours d'eſprit ingenieux, ſes découvertes ſublimes ſur les mouches & ſur la ſalive, l'éloquence laborieuſe de ſon ſtile, tout en eſt merveilleux. Et je ne ſaurois m'empécher de témoigner ici publiquement ma reconnoiſſance à l'Auteur, pour les ſecours que j'ai tiré de cette Piéce ſans pareille, en compoſant le préſent Traité.

Il eſt aiſé de découvrir pluſieurs autres négligences dans les Œuvres du fameux Homere : mais, je croi qu'il n'en doit pas être auſſi reſponſable, que du reſte ; parce que, depuis ſon ſiecle, chaque branche des Sciences s'eſt étendue d'une maniere très-conſiderable, particulierement dans ces trois dernieres années. Ce qui fait voir évidemment, qu'il n'a pas pu pénétrer auſſi avant dans nos découvertes modernes, que ſes Partiſans le pretendent.

Nous le reconnoiſſons avec plaiſir pour l'Inventeur de la bouſſole, de la poudre à Canon, & de la circulation du ſang ; mais, je défie tous ſes Adorateurs de me faire voir dans tous ſes Ouvrages un détail exact de la Ratte. Nous dit-il ſeulement un mot touchant les Charlataneries Politiques ; & y a-t-il rien de plus défectueux, & de moins ſatisfaiſant, que ſa grande Diſſertation ſur le Thé ? Pour ce qui regarde ſa methode de ſaliver ſans Mercure, je puis informer le public, que j'ai appris à mes propres depens, qu'il n'eſt pas bon de s'y fier.

Ce n'a été que pour ſuppléer à des défectuoſitez ſi importantes, que j'ai mis la main à la plume, après en avoir éte longtems ſollicité ; & j'ôſe aſſeurer le Lecteur judicieux, qu'il trouvera ici tout ce

qui peut être de la moindre utilité, dans toutes les circonſtances de la vie. Je ſuis perſuadé d'avoir épuiſé & renfermé dans mon Ouvrage tout ce qui peut être contenu dans l'eſpace immenſe de l'imagination humaine. Je recommande ſur-tout à la méditation des Savans certaines découvertes de ma façon, auxquelles mes Prédeceſſeurs n'ont pas ſongé ſeulement : telle eſt entr'autres mon nouveau ſecours pour la teinture du ſavoir, ou l'art de devenir profondement ſavant, par une Lecture ſuperficielle ; une invention curieuſe concernant les ſouricieres ; une regle univerſelle de raiſonnement, autrement intitulée, chaque homme ſon propre Ecuier tranchant ; une Machine utile pour prendre les hiboux ; & pluſieurs autres que le Lecteur curieux verra expoſées au large dans les differentes parties de ce Livre.

Je me crois obligé d'aider le public, autant qu'il m'eſt poſſible, à ſentir toutes les beautez de ce que j'écris ; parce que c'eſt-là la coutume des plus fameux Ecrivains de cet âge poli & ſavant, quand ils veulent corriger le mauvais naturel du Lecteur Critique, ou remédier à l'ignorance du Lecteur Benevole. D'ailleurs, on a rendu publiques depuis peu pluſieurs piéces en vers & en proſe, dans leſquelles, ſi les Auteurs, pouſſez par la charité qu'on doit au public, ne nous avoient pas donné un détail exact du merveilleux qu'elles contenoient, il y a à parier milles contre un, que nous n'en aurions pas apperçu un ſeul grain.

J'avoue que tout ce que je viens de dire, conformement à cette mode, auroit paru dans une Préface avec beaucoup plus de bienſeance : mais, je trouve à propos de me mettre ici en poſſeſſion du privilege attaché au bonheur d'écrire, après tous les autres ; &, comme le plus moderne entre les modernes, je me ſers du pouvoir deſpotique, que cette qualité me donne ſur tous les

Auteurs mes devanciers. Autoriſé par ce titre, je declare, que je deſaprouve cette coutume pernicieuſe de détailler dans une Préface tous les matériaux qui doivent compoſer l'Ouvrage qui le ſuit. J'y trouve la même extravagance, qu'il y a dans la conduite de ceux, qui vont promener, dans les Foires, des monſtres & des animaux étrangers, & qui placent au-deſſus de leur porte un grand tableau de ce qu'ils ont à nous montrer, avec une ample & éloquente deſcription de toutes ſes proprietez. J'avoue que cet uſage m'a ſauvé mainte piéce de deux ſols. Il ſatisfait ma curioſité, au lieu de l'exciter d'avantage ; & je reſiſte ſans peine à la Rhetorique preſſante de l'Orateur, quand il m'attaqueroit par ce trait pathetique : ſur ma parole, Monſieur, nous allons commencer dans le moment.

Voilà préciſement la Deſtinée de nos Prefaces, Epitres, Introductions, Dedicaces, Avertiſſemens aux Lecteurs, Diſcours préliminaires, & autres Avant-coureurs des Livres. C'étoit d'abord un expedient admirable ; & notre grand Dryden en a ciré tout le ſervice poſſible. Il m'a dit ſouvent en confidence, que les hommes ne l'auroient jamais ſoupçonné d'être un Poëte du premier ordre, s'il ne le leur avoit pas ſi ſouvent apris dans ſes Préfaces, qu'il leur étoit impoſſible d'en douter, ou de l'oublier

Je n'ai garde de lui donner un démentir là-deſſus ; mais, je crains bien, qu'à force de ſe ſervir de cet expédient, il n'ait rendu à la fin les Lecteurs plus habiles, qu'il ne le ſouhaitoit. Ils ont été ſi ſouvent les Dupes de ces grands préparatifs, qu'il eſt douloureux de voir à preſent, avec quel air dédaigneux on ſaute, comme ſi c'étoit autant de Latin, les cinquante ou ſoixante pages, qui font à peu près l'étenduë moderne à d'une Préface, ou d'une Epitre Dedicatoire.

On ne ſauroit nier pourtant, d'un autre côté, qu'un nombre conſiderable de perſonnes ne deviennent Critiques & Beaux-Eſprits, par cette ſeule Lecture. La choſe eſt inconteſtable ; & l'on peut avec beaucoup de juſteſſe partager tous les Lecteurs d'à-préſent dans ces deux Claſſes. Les uns ne liſent que les Diſcours préliminaites, & les autres n'en liſent jamais. Pour moi, je fais profeſſion d'être de la derniere ; &, pour cette raiſon, me ſentant la démangeaiſon moderne de m'étendre ſur le mérite de mes propres productions, & d'en développer les parties les plus brillantes, j'ai jugé à propos de le faire dans le corps de l'Ouvrage même, ce qui en augmente conſidérablement le volume : profit, qui n'eſt point du tout à negliger pour un Auteur qui ſait un peu ſes intérêts.

C'eſt ainſi, que j'ai cru devoir marquer mon reſpect pour la loüable coutume des Auteurs de cet âge, par une Digreſſion, que perſonne ne me demandoit, & par une Cenſure générale, qu'ame qui vive n'avoit méritée de moi. C'eſt ainſi, que j'ai trouvé néceſſaire d'étaler, par un travail pénible, avec autant de charité pour moi-méme, que de franchiſe pour mon prochain, mes propres perfections, & les défauts d'autrui. A preſent, m'étant acquité de ce devoir important, je reprends le fil de mon Hiſtoire, à la grande ſatisfaction de l'Auteur & du Public.

## Tome 1 · 06

NOus avons laiſſé Mylord Pierre dans une rupture ouverte avec ſes Freres, chaſſez tous deux de ſa maiſon, & envoïez chercher fortune dans ce vaſte Univers, ſans avoir ſur quoi la fonder. Triſtes

circonſtances, qui les rendent les ſujèts naturels de la plume charitable d'un Auteur de bien, pour qui d'ordinaire les Scenes les plus déplorables préparent une moiſſon de grandes & belles avantures.

C'eſt ici qu'on doit remarquer la difference, qu'il y a entre un Ecrivain généreux, & un Ami ordinaire. Le dernier s'attache inviolablement à la proſperité ; mais, il décampe au plus vite, à la moindre révolution. L'Auteur généreux, au contraire, ſe plait à trouver ſon Heros ſur le fumier, à l'en tirer, & à l'élever, par dégrez, juſque ſur le Trône. Il ſe retire enſuite, ſans attendre ſeulement qu'on le remercie de ſes bontez.

Pour imiter un ſi bel exemple, j'ai placé Mylord Pierre dans une bonne maiſon, je lui ai donné un titre & de l'argent pour ſes menus plaiſirs. C'eſt-là que je le laiſſerai pour un tems, pour aller charitablement au ſecours de ſes pauvres Freres, que la fortune a mis au plus bas de ſa rouë. Ma charité ne ſera pas aſſez aveugle pourtant, pour me détourner du devoir d'un fidelle Hiſtorien ; & je ſuis reſolu de ſuivre l'exacte verité, de quelque coté qu'elle puiſſe diriger mes pas.

Nos deux exilez, ſi étroitement unis par le ſang & par les intérêts, prirent le parti de ſe loger dans une même chambre, où ils eurent tout le loiſir de ſonger aux malheurs de leur vie paſſée. Ils eurent de la peine à comprendre à quelle irrégularité dans leur conduite ils devoient les imputer, juſqu'à ce qu'ils euſſent porté leurs réflexions ſur la Copie du Teſtament de leur Pere, qu'ils avoient ſi heureuſement atrapée. L'aiant examinée avec la plus grande attention, ils ſe déterminérent d'abord à rectifier tout ce qu'il y avoit eu juſques-là de défectueux dans leurs actions, & à prendre pour l'avenir toutes les meſures néceſſaires pour ſe

conformer exactement aux ordres que ledit Teſtament leur preſcrivoit.

Le Lecteur n'aura pas oublié, j'eſpere, qu'il rouloit preſque tout entier ſur leurs habits, & ſur la maniere d'en faire uſage. Quand les deux Freres ſe mirent à confronter, Article par Article, la doctrine avec la pratique, jamais on ne vit une difference plus grande entre deux choſes : il n'y avoit pas un ſeul point à l'égard duquel la conduite, & les préceptes, ne fuſſent diamétralement opoſez. Cette facheuſe découverte les fit travailler ſans delai, à corriger toutes leurs fautes paſſées, & à conformer leurs habits exactement au modelle, que leur Pere leur en avoit tracez.

Il eſt bon d'arrêter ici un moment le Lecteur précipité, toûjours impatient pour voir la fin d'une avanture, avant que nous autres Auteurs l'y puiſſent duëment préparer.

Il faut qu'il ſache, qu'environ ce tems, nos deux Chevaliers malencontreux commencérent à être diſtinguez par certains noms : l'un ſe fit appeller Martin, & l'autre prit le nom de Jean.

Ils avoient vécu enſemble dans une grande harmonie ſous la Tyrannie de Pierre ; comme il eſt aſſez ordinaire aux Compagnons de ſoufrance. Les hommes, qui ſont dans l'infortune, reſſemblent à ceux qui ſont environnez de ténébres, & à qui toutes les couleurs paroiſſent abſolument les mêmes. Mais, à peine ces deux Freres furent-ils ſortis de ce goufre de miſeres, qu'ils ſe dévelopérent, non ſeulement aux yeux l'un de l'autre, mais encore aux yeux du public. Leurs humeurs parurent extrémement différentes, & la ſituation de leurs affaires leur en fit donner bientôt les plus fortes preuves.

Je crains bien, dans cet endroit, les juſtes réprimandes d'un Lecteur ſevere, qui me taxera ſans doute d'un défaut de memoire, auquel dans le fond il n'eſt gueres poſſible qu'un Ecrivain moderne ne ſoit un peu ſujet. J'en dirai la raiſon en paſſant. Comme la memoire eſt une Faculté qui s'exerce ſur les choſes paſſées, elle doit de neceſſité ſe rouiller dans l'inaction, parmi les Savans de notre âge, qui, ne ſe mêlant que de l'invention, font ſortir toutes leurs productions d'eux-mêmes, ou du moins du frottement de leur propre eſprit, contre celui de leurs contemporains. C'eſt conformément à cette verité d'experience, que nous croïons très-juſte d'alleguer notre peu de Memoire, comme une preuve inconteſtable de notre Génie, & de nos Lumieres naturelles.

Quoi qu'il en ſoit, je confeſſe que, ſelon les regles ordinaires de la Methode, j'aurois dû inſtruire mes Lecteurs une cinquantaine de pages plus haut d'une Fantaiſie de Mylord Pierre, qu'il eut l'adreſſe de communiquer à ſes Cadèts. Il les avoit portez à charger leurs habits de tous les ornemens, qu'il avoit plu à la mode de mettre en vogue, & à les entaſſer les uns ſur les autres, ſans que les premiers fiſſent jamais place aux ſuivans ; ce qui fit, avec le tems, la figure la plus groteſque qu'on puiſſe s'imaginer. Dans le tems de leur rupture, il n'y avoit pas moïen d'entrevoir ſeulement le fond de leurs habits : ce n'étoit qu'un cahos de galons, de rubans, de franges, & d'éguilletes ferrées d'argent ; car, les autres étoient tombées peu à peu.

Voilà cette particularité importante, dont j'avois oublié de parler dans ſon veritable lieu. Mais, le malheur n'eſt pas grand : elle vient ici comme de cire ; puiſque je vais parler de la Reforme, que nos deux Avanturiers tachérent de donner à leurs habillemens, après avoir ſecoué le joug de Mylord Pierre.

Ils s'appliquerent unanimement à cet Ouvrage, en jettant les yeux, tantôt ſur leurs Habits, & tantôt ſur le Teſtament. Martin y mit la main le premier. D'un ſeul coup, il abatit toute une poignée d'éguillettes, & d'un autre il arracha plus de douze aunes de frange ; mais, après cette éxécution vigoureuſe, il s'arrêta pendant quelques momens. Ce n'eſt pas qu'il ne fut très-perſuadé, qu'il lui reſtoit encore beaucoup à faire ; mais, ſa grande chaleur s'étant évaporée, il reſolut d'y aller plus modérément. Il n'avoit pas tort, puiſqu'il avoit failli dechirer une grande partie du drap, en arrachant cette poignée d'éguillettes, qui, étant ferrées d'argent, avoient été attachées d'un double point par le prudent tailleur, afin de les empêcher de tomber. Il les laiſſa donc-là, & ſe mit en devoir de débaraſſer ſon habit d'une quantité prodigieuſe de galon d'or : il commença à les découdre avec beaucoup de précaution, en épluchant les fils détachez à meſure qu'il avançoit ; ce qui étoit un ouvrage de longue haleine.

L'aïant achevé, il tomba ſur la broderie chinoiſe chargée de figures d'hommes, de femmes, & d'enfans ; contre laquelle, comme vous avez apris ci-deſſus, le Teſtament ſe déclaroit d'une maniere très-claire, & très-vigoureuſe. Il en vint abſolument à bout, à force d'adreſſe & d'application. Pour la broderie d'or, ou d'argent, il y travailla avec moins de ſuccès, quoiqu'avec la même prudence. Dans certains endroits, elle étoit ſi épaiſſe, qu'il étoit impoſſible de la défaire ſans endommager l'habit même : dans d'autres, elle ſervoit à fortifier l'étoffe, & en cachoit certaines parties foibles, uſées à force de paſſer par les mains des Ouvriers. Le bon Martin crut que le meilleur parti étoit de n'y pas toucher, & qu'il faloit

plûtôt laiſſer la Réforme imparfaite, que de gâter ſon habit de fond en comble. C'étoit-là, à ſon avis, la meilleure méthode, pour ſe conformer à l'intention & au véritable ſens des ordres de ſon Pere. Voilà la relation la plus exacte, que mes laborieuſes recherches m'ont mis en état de vous donner du procédé de Martin, dans une conjoncture ſi delicate.

Pour ſon Frere Jean, dont les Avantures extraordinaires abſorberont une grande partie de ce qui me reſte a écrire, il travailla à la déconfiture de ſes ajuſtemens ſuperflus dans des diſpoſitions fort differentes, & dans tout un autre eſprit. Il y donna tête baiſſée. Le ſouvenir des injuſtices de Mylord Pierre le porta à un tel dégré d'indignation & de haine, qu'il influa beaucoup plus ſur ſes actions, que les ordres du Pere, qui ne ſervirent chez lui, que d'un motif ſubalterne, propre à ſeconder & à pallier les autres. A ce mélange de motifs il menagea un nom fort prevenant, en l'honorant du titre de Zêle, le terme le plus ſignificatif, qu'aucune langue puiſſe jamais produire. C'eſt ce que j'ai prouvé invinciblement dans mon excellent Traité Analytique, où je donne un détail Hiſtori-Theo-Phyſico-Logical du Zèle : faiſant voir, de quelle maniere, de Notion, il étoit devenu Mot ; & comment, parvenu enſuite à ſa pleine maturité, pendant une Automne exceſſivement chaude il s'étoit changé en ſubſtance palpable. Cet Ouvrage fait trois grands volumes in folio, & en peu de jours je prétends le rendre public, par la voïe moderne de la ſouſcription ; convaincu que la Nobleſſe, & les gens riches du Païs, mis en goût par ce qu'ils ont déja lu de ma façon, ne négligeront rien, pour encourager mon Génie à de nouveaux efforts.

Frere Jean, plein comme un œuf de cette merveilleuſe compoſition nommée Zêle, ſongeant avec fureur à la tyrannie de

Pierre, & pouſſé à bout par le Flegme de Martin, s'animoit lui-même à faire le Diable à quatre. Comment ! diſoit-il : un Maraut qui nous a laiſſez mourir de ſoif, qui a chaſſé nos Femmes à grands coups de pied dans le ventre, qui nous a voulu faire paſſer ſes maudites croutes de pain noir pour du mouton ! Un fourbe, qui nous a fraudé de notre héritage ! Un coquin, d'ailleurs, dont tout le monde connoit la Sceleratеſſe ! Et je ſerois aſſez lache, pour ſuivre encore ſes abominables modes ! J'aimerois mieux qu'il fut pendu, le double chien.

Aïant de cette maniere enflammé ſa bile au plus haut degré, & par conſequent ſe trouvant dans une charmante humeur pour commencer une Réformation, il mit la main à l'œuvre ; &, en trois minutes, il depêcha plus d'ouvrage, que Martin n'avoit fait dans un jour entier. Le Lecteur benevole ſaura, s'il lui plait, qu'on ne peut jamais rendre un plus grand ſervice au Zêle, que quand on l'emploïe à déchirer ; &, par-là, il comprendra ſans peine, que Jean, qui regardoit le zêle comme ſa meilleure qualité, étoit dans ſon veritable élément, en ſe livrant tout entier à cette noble & divertiſſante occupation. En effet, il s'y abandonna tellement, qu'en voulant arracher un morceau de Galon, il déchira ſon habit depuis le haut juſqu'au bas ; &, comme il n'étoit pas fort habile à rentaire le drap, il ſe contenta d'en raccrocher les Lambeaux, avec de la groſſe corde & une éguille à emballer. C'étoit bien pis encor, & je ne ſaurois m'en reſſouvenir ſans larmes ; c'étoit bien pis encore, dis-je, quand il tomba ſur la broderie. Le pauvre garçon, qui étoit naturellement auſſi mal adroit qu'impatient, voïant à ſes yeux un million de points à défaire, ce qui demandoit beaucoup de flegme & une main très-délicate ; & perſuadé, qu'il n'en ſortiroit pas à ſon honneur ; ſe mit dans une telle rage, qu'il arracha toute la piéce, tant drap que broderie, & qu'il la jetta dans la rue.

Ah ! mon cher Frere, dit-il en s'applaudiſſant de cette belle expedition, faites comme moi, tirez, arrachez, dechirez, afin que rien ne paroiſſe ſur nous, qui nous donne la moindre reſſemblance avec ce double maraut de Pierre. Je ſerois au deſeſpoir de porter la moindre choſe qui pût faire ſoupçonner dans le voiſinage, que je fuſſe des Parens de ce Diable incarné.

Martin, qui par bonheur étoit alors dans une humeur fort moderée, pria ſon Frere d'avoir ſoin d'épargner ſon habit, puiſqu'il lui étoit impoſſible d'en trouver un autre de cette bonté-là. Il le ſupplia de conſiderer, qu'ils ne devoient pas regler leurs actions ſur leurs juſtes reſſentimens contre Pierre, mais ſur les maximes établies dans le Teſtament. Souvenez-vous, continua-t-il, que Pierre eſt toujours notre propre Frere, malgré ſes Injuſtices & ſa Tyrannie ; évitez autant qu'il vous eſt poſſible, de vous croire innocent ou coupable, à meſure que vous ferez vos efforts, pour le contrarier.

Il eſt certain, ajouta-t-il, que les ordres de notre Pere ſont formels, pour ce qui regarde la maniere de nous ſervir de nos habits ; mais, ils ne le ſont pas moins, par raport à l'affection fraternelle, qui doit regner parmi nous : &, s'il y a quelque précepte dans le Teſtament, dont la transgreſſion puiſſe étre pardonnable, ce ſera plûtôt, ſi elle tend à ſerrer les liens de notre amitié mutuelle, que ſi elle a pour but de nous deſunir pour jamais.

Martin alloit continuer avec la même gravité, & il nous auroit laiſſé ſans doute un admirable diſcours, propre à procurer à mes Lecteurs le repos du corps & de l'ame, le veritable but de la bonne Morale ; mais, Jean avoit perdu patience : il n'étoit plus en état de l'écouter, bien éloigné de pouvoir profiter de ſes leçons, On remarque que dans les diſputes de l'Ecole, rien n'échauffe davan-

tage la bile de celui qui argumente, qu'un certain calme pedanteſque dans le Répondant. Il en eſt comme de deux balances chargées d'un poids inégal : la peſanteur de l'une augmente la legereté de l'autre ; &, plus la prémiere deſcend, plus l'autre vole en haut avec rapidité. C'eſt juſtement le cas dont il s'agit ici : la gravité des raiſonnemens de Martin augmentoit la vivacité de Jean, & le faiſoit regimber contre la moderation de ſon Frere. En un mot, le flegme de l'un jettoit l'autre dans les derniers emportemens. Il enrageoit ſur-tout, en voiant l'habit de Martin ſi bien remis dans l'état de ſimplicité & d'innocence primitive ; au lieu que le ſien étoit tout en lambeaux, & qu'il continuoit toûjours à porter la livrée de Pierre, dans les endroits qui avoient échappé à ſes cruelles griffes.

Dans cet équipage, il avoit tout l'air d'un petit Maître ivre, qui ſort d'entre les mains de quelques Breteurs ; ou d'un nouvel Habitant de Newgate, qui a manqué de païer la bienvenue à ſes Compagnons ; ou d'une Maquerelle en vieille jupe de velours, livrée au bras ſeculier de la Canaille ; ou d'un Voleur de boutique pris ſur le fait, & abandonné à la merci des marchands de la foire. Le pauvre Jean reſſembloit à chacun de ces malheureux, & même à tous enſemble, couvert de ce noble aſſortiment de guenilles, de déchirures, de vieux galons, & de franges à moitié arrachées. Il auroit été ravi de voir ſon habit ſemblable à celui de ſon Frere ; mais, il auroit été infiniment plus charmé de voir celui de ſon Frere dans l'état où il venoit de réduire le ſien. Mais, remarquant qu'il n'y avoit point de remede, il fit de ſon mieux pour donner un air de vertu à ce qui étoit un effet néceſſaire de ſon imprudente précipitation. Il emploïa toute ſa Rhétorique, pour porter Martin à l'imiter. Jamais le Renard de la Fable n'aporta plus d'argumens ſubtils, pour porter toute ſon eſpéce à ſe faire couper la queuë,

que Jean en décocha contre ſon Frere, pour le mettre à la raiſon ; c'eſt-à-dire, pour le reduire aux mêmes Lambeaux, dont il ſe voïoit couvert lui-même. Mais, helas ! il ne fit que tirer ſa poudre aux moineaux ; ce qui le mit dans une telle fureur, qu'etouffant de dépit & d'indignation, il accabla Martin de mille invectives canailleuſes. Pour faire court, voilà une bréche irréparable dans l'amitié des deux Freres. Jean fut ſe loger dans une chambre à part ; &, quelques jours après, un bruit ſe répandit, qu'il étoit devenu fou à lier. Il eut bientôt ſoin de confirmer ce bruit, en courant les ruës, & en tombant dans les fantaiſies les plus burleſques, qui aïent jamais été produites par un cerveau malade.

Bientôt les Poliſſons des ruës l'honorérent de pluſieurs Sobriquets. Tantôt ils l'appelloient, Jean le Pelé, tantôt Jean le Flamand, quelquefois Jean le Lanternier, d'autrefois Jean le Gueux, & ſouvent le furieux Jean du Nord : & ce fut ſous une de ces denominations, ou bien ſous toutes enſemble, tout comme il plaira au ſavant Lecteur de le déterminer, qu'il donna l'origine à la très-illuſtre & très-épidemique Secte des Æoliſtes, qui honorent encore, avec reconnoiſſance, le fameux Jean comme leur Fondateur.

Je ne fais ici que gliſſer ſur cette matiere, parce que je me prépare à gratifier le public au premier jour d'une ample Diſſertation ſur l'Origine, les Principes, & les Dogmes de cette Secte,

MELLÆO CONTINGENS CUNCTA LEPORE.

## Tome 1 · 07

J'Ai entendu parler quelquefois d'une Iliade dans une Coque de noix ; mais, je puis dire avoir vu ſouvent moi-même une Coque de noix dans une Iliade. Il eſt certain, que le genre-humain a reçû de grands avantages de l'un, & de l'autre ; mais, à laquelle des deux il a les plus fortes obligations, c'eſt un problème que j'abandonne aux curieux, comme très-digne de leurs doctes Lucubrations. Pour ce qui regarde la derniere, j'ôſe avancer, que le Monde ſavant en eſt ſur-tout redevable à la grande vogue que les Modernes ont donnée aux Digreſſions. Nos rafinemens en matiere de ſavoir ſont exactement paralleles à ceux de notre cuiſine, dont la delicateſſe, du conſentement unanime de tous les Palais judicieux, conſiſte dans la varieté des ingrediens, qui compoſent les ſoupes, les fricaſſées, les ragouts, & les pots-pourris.

Il eſt vrai, qu'on trouve une certaine race mal élevée, mediſante, & miſantropique, qui prétend tourner en ridicule ces innovations polies, qui ſe ſont gliſſées dans la République des Lettres. Ils admettent la comparaiſon tirée de la cuiſine ; mais, ils ſont aſſez hardis, pour déclarer que nos ragouts mêmes ſont une preuve de la corruption de notre gout. Ils nous débitent, que la mode d'entaſſer péle-mêle, dans un même plat, cent choſes de differente nature, n'a été introduite, qu'en faveur de certains appetits dereglez, cauſez par une mauvaiſe Conſtitution ; & qu'un homme, qui dans un Pot-pourri va à la chaſſe d'une tête d'Oye, ou d'une aile de Cocq de Bruiere, ou d'un ris de veau, prouve qu'il n'a pas l'eſtomac aſſez robuſte, pour digerer des mets plus ſimples, & plus ſolides. Ils ſoutiennent encore, que des Digreſſions dans un Livre reſſemblent à des troupes étrangeres dans un Etat ; qui font ſoupçonner que les Habitans même manquent

de force & de courage ; & qui, bien ſouvent, les mettent ſous le joug, ou les chaſſent dans les Cantons les plus ſteriles.

En dépit de toutes ces objections de quelques Cenſeurs dédaigneux, il eſt évident que la Societé des Auteurs ſeroit bientot reduite à un très-petit nombre, ſi l'on vouloit empriſonner le Genie de ceux, qui compoſent les Livres, dans les bornes étroites de leur ſujet.

J'avoue que, ſi nous étions dans le même cas, où ſe trouvoient les Grecs & les Romains du tems que le ſavoir étoit encore au berceau, & qu'il falloit le nourrir & l'emmaillotter par le moïen de l'invention, il ſeroit aiſé de faire des volumes entiers, ſans s'écarter du ſujet, que par de petites courſes néceſſaires pour avancer le deſſein principal. Mais, il en a été des Sciences, comme d'une nombreuſe armée campée dans un Païs fertile. Pendant quelque tems, elle ſubſiſte par les productions mêmes du terroir ; mais, dans la ſuite, elle eſt forcée d'aller en fourage à pluſieurs lieuës de-là, parmi les amis ou les ennemis, tout comme elle peut. Les terres voiſines cependant ſont entierement foulées, & ravagées ; elles deviennent nuës & ſeches, & ne produiſent plus rien, que des nuages de pouſſiere.

L'Etat de la République des Lettres étant ainſi changé par une revolution totale, les ſages Modernes, qui en ſont parfaitement inſtruits, ont decouvert une methode plus courte & plus prudente de devenir ſavans & beaux eſprits. La lecture & la méditation y entrent pour rien ; & il n'y a plus que deux manieres parfaites de ſe ſervir d'un Livre comme il faut. La premiere eſt la même dont pluſieurs gens uſent à l'égard des grands Seigneurs ; ils aprennent par cœur leurs titres, & enſuite ils ſe vantent d'en être les amis intimes. La ſeconde, qui eſt la mieux choiſie, & la plus

profonde, conſiſte à s'atacher à la Table des Matieres, par laquelle un Livre eſt dirigé, comme un Vaiſſeau par le Gouvernail.

Pour entrer dans le Palais des Sciences par la grande porte, il faut du tems & des ſoins : c'eſt pourquoi, les perſonnes expeditives, & ennemies du Cérémonial, ſe contentent d'y entrer par la porte de derriere. N'ont-elles pas raiſon ? Les Sciences reſſemblent à des troupes en marche, qu'on ne bat jamais plus facilement, qu'en tombant ſur l'arriere-garde. C'eſt par la même méthode, que les Medecins jugent de la Conſtitution de tout un corps, en conſultant ce qui en découle par en bas. C'eſt ainſi que les Enfans attrapent les moneaux, en leur mettant un peu de ſel ſur la queuë. C'eſt ainſi que, pour ſe conduire ſagement, il faut, ſelon la maxime d'un Philoſophe, prendre toûjours garde ſur la fin. On ſe met en poſſeſſion des Sciences comme Hercule trouva ſes taureaux, en les remenant vers leurs traces, & non pas en les ſuivant. Enfin, le ſavoir doit être effilé comme un vieux bas, en commençant par le pied.

D'ailleurs, toute l'armée des Sciences a été rangée depuis peu, par l'effort le plus penible de la diſcipline militaire, dans un ordre ſi ſerré, qu'on peut la paſſer en revuë en moins de rien. Nous ſommes redevables de ce bonheur aux Syſtêmes & aux Abregez, que les Peres modernes du ſavoir ont dreſſez à la ſueur de leur corps, pour la commodité de leurs chers Enfans. Le travail n'eſt autre choſe, que la ſemence de la pareſſe ; & c'eſt le bonheur particulier de notre âge de jouir paiſiblement du fruit produit par cette bienheureuſe ſemence.

Or, la methode de parvenir à un ſavoir profond & ſublime, étant devenuë ſi reguliere, & ſi ſyſtematique, il faut de neceſſité, que le nombre des Auteurs augmente à proportion, & que leur

habileté parvienne à une certaine hauteur, qui rend abſolument néceſſaire leur Commerce mutuel. De plus, on a calculé, qu'il ne reſte plus dans la nature une quantité ſuffiſante de ſujets nouveaux, pour fournir à l'étenduë d'un ſeul volume. Je puis aſſeurer le Lecteur que j'en ai vu une demonſtration dans les formes, fondée ſur les principes inconteſtables de l'Arithmétique.

Ce que je viens d'avancer pourroit bien être combatu par certains Philoſophes, qui ſoutiennent l'infinité de la matiere, & qui, pour cette raiſon prétendent, qu'aucune eſpece ne ſauroit être entierement épuiſée. Pour voir la futilité de cette objection, examinons la branche la plus noble de l'eſprit & de l'invention moderne, ſi bien cultivée dans cet heureux ſiécle, qu'elle a porté des fruits plus beaux & plus nombreux qu'aucune de ſes Compagnes. Je ſai qu'on trouve quelques échantillons de cette ſorte d'eſprit parmi les Anciens : mais, ils n'ont jamais été ramaſſez, que je ſache, dans quelque Recueil pour l'uſage des Modernes ; &, par conſequent, nous pouvons ſoutenir à notre honneur & gloire, que nous en ſommes les Inventeurs, & que nous l'avons portée juſqu'au plus haut degré de perfection.

La ſorte d'eſprit, dont je parle ici, eſt ce talent merveilleux d'inventer des comparaiſons & des alluſions fort agréables, ſurprenantes, & appliquables, à l'égard de toutes les matieres, qui concernent la propagation du genre-humain ; ſujet, dont la politeſſe éloigne abſolument la proprieté des termes.

Quelquefois, en conſiderant, que c'étoit-là le ſeul ſujet, ſur lequel on puiſſe briller à préſent du côté de l'invention, je me ſuis imaginé que l'heureux Genie, qui éclate, cet égard, dans ce ſiecle & dans cette nation, a été prophetiquement dépeinte, ſous le type de certains Pygmées Indiens, dont la taille ne paſſoit pas la hau-

teur de deux pieds, ſed quorum pudenda erant craſſa, & ad talos uſque pertingentia.

Quand j'éxamine nos dernieres productions, où les beautez de cette nature brillent avec le plus grand éclat, je vois bien, que la ſource en a été extrémement abondante ; mais, quoiqu'on faſſe tous ſes efforts, pour la tenir ouverte, & pour la dilater à la maniere des Scythes, accoutumez à ſoufler dans les parties honteuſes de leurs cavalles, pour qu'elles donnaſſent plus de lait, je crains bien qu'elle ne ſoit prête à ſe tarir pour jamais.

En ce cas-là, ſi l'on ne trouve pas un nouveau fond d'eſprit, adieu la nouveauté ; il faudra recourir à la répetition ſur cette matiere, comme ſur toutes les autres.

On m'avouera, je crois, que ce que je viens de dire prouve invinciblement, qu'il ne faut pas compter ſur l'infinité de la matiere, comme ſur une ſource intariſſable d'invention. Que nous reſte-t-il donc, que d'avoir recours aux grands Indices, aux petits Abregez, & aux Recueils de citations rangées par ordre Alphabétique. Pour y réüſſir, il eſt peu utile de conſulter les Auteurs, mais abſolument néceſſaire de s'adreſſer aux Critiques, aux Commentateurs, & aux Dictionaires : ſur-tout faut-il ſoigneuſement feuilleter certaines Collections de Fleurs de Rhetoriques, & de Penſées ingenieuſes, qu'on apelle, par une figure très-juſte, les Tamis & les Bluteaux du ſavoir & de l'eſprit. Il eſt vrai qu'on laiſſe indécis s'il faut eſtimer le plus ce qui y paſſe, ou bien ce qui y reſte.

Par le moïen de cette methode, quelques ſemaines d'application ſont capables de produire un Auteur propre à manier les ſujets les plus profonds & les plus étendus. Qu'importe que ſa tête

ſoit vuide, pourvu que ſon Recueil de Lieux-communs ſoit bien rempli ? Il n'en faut pas davantage, pourvu qu'on lui paſſe l'Invention, la Methode, le Stile, & la Grammaire ; & qu'on lui accorde le privilége de copier les autres, & de s'écarter de ſon ſujet. Le voilà en état de compoſer un Traité propre à faire une fort jolie figure dans la boutique d'un Libraire ; un Traité d'un merite aſſez conſiderable pour y être conſervé long-tems, dans une grande propreté, ſans courir riſque d'être engraiſſé par les mains des étudians, ni d'etre condamnez aux chaines & à l'obſcurité dans une Bibliotheque. Sa deſtinée ſera bien plus heureuſe ; le tems ſeul triomphera d'un volume ſi precieux ; il ne ſera ſujet qu'à ſubir le Purgatoire, pour monter enſuite vers le Firmament.

Je n'ai attribué à cet Auteur Champignon que des prerogatives, qui doivent être communes à tous les Ecrivains modernes. Sans elles, le moïen d'introduire dans le monde nos Collections, qui roulent ſur tant de matieres de differente nature ! Si l'on nous en vouloit priver injuſtement, quelle perte d'amuſemens & d'inſtructions pour le monde ſavant ! Quelle perte pour nous mêmes, qui ſerions enſevelis pour jamais dans un honteux oubli, avec toute la maſſe du vulgaire !

Les principes, que j'ai établis ci-deſſus, me font eſpérer de voir encore le jour, où le Corps des Auteurs ſera en état de ſurmonter en raſe Campagne tous les autres corps de métier. Ce grand talent de faire des livres eſt derivé juſqu'à nous, avec pluſieurs autres heureuſes diſpoſitions, de nos Ancêtres les Scythes, parmi leſquels les plumes étoient ſi abondantes, que l'Eloquence Grecque n'a pas trouvé de figure plus pathétique pour l'exprimer, que de dire, qu'il étoit impoſſible de voïager dans leurs Pais, à cauſe de la prodigieuſe quantité de plumes, qui y voltigeoit dans l'air.

La néceſſité de cette Digreſſion en excuſera facilement l'étendue. Je l'ai placée dans le lieu le plus propre que j'ai pu trouver d'abord ; & ſi le Lecteur ſait lui aſſigner une place plus convenable, je l'en laiſſe le Maître, & je l'autoriſe à la rejetter dans quelque coin du livre, tout comme il le trouvera à propos. Pour moi, je me hâte d'en venir à une matiere plus importante.

## Tome 1 · 08

LEs ſavans Æoliſtes ſoutiennent que le Vent eſt l'élement unique de toutes choſes ; que c'eſt le principe, par lequel tout l'Univers a été produit, & dans lequel il doit ſe réſoudre ; & que le même ſoufle, par lequel la Nature a été animée, doit à la fin des ſiécles l'éteindre.

QUOD PROCUL À NOBIS FLECTAT FORTUNA GUBERNANS.

C'eſt-là cette Cauſe prémiere, que les Adeptes appellent Anima Mundi, c'eſt-à-dire, le ſoufle ou le vent du monde ; & ſi l'on examine tout ce Syſtême dans chaque partie de la Nature, on verra qu'il eſt appuié ſur la baze la plus ſolide. D'abord, de quelque maniere qu'on veuille appeller cet être, qui diſtingue l'homme d'avec les brutes, ſpiritus, animus, afflatus, anima ; il eſt certain, que ce ne ſont qu'autant de denominations Vent, qui eſt l'élement, qui domine dans tous les êtres compoſez, & dans lequel ils doivent rentrer un jour.

Qu'eſt-ce que c'eſt que la Vie même, ſi-non, conformément à ſon nom le plus ordinaire, le ſoufle de nos narines ? Et c'eſt de-là que les Naturaliſtes ont obſervé, que dans certains myſteres, qui

ont avec la vie une relation fort étroite, le vent eſt d'un fort grand ſecours, comme il eſt évident par les heureuſes épithetes de turgidus, & d'inflatus, auſſi appliquables aux organes, qui reçoivent qu'à celles, qui donnent.

Selon tout ce que j'ai pu trouver dans les anciennes Chroniques, touchant la doctrine des Æoliſtes, elle rouloit ſur trente deux points, ſur chacun deſquels je ne ſaurois m'étendre, ſans courir riſque de devenir ennuïeux. Mais, je n'ai garde de paſſer ſous ſilence un petit Nombre de Dogmes Fondamentaux, qu'ils en déduiſoient.

Leur premiere Maxime étoit, que, puiſque le Vent dominoit dans la formation & dans les operations de tous les êtres compoſez, ceux-là devoient être de la plus grande excellence, dans leſquels ce Principe éclatoit avec la plus grande ſuperiorité.

L'Homme, par conſequent, eſt la plus parfaite des creatures, puiſque les Philoſophes, par leur grande bonté, l'ont pourvu de trois Ames, ou de trois ſoufles differens ; auſquels les ſages Æoliſtes joignent liberalement un quatriéme, pour ſervir de ſecours & d'ornement aux autres, & pour en égaler le nombre aux parties du Monde ; ce qui a donné occaſion à ce fameux Cabaliſte Ventidius Galimathias de placer le Corps de l'Homme dans une poſition relative aux quatre Vents Cardinaux.

Conſequemment à ce principe, ils ſoutenoient, que chaque homme apporte avec lui dans le Monde une certaine portion de Vent, qu'on peut apeller une Quinteſſence extraite des quatre autres. Cette Quinteſſence eſt d'un uſage univerſel, dans toutes les circonſtances de la vie : elle influe ſur tous les Arts, & ſur toutes

les Sciences ; & elle peut être merveilleuſement augmentée & rafinée par l'éducation.

Dès qu'on a réüſſi à l'enfler, juſqu'au point de ſa perfection, on ne doit pas la renfermer, & la reſerver avaricieuſement pour ſoi-même : au contraire, il faut la prodiguer généreuſement à tout le genre-humain.

Fondez ſur ces raiſons, & ſur d'autres du même poids, les Æoliſtes les plus illuminez aſſeurent, que l'Eructation eſt l'acte le plus noble de la Creature humaine ; &, pour en cultiver le talent, en faveur de toute la Societé des hommes, ils ſe ſont ſervis de pluſieurs differentes methodes. Dans certaines Saiſons de l'année, on peut voir les Prêtres d'entr'eux ſe placer à l'oppoſite d'une tempête, la bouche béante. En d'autres tems, vous les verrez arrangez en cercle armez chacun d'un ſouflet, qu'ils appliquent aux parties poſterieures de leur plus proche voiſin, juſqu'à ce qu'à force de l'enfler ils lui aient donné la figure d'un tonneau. De-là vient, que, dans leur langage ordinaire, ils appellent leurs corps, d'une maniere fort propre, leurs Vaiſſeaux.

Dès que par cette cérémonie, & par d'autres ſemblables, ils ſont duëment remplis, ils s'en vont dans le moment ; &, pour l'utilité publique, ils ſe déchargent d'une portion copieuſe de leurs nouvelles acquiſitions dans les machoires de leurs diſciples. Car, il faut remarquer ici, qu'ils ſont d'opinion que tout le ſavoir procède de ce même principe univerſel. Ils le prouvent en premier lieu par cette vérité inconteſtable, que la ſcience enfle : &, en ſecond lieu, ils ſe ſervent du Syllogiſme ſuivant.

Ergo, Les paroles ne ſont que du vent ;
Ergo, Le ſavoir ne conſiſte qu'en paroles ;

Ergo, Le ſavoir n'eſt que du vent.

C'eſt pour cette raiſon, que leurs Docteurs ne communiquoient leurs préceptes à leurs Ecoliers, que par voïe d'Ēructation : ce qu'ils faiſoient avec une grande éloquence, & avec une varieté inexprimable.

Mais, le caractere principal, qui diſtinguoit le plus leurs ſages du premier ordre, étoit une certaine contenance, qui faiſoit comprendre, juſqu'à quel dégré le ſoufle myſterieux les agitoit intérieurement. Ce vent merveilleux, après avoir cauſé d'abord des tranchées, & des convulſions ; après avoir produit, pour ainſi dire, un tremblement de terre dans le Microcoſme du Philoſophe ; s'élevoit en haut par degré, tordoit la bouche, rendoit les jouës bourſouflées, & donnoit un horrible éclat aux yeux. L'Eructation ſuivoit ces grimaces de près. Tous les vents qui leur ſortoient de la bouche paſſoient pour ſacrez : ſurtout, ceux, dont l'odeur étoit la plus forte ; & leurs maigres devots les avaloient avec une conſolation inexprimable. Pour rendre la choſe encore plus touchante, les vents les mieux choiſis, les plus édifians, & les plus vivifians, étoient lâchés par le nez, dont ils prenoient une eſpece de teinture. Ce qui leur donnoit ce nouveau degré de perfection, c'étoit le ſentiment generalement reçû, que le ſoufle de la vie eſt dans nos narines.

Leurs Divinitez étoient les quatre Vents, qu'ils adoroient comme les Eſprits, qui parcourent, & qui animent tout l'Univers ; & deſquels, à proprement parler, toute Inſpiration tire ſon origine.

Cependant, le Chef de ces Dieux, & celui qu'ils honoroient du Culte de Latrie, étoit le grand Borée, une Divinité ancienne,

qu'autrefois les Habitans de Megalopolis, dans la Grece, adoroient avec la plus profonde vénération. Omnium Deorum Boream maximè celebrant, dit Pauſanias. Ce Dieu, quoique preſent par-tout, étoit pourtant cenſé, parmi les plus ſavants Æoliſtes, avoir un ſéjour particulier, une eſpece de Ciel Empyrée, où ſon pouvoir éclatoit particulierement. Cet endroit étoit ſitué dans un certain Païs très-connu des anciens Grecs ſous le nom de Σκοτια ou Païs de Ténébres.

Il eſt vrai qu'il s'eſt levé ſur ce ſujet un grand nombre de controverſes : mais, toutes les parties conviennent, comme d'un point inconteſtable, que d'une contrée du même nom les Æoliſtes les plus rafinez tirent leur origine ; & que c'eſt de-là, que, dans tous les ſiecles, les plus zélez d'entre leurs Prêtres ont apporté l'Inſpiration la plus choiſie. Ils ſe font un devoir de l'aller recueillir eux-mêmes à la ſource, dans certaines veſſies, qu'ils ouvrent enſuite au milieu de leurs Sectaires répandus dans toutes les Nations, leſquels brament aprés ce vent ſacré, & l'attendent la bouche ouverte.

C'eſt une choſe très-connuë parmi les ſavans, que les Virtuoſi des ſiècles paſſez avoient inventé un moïen de conſerver les vents dans des Tonneaux ; ce qui étoit très-avantageux pour les voïages de long cours. La perte d'un art ſi utile ne ſauroit jamais être aſſez déplorée ; quoique je ne comprenne pas, par quelle negligence inpardonnable, Pancirollus l'a paſſé abſolument ſous ſilence. Cette invention a été atribuéé à Æole lui-méme, dont toute la Secte a tiré ſon nom ; &, pour célébrer la memoire de leur Fondateur, ils ont encore conſervé juſqu'à préſent un grand nombre de ces Tonneaux, jadis dépoſitaires du vent, dont ils en placent un dans chacun de leurs Temples, après l'avoir enfoncé par en haut.

C’eſt dans ce Tonneau, que leur Prêtre entre dans certains jours ſolennels, après s’y être duëment preparé, de la maniere que j’ai dépeinte ci-deſſus. Un entonnoir caché s’étend de ſes parties poſterieures vers le fond dudit Tonneau, juſqu’à une certaine Fente Septentrionale, par où il ſe fournit continuellement de nouveaux vents de la meilleure eſpéce.

Peu à peu vous le voïez s’étendre & s’élargir à la même Groſſeur de ſon Tonneau, qu’il remplit à la fin exactement : &, dans cette poſture, il lache ſur ſon auditoire des tempêtes formelles, à proportion de la violence du ſoufle, qui lui vient d’embas, & qui, ſortant d’un paſſage étroit, ex adytis, ne fait pas ſon devoir ſans lui cauſer de douloureuſes tranchées. Quand ce vent eſt parvenu juſqu’a ſon viſage, il y fait les mêmes impreſſions, qu’il produit ſur la mer. Il le noircit d’abord : il le ride enſuite ; & à la fin il en fait ſortir une épaiſſe fumée.

C’eſt préciſement de cette maniere, que les Æoliſtes ſacrez communiquent leurs Eructations Prophétiques à leurs diſciples haletans. Quelques membres de l’auditoire tiennent cependant la bouche ouverte, pour avaler avec avidité le ſoufle ſanctifiant, tandis que d’autres, chantant les éloges de leurs Dieux, imitent par leur bourdonnement, tantôt plus tantôt moins élevé, les ſoufles agréables de leurs Divinitez appaiſées.

Ce culte, pratiqué parmi les Æoliſtes, donne lieu à pluſieurs Auteurs de ſoutenir, que leur Secte eſt des plus anciennes, parce que leur Eructation Prophetique reſſemble fort à d’autres anciens Oracles, dont on étoit redevable à certaines bouffées de Vent ſouterrain, qui faiſoient les mêmes impreſſions ſur le Prêtre, & qui avoient la même influence ſur l’eſprit du Peuple. Il eſt vrai, que ces Oracles paſſoient ſouvent juſqu’à la multitude, par le canal

des Femmes. La raiſon en étoit, ſelon toutes les apparences, que leurs organes paroiſſoient mieux diſpoſez, que ceux des hommes, pour donner entrée à ces Tourbillons prophétiques, qui, paſſant à leur aiſe par un receptacle de plus grande capacité, cauſoient en chemin faiſant certaines demangeaiſons propres à produire des extaſes charnelles, qu'on pouvoit pourtant ſpiritualiſer, par un ménagement un peu adroit.

Cette ſavante conjecture eſt confirmée par la coutume, qui regne encore aujourd'hui parmi les Æoliſtes les plus épurez, de confier le Sacerdoce à des Prêtreſſes, & de ſe plaire à recevoir l'Inſpiration par les mêmes conduits par où les Sybilles & les Pythies les transmettoient à leurs devots.

Lorſque l'eſprit humain lâche la bride à ſes penſées, il ne s'arrête jamais, mais il traverſe, par une courſe continuelle, les extrémitez du haut & du bas, du bon & du mauvais. Les premieres ſaillies de l'imagination le portent d'ordinaire aux idées de ce qu'il y a de plus parfait & de plus accompli : mais, quand il s'eleve au deſſus de ſa portée, il n'eſt plus capable de diſtinguer les limites qui ſéparent la hauteur d'avec la profondeur ; & bientôt, continuant ſon vol avec la même précipitation, mais ſans connoître la route, il tombe juſqu'au fond des abîmes : ſemblable à un voïageur, qui parcourt les mers de l'Eſt juſqu'à l'Oueſt ; ou à une grande perche d'un bois-ſouple, qui, plus il eſt étendu, & plus il ſe courbe en arc de cercle.

La cauſe de ce déreglement de notre eſprit eſt peut-être dans ce fond de malice né avec nous, qui nous porte d'ordinaire à joindre aux idées les plus nobles celles, qui leur ſont préciſement contraires. Peut-être eſt-elle, dans les bornes de notre Raiſon, qui, portant ſes reflexions ſur toute la maſſe des choſes, reſſemble

au Soleil, qui, n'éclairant que la moitié de notre Globe, laiſſe l'autre couverte de ténèbres. Peut-être la faut-il chercher dans la foibleſſe de notre Imagination, qui, emploïant toutes ſes forces pour s'élever à ce qu'il y a de plus grand & de meilleur, fatigué, à la fin, & n'en pouvant plus, tombe tout d'un coup à terre, comme un oiſeau de paradis qui vient de mourir au milieu de l'air. Peut-être auſſi, que parmi toutes ces Conjectures Metaphyſiques il n'y en a pas une ſeule de fondée ; mais, cela n'empêche pas, que je n'avance une propoſition très-vraie, en diſant que, ſi les plus groſſiers mêmes d'entre les humains ont porté leurs Lumieres naturelles à l'idée d'un Dieu, ou d'un Etre ſuprême ; ils n'ont auſſi jamais oublié d'occuper leurs fraïeurs de quelques notions afreuſes très-propres à leur ſervir de Diables, quand il n'y en auroit point au monde. Il n'y a rien-là, dans le fond, qui ne ſoit fort naturel ; car, il en eſt d'un homme, dont l'imagination prend l'eſſor vers le Ciel, comme d'un autre dont le corps eſt élevé à une grande hauteur. Plus ils ſe plaiſent tous deux à voir de plus près ce qui eſt au-deſſus d'eux, plus ils ſont effraïez par le précipice qu'ils decouvrent en bas. C'eſt ainſi que, dans le choix d'un Diable, le Genre-humain a toujours eu la methode de jetter les yeux ſur quelque être réel ou fantaſtique, dont il conſideroit toutes les qualitez comme diamétralement oppoſées aux attributs qu'il concevoit dans la Divinité.

C'eſt encore de la même maniere, que la Secte des Æoliſtes a toujours craint, & haï, deux êtres d'une nature maligne, entre leſquels, & ſes Dieux, il y a eu une inimitié mortelle, depuis le commencement du monde. Le premier eſt le Cameleon, l'antipode de l'Inſpiration ; & qui, par pure haine, devore continuellement les influences précieuſes de ces Divinitez, ſans s'en décharger jamais par l'éructation. L'autre eſt un Monſtre afreux, d'une taille plus

que giganteſque, nommé Moulin-à-vent, qui, avec ſes quatre bras horribles, livre à ces Dieux une Guerre éternelle, les tournant avec adreſſe, pour les dérober aux coups de ces ennemis, ou pour les leur rendre avec intérêt.

S'étant ainſi fournie de Dieux & de Diables, la Secte des Æoliſtes continue juſqu'à ce jour à faire une grande figure dans le monde. Je ne doute pas, au reſte, que la Nation polie des Lapons ne doive paſſer pour en être une des plus illuſtres branches. Je ſerois fort injuſte à leur égard, ſi je négligeois cette occaſion d'en parler avantageuſement ; puiſqu'ils ſont ſi unis, par l'intérêt, & par les inclinations, à leurs Freres les Æoliſtes, qui habitent parmi nous. Non ſeulement ils prennent les vents en gros, chez les mêmes marchands, mais ils les débitent en détail, d'une maniere toute ſemblable, & à des chalands, qui ſont à peu près du même naturel que ceux qui donnent leur pratique à nos tempêtueux compatriottes.

Si ce Syſtème de Religion a été entiérement formé par notre Ami Jean ; ou ſi, comme il eſt plus vraiſemblable, il l'a copié de l'Original, qui ſe trouve à Delphes, en y mettant des additions & des corrections propres à l'ajuſter aux tems & aux circonſtances ; c'eſt-là un point, ſur lequel je n'ai pas la hardieſſe de décidier. Mais, je crois pouvoir aſſeurer, que c'eſt Jean en propre perſonne, qui y a donné un tour nouveau, & qui l'a préciſement mis dans l'état dont je viens de tracer un fidéle tableau.

Au reſte, il y a long-tems que je cherche une occaſion favorable de rendre juſtice à cette Societé d'Hommes, que j'honore extrémement & dont les opinions, auſſi bien que les cérémonies, ont été entierement défigurées par la malice, ou par l'ignorance, de leurs adverſaires. Je croi, pour moi, qu'une des meilleures actions

d'un honnête homme, c'eſt de déraciner les prejugez, & de mettre les choſes dans leur veritable jour. Je viens de m'acquiter de ce grand devoir, ſans aucune vuë d'intéret ; excepté le plaiſir de ſatisfaire à ma conſcience, d'acquerir de la gloire, & de m'attirer des remercimens.

## Tome 1 · 09

JE crains bien que certains Lecteurs ſuperficiels ne regardent d'un œil de mépris la Secte des Æoliſtes, par ce qu'elle reconnoit pour ſon Fondateur un homme comme Jean, dont, de mon propre aveu, le cerveau s'étoit abſolument dérangé, & qui étoit tombé dans l'état que nous deſignons par le mot de Folie, ou de Frénézie. Leur mépris ſeroit très-mal fondé ; & ils en ſeront convaincus eux-mêmes, s'ils veulent bien reflechir ſur les plus grandes actions, qui ont jamais été faites dans le monde ſous la direction d'un ſeul homme. Telles ſont l'établiſſement de nouveaux Empires fait par la force des armes, l'invention de nouveaux Syſtêmes de Philoſophie, & l'introduction de Religions nouvelles. Il eſt certain, que tous les grands hommes, à qui on eſt redevable de toutes ces fameuſes révolutions ont ſoufert de grandes alterations dans leur bon-ſens, par leur nourriture, par leur éducation, par une certaine inclination dominante, ou par une influence particuliere de l'air qu'ils reſpiroient, ou du climat ſous lequel ils ont été obligez de vivre.

D'ailleurs, il y a dans l'eſprit humain quelque choſe de ſingulier & d'individuel, qui ſe reveille ſouvent par le choc accidentel de certaines circonſtances, qui, minces & peu conſiderables en

elles-mêmes, ne laiſſent pas de produire ſouvent les évenemens les plus merveilleux. Les grandes revolutions n'ont pas toûjours de grandes ſources, & il importe peu par quelle cauſe les paſſions ſont enflammées, pourvu que les fumées s'en elevent juſqu'au cerveau. La Région ſuperieure de notre tête eſt dans la même ſituation, que la moïenne Region de l'air : les matiéres, qui s'y conduiſent, en ſont d'une nature très-differentes ; mais, elles y deviennent toutes de la même ſubſtance, & produiſent les mêmes effets. Les vapeurs s'élevent de la terre, les exhalaiſons de la mer, & la fumée du feu. Cependant, toutes les nuées ſont de la même nature ; & l'odeur, qui ſort d'un fumier, fait un nuage d'un auſſi grand mérite, que celle qui ſe répand d'une maſſe précieuſe d'encens.

De ces veritez de fait, qu'on ne ſauroit me conteſter, il ſuit évidemment, que comme l'air ne produit jamais de la pluïe, que lorſqu'il eſt troublé & ſurchargé d'exhalaiſons ; de la même maniere, l'eſprit humain, qui habite le cerveau, doit étre troublé, & accablé de vapeurs exhalées des parties inférieures, pour produire quelque choſe d'extraordinaire. Oops !

Or, quoique ces vapeurs, comme je l'ai déja dit, ſortent d'autant de differentes ſources que celles qui montent vers le Ciel, l'effet, qu'elles produiſent, ne ſe ſent point de cette difference. Il eſt ſeulement varié, tant par rapport à l'eſpece, qu'au degré, ſelon la differente ſituation du cerveau, dans lequel il eſt formé. Je me ſervirai ici de deux fameux exemples, pour prouver, & pour éclaircir ce que je viens d'avancer.

Un certain Prince de par le monde leva un jour une grande armée, remplit ſes coffres de treſors immenſes, & arma une Flotte invincible, ſans communiquer ſon deſſein, ni à ſes plus habiles

Miniſtres, ni à ſes plus chers Favoris. Ces grands préparatifs allarmerent d'abord tout le monde : les Monarques voiſins attendirent, en tremblant, de quel côté l'orage devoit crever ; & les Politiques ſubalternes y trouverent la matiere de mille profondes ſpéculations. L'un ſe mettoit dans l'eſprit, que ce Prince en vouloit à la Monarchie univerſelle. Un autre, après une meure déliberation, concluoit, qu'il s'agiſſoit de détrôner le Pape, & d'établir la Religion Proteſtante, dont ce Prince avoit fait autrefois profeſſion. Un troiſiéme, d'une ſagacité encore plus étonnante, envoïoit. notre Heros dans l'Aſie, pour détruire l'Empire Ottoman, & pour conquerir la Terre Sainte.

Au milieu de tous ces beaux Raiſonnemens, un certain Chirurgien d'Etat vint à connoître, que tous ces grands Projets n'étoient que l'effet d'un cerveau malade. Il en fut pleinement convaincu par les Syntomes du mal ; & il entreprit de le guerir. Il fit l'operation néceſſaire d'un ſeul coup : la veſſie ſe créve, la vapeur ſe diſſipe ; & rien n'auroit manqué à l'heureuſe guériſon du Prince, s'il n'étoit pas mort au beau milieu de la cure.

Le Lecteur eſt fort curieux apparemment de ſavoir, de quelle ſource étoit venuë cette vapeur, qui avoit effraïé ſi long-tems tous les Peuples de l'Europe, & quel reſſort ſecret avoit mis en mouvement une machine ſi terrible ; mais, il ſera bien ſurpris, quand je lui dirai, que c'étoit uniquement une Femme abſente, dont les yeux avoyent cauſé chez le pauvre Prince une certaine tumeur, & qui s'étoit retirée dans le Païs ennemi, avant que cette tumeur ſe fut miſe à ſuppurer. Quel parti pouvoit prendre le malheureux Monarque, dans une conjoncture ſi délicate ? Il eut beau eſſaïer le remède preſcrit par un Poëte, qui ſoutient, la maladie, qu'une Femme nous cauſe, peut être guerie par toute autre Femme. Il

n’en reçut pas le moindre ſoulagement ; par ce que, ſelon Lucrece,

Idque petit Corpus, mens unde eſt ſaucia amore,
Unde feritur, eo tendit, geſtitque coire.

La matiere entaſſée dans les vaſa ſeminalia s’enflamma bientôt, devint aduſte, ſe changea en bile, prit ſon cours vers le conduit ſpinal, & monta de-là dans le cerveau.

C’eſt ainſi que le même Principe, qui porte un Breteur à caſſer les vitres d’une Femme de mediocre vertu dont il a été la dupe, anime un grand Prince à mettre des Armées en Campagne, & à ne ſe remplir la tête que de Sièges, de Batailles, & de Victoires.

Cunnus teterrima belli
Cauſa

Mon ſecond exemple eſt un trait d’Hiſtoire que j’ai lu dans une Chronique très-ancienne. Le voici.

Il y avoit autrefois un Roi fort puiſſant, qui dans l’eſpace de trente années conſécutives s’étoit amuſé à prendre & à perdre des Villes, à battre des armées & à ſe laiſſer battre, à chaſſer les Princes de leurs Etats, à éfraïer les Enfans d’une maniere à leur faire tomber les tartines des mains ; en un mot, à bruler, à ravager, à dragonner, à ſaccager, à maſſacrer, ſujets & ennemis, mâles & femelles. Les Philoſophes Contemporains de ce Prince mettoient leur eſprit à la gêne, pour trouver les cauſes Phyſiques, Politique, & Morales, dont il falloit déduire ce Phénomene ſurprenant. A la fin, la vapeur, qui troubloit le cerveau de ce Conquerant, s’étant miſe à circuler, ſe fixa ſur cet endroit du Corps humain ſi renommé, par ſon talent de produire la Zibeta Occidenta-

lis ; &, ſe raſſemblant-là dans une tumeur, laiſſa dans cet intervalle l'Univers en repos.

On voit par-là de quelle conſequence eſt le cours que prennent ces exhalaiſons, & comme il importe peu de quelle origine elles dérivent. Les mêmes fumées, qui, s'élevant vers le cerveau, ſont capables de conquerir des Roïaumes, n'ont qu'à ſe jetter ſur l'Anus, pour aboutir à une Fiſtule.

Paſſons à préſent à ces Grands Introducteurs de nouveaux Syſtèmes de Philoſophie : voyons de quelle Faculté de l'ame ſe leve l'inclination de pouſſer dans le monde, avec un zèle ſi opiniâtre, de nouvelles idées, à l'égard de certaines choſes, dont, de l'aveu de tout le monde, il eſt impoſſible de connoître la nature ; examinons, de quelle ſource dérive ce penchant, & à quelle proprieté de l'eſprit-humain ces Illuſtres doivent leur gloire, & leurs diſciples.

Il eſt certain, que pluſieurs des principaux d'entr'eux, tant anciens, que modernes, ont été pris par leurs adverſaires, &, ſi vous en exceptez leurs Partiſans, par tout le Genre humain, pour des gens qui avoient le cerveau bouleverſé. Il eſt ſûr même, qu'ils ſe ſont écartez extrémement des maximes du ſens-commun, dans leur maniere ordinaire d'agir & de parler ; & qu'ils ont été des types exacts de leurs legitimes Succeſſeurs, qui peuplent à préſent l'Univerſité moderne de Bedlam.

Tels ont été jadis Epicure, Diogene, Apollonius, Lucrece, Paracelſe, Deſcartes, qui, s'ils étoient dans le Monde à l'heure qu'il eſt, arachez, & ſeparez de leurs Diſciples, ſeroient expoſez ſans doute à la Phlebotomie, aux coups de nerfs de bœuf, aux tenebres, & à la paille. Auſſi, comment ſe peut-il qu'un homme, en ſuivant les ſimples & pures lumieres du bon ſens, ſe mette dans la tête de jet-

ter les idées de tout le Genre-humain dans le moule de ſes propres conceptions ? C'eſt pourtant-là l'humble & l'obligeante prétenſion de tous les Innovateurs dans l'Empire de la Raiſon. Epicure, par exemple, eſperoit modeſtement, que, par un certain concours fortuit des opinions humaines, après un choc perpetuel des pointues & des unies, des legeres & des péſantes, des rondes & des quarrées, tous les hommes s'uniroient à la fin, par certaines inclinaiſons, dans les notions du vuide & des atomes, tout de même que ceux-ci ſe ſont accrochez, en formant cet Univers.

Il eſt évident que Deſcartes ne ſe flattoit pas moins, & qu'il contoit bien de voir, avant ſa mort, tous les Philoſophes, comme autant d'étoiles de moindre grandeur, attirez & abſorbez dans ſon propre tourbillon.

Or, je voudrois bien ſavoir, comment il eſt poſſible de rendre raiſon de pareilles Fantaiſies, ſans avoir recours à mon Syſtême des Vapeurs, qui, montant dans le cerveau, s'y condenſent & ſe diſtillent en certaines conceptions, que la ſterilité de notre langue ne ſauroit déſigner, que par les noms de Frénézie, & d'Extravagance.

Examinons à préſent d'où peut venir, qu'aucun de ces Innovateurs ne manque jamais de gagner à ſes nouvelles idées à un grand nombre de Diſciples prêts à recevoir les plus biſarres opinions par le moïen de la foi implicite. La raiſon en eſt auſſi facile à trouver qu'elle eſt ſolide. La voici.

Dans l'Harmonie de l'Entendement humain, il y a une certaine corde particuliere, qui, chez pluſiers individus ſoi-diſant raiſonnables, eſt montée préciſément ſur le même ton. Dès que quelqu'un eſt aſſez heureux, pour tirer du ſon de cette corde parmi les

eſprits à l'uniſſon, il arrive par une ſimpathie néceſſaire, qu'ils produiſent les mêmes tons, avec la derniere exactitude. C'eſt en cela ſeul, que conſiſte tout le bonheur, ou toute l'habileté, de nos Auteurs de Syſtèmes ; car, ſi par hazard vous donnez quelque coup d'archèt en préſence de ceux dont la corde eſt montée trop haut, ou trop bas, pour s'accorder avec la vôtre, bien loin de gouter vos tons, ils vous traiteront de Fou, ils vous enchaineront, & vous mettront au pain & à l'eau. C'eſt par conſéquent une affaire fort délicate à menager ; & il faut une grande circonſpection, pour ajuſter ce talent, comme il faut, aux differentes conjonctures des tems, & aux differentes diſpoſitions des perſonnes. Ciceron a raiſonné fort juſte là-deſſus dans une Lettre, qu'il écrit à un de ſes Amis en Angleterre, ou, parmi d'autres avis très-importans, il le précautionne contre la fourberie des fiacres, qui étoient aparemment alors d'auſſi grands faquins, qu'ils le ſont à préſent.

Il ſe ſert dans cette Epitre de ces expreſſions très-remarquables, eſt quod gaudeas te in iſta loca veniſſe, ubi aliquid ſapere viderere : vous êtes heureux d'être venu dans un Païs, où vous ne ſauriez manquer de paſſer pour un eſprit ſuperieur.

Cette Sentence eſt pleine de ſens, & de juſteſſe ; car, pour dire ici une verité un peu hardie, ſe peut-il un plus grand défaut de conduite, que d'aller paſſer dans une Compagnie pour un extravagant, quand on eſt le Maître de ſe faire conſidérer dans un autre comme un Philoſophe ? Je prens ici la liberté de conjurer quelques Meſſieurs de ma connoiſſance, de s'en ſouvenir en tems & lieux, comme d'un avertiſſement dont ils peuvent tirer de grands uſages.

Telle a été la faute de mon digne ami M. Wotton, un perſonnage deſtiné à former & à exécuter heureuſement les plus grands

deſſeins, ſi l'on en peut juger par ſes Regards, & par ſon Génie. Plût au Ciel que ſes heureux Talens, perdus dans les ſpéculations d'une vaine Philoſophie, ſe fuſſent exercez ſur les ſonges, & ſur les viſions, où l'eſprit & l'air égarez ſont d'un ſi grand uſage. On auroit vu, que jamais homme ne ſe produiſit dans le public avec de plus grandes diſpoſitions de l'ame & du corps, pour l'établiſſement d'une nouvelle Religion. S'il avoit enfilé cette noble route, jamais le monde mediſant & calomniateur n'auroit oſé débiter, que le cerveau de ce grand homme eſt abſolument détracqué ; jamais ſes Freres les Modernes n'auroient pouſſé l'ingratitude j'uſqu'à s'entredire cette nouvelle à l'oreille, mais aſſez haut pourtant, pour que je le puiſſe entendre du Galetas où j'enfante ce Divin Traité.

Je reviens à mon Syſtême des Vapeurs. Quiconque réflechira ſur cette ſource de l'enthouſiaſme qu'elles produiſent dans le cerveau, & de laquelle dans tous les ſiécles ſont ſortis des ruiſſeaux ſi abondans, remarquera que les eaux en ſont auſſi troubles & auſſi chargées de bouës au commencement qu'au milieu de leur cours. Cette verité n'empêche pas, qu'il n'y ait rien de plus utile, qu'une forte doze de ces vapeurs, nommées par les hommes extravagance. Sans elle le Monde ne ſeroit pas privé ſeulement de ces deux grands avantages, les Conqêtes, & les Syſtémes ; mais, tout le Genre-humain ſeroit malheureuſement borné dans la même croïance touchant les choſes inviſibles

Après avoir prouvé, qu'il eſt indifferent de quelle origine les vapeurs ſuſ-dites procedent, mais qu'il importe beaucoup de quelle nature eſt le cerveau qu'elles accablent, & ſur quelle partie du cerveau elles ſe jettent, il me reſte encore à développer un point de la derniere delicateſſe. Il s'agit de faire voir au Lecteur curieux

& ſubtil la raiſon propre & ſpécifique, pourquoi les mêmes exhalaiſons ſont capables de produire une ſi grande varieté d'effets, dans les cerveaux d'une differente Conſtitution : il s'agit d'entrer dans le détail des cauſes qui font ſortir des mêmes vapeurs les Caracteres d'un Alexandre le Grand d'un Jean de Leyden, & d'un Deſcartes. C'eſt-là la matiere la plus abſtraite, qui ait jamais occupé mes reflexions : elle exige de mon génie les derniers efforts ; & je conjure le Lecteur de me prêter l'attention la plus forte, & de ne me pas perdre un moment de vuë, pendant que je travaillerai à défaire ce Nœud Gordien.

*hic multa deſderantur*

*Voilà juſtement la Solution*

de cette Difficulté capable d'étonner tout autre Génie.

M'en étant débaraſſé avec tant de ſuccès, je ne doute point que le Lecteur ne m'accorde la concluſion où aboutiſſent tous mes raiſonnemens précédens ; ſavoir, que, ſi les Modernes entendent par Extravagance les troubles cauſez dans le cerveau par les vapeurs, c'eſt à l'Extravagance, qu'on eſt redevable de toutes les reſolutions, qui ſont jamais arrivées dans les Empires, dans la Philoſophie, & dans la Religion.

L'entendement humain, dans ſa ſituation calme & naturelle, porte l'homme à paſſer ſa vie uniment, ſans le moindre deſſein d'aſſujettir les autres à ſon pouvoir, à ſes raiſons, & à ſes chimeres. Plus quelqu'un s'applique à former ſon eſprit par l'érudition, & moins il a du penchant à procurer des Partiſans à ſes Opinions particulieres ; parce qu'elle l'inſtruit auſſi bien de ſa propre foibleſſe, que de la ſtupide ignorance du vulgaire.

Mais, quand la fantaiſie d'un homme ſe met à califorchon ſur ſa raiſon, quand ſon imagination fait le coup de poing avec ſes ſens, le pauvre ſens-commun eſt jetté par les fenetres. Cet homme devient lui-même ſon premier Proſelyte : &, des qu'il en eſt une fois venu à bout, il lui eſt fort aiſé d'en faire d'autres ; puiſqu'une forte illuſion opére avec autant de vigueur au dehors qu'en dedans. Car, le jargon, & les chimeres, procurent la même volupté aux oreilles & aux yeux, que le chatouillement produit ſur le tact ; & les divertiſſemens, qui nous cauſent dans la vie les plaiſirs les plus piquans, ſont préciſément ceux qui dupent nos ſens, & qui font des Tours de Gobelet devant eux.

Si nous examinons attentivement ce qu'on entend en general par bonheur, tant par raport à l'eſprit, qu'à l'égard des ſens, nous verrons évidemment, que toutes les proprietez en ſont renfermées dans cette courte définition.

Le bonheur eſt la poſſeſion tranquille du plaiſir d'être bien & duement trompé.

Par raport à l'eſprit, il eſt certain que la fiction a un avantage très-conſiderable ſur la verité ; & il n'en faut pas chercher la raiſon bien loin.

Quelque effort que faſſent la Nature & la Fortune, elles ne ſauroient jamais égaler, par leurs productions, les Phenomenes admirables, & les Revolutions merveilleuſes, que l'imagination eſt capable de produire. Et dans le fond l'homme eſt-il ſi fort à blâmer de préferer l'une aux autres ? La vérité place des notions dans la mémoire : la fiction introduit des idées dans l'imagination. Il s'agit ſeulement de ſavoir ſi les dernieres n'exiſtent pas auſſi réellement que les prémieres. Il n'eſt pas poſſible d'en diſ-

convenir : on peut ſoutenir même, que l'imagination l'emporte ſur la mémoire, parce qu'elle eſt, pour ainſi dire, la matrice des choſes, au lieu que l'autre n'en eſt que le tombeau.

Ma définition n'eſt pas moins juſte à l'égard des ſens. Quel air fade, & inſipide, ne trouvons-nous pas dans tous les objets qui ſe preſentent à nos yeux ſans l'envelope de l'illuſion ? Il n'y a rien de ſi plat, que tout ce que nous découvrons dans le miroir de la Nature ; &, ſi nous n'avions pas l'adreſſe de le relever par de faux jours, par du vernis, & par du fard, il n'y auroit dans la plus grande felicité de l'Homme, qu'une grande & ennuieuſe Uniformité. Si je pouvois perſuader au Genre-humain de faire là-deſſus de ſerieuſes réflexions, ils ne regarderoient plus, comme un des plus hauts degrès de Sageſſe, l'art d'expoſer aux yeux du public les côtez foibles, & les defectuoſitez, des choſes : ils y trouveroient autant d'impoliteſſe, que dans la brutalité d'aracher le maſque à quelqu'un ; ce qui paſſe pour un ſi grand affront parmi ceux qui ſavent leur monde.

Je vais plus loin. Dans la même proportion, que la credulité eſt une ſituation d'eſprit plus tranquille que la curioſité ; la Sageſſe, qui s'amuſe à la ſurface des choſes, doit être preferée à la Philoſophie, qui en pénétre les entrailles, & qui, pour toute découverte, s'en vient nous dire enſuite, avec beaucoup de gravité, que l'intérieur n'en vaut rien.

Les deux ſens, auxquels tous les objets s'adreſſent d'abord ; ſont la vûe, & le tact, qui n'examinent jamais que les qualitez que l'Art ou la Nature étalent ſur la ſuperficie de corps. Dans le tems qu'ils s'y amuſent, voilà la Raiſon impertinemment officieuſe, qui, munie d'outils propres à couper, trancher, percer, diſſéquer,

s'offre à nous faire voir évidemment, que le dedans eſt fort différent du dehors.

Cela ne s'appelle-t-il pas pêcher groſſierement contre la Nature, qui, conformement à une de ſes Loix éternelles, ſe pare extérieurement de ce qu'elle a de plus beau. C'eſt pourquoi, je me crois obligé en conſcience de ſauver aux hommes les frais d'une pareille Anatomie, en les avertiſſant, que, dans cette occaſion, la Raiſon a le plus grand tort du monde ; puiſqu'il eſt certain, que tous les êtres corporels, autant que j'en connois, ne brillent que du côté de l'ajuſtement. Rien ne m'a confirmé d'avantage dans cette Opinion, que quelques Experiences, que j'ai faites depuis peu.

J'ai vû la ſemaine paſſée le corps d'une Femme, qu'on avait écorché ; & vous ne ſauriez croire, combien elle étoit miſe à ſon deſavantage, dans cette eſpece de deshabillé. Je fais dépouiller hier en ma préſence le cadavre d'un Petit-Maître ; & c'étoit une choſe étonnante de trouver un ſi grand nombre de defectuotez ſous un ſeul & même habit. J'en ouvris enſuite le cerveau, le cœur, & la ratte ; mais, je m'aperçus à chaque operation, que plus j'y allois en avant, & plus les défauts croiſſoient en nombre, & en volume. J'en conclus, qu'un Philoſophe, qui trouveroit l'art de pallier & de plarter les imperfections de la Nature, obligeroit le Genre-humain infiniment d'avantage, que ceux, qu'on eſtime tant, & dont tout le ſavoir conſiſte cependant à ouvrir ces playes, & à expoſer ces taches aux yeux de tout le Monde. Peut-on nier, qu'ils ne ſoient auſſi ridicules qu'un certain homme, qui ſoutenoit que l'Anatomie eſt le But principal de la Medecine ?

Amon avis, un homme, qui poſſederoit l'Art merveilleux & ſatisfaiſant dont je viens de parler ; & qui, avec Epicure, ſauroit ſe

contenter de ces images, que la ſuperficie des choſes envoie vers nos ſens ; ſeroit ſeul digne du titre de Sage. Il écremeroit la Nature, & laiſſeroit à la Raiſon, & à la Philoſophie, à en avaler la lie. C'eſt-là ce qui s'appelle le véritable point de la Félicité humaine : voilà cette poſſeſſion tranquille du plaiſir d'être bien & duement trompé, qu'on peut nommer autrement la ſituation calme d'un fou environné de fripons.

Pour en revenir à l'Extravagance, il eſt évident, ſelon le Syſtême que j'ai etabli ſur tant de fortes raiſons, que chacune des differentes eſpeces doit ſon origine à l'abondance exceſſive de certaines vapeurs. Or, comme certaines frenezies redoublent la force des nerfs, d'autres augmentent la vigueur & la vivacité de l'imagination. Il arrive aſſez ſouvent, que ces eſprits actifs, qui en prennent poſſeſion, reſſemblent à certains eſprits folets, qui hantent d'autres habitations vuides, & qui, faute d'occupation, en diſparoiſſant, en emportent une partie avec eux, ou bien y reſtent pour jetter les maiſons par les fenêtres, piece à piece.

On peut conſiderer la conduite de ces Lutins comme un type des deux principales branches de l'Extravagance, que quelques Philoſophes, par une mépriſe groſſiére, ont attribuées, à deux cauſes differentes, ſavoir, à la diſette, & à l'abondance exceſſive des Eſprits ; au lieu que j'ai fait voir clairement, qu'elles doivent la naiſſance à une ſeule & même cauſe.

Il ſuit de-là manifeſtement, que pour être heureux dans ſon extravagance, toute l'habileté de l'homme conſiſte à fournir de l'exercice à cette abondance de vapeurs, & à leur donner l'eſſor dans le tems convenable. Conformement à cette verité, un homme, ſaiſiſſant une occaſion favorable, ſe jette dans un goufre ; c'eſt un Héros, c'eſt le Sauveur de la Patrie : un autre tente la

même entrepriſe ; mais, il prend mal ſon tems, & le titre de Fou couvre ſa mémoire d'une honte éternelle. Fondez ſur une diſtnction ſi délicate, nous prononçons le Nom de Curtius avec tendreſſe & avec reſpect, mais celui d'Empedocle avec haine & avec mépris ; & nous concevons ſans peine, que Brutus ne fit l'extravagant, que pour le bien public. Quant à moi, je ſuis convaincu, que l'extravagance de ce grand homme étoit veritable, & que c'étoit une abondance de vapeurs mal appliquée juſqu'alors, que les Latins appellent ingenium per negotiis ; mais, que cette Frénéſie ne revetit les apparences de la Sageſſe, que quand elle trouva ſon veritable element dans les Affaires d'Etat.

Toutes ces raiſons importantes, & pluſieurs autres du même poids, quoi que moins curieuſes, me font ſaiſir cette occaſion de recommander un projet fort utile aux ſoins des Chevaliers Edouard Seymour, Chriflophle Muſgrave, Jean Bowls, & de M. How Ecuïer & d'autres Amateurs de la Patrie. Je les conjure d'emploïer tout leur crédit, pour faire nommer des Commiſſaires deſtinez à avoir inſpection ſur Bedlam, & ſur les lieux voiſins, & autoriſez à examiner le mérite, les qualitez, les diſpoſitions, & la conduite de chaque Membre de cette illuſtre Societé. Si leſ-dits Commiſſaires ont ſoin d'en bien diſtinguer les differens talens, & de les emploïer à des occupations convenables, je ne doute point qu'on n'y trouve une pepiniere de ſujets admirables, pour remplir les Charges de l'Etat, Eccleſiaſtiques, Politiques, Civiles, & Militaires. On n'aura qu'à s'y prendre de la manière, que je vais indiquer ici ; & j'eſpere que le Lecteur benevole ne deſaprouvera pas le mouvement, que je me donne ici, pour faire réüſſir ce deſſein important, en faveur d'un corps renommé, dont j'ai eu autrefois le bonheur d'être membre indigne.

Si un Habitant de ce lieu jure, blaſphême, briſe ſa paille, & la met en pouſſiere, en jettant l'écume par la bouche ; s'il mord dans la grille de ſon cachot, & vuide ſon pot-de-chambre dans le nez des Spectateurs. Que Meſſieurs les Commiſſaires le mettent à la tête d'un Regiment de Dragons, & l'envoient en Flandre ; je réponds du ſuccès.

Un autre s'occupe ſans relâche à babiller, cacqueter, criailler, ſans produire aucun ſon articulé ; que de talens cachez ſous terre ! Qu'au plus vite on lui fourniſſe du papier, un ſac vert, & qu'avec trois ſols dans ſa pôche on l'envoïe vers la Sale de Weſtmunſter.

En voici un autre qui prend gravement les dimenſions de ſon appartement. Quoi que condamné à l'obſcurité, il a l'air pénétrant & prévoïant, il marche d'une maniere poſée, il vous demande l'aumone avec gravité & cérémonie ; il parle de la corruption du ſiécle, des taxes, & de la grande paillarde ; il barre ſa cellule préciſement à huit heures du ſoir ; la nuit il ne réve que d'incendies, de voleurs, de chalands de la Cour, & des lieux privilégiez pour les gens inſolvables. Quelle figure ne feroit pas cet homme pourvu de tant de qualitez éminentes, ſi on l'envoïoit au milieu de ſes Freres les Æoliſtes Négotians ?

Prenez garde à ce quatriéme. Il ſemble enfoncé dans une ſerieuſe converſation avec lui-même ; il ſe mord les pouces à des intervalles reglez ; de grandes affaires, des projets, ſont peints dans toute ſa mine ; il marche d'un pas précipité, les yeux fixez ſur un papier : c'eſt un perſonnage, qui aime à épargner le tems ; il a l'ouie dure, la vuë courte, & peu de mémoire ; il eſt toûjours en hate, toûjours accablé d'affaires ; il a un talent merveilleux pour parler à l'oreille, du beau tems, & de la pluie : c'eſt un grand Par-

tiſan des monoſyllabes, & des délays ; ſi prêt à donner ſa parole, qu'il ne la garde jamais ; il a oublié le ſens ordinaire de mots, mais il en retient admirablement bien le ſon ; jamais il ne s'atache long-tems aux mêmes ſujets, ſes grandes occupations l'en détournent à tout moment, ſemblable à un homme qui a pris medecine : ſi vous approchez de ſa grille dans ſes intervalles de familiarité, Monſieur, dit-il, donnez moi un ſou, & je vous chanterai un air, mais donnez moi le ſou auparavant ; dès qu'il a atrapé l'argent, il ſe replonge dans ſes diſtractions. Ne voila-t-il pas une deſcription complette de la Science de la Cour dans toutes ſes branches ; & n'eſt-ce pas dommage, que des diſpoſitions ſi merveilleuſes reſtent inutiles, faute d'être bien appliquées ?

Avancez vers un autre Cachot, mais aïez la précaution de vous boucher le nez auparavant, vous y découvirez un mortel ſombre, arrogant, & mauſſade, ſe vautrant dans ſes propres ordures. Ses alimens digerez font ſes mets les plus délicieux, qui, après une longue circulation, rentrent peu à peu dans le ſein de la matiere par exhalaiſon. Il a le teint d'un jaune tané, & une barbe foible, ſemblable à celle qui couvre ſa nourriture quand elle commence à perdre ſa fraicheur. Il eſt ſemblable à certains inſectes, qui empruntent la couleur & l'odeur de l'excrément, auquel ils doivent leur naiſſance, & leur nourriture : il eſt fort ſobre en paroles, mais en recompenſe fort prodigue de ſon haleine. Il tend ſa main pour recevoir votre ſou ; &, dès qu'il le tient, il ſe renfonce dans ſes occupations ordinaires. N'eſt-ce pas une choſe ſurprenante, que la Societé de Warwick-lane, ſe donne ſi peu de mouvemens, pour recouvrer un Membre, qui pourroit lui être d'une ſi grande utilité, & qui vraiſemblablement pourroit devenir un jour le plus grand ornement de cet illuſtre corps.

Un autre Citoïen ſe carre devant vous d'un air fier, il enfle ſes joues, ſes yeux lui ſemblent ſortir de la tête à force de vous régarder du haut en bas : il eſt pourtant aſſez gracieux pour vous donner ſa main à baiſer. Le Chatelain vous avertit de n'en avoir pas peur, & vous aſſure, que c'eſt un garçon qui ne ſait du mal à perſonne : auſſi eſt-il le ſeul qui ait la permiſſion de ſe promener dans l'antichambre. On vous apprend que ce fier perſonnage eſt un Tailleur, à qui l'orgueil a tourné la cervelle. Je paſſe ſous ſilence un grand nombre de ſes autres rares qualitez. J'en ai dit aſſez, pour vous faire comprendre, qu'il ſeroit fort propre à ſes airs & ſes manieres me trompent fort, ſi ce n'eſt pas là ſon veritable élement, & s'il n'y ſeroit pas une figure admirable.

Je n'entrerai pas dans un aſſez grand détail, pour faire voir le grand nombre de Petits-Maitres, de Muſiciens, de Poëtes, & de Politiques, que notre Nation gagneroit par une Réformation de cette nature. J'en ai dit aſſez, pour donner une idée du gain, que feroit la Societé, par l'acquiſition d'un grand nombre de perſonnes, dont les talens, enfoüis à preſent, ou du moins s'enrouillant faute d'exercice, pourroient être très-utilement emploïez.

Ce qu'il y a de plus conſiderable encore, c'eſt que toutes ces perſonnes ne manqueroient pas d'exceller chacun dans ſon genre, & de parvenir au plus haut point de perfection ; ce qui paroit clairement par ce que j'ai déja dit, & qui paroitra encore avec plus d'évidence, par un ſeul Exemple remarquable, que je vais vous alleguer. Le Lecteur benevole ſaura s'il lui plait, que moi-même, moi qui lui communique des veritez ſi importantes, je ſuis un perſonnage dont l'imagination, aïant la bouche fort dure, eſt extrémement ſujette à emporter à travers champs mon pauvre bon-

ſens, qui, comme j'ai appris par une longue experience, eſt un aſſez mauvais Cavalier.

Mes Amis, qui me connoiſſent là-deſſus, n'oſent jamais me laiſſer ſeul, ſans me faire promettre ſolemnellement, que je donnerai de l'air aux exhalaiſons qui portent mon cerveau à prendre le mords aux dents, & que je les laiſſerai évaporer dans quelques ſpeculations utiles au public, & ſemblables à celle-ci. Quand je tiens ma parole, tout va bien, & je ſuis un des prêmiers hommes du monde.

Je m'imagine que le public, voïant les grandes choſes dont je ſuis capable, aura de la peine à ſe perſuader, que je ſois ſuſceptible de pareilles Extravagances, lorſque mes talens merveilleux ſortent de leur Sphere, & s'exercent ſur des ſujets qui ne leur conviennent pas.

## Extrait, Sommaire, ou Abrégé de ce qui fuit dans le Manufcript, après la Section IX.

C Omment Jean & Martin, s'étant ſeparez, reſolurent de faire chacun leurs affaires à part. Comment ils voïagerent par Monts, & par Vaux, rencontrerent de fort mauvaiſes avantures, ſoufrirent beaucoup pour la bonne cauſe, & luterent long-tems contre la diſette ; par où ils prétendirent prouver enſuite, qu'ils étoient les ſeuls Fils legitimes de leur Pere, & que Pierre n'étoit qu'un Batard. Comment, ne trouvant aucune reſſource dans les Domaines de Pierre, Martin tira du côté du Nord ; &, trouvant les Thuringiens & autres Peuples diſpoſez à le favoriſer, il dreſſa parmi eux un Théatre de Charlatan, décriant les poudres, les emplatres, les onguents, & les drogues de Pierre, qu'il avoit vendues juſque-là

fort cher, ſans donner à Martin aucune part du profit, quoi qu'il eut été emploïé ſouvent à les débiter, & à leur donner Cours. Comment le bon Peuple, ravi d'épargner ſon argent, commença à ſe fier à Martin, & à lui donner ſa chalandiſe. Comment pluſieurs Seigneurs ſe laiſſerent emporter au courant, un entre autres, qui, n'aïant pas aſſez d'une ſeule Femme, & ſouhaitant d'en avoir une ſeconde, ſans vouloir donner, pour en avoir la permiſſion, le prix exorbitant que Pierre en demandoit, fit ſon marché avec Martin, qui prétendoit avoir le même droit de l'accorder, que Pierre. Comment pluſieurs autres Seigneurs du Nord, pour leurs propres intérêts, ſe ſeparérent avec leurs Familles de Pierre, & ſe lierent avec Martin. Comment Pierre, enragé de la perte de tous ces territoires & de leurs revenus, fulmina contre Martin, & envoia contre lui les plus terribles de ſes Taureaux, ſans beaucoup de ſuccès : & comment il le déclara rebelle & traitre, avec tous ſes adhérants ; ordonnant à tous les fidéles ſujets de ſon empire de prendre les armes, & les animant par de grandes promeſſes à tuer, brûler, & detruite ſes ennemis, ce qui fut l'origine de grandes & ſanglantes gueres.

Conment Henri Bravache Seigneur de la Paroiſſe d'Albion, un des plus grands Breteurs de ſon ſiécle, envoïa un Cartel à Martin, pour le défier au combat en champ clos ; d'où eſt venue la mode des Gladiateurs en Angleterre, ſi fameux dans ce païs-là, & ſi inconnus par tout ailleurs. Comment Martin, étant un hardi compere, accepta le défi : comment ils combatirent, au grand divertiſſement de Spectateurs ; & comment, après s'être donné maintes belles taillades, ils furent tous deux victorieux : exemple, qui a été pluſieurs fois imité par de fort habiles gens. Comment les partiſans de Martin le congratulerent ſur ſa victoire, & comment les Amis de Henri lui firent de pareils complimens, ſur-

tout Mylord Pierre, qui, lui envoïa une belle Aigrette, pour être portée ſur ſon bonnet & ſur celui de ſes Succeſſeurs, en memoire du beau combat qu'il avoit ſoutenu pour les intérêts dudit Pierre.

Comment Henri, bouffi d'orgueil à cauſe de ſa prétendue victoire, commença à chercher noiſe à Pierre même ; & comment ils ſe querellerent, pour l'amour d'une Donzelle de médiocre vertu. Comment quelques Sujets de Henri, aimant la nouveauté, commencerent à dire du bien de Martin, & comment ce Seigneur les chatia vigoureuſement ; comme il fit encore à l'égard de ceux, qui tenoient le parti de Pierre : & comment il chaſſa, brúla, & pendit, les uns & les autres.

Comment Henri Bravache, après pluſieurs fanfaronnades, querelles, & débauches, mourut, & fut ſuccedé par un bon Garçon ; qui, ſe laiſſant emporter par la foule de ſes ſujets, permit à Martin de répandre ſes drogues par-tout Albion. Comment, après ſa mort, la Paroiſſe tomba entre les mains d'une Dame, qui étoit violemment amoureuſe de Pierre ; & comment elle réſolut de purger tout ſon domaine des Partiſans de Martin, & d'en exterminer juſqu'au nom. Comment Pierre triompha, & débita de nouveau ſes poudres, emplatres, & onguents, comme les ſeuls véritables, ceux de Martin aïant été tous déclarez contrefaits. Comment pluſieurs des Amis de Martin abandonnerent le Païs, & voïageant dans les Regions étrangeres firent connoiſſance avec pluſieurs Partiſans de Jean dont ils prirent les modes & les manieres de vivre, qu'ils introduiſirent enſuite dans leur Paroiſſe, qui étoit alors tombée en partage à une autre Dame plus moderée & plus politique. Comment elle fit de ſon mieux, pour entretenir Commerce en même tems, avec Pierre, & avec Martin, non ſans faire du bien à quelques Partiſans de Jean : & comment elle eſſaïa

en vain de réconcilier les trois Freres ; parce que chacun d'eux vouloit faire le Maître, & défendre aux autres de débiter leurs onguents & leurs drogues.

Comment elle les chaſſa tous trois & leva elle-même une Boutique bien fournie de toutes ſortes de beaumes & onguens, tous bons & véritables, compoſez par des Medecins & des Apothicaires établis par elle-même, & qui en avoient dérobé les receptes dans les Livres de Pierre, de Martin, & de Jean. Comment, pour mieux débiter ce Pot-pourri de remedes, elle défendit la vente de ceux des trois Freres, ſur-tout de Pierre, des inventions duquel elle avoit le plus profité. Comment Dame Eliſe, pour mieux affermir ſon nouvel établiſſement, imitant ſagement ſon Pere, dégrada Pierre de ſon prétendu Droit d'Aineſſe, & ſe fit reconnoitre elle-même pour Chef de la Famille. Comment elle ne laiſſa pas pour cela de porter le beau Bonnet de ſon Pere, avec la belle Aigrette, qu'il avoit reçûe de Pierre, pour avoir combatu pour lui ; en quoi elle a été imitée par ſes Succeſſeurs, quoi qu'Ennemis jurez de Pierre, & de ſes partiſans. Comment Dame Eliſe, & ſes Medecins, informez du mauvais effet de pluſieurs de leurs remedes, reſolurent de reformer leur boutique, & de la purger d'une quantité de vilenies, & d'onguens pernicieux, compoſez d'après les receptes de Pierre ; & comme elle en fut empéchée par la mort.

Comment la Paroiſſe tomba en partage au Seigneur d'un petit Village dans le Nord, qui prétendit en faire mieux valoir les revenus qu'un autre, quoi qu'il fût à peine capable de bien adminiſtrer ſon pauvre petit Patrimoine. Comment ce nouveau Seigneur, pour montrer ſon adreſſe & ſa valeur, ſe batit contre des Enchanteurs, des Geants, & des Moulins-à-vent, & ſe vanta fort de ſes

victoires, quoique, ſans le moindre danger, il fut ſouvent ſujet à inſulter la doublure de ſon haut de chauſſe.

Comment ſon Succeſſeur ne fut pas plus ſage que lui, & cauſa de grands deſordres, par les nouvelles coutumes, qu'il vouloit introduire parmi ſes ſujets : comment il entreprit d'établir, dans le Village du Nord, une Boutique d'Apothicaire ſemblable à celle, qui avoit la vogue dans la Paroiſſe du Sud ; & comment il y échoua, a cauſe qu'on y avoit beaucoup de Foi pour les drogues de Jean.

L'Auteur ſe trouve embaraſſé ici, pour avoir fait entrer dans ſon Hiſtoire une Secte differente des trois dont il avoit reſolu de parler ; ce qui eſt fort contraire à ſon reſpect inviolable pour le nombre trois. Pour remédier à cet inconvenient, il prend le parti de ne plus parler de la Boutique de Martin, & de mettre celle de Madame Eliſe à la place ; avertiſſant le Lecteur, que deſormais, par les Partiſans de Martin, il faut entendre la nouvelle Secte fondée par ladite Dame. Ce point important étant duëment éclairci, il reprend le fil de ſon Hiſtoire, & nous décrit les grandes querelles & batailles de Jean & de Martin, dont tantôt l'un avoit le deſſus, & tantôt l'autre, à la grande déſolation de la Paroiſſe & comment ils s'accordérent à la fin à faire pendre le ſuſdit Seigneur, qui prétendit ſoufrir le Martire pour Martin, quoi qu'il eut été infidelle à l'un & à l'autre Parti, & fort ſoupçonné de favoriſer Pierre.

## Abregé d'une Digression sur la nature, l'utilité, & la nécessité des Guerres, & des Querelles.

Cette matiere étant d'une grande importance, l'Auteur, reſolu de la traiter, d'une maniere étenduë, dans un Ouvrage à part, ſe contente ici d'en donner quelques idées.

L'état de Guerre eſt naturel à tous les Animaux ; & la Guerre n'eſt autre choſe, que le deſſein de prendre, par force, ce que d'autres ont, & que nous voudrions avoir. Chaque homme, pleinement convaincu de ſon merite, & ne le voïant pas aſſez conſideré des autres, a un droit naturel de leur aracher tout ce dont il ſe croit plus digne qu'eux ; & chaque Animal, croïant ſes beſoins les plus grands, eſt autoriſé par la nature à s'approprier tout ce qu'il croit propre à y ſatisfaire.

Les Brutes ſont plus modeſtes dans leurs prétenſions à cet égard ; que les Hommes ; & le vulgaire l'eſt d'avantage, que les gens de diſtinction. Plus un homme étend ces ſortes de prétentions, plus il fait de fracas dans le monde ; plus il a de ſuccès, & plus il merite le titre de Héros. Les ames les plus grandes, qui font de la ſuperiorité de leur merite la meſure de leurs beſoins, ont un droit abſolu de prendre chez le Peuple tout ce qui leur manque : c'eſt-là la baze de la Grandeur, & de l'Héroïſme, comme auſſi de leurs diſſerens dégrez. La guerre, par conſequent, eſt néceſſaire, pour établir la ſubordination parmi les hommes ; pour fonder les Villes, les Etats, & les Empires ; & pour purger les Corps Politiques des humeurs ſuperflues. Les Princes ſages ont toujours ſoin de nourrir les Guerres en dehors, pour avoir la Paix en dedans. La Guerre, la Famine, & la Peſte, ſont les remedes ordinaires de la corruption, que l'Abondance cauſe dans les Corps Politiques. L'Auteur promet un Panagyrique formel de chacune des trois. La plus grande partie du Genre-humain aime mieux la Guerre que la Paix ; c'eſt-là l'inclination generale des hommes : &

ceux, qui n'ont pas le pouvoir, ou le courage, de faire la Guerre eux-mêmes, païent des gens, afin de la faire pour eux. Voilà ce qui entretient dans le Monde les Breteurs, les Braves, les Aſſaſſins de profeſſion, les Avocats, & les Guerriers. La plus grande partie des Metiers ſeroit inutile, dans une Paix perpetuelle. De-là vient que parmi les Brutes, il n'y a ni Forgerons, ni Procureurs, ni Ingenieurs, ni Magiſtrats, ni Chirugiens. Les Brutes, aiant des deſirs fort bornez, ſont incapables de perpetuer la Guerre contre leurs propres eſpeces, & de former des Armées pour les détruire. Ces prérogatives apartiennent à l'Homme ſeul. L'Excellence de la Nature humaine éclatte dans la multitude des deſirs, des paſſions, & des beſoins, dont nous ſommes environnez. L'Auteur ſe propoſe de traiter ce ſujet plus au long dans ſon Panegyrique du Genre-Humain.

### Suite du Sommaire de l'Histoire de Martin.

Comment Jean, aiant mis à la place du Vieux Seigneur un de ſes intimes Amis, ſe querella de nouveau avec Martin, le chaſſa de la Paroiſſe, pilla ſa Boutique, & la ruina de fond en comble. Comment le nouveau Seigneur fit du pis qu'il pouvoit, roua Pierre de coups, houſpilla Martin, & fit trembler tout le voiſinage. Comment les Amis de Jean ſe diviſerent en mille partis, mirent tout ſens-deſſus-deſſous, & ſe rendirent inſupportables à tout le monde. Comment ce Seigneur impétueux étant venu à mourir, Jean fut chaſſé de la Paroiſſe, à grands coups de pied, par le nouveau Seigneur qui rétablit Martin, & lui laiſſa faire tout ce qu'il vouloit. Comment Martin, en récompenſe, reſolut de ſe conformer en tout aux déſirs de ce bon Seigneur, pourvu que Jean fut tenu bas. Differens eſſorts de Jean, pour relever la tête, mais tous ſans ſuccès, juſqu'à ce qu'après la mort dudit Seigneur, la Paroiſſe

tomba entre les mains d'un grand Ami de Pierre, qui, pour humilier Martin, traita Jean avec aſſez de douceur. Comment Martin, enragé de cette Innovation, introduiſit dans l'Héritage un Etranger, aidé par Jean, qui haïſſoit mortellement le vieux Seigneur, à cauſe de ſes liaiſons étroites avec Pierre, dans les bras duquel ce pauvre exilé trouva bon de ſe jetter. Comment le nouveau Şeigneur rétablit Martin dans la pleine poſſeſſion de ſes droits, ſans lui permettre pourtant de détruire Jean, qu'il avoit toujours aimé. Comment Jean s'acquit dans le Nord une Province entiere, au grand déplaiſir de Martin, qui, voïant encore, que dans le Sud on permettoit aux Amis de Jean de gagner paiſiblement leur vie, fut très-mécontent du Seigneur étranger, qu'il avoit apellé à ſon ſecours. Comment ledit Seigneur mit ordre à la conduite de Martin, qui, de rage, tombant dans une fievre chaude, jura qu'il ſe pendroit, ou qu'il s'allieroit avec Pierre, à moins qu'on ne fit mourir de faim tous les Adherants de Jean. Pluſieurs projets, qu'on fit pour guerir Martin, & pour le reconcilier avec Jean, afin de les unir enſemble contre Pierre ; mais, rendus tous infructueux, par certains Amis de Pierre, qui ſe cachoient parmi ceux de Martin, & qui paroiſſoient les plus zélez pour ſes intérêts. Comment Martin, dans un violent accès de ſa fiévre, s'étant échapé de ceux qui le gardoient, parut dans les rues ſi ſemblable à Pierre dans ſon air, dans ſes habits, & dans ſes diſcours, que les voiſins avoient de la peine à l'en diſtinguer ; ſur-tout lorſqu'il ſe fut couvert de la Cuiraſſe de Pierre, qu'il avoit empruntée pour combattre Jean. Quels remedes on emploïa, pour la gueriſon du pauvre Martin, &c.

NB. Certaines choſes qui ſuivent ceci ne ſe trouvent pas dans le Manuſcrit, & ſemblent avoir été écrites depuis pour remplir la place de ce qu'on ne trouva pas à propos de faire imprimer alors.

Pour moi, je crois plûtôt, que l'Abregé que nous venons de voir eſt un extrait en l'air ; & que l'Auteur du reste de l'Ouvrage n'a jamais fait un Diſcours, dont ce que nous venons de voir puiſſe être le Sommaire. L'Editeur Anglois place ce prétendu Diſcours après la Section 9. & le pouſſe juſqu'au tems du Roi Guillaume. Cependant dans la Section onziéme, l'Hiſtoire n'eſt étenduë que juſques au Regne de Jaques Second.

On dira peut-être, que c'eſt préciſement cette Section, que la petite Note de l'Editeur Anglois a en vuë, & que par conſequent elle ne ſe trouve point dans le Manuſcript ; mais, cette Objection ſeroit des plus frivoles, puiſquil eſt aiſé de remarquer, que c'eſt par-tout le même ſtile, le même tour d'eſprit, la même invention, qui brille dans tout le reſte de l'Ouvrage.

Il n'en eſt pas de même, à mon avis, du Sommaire. Il y a de l'eſprit infiniment ; mais, ce n'eſt pas la même ſorte d'eſprit ſi particulier à l'Auteur du Conte. L'Allegorie n'y est pas par-tout également bien ſoutenuë, & elle eſt de beaucoup trop développée pour répondre à tout le reſte. Toutes les Revolutions que la Religion a eſſuiées en Angleterre, y paroiſſent ſi clairement, qu'il ſuffit d'avoir une legere idée de l'Hiſtoire, pour n'y trouver rien d'Enigmatique ; ce qui eſt fort éloigné du tour, qui regne generalement dans le reſte de l'Ouvrage. Pour ce qui regarde la juſteſſe de l'Allegorie, je crois que tout le Public verra avec moi, que tous les troubles, & les changemens, qui ſont arrivez dans la Grande-Bretagne par raport à la Religion, ne ſont gueres appliquables à une ſimple Paroiſſe, bien moins encore à une Ferme, ou Métairie ; car, c'eſt l'idée dont on s'eſt ſervi dans l'Abregé Anglois. Ainſi, l'Auteur de cette Piece s'y trouve-t-il trop ſerré ; il en ſort plus d'une fois, & entre autres lorſqu'il parle d'une Province entiere

dans le Nord, dont Jean s'étoit mis en poſſeſſion. Il dépeint le Corps de Doctrine de chacun des Freres, ſous l'Emblême d'une Boutique d'Apothicaire ; mais cet Emblême eſt trop borné : il s'y reſte pas, parce qu'il n'y ſauroit reſter, ſans donner viſiblement la torture à ſa matiere, & à ſon eſprit. Ce que j'en dis n'eſt pas pour rien ôter au merite de cet Extrait. Je le trouve plein de feu, & de fine plaiſanterie ; & je crois que le Public doit Savoir gré à l'Éditeur Anglois de le lui avoir communiqué, & à moi de l'avoir traduit. J'y ai laiſſé le même tour, qu'il a dans ſa Langue originale, & je n'ai pas craint de devenir ennuieux par l'uniformité des Periodes, qui commencent preſque toutes par Comment &c.

Il s'agit ici d'une eſpece de Roman ; & ceux, qui auront lu les Rolans, & les Amadis, ſe ſouviendront ſans doute, que les Sommaires, qui précédent chaque Livre de ces merveilleux Ouvrages, ſont écrits dans le même gout : Comme Laſcaris combatit le Dragon du Lac, &c. Comme le Damoiſel de l'ardente Epée défit en combat ſingulier, &c. Comme le Soudan Zair & l'Infante Abra ſa Sœur ſe firent chrétienner, &c.

J'avois même quelque démangeaiſon de traduire ce Sommaire en Gaulois, pour le relever davantage par le gout de ce vieux ſtile Romaneſque ; mais, je n'ai pas oſé le hazarder, parce que ce langage n'eſt pas conforme à celui que j'ai employé dans le reste de ma Traduction.

## Tome 1 · 10

ON trouve une preuve inconteſtable de la politeſſe de notre âge, dans le commerce de civilité, qui ſe fait depuis quelques années,

entre les Auteurs, & le Public. On ne voit plus une piéce de Théatre, une brochure, un petit Poëme, paroître dans le monde, ſans une Préface pleine de reconnoiſſance pour l'Aplaudiſſement general, avec lequel l'Ouvrage a été reçû. Par qui, quand, ou de quelle maniere ? c'eſt le bon Dieu ſeul qui le ſait. Suivant un exemple ſi digne d'être imité, je rends ici de très-humbles Graces à Sa Majeſté, aux deux Chambres du Parlement Seigneurs du Conſeil privé, aux venerables Juges, à la Nobleſſe, au Clergé, & au tiers Etat de ce Roïaume, & ſpecialement à mes très dignes Freres du Caffé de Guillaume, du Collêge de Gresham, de la Societé de Warwic-lane, de Moorsfields, de Scotland-yard, de Guildhal, & de la Sale de Weſtmunſter, en un mot à tous les Habitans de la Grande-Bretagne, qui ſe trouvent à la Cour, à l'Egliſe, à l'Armée, à la Campagne, & dans la Ville ; je les remercie très-humblement, dis-je, du favorable Accueil, qu'ils ont fait à ce divin Traité. Je les aſſure, que leur aprobation, & la bonne opinion, qu'il leur a plu de concevoir de mes petits talens, me touche de la maniere la plus ſenſible ; & que je ſuis prêt à me ſervir de toutes les Facultez de mon ame, pour leur faire voir dans l'occaſion, que l'ingratitude n'eſt pas mon vice.

Que je ſuis heureux encore de faire briller mon Génie, dans un ſiécle ſi fameux pour la félicité que ſe procurent mutuellement les Auteurs & les Libraires, qui ſont à l'heure qu'il eſt les ſeules perſonnes dans la Grande-Bretagne qui ſoient contentes de leur ſort. Demandez à un Auteur, comment a réüſſi ſon dernier Ouvrage ; il dira que, graces à ſon étoile, le Public l'a traité aſſez favorablement, & qu'il n'a pas la moindre raiſon de regretter ſes peines : &, cependant, c'eſt un Ouvrage, qu'il a expedié dans une ſeule ſemaine, a batons rompus, dans certains quart-d'heures, qu'il a pu dérober de ſes occupations preſſantes. Vous découvrirez

la même ſatisfaction dans la Préface ; &, ſi vous voulez ſavoir, juſqu'à quel point elle eſt ſincere, vous n'avez qu'à vous en rapporter au témoignage autentique de celui qui a imprimé cet heureux Ouvrage. Graces à Dieu, dira-t-il, la Piéce eſt generalement goutée : j'en fais déja une nouvelle Edition ; & je n'en ai plus que trois Exemplaires dans ma Boutique.

Si vous voulez rabatre quelque choſe du prix, il vous dira généreuſement qu'il n'y regarde pas de ſi près, dans l'eſperance d'avoir une autrefois votre pratique : &, en même tems, il vous prie de dire à vos Amis, qu'il leur donnera la piéce en queſtion pour le même argent.

Je croi, qu'on n'a pas examiné avec aſſez d'attention, à quelles cauſes, & à quels accidens, le monde eſt redevable de la plus grande partie de ces illuſtres Ouvrages, qui, pour le divertir, partent de la preſſe à chaque heure du jour. A mon avis, ce qui les encourage à s'expoſer à la lumiere, c'eſt un jour pluvieux, le lendemain d'une débauche accès d'affection Hypocondriaque, un cours de Medecine, un Dimanche où l'on ne ſait que faire, un malheureux coup de dez, un compte peu laconique du tailleur, une bourſe vuide, une tête chargée de vapeurs factieuſes, une chaleur exceſſive, un ventre conſtipé, la diſette de bons livres, & un juſte mépris du ſavoir ; en un mot, tout accident de la vie, qui porte l'homme à ſe diſtraire, ou à ſe tirer de l'ennui, ſans ſortir de l'indolence. Sans ces raiſons, & d'autres trop longues à déduire ici, on verroit le nombre des Auteurs, & des Ouvrages, diminuer tellement, que la choſe ſeroit pitoïable à voir. Si vous voulez ſavoir une autre raiſon de la multitude de ces ſortes de Productions, écoutez avec attention les paroles du fameux Philoſophe Troglodyte.

Il eſt demontré, dit-il, qu'il y a certains grains de folie, qui ſemblent entrer dans la compoſition de la Nature humaine. Nous ne ſommes pas les maîtres de nous en défaire : nous n'avons que le choix de les garder au dedans de nous, ou de les étaler au dehors ; & il eſt facile de comprendre à quel parti ce choix ſe détermine d'ordinaire, quand on ſonge que les facultez de notre eſprit reſſemblent aux liqueurs, dont les plus legeres s'élevent toûjours au-deſſus des autres.

Il y a dans notre Ile fameuſe un pitoïable petit Auteur, ennemi juré du Stile Laconique. Je m'aſſure que ſon impertinent Caractere doit être aſſez connu du Lecteur : il ſe mêle d'une pernicieuſe ſorte d'Ouvrages intitulez ſecondes parties ; & il prend d'ordinaire le nom des Auteurs des premieres. Je prevois, que, dès que j'aurai mis bas la plume, ce Compagnon alerte s'en ſaiſira ; & qu'il me traitera auſſi inhumainement, qu'il a déja traité le Docteur Blackmore, le Sieur l'Eſtrange, & d'autres, qu'il eſt inutile de nommer ici.

Cette juſte crainte me fait déja avoir recours par avance à cet Amateur du Genre-humain, ce grand Redreſſeur des Torts, le Docteur Bentley. Je le prie de couvrir mon Traité ſous les ailes de ſa Charité Moderne ; &, s'il arrive par hazard, que, pour mes pechez, la peau d'un Ane me ſoit appliquée ſur le dos, en guiſe de ſeconde partie, je le conjure de m'en décharger à la face de tout le monde, & de la garder chez lui, juſqu'à ce que la veritable bête trouve à propos de la reclamer.

Cependant, afin que le ſuſdit animal ne ſe flatte pas de trouver bientôt occaſion de me jouer ce tour, j'avertis le Public, que j'ai réſolu de prodiguer dans le préſent Ouvrage tous les materiaux que j'ai préparez depuis un grand nombre d'années. Je n'en ſerai

pas à deux fois : puiſque ma veine eſt ouverte, je ſuis d'humeur à l'épuiſer tout de ſuite en faveur de ma chere Patrie, & pour le bien de toute la Societé humaine. Mes convives ſont nombreux, & je veux, comme un bon Hôte, mettre tout par écuelles, ſans me ſoucier de mettre les reſtes dans le garde-manger : ce qu'ils laiſſeront dans les plats ſera pour les pauvres ; permis aux chiens, qui ſe trouveront ſous la table, de ronger les os. Je trouve cette maniere d'agir plus noble, que de donner mal au cœur à la Compagnie, en la priant de revenir le lendemain manger les bribes.

Si le Lecteur veut bien conſiderer attentivement la force de ce que j'ai dit dans ma Section qui roule ſur l'Extravagance, je ſuis ſûr qu'il ſentira une révolution extraordinaire dans ſes idées, & dans ſes opinions ; & qu'il en ſera infiniment plus propre à gouter le plaiſir, que le reſte de cet ouvrage eſt capable de lui donner.

On peut partager tous les Lecteurs en trois Claſſes. Il y en a de ſuperficiels, d'idiots, & de ſavans. Le Lecteur ſuperficiel, en parcourant ce Livre, ſera fort porté à faire de grands éclats de rire. Rien de plus excellent, pour donner de la liberté à la poitrine, & aux poumons : c'eſt d'ailleurs le plus innocent de tous les Diuretiques, & un remede ſouverain contre tous les maux, qui ont leur ſource dans la ratte. Le Lecteur ignorant, entre lequel & le premier, la difference eſt ſi délicate, ſe ſentira diſpoſé à chaque periode à ouvrir de grands yeux. C'eſt un remede admirable pour diſſiper les mauvaiſes humeurs, qui tombent ſur l'œil : il donne de la vigueur & de la vivacité aux eſprits animaux, & contribue merveilleuſement à la tranſpiration

Quant au Lecteur ſavant, pour qui particulierement je veille lorſque les autres dorment, & je dors quand les autres ſont éveillez, il trouvera ici des matieres ſuffiſantes, pour occuper

toutes ſes ſpeculations pendant le reſte de ſa vie. Ce ſeroit une choſe fort ſouhaitable pour l'utilité publique, que chaque Souverain voulût bien choiſir dans tous ſes Etats ſept des plus profonds Savans, & qu'il les fit enfermer pendant ſept ans, dans ſept differentes Chambres, avec ordre de faire ſept amples Commentaires ſur cet ouvrage miſterieux. J'ôſe ſoutenir, que, quelque differentes que puiſſent être leurs conjectures, elles pourront être toutes déduites du texte évidemment, & ſans tordre en aucune maniere la ſignification ordinaire des termes. Je deſire ardemment, que, s'il plait à Leurs Majeſtez, on commence au plutôt l'éxécution d'un projet ſi utile ; parce que je ſerois charmé de jouir, avant que de quitter ce monde, d'un bonheur où nous ne ſaurions atteindre d'ordinaire, nous autres Ecrivans myſtiques, avant que d'être couchez dans le tombeau.

La raiſon en eſt peut-être, que la Renommée eſt un fruit enté ſur le Corps humain, & qu'il ne ſauroit croitre, bien loin de parvenir à maturité, avant que le tronc ſoit mis en terre. Peut-être eſt-ce un oiſeau de proie, qui ne ſuit que l'odeur des cadavres. Peut-être encore s'imagine-t-elle, que ſa trompette ne donne jamais un ſon plus fort, & plus propre à ſe répandre par-tout, que quand il part de l'élevation d'une tombe, & qu'il eſt ſecondé par les Echos d'une voute étenduë.

Il eſt certain que tous les Auteurs obſcurs, depuis qu'ils ſe ſont aviſez de l'expedient merveilleux de mourir, ont été extraordinairement heureux, dans la varieté, auſſi bien que dans l'étenduë, de leur réputation. Comme la Nuit eſt la Mere de toutes les choſes, les plus ſages Philoſophes eſtiment tous les Livres féconds en merveilles, à proportion de leur obſcurité ; &, pour cette raiſon, les adeptes, les vrais illuminez, c'eſt-à-dire les plus obſcurs de

tous, ſe ſont attiré des Commentateurs ſans nombre, qui, comme habiles Accoucheurs Scolaſtiques, les ont délivrez d'un grand nombre de ſens differens, que les Auteurs eux-mêmes n'avoient jamais eu garde de concevoir. Cela n'empêche pas qu'il ne ſoit juſte de les mettre ſur leur compte ; car, les expreſſions de pareils Ecrivains ſont comme la ſemence, qu'on répand à tout hazard, & qui, rencontrant un terroir fertile, produit une vaſte moiſſon, où le ſemeur lui-même ne ſe ſeroit jamais attendu.

Aiant bien peſé toutes ces conſiderations, je crois utile d'établir ici certaines Regles, qui pourront être d'un grand ſecours aux eſprits ſublimes, qu'on choiſira pour faire un Commentaire univerſel de ce merveilleux Ouvrage. Ils ſauront d'abord, que j'ai caché un grand myſtere dans le nombre des O, qui ſe trouvent dans ce Traité, multipliez par ſept, & diviſez par neuf. De cette maniere, ſi un devot Frere de la Roſe-Croix, veut bien prier ardemment, & avec une foi vive, pendant ſoixante & trois matinées, & enſuite tranſpoſer ſelon les regles de l'Art certaines Lettres & certaines Syllabes, dans les Sections ſeconde & cinquiéme, il peut être perſuadé qu'il en reſultera une Recete formelle & complete du grand œuvre. De plus, quiconque voudra ſe donner la peine de calculer exactement le nombre de fois que chaque Lettre ſe trouve dans ce Traité, avec la difference qu'il y a entre tous ces nombres ; & de chercher la cauſe véritable & naturelle de chacune de ces differences ; il trouvera, dans le produit, des découvertes, qui paieront ſes peines avec uſure. Qu'il ſoit pourtant averti de ſe précautionner contre Bythus, & Sigé, & de bien retenir les qualitez d'Acamoth. A cujus lacrymis bumectate prodit ſubſtantia, à riſu lucida, à triſtitia ſolida, & à timore mobilis. C'eſt à cet égard qu'Eugene Pilalethe eſt tombé dans une erreur impardonnable.

## Tome 1 · 11

APrès m'être jetté dans de ſi vaſtes détours, je me remets dans le chemin, reſolu de ſuivre deſormais mon ſujet pas à pas, juſqu'à la fin de mon Voïage, à moins que quelque agréable perſpective ne ſe preſente à ma vuë, & ne m'invite à l'examiner de plus près. S'il m'arrive un pareil accident, ou juſqu'ici je n'ai pas la moindre raiſon de m'attendre, je demande à mon Lecteur par avance la grace de vouloir bien m'accompagner, & de me permettre de le conduire avec moi vers tous les objets, qui me paroitront valoir la peine de s'y arrêter pendant quelques momens.

Il en eſt de ceux qui écrivent, comme des Voyageurs. Si un homme ſe hâte pour revenir chez lui, (ce qui n'eſt pas mon cas, car je ne ſuis jamais ſi deſœuvré que dans ma maiſon), & ſi ſon cheval eſt fatigué par la longueur du voïage, ou par de mauvais chemins, ou parce que c'eſt une mazette, je lui conſeille de ſuivre la route la plus courte & la plus batue, quelque ſale qu'elle puiſſe être. Il eſt vrai qu'un tel homme eſt un aſſez mauvais Compagnon de Voïage : à chaque pas, il s'éclabouſſe lui-même, & ſes camarades. Leurs penſées, leurs deſirs, leurs converſations, ne roulent que ſur le gîte ; &, à chaque embaras, à chaque tas de boue, à chaque fois qu'un des chevaux bronche, ils ſe donnent mutuellement à tous les Diables du meilleur de leur cœur.

Mais, quand un Voyageur & ſon Courſier ſont l'un & l'autre gais & vigoureux, quand le premier à la bourſe pleine, & qu'il a le jour entier à ſa diſpoſition, il ne choiſit que les chemins les plus propres & les plus agréables ; il fait des contes borgnes à ſes compagnons, & les amene avec lui de quelque côté où un effet agreable de l'art ou de la nature, ou de tous les deux, s'offre à ſa

vuë : s'ils ſont trop ſtupides, ou trop fatiguez, pour le ſuivre, il les plante-là, bien ſûr de les ratraper à la Ville la plus proche. Dès qu'il y arrive, il y paſſe au grand galop, tous les Habitans, Hommes, Femmes, Poliſſons, ſortent pour le voir. Une centaine de Chiens aboïent après lui ; &, s'il en favoriſe les plus hardis d'un coup de fouet, c'eſt plutôt par divertiſſement, que par vengeance : mais, ſi quelque Dogue hargneux l'approche de trop près, un coup de pied accidentel du courſier, qui par-là ne perd pas un pouce de terrain, l'envoïe chez lui boiteux, & à demi-mort. L'application en eſt aiſée à faire.

J'en reviens aux Avantures du fameux Jean. Les Lecteurs ſe ſouviendront ſans doute, de l'état, & des diſpoſitions, où je l'ai laiſſé à la fin d'une des précédentes Sections. Ils n'ont qu'à extraire de tout ce que j'en ai dit ci-deſſus une ſuite d'idées, propre à mettre leur eſprit dans la ſituation néceſſaire pour goûter, comme il faut, ce qui va ſuivre.

Non ſeulement Jean avoit aſſez bien ménagé la révolution arrivée dans ſa cervelle, pour devenir Auteur de la fameuſe Secte des Æoliſtes ; mais, graces à la nouvelle fécondité, que ſa folie donnoit à ſon imagination, il avoit conçu encore une grande quantité d'idées, qui, quoi qu'en aparence ſans rime & ſans raiſon, ne laiſſoient pas de cacher certains myſteres, & de s'attirer des Partiſans zélez.

J'en raporterai les exemples les plus remarquables que j'ai pu ramaſſer dans une tradition inconteſtable, ou dans une immenſe lecture. Je les décrirai avec toute la ſimplicité poſſible, & avec toute la clarté dont des ſujets auſſi profonds & auſſi abſtraits peuvent être ſuſceptibles. Je ne doute pas, qu'ils ne fourniſſent une ample & noble matiere à tous ceux, qui, dans le creuſet de

leur imagination, ſavent changer les realitez en types, qui ont l'habileté de former des ombres ſans le ſecours de la lumiere, & de les transformer en ſubſtances ſans en être redevables à la Philoſophie ; en un mot, à ceux qui poſſedent l'heureux talent d'attacher à un ſens clair des Emblêmes, & des Allegories, & de metamorphoſer tout ce qui eſt litteral & ſimple en figures & en myſteres.

Jean s'étoit fourni d'une belle copie du Teſtament de ſon Pere, écrite ſur une grande feuille de parchemin ; &, pour jouer le rolle d'un bon Fils, il devint amoureux à la folie de ce parchemin reſpectable.

Quoi que le Teſtament, comme j'ai déja dit pluſieurs fois, ne contint que des Regles claires & aiſées, touchant la maniere de porter, & de menager, les trois Habits, ſoutenues & fortifiées par des promeſſes & par des menaces, le bon-homme Jean ſe mit dans l'eſprit, qu'il y avoit quelque ſens profond & obſcur, & que, ſous cette écorce de ſimplicité, elles cachoient de grands Myſteres. Meſſieurs, diſoit-il à ſes Diſciples, je vous ferai voir, que ce même parchemin, que vous voiez-là, contient du pain, du vin, & des habits ; que c'eſt la Pierre Philoſophale, & la Médecine univerſelle. Conſequemment à cette fantaiſie, il reſolut de s'en ſervir dans les plus viles, auſſi bien que dans les plus grandes circonſtances de la vie. Il avoit trouvé l'Art de le changer en toutes ſortes de figures. Quand il vouloit dormir, il s'en faiſoit un bonnet de nuit ; & quand il faiſoit de la pluïe, il s'en ſervoit en guiſe de Paraſol. Il étoit homme à en mettre un petit morceau autour d'un orteuil bleſſé ; &, quand il avoit un accès de vapeurs, il s'en faiſoit brûler un petit brin ſous le nez. S'il avoit mal à l'eſtomac, il en

avaloit autant de raclure, qu'il en pouvoit tenir ſur la ſuperficie d'un ſol. Tous ces remedes paſſoient chez lui pour infaillibles.

Par une Analogie exactement conforme à ces rafinemens, tout ſon Langage étoit emprunté du ſtile du Teſtament : toute ſon éloquence étoit renfermée dans ſes bornes ; & il n'oſoit pas ſe laiſſer échaper une ſyllabe, qui ne tirât de-là ſon autorité.

Un jour, ſe trouvant dans une maiſon étrangere, preſſé d'une certaine neceſſité, ſur laquelle il n'eſt pas néceſſaire de s'etendre ; & ne ſe reſſouvenant pas avec aſſez de promtitude de quelque phraze ſanctifiée, pour demander le chemin d'un certain petit apartement ; il préfera à la mondanité de ſe ſervir du terme ordinaire, le parti deſagréable que le Lecteur devinera ſans peine. Ce n'eſt pas tout : la Rhétorique de toute la Compagnie ne fut pas capable de le porter à le faire nettoïer ; parce qu'aïant conſulté le Teſtament ſur un cas de cette conſequence, il y crut trouver un paſſage, qui s'y étoit gliſſé, peut-être par l'ignorance des Copiſtes, par lequel une pareille propreté paroiſſoit être defendue.

Il ſe fit auſſi un Dogme de ne dire jamais Graces après avoir diné ; & tout l'Univers n'auroit pas pu lui perſuader de manger comme un Chrétien, ſelon la phraze vulgaire.

Il trouvoit un délice extraordinaire à ſe bourrer de Salpetre, auſſi bien que de meches d'une chandelle allumée, qu'il ſavoit atraper & avaler avec une adreſſe inconcevable. De cette maniere, il entrenoit dans ſon ventre une flamme perpetuelle, qui, ſortant comme une vapeur embrazée, de ſes yeux, de ſes narines, & de ſa bouche, faiſoit reſplendir ſa tête dans l'obſcurité, comme le ſquelette d'une tête de veau, où quelque eſpiegle d'Ecolier a mis une chandelle d'un liard pour effraïer les loïaux ſujets de Sa Majeſté :

c'étoit le ſeul expedient, dont Maitre Jean ſe ſervoit, pour ſe conduire le ſoir chez lui ; étant acoutumé de dire, que l'homme Sage doit être ſa propre Lanterne.

Il ſe promenoit d'ordinaire dans les ruës, les yeux fermez : &, s'il lui arrivoit de donner de la tête contre un poteau, ou de tomber dans la bouë, deux petit accidens, qui lui étoient fort ordinaires, il diſoit aux apprentifs, qui le regardoient de tous leurs yeux, qu'il ſe ſoumettoit avec reſignation à ſon malheur, comme à un effet de la Deſtinée, avec laquelle il ſavoit par experience, qu'il n'étoit pas ſûr de luter ; puiſque ceux, qui s'y hazardoient, étoient bienheureux de n'y gagner, qu'un nez ſanglant, & un œil poché au beure noir.

Il a été ordonné, quelques jours avant la Création, diſoit-il, que mon nez & ce poteau auroient une rencontre enſemble : &, pour cet effet, la Providence nous a envoïez au Monde l'un & l'autre dans le même âge, pour être compatriottes & concitoïens. Or, ſi j'avois tenu mes yeux ouverts, le malheur auroit été bien plus grand, ſelon toutes les apparences ; car, quels terribles faux-pas ne font point les hommes tous les jours, avec toute leur mondaine prévoïance ? Dailleurs, les yeux de l'entendement voient le mieux quand ceux de la chair ſont écartez du chemin : c'eſt pourquoi l'on obſerve, que les aveugles marchent avec plus de conduite, plus de précaution, & plus de jugement, que ceux, qui mettent tant de confiance dans leur Faculté viſuelle, que le moindre accident dérange, & que la moindre humeur, la moindre membrane, détruiſent pour jamais. La vue reſſemble à une lanterne, rencontrée dans la ruë par une bande de Bréteurs ivres, & qui expoſe celui qui la porte, & ſon propre individu, à des ſouflets, & à des coups de pied, qu'ils auroient évitez l'un & l'autre, ſi l'en-

vie de paroitre leur avoit permis de marcher dans les ténébres. Helas ! toutes ces lumieres, dont on vante tant l'utilité méritent, par leur mauvaiſe conduite un ſort encor plus malheureux que celui qu'ils s'attirent journellement. Il eſt vrai, que je viens de me caſſer le nez contre ce poteau, parce que la Providence n'a pas trouvé bon de me tirer par la manche, & de m'avertir d'en éviter la rencontre ; mais, que cet accident n'encourage pas les hommes de ce ſiécle, ni leur poſterité, de donner leur nez à garder à leurs yeux : c'eſt le vrai moïen de le perdre une fois pour toutes. O vous, foibles yeux, ô vous aveugles Guides de nos corps aveugles, que vous êtes de pauvres Gardiens de nos nez fragiles ; vous, dis-je, qui vous fixez ſur le premier précipice que vous trouvez en chemin ; qui tirez enſuite après vous nos miſerables corps trop promts à vous obéir, juſques ſur le bord même de la deſtruction : mais, ce bord eſt d'un bois pourri, le pied nous gliſſe, & nous ſommes précipitez dans le goufre, ſans rencontrer le moindre arbriſſeau officieux, qui puiſſe rompre le coup. Chute afreuſe ! laquelle aucun nez de fabrique mortelle n'eſt capable de reſiſter, excepté celui du Geant Laurcalco qui étoit Seigneur du Pont d'Argent. Ainſi donc, Ô vous foibles yeux, avec grande raiſon vous peut-on comparer à ces feux follets, qui conduiſent l'homme à travers l'ordure les tenebres, pour le faire tomber dans un puits profond, ou dans un goufre empoiſonné.

Voilà un échantillon de l'éloquence de Jean, & de la force de ſon raiſonnement ſur ces fortes de matieres abſtruſes.

Il avoit d'ailleurs de grandes vuës par raport à la dévotion, & il ne négligeoit rien pour en étendre les bornes. Il introduiſit une nouvelle Divinité, à laquelle il concilia un grand nombre d'Adorateurs. Les uns l'appellent Babel ; les autres, Chaos. Il y a un

Temple fort ancien, & d'une ſtructure Gothique, qu'on a érigé à ſon honneur dans la Plaine de Salisburi, fameux par ſon Reliquaire honoré par de frequens pelerinages.

Lorſqu'il avoit dans l'eſprit de jouer à quelqu'un quelque tour ſcelerat, il ſe jettoit à genoux, quand ç'auroit été au beau milieu du ruiſſeau ; &, les yeux levez vers le Ciel, il ſe mettoit à prier. Auſſi-tôt, ceux, qui connoiſſoient ſes ſaillies, avoient ſoin de s'en éloigner au plus vite ; mais, ſi quelques étrangers attirez par la rareté du fait, s'approchoient pour l'écouter, ou prénoient la liberté de rire de ſes contorſions, il ne manquoit pas de leur lacher ſon urine dans le nez, & de leur jetter la bouë à pleines poignées.

En hyver, il marchoit toûjours l'habit déboutonné, & auſſi peu couvert qu'il étoit poſſible, pour donner un libre paſſage à la chaleur répandue dans l'air qui l'environnoit ; &, en Eté, il s'accabloit d'habits, pour lui fermer l'entrée.

Dans certaines Revolutions extraordinaires, il ſollicitoit l'emploi de Bourreau general : il montroit une grande adreſſe à en faire les fonctions ; &, comme quelques-uns de ſes Collegues ſe couvrent le viſage d'un maſque, quand ils exercent ce noble emploi, notre Ami Jean croïoit ſe déguiſer de reſte par de longues & ſavantes Prieres.

Sa Langue étoit ſi muſculeuſe, & ſi ſubtile dans ſes mouvemens, qu'il ſavoit l'entortiller dans ſon nez, d'où il faiſoit ſortir enſuite un langage tout particulier, & fort pathetique.

Il faut lui rendre encor cette juſtice, qu'il a été le prémier de ces Roïaumes, qui a ſongé à perfectionner le talent de braire, par lequel le grand Sancho ſe ſignala jadis ſi noblement en Eſpagne. Ses oreilles larges étoient toûjours expoſées à l'air, & dreſſées en

haut ; & par leur ſecours, il porta ſon art à un tel degré, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impoſſible, de diſtinguer la Copie de l'Original.

Il étoit attaqué d'une maladie tout-à-fait contraire à celle, qui vient de la morſure de la Tarentule ; il devenoit tout furieux au ſon d'un inſtrument de Muſique, & ſur-tout d'une Muſette : mais il s'en guériſſoit aiſément, en faiſant quelques tours dans la Sale de Weſtmunſter, dans Billing-gate, dans une Ecole, à la Bourſe, ou bien dans un Caffé rempli de Nouvelliſtes.

Il ne craignoit pas les couleurs, mais il les haïſſoit mortellement ; &, par conſequent, il avoit une grande averſion, pour toutes ſortes de peintures. Quelquefois même, dans quelqu'un de ſes accès, il ſe promenoit dans les ruës, les poches chargées de pierres, pour abatre les enſeignes des boutiques.

Sa maniere de vivre, telle que je viens de la dépeindre, lui donnant fort ſouvent occaſion de ſe laver, il ſe jettoit quelquefois juſqu'aux oreilles dans l'eau, même au beau milieu de l'Hyver : mais, on a remarqué, qu'il en ſortoit plus ſale qu'il n'y étoit entré.

Il a été le premier, qui ait trouvé l'Art de donner un remede ſoporifique par les oreilles. C'étoit un compoſé de ſoufre, de beaume de Galaad, & de l'onguent du Samaritain.

Il portoit ſur ſon eſtomac une large emplattre cauſtique, par le moïen de laquelle il jettoit des ſoupirs, & pouſſoit des gemiſſemens, capables de fendre le cœur de ceux qui les entendoient.

Quelquefois, il ſe plaçoit au coin d'une ruë ; &, s'adreſſant à ceux, qui paſſoient, il diſoit à l'un, Je vous prie, mon bon Monſieur, favoriſez-moi d'un bon coup de poing dans les dents. A

quelque autre, Mon cher Ami, oh ! je vous conjure, faites-moi la grace de me donner un vigoureux coup de pied dans le ventre. Madame, oſerois-je demander à votre Grandeur de me donner de cette petite main potelée un petit ſouflet bien apliqué ? Mon brave Capitaine, vous, qui paroiſſez avoir le bras ſi nerveux, pour l'amour de Dieu, ſanglez-moi une demi douzaine de coups de canne.

Quand, par des ſollicitations ſi preſſantes, il avoit réüſſi à s'enfler le corps & l'imagination, il s'en retournoit chez lui content comme un Roi ; & faiſoit mille Contes terribles de tous les malheurs, qu'il avoit ſoufert pour la Cauſe Commune. Voyez un peu ce coup-là, diſoit-il, en ſe découvrant les épaules : un maudit Janiſſairė me le donna ce matin à ſept heures, dans le tems qui je faiſois tous mes efforts, pour repouſſer le grand Turc. Mes chers Voiſins, cette tête caſſée merite bien une emplatre, ce me ſemble. Si le pauvre Jean avoit fait grand cas de ſa caboche, vous auriez vu dès aujourd'hui le Pape & le Roi de France faire rage dans vos familles. Helas ! Peuple Chrétien, le Grand Mogol s'étoit déja avancé juſqu'aux Fauxbourgs de la Ville, & vous n'avez qu'à remercier ces pauvres côtes, de ce qu'il ne vous a pas déja mangés à la poivrade, avec vos Femmes, & vos Enfans.

*defunt nonnulla*

Un vieux Proverbe Sclavonien dit parfaitement bien, qu'il en eſt des hommes, comme des ames, qu'on ne retient jamais mieux, qu'en les ſaiſiſſant par les oreilles. L'experience fait voir pourtant, que cette regle à ſes exceptions :

Effugiet tamen hæc sceleratus vincla Protheus.

Ce qui prouve, qu'en liſant les Maximes des Anciens il faut donner quelque choſe aux tems & aux lieux ; car, ſi nous recourons aux plus anciennes Chroniques, nous y apprendrons, que rien n'a été ſujet à des revolutions auſſi grandes, & auſſi frequentes, que les oreilles humaines.

Il y avoit autrefois une invention curieuſe, pour ſaiſir & pour retenir quelqu'un par les oreilles ; mais, je croi qu'on peut la mettre au nombre des arts perdus. Il n'eſt pas poſſible même que la choſe ſoit autrement ; puiſque, dans ces derniers ſiécles, toute l'eſpéce s'eſt diminuée juſqu'à un degré déplorable, & que ce qui en reſte eſt ſi fort dégénéré, qu'il ſemble ſe moquer de ceux, qui veulent en prendre poſſeſſion. Si l'on a jugé, qu'une fente dans l'oreille d'un ſeul Cerf étoit capable d'étendre cette imperfection ſur tout une forêt, comment pourrions-nous nous étonner de l'abatardiſſement des oreilles humaines ; conſequence naturelle de la mutilation, où les oreilles de nos Peres, & les nôtres, ont été expoſées depuis quelque tems ?

Il eſt vrai que, depuis que notre Ile a été illuminée par la Grace, il y a eu un tems, où l'on a fait de grands efforts pour porter cette partie du Corps humain à ſa grandeur primitive. Son étendue & ſa proportion étoit alors regardée, non ſeulement comme un ornement de l'homme exterieur, mais encor comme un type de la Grace interieure. De plus, les Naturaliſtes nous aſſeurent, que quand il y a une grandeur exceſſive, dans quelque partie ſuperieure du corps humain, comme dans le nez & dans les oreilles, il faut de néceſſité que certaines parties inférieures y répondent. Pour cette raiſon, c'étoit la coutume dans cet âge véritablement pieux, que dans les Aſſemblées chaque homme, à proportion qu'il avoit été favoriſé de ce côté-là par la Nature, étoit

fort porté à faire parade de ſes oreilles, & de leurs dépendances. Ils étoient ſi libéraux à les donner en ſpectacle, à cauſe d'un Aphoriſme d'Hypocrate, qui nous enſeigne, que l'homme devient Eunuque, dès qu'on lui a coupé la veine qui eſt derriere l'oreille. Les femelles de cet heureux ſiécle n'étoient pas moins portées à les contempler, & à s'édifier par cette contemplation. Celles, qui avoient déja uſé des moïens, les regardoient avec une forte attention, dans l'eſperance, que cette vue feroit ſur leur cerveau une impreſſion avantageuſe, pour le fruit futur de leurs ſaintes amours. Pour celles, qui ne faiſoient encore qu'aſpirer au bénéfice du mariage, elles trouvoient-là de quoi choiſir ; bien reſoluës de donner leur inclination aux oreilles les mieux fournies, pour empêcher leur race de dégénérer de ce côté-là. A l'égard des Sœurs diſtinguées par leur Dévotion, elles conſideroient l'étenduë extraordinaire de ce membre, comme des excreſcences ſpirituelles ; & elles honoroient les têtes, qui en étoient chargées, comme des têtes ſanctifiées. C'étoit particulierement au Prédicateur, qu'elles accordoient cette veneration religieuſe ; parce que ſes oreilles étoient d'ordinaire de la prémiere Grandeur, dans ſes Accens de Rhétorique il étoit fort exact à les étaler à la vuë du Peuple, de la maniere la plus avantageuſe, les expoſant tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. De-là vient que la Prédication même eſt exprimée par certains Dévots, juſques dans nos jours, par le terme d'Expoſition.

Tels furent le ſoins des Saints de ce ſiécle-là, pour augmenter le volume des oreilles ; & il eſt probable que le ſuccès y auroit répondu, ſi dans la ſuite du tems il ne s'étoit pas levé un Roi cruel, Perſecuteur de toutes les oreilles qui alloient au de-là d'une certaine meſure. Là-deſſus quelques-uns cachérent une partie de leurs oreilles trop pouſſantes ſous un bandeau noir, d'autres

furent empriſonnées ſous une peruque, d'autres furent, ou fendues, ou rognées, ou coupées juſqu'à la racine.

J'en parlerai plus au long dans mon Hiſtoire generale des Oreilles, que je rendrai publique au prémier jour.

De cette courte Relation de la Décadence des Oreilles, dans les ſiécles paſſez ; & du peu de mouvement, qu'on ſe donne dans celui-ci, pour les rétablir dans leur ancienne Grandeur : il ſuit évidement, qu'on eſpéreroit en vain d'arrêter les hommes par un membre ſi petit, ſi foible, ſi gliſſant ; & que, pour réuſſir à ſe rendre leur Maitre, il faut inventer quelque autre moïen. Or, celui, qui voudra examiner la nature humaine avec attention, y trouvera des anſes de reſte. Chacun des ſix Sens en fournit une. Il y en a un grand nombre, qui rendent les paſſions maniables ; & il y en a quelques-unes attachées à l'entendement.

Parmi les dernieres eſt la curioſité, qui ſe laiſſe mieux empoigner que toute autre. C'eſt-là, dis-je, cet éperon ſerré contre le flanc, cette bride dans la bouche, cet anneau dans la narine du public pareſſeux, impatient, & grognard ; c'eſt par cette anſe, qu'un Ecrivain intelligent doit ſaiſir ſes Lecteurs. Dès qu'il en eſt une fois le Maître, toute leur réſiſtance eſt vaine ; ils ſont ſes priſonniers, juſqu'à ce que, par laſſitude, ou par ſtupidité, il veut bien les relâcher.

C'eſt par ce moïen que moi, Auteur de ce Traité miraculeux, je me ſuis rendu juſqu'ici le Maître abſolu du Lecteur benevole ; & c'eſt à mon grand regret, que je me vois forcé de lacher priſe, en lui laiſſant la liberté, par rapport à ce qui me reſte à dire, de ſe replonger dans ſon indolence naturelle. Ce que je puis vous dire, Ami Lecteur pour votre Conſolation & pour la mienne, c'eſt que

nous ſommes tous deux également intéreſſez dans la malheureuſe perte du reſte de ces Mémoires pleins de tours d'eſprit, d'accidens, & d'évenemens agréables, nouveaux, ſurprenans, & par conſéquent tout-à-fait proportionnez au gout délicat du ſiécle.

Avec tous les efforts, dont ma mémoire eſt capable, je n'en ai pu retenir qu'un petit nombre de Chefs. Il y avoit, entre autres, une Relation exacte de la maniere, dont Pierre obtint un Sauf-conduit du Banc Royal, & d'une Reconciliation faite entre lui & Jean, à l'occaſion d'un deſſein qu'ils avoient de trépaner Martin, pendant une nuit plu vieuſe, dans la maiſon d'un Sergent, & de le dépouiller juſqu'à la peau. Comment Martin à grand peine leur montra une belle paire de talons. Comment un nouvel Arrêt ſortit contre Pierre ; ſur quoi Jean le laiſſa dans la naſſe, lui déroba ſon Sauf-conduit, & s'en ſervit lui-même. Comment les guenilles de Jean vinrent à la mode à la Cour, & dans la Ville ; & comment il monta un ſuperbe Courſier, & mangea du pain d'épice.

Les particularitez, contenuës ſous tous ces Chefs, me ſont abſolument ſorties de la memoire ; &, par conſequent, elles ſont perdues ſans reſſource. Force m'eſt donc de laiſſer mes Lecteurs ſe faire l'un à l'autre des complimens de condoleance, autant que l'humeur de chacun y poura fournir. Je les conjure pourtant, par ce commerce d'amitié, qu'il y a eu parmi nous, depuis le titre, juſqu'à cette page-ci incluſivement, de ne ſe pas alterer la ſanté, pour un malheur qui eſt ſans remede.

Pour moi, je vais m'acquitter d'un devoir de civilité, qu'un Auteur moderne, poli & inſtruit dans les belles manieres, ne ſauroit négliger, ſans ſe rendre coupable d'une irregularité criante. Je veux dire, que je vais prendre congé du public, avec toutes les formalitez requiſes.

POrter ſon fruit au de-là du terme eſt une cauſe réelle de fauſſes couches, auſſi bien que de ne le pas porter aſſez long-tems, quoi qu'elle ſoit moins frequente. Cette verité a ſur-tout lieu par raport aux productions de l'eſprit, qui, pour être accomplies, doivent paroitre comme à point nommé. Beni ſoit donc ce noble Jeſuite, qui le premier des Auteurs s'eſt hazardé à déclarer publiquement, que les Livres ont leurs propres Saiſons, comme les mets, les habits, & les plaiſirs. Plus bénie ſoit encore notre brave Nation qui a rafiné ſi fort ſur cette Mode Françoiſe. Il ne ſera pas néceſſaire que je vive fort long-tems pour voir le tems qu'un Livre, qui ne paroitra pas dans ſa Saiſon, reſſemblera à un nigaud d'Amant, qui manque l'heure du berger ; & qu'on n'en fera non plus de cas, que de la Lune pendant le jour, & des Maqueraux qui viennent dix ou douze jours après que la ſaiſon en eſt paſſée.

Perſonne n'a jamais été à cet égard un Obſervateur des tems plus exact, ni un plus fin Connoiſſeur de notre Climat, que le Libraire, qui m'a acheté cette Copie. Il fait ſur le bout du doigt quels ſujets pouſſent le mieux, dans une année ſeche ; & quels autres il faut ſemer dans le Public, quand le Thermometre eſt à grande pluie. Après avoir vu ce Livre, & conſulté ſon Almanac ſur ſa deſtinée, il me fit entendre, qu'aïant meurement réfléchi ſur les principales qualitez de mon Ouvrage, ſavoir, le ſujet, & le volume, il trouvoit qu'il ne réuſſiroit jamais, ſinon après de longues vacances, & dans une mauvaiſe année pour les navets. Là-deſſus, preſſé par mes néceſſitez urgentes, je le priai de me dire, quelle ſorte de Piéce pourroit être propre pour le mois courant. Après avoir tourné ſes yeux du côté de l'Oueſt, Je crois, dit-il, que nous aurons quelque orage ; & ſi vous pouviez faire au plus vite quelque petite Drollerie, mais point en vers ; ou bien quelque petit Traité ſur... ; cela courroit comme le feu Gregeois : mais, ſi le

tems s'éclaircit, j'ai un tuteur à mes gages, qui me fera quelque choſe contre le Docteur Bentley, & je ſuis ſur d'y faire mes petites affaires.

Ala fin pourtant, il fit ſon marché avec moi ; &, pour corriger les mauvaiſes influences du Ciel, nous convinmes d'un expedient. Si un de ſes Chalands vient lui demander un Exemplaire de mon Livre, & qu'il ſouhaite de ſavoir de lui confidemment le nom de l'Auteur, il lui nommera à l'oreille le Bel-Eſprit qui ſera en vogue cette ſemaine-là : & ſi la derniere Comedie du Sieur Durfey a cours alors, j'aime autant porter pour ce tems ce nom-là, que celui de Congreve. Je ne fais mention de ces bagatelles, que pour donner à la Poſterité une idée du gout de nos Lecteurs. On pourroit les comparer, ce me ſemble, à une mouche, qui, chaſſée d'un pot de confitures, ſe jette avec avidité ſur un excrément, pour y achever ſon diner, avec le même appetit qu'elle l'a commencé.

Avant que de finir, j'ai encor un mot à dire ſur les Auteurs profonds, dans la claſſe deſquels le public judicieux me placera, ſelon toutes les aparences. Il en eſt à mon avis, de ces Ecrivains comme d'un puits. Un homme, qui a les yeux bons, verra le fond du puits qui a le plus de profondeur, pourvu qu'il y ait de l'eau ; mais, s'il n'y a rien que de la bouë, quand le fond n'en ſeroit qu'à une toiſe & demie en terre, il paroitra extrémement profond, parce qu'il eſt extraordinairement obſcur.

J'ai pris depuis peu la réſolution de faire une experience, qui a fort bien réüſſi à pluſieurs Auteurs modernes ; c'eſt d'écrire ſur rien, & de laiſſer toûjours aller la plume ſon grand chemin, quoique le ſujet ſoit abſolument épuiſé. C'eſt comme l'ombre de l'eſprit, qui ſe plait encore à ſe promener ſur le tombeau, où le cadavre eſt enterré. Pour dire la verité, il n'y a point de talent plus

rare, que celui de ſavoir bien diſtinguer quand il faut finir quelque choſe. Lorſqu'un Auteur aproche des frontieres de ſon Livre, il croit qu'en chemin faiſant, lui & ſes Lecteurs ſont devenus de vieilles connoiſſances, & qu'ils doivent être au deſeſpoir de ſe ſéparer ; de ſorte que certains Ouvrages reſſemblent à des viſites de cérémonie, où les complimens, qu'on fait en ſe ſéparant, ſont quelquefois plus longs que toute la converſation qui les a précédez. On peut comparer la Concluſion d'un Traité à celle de la Vie humaine, qui peut être comparée à ſon tour à la fin d'un Repas, que peu de convives quittent dès qu'ils ont aſſez mangé, ut conviva ſatur. Ne voit-on pas mille fois, après le Feſtin le plus abondant, les gens reſter aſſis, quand ce ne ſeroit que pour réver, ou pour dormir le reſte du jour. A cet égard-là, je ſuis fort different des autres Auteurs, capables de trouver à redire à un pareil aſſoupiſſement dans leurs Lecteurs. Pour moi, je ſerai charmé, ſi, par mes travaux infatigables, je puis avoir contribué quelque choſe au Repos du Genre-humain, dans un âge ſi tumultueux. Je ne croi pas mène un pareil effet ſi éloigné, qu'on diroit bien, des vuës que doit avoir un Bel-Eſprit : puiſque jadis un Peuple fort poli dans la Grece avoit dreſſé les mêmes Temples aux Muſes, & au Sommeil ; perſuadé qu'il y avoit entre ces Divinitez des liaiſons d'amitié fort étroites.

Je ne ſaurois me réſoudre à quitter la plume, ſans demander encore une grace au Lecteur : c'eſt de ne s'attendre pas à être également inſtruit, & diverti, à chaque ligne, & à chaque page de ce Traité. Il eſt naturel qu'il donne quelque choſe à la ratte de l'Auteur, & à quelques courts intervalles de péſanteur, & de ſtupidité. Ce ſont de petits accidens, où il pourroit être ſujet lui-même en pareil cas. Qu'il me diſe, ſi, ſe promenant dans des ruës ſales, pendant un tems pluvieux, il trouveroit fort poli, à des gens qui le re-

garderoient à leur aiſe par la fenêtre, de critiquer ſa demarche & de tourner en ridicule ſes habits mouillez ?

Qu'il ſoit averti d'ailleurs, qu'en diſpoſant mon cerveau à la compoſition de cet ouvrage, j'ai fait l'Invention Maîtreſſe de tout, & que je lui ai donné la Raiſon, & la Methode, pour Demoiſelles ſuivantes. J'ai pris cet arrangement, parce que j'ai toûjours obſervé en moi-même, comme une qualité particuliere, une démangeaiſon perpetuelle d'avoir de l'eſprit, dans des occaſions où il s'agiſſoit d'être raiſonnable, ſenſé, & méthodique. J'ai toûjours été trop devoué aux coutumes modernes, pour négliger la moindre aparence d'un bon-mot, qui ſe levât dans mon eſprit, quelques peines que je duſſe emploïer, pour le forcer à entrer dans la converſation. Il eſt vrai que le ſuccès n'a pas toûjours répondu à mon attente ; car, aïant fait avec des peines immenſes une Collection de ſept cens trente huit Fleurs d'Eloquence, ou Saillies ſpirituelles, je n'ai pu en emploïer, pendant cinq ans de tems, qu'une ſeule douzaine, malgré tous mes efforts, pour ſaiſir les vuides de la converſation, afin de les y fourrer comme des chevilles. Pour la moitié encore, ce fut autant d'eſprit ſemé dans la Riviete ; les Compagnies, que j'en voulois honorer, étant incapables de m'en ſavoir gré. Pour les autres, il en coûta tant de tortures à mon pauvre eſprit pour leur ménager une heureuſe entrée, que je fus enfin forcé de renoncer au métier penible d'un diſeur de bons-mots. C'eſt à ce mauvais ſuccès pourtant, que je ſuis redevable de la prémierre idée, qui m'eſt venuë de m'ériger en Auteur ; & il a produit le même effet ſur pluſieurs de mes Amis, qui ne s'en repentent pas, non plus que moi. Combien de fois n'arrive-t-il pas, qu'un tour d'eſprit déplacé a fait pitié dans un entretien, & qu'enſuite rectifié par l'impreſſion il a fait merveilles dans un Livre ?

Apréſent que, par la liberté de la Preſſe, je ſuis devenu Maitre abſolu des occaſions propres à faire briller mes Lumieres acquiſes, je commence déja à m'apperçevoir, que mon Capital diminue, & que ma dépenſe va beaucoup plus loin, que ma recette. Je ferai bien, par conſequent, d'être un peu plus économe, & de faire de nouvelles épargnes, juſqu'à ce que mes moïens, ſe trouvant dans une heureuſe harmonie avec les beſoins du Public, m'obligent de nouveau à me mettre en frais.

Fin du Tome premier.

## Tome 2 · 01

Ly a déja long-tems que j'ai la tête chargée d'une Nouveauté fort importante pour le Public, & de laquelle il faut que je me délivre au plus vite, ſi je veux avoir ſoin de ma ſanté. Il ne s'agit plus que de ſavoir dans quelle forme elle paroitra le plus à ſon avantage. Pour prendre un parti là-deſſus, j'ai employé trois jours entiers à parcourir la Sale de Weſtmunſter, le Cimetiere de St. Paul, Fleet-ſtreet, & tous les autres Endroits qui fourmillent de Boutiques de Libraires, pour voir quels Titres ſont le plus à la Mode ; & je n'en ai point trouvé qui eut une auſſi grande vogue, que Lettre à un Ami.

Rien n'eſt plus commun à préſent que de voir de longues Epitres adreſſées à certaines Perſonnes, & deſtinées pour certains Endroits, ſans qu'on puiſſe s'imaginer la moindre raiſon qui ait porté leurs Auteurs à les écrire.

Telles ſont une Lettre à mon plus proche Voiſin. Epitre à un Etranger, que je ne connois ni d'Eve ni d'Adam. Lettre à un Homme de Qualité réſident dans les Nuées. Ces Piéces, d'ailleurs, roulent la plupart ſur des Sujets, qui naturellement n'ont rien à démêler avec la Poſte. Ce ſont de longs Syſtémes de Philoſophie ; d'obſcurs & merveilleux Traitez de Politique ; des Diſſertations laborieuſes ſur la Critique & ſur les Antiquitez ; des Avis donnez au Parlement ; & d'autres Ouvrages de cette nature.

Je n'ai pas héſité un moment à imiter de ſi excellens Modeles ; &, puiſque je ſuis perſuadé que vous publierez cette Lettre, dès que vous l'aurez reçûë, quelque choſe que je puiſſe dire pour vous en détourner, j'ai une grace à vous demander, ſans laquelle il ne me ſera pas poſſible de figurer, comme il faut, avec mes Collegues les Auteurs Epiſtolaires de nos jours.

C'eſt, Monſieur, de vouloir bien témoigner en ma faveur, devant le Tribunal du Public, que cette Lettre a été griffonnée à la hâte, que je n'ai commencé à ſonger cette matiere que hier, lorſqu'en diſcourant enſemble de choſes & d'autres nous tombâmes par hazard ſur ce Sujet ; que je ne me portois pas trop bien, quand nous nous ſeparâmes ; & que, pour ne pas manquer la poſte, je n'ai pas eu le loiſir de bien arranger mes Matériaux, & de corriger mon Stile. Enfin, Monſieur, je vous conjure de ne pas négliger la moindre de ces ſortes d'Excuſes modernes, qui puiſſe être de quelque uſage, pour pallier la Négligence d'un Auteur.

Je vous prie, Monſieur, que, lorſque vous écrirez aux Virtuoſi Iroquois, vous les aſſeuriez de mes Reſpects, & de la promtitude avec laquelle je leur enverrai l'Explication des Phenomenes que vous ſavez, dès qu'elle aura été réglée dans notre Collége de Gresham.

Je n'ai pas reçû, les trois derniers ordinaires, un ſeul mot de Lettre des Savans de Topinambou.

En voilà bien aſſez Monſieur pour ce qui regarde les Affaires, & les Formalitez requiſes. Vous ne trouverez pas mauvais, j'eſpere, que j'en vienne au Sujet, en laiſſant-là le Stile Epiſtolaire, juſqu'à la Concluſion de ma Lettre.

L'Hiſtoire de Mahomet nous raporte, qu'aïant un jour une Viſite à rendre dans le Ciel, il rejeta toutes les Voitures qu'on lui offroit, comme Chariots enflammez, Chevaux ailez, &c ; & qu'il aima mieux y être porté par ſon Ane. Ce Choix de Mahomet, quelque ſingulier qu'il paroiſſe, a été imité par un grand nombre de Chrétiens dévots, avec beaucoup de raiſon, à mon avis ; car, comme cet Arabe a emprunté des Chrétiens une grande moitié de ſon Syſtême de Religion, il eſt juſte qu'on uſe de Répréſailles ſur lui en tems & lieux. Notre bon Peuple Anglois ſur-tout, n'y a pas manqué ; &, quoiqu'il n'y ait point de Nation dans le Monde ſi bien fournie de toutes ſortes de Voitures pour ce Voïage, auſſi ſûres que commodes, il y a pourtant beaucoup de Gens parmi nous, qui préférent celle de Mahomet à toutes les autres.

Pour moi, je dois avouer que j'ai une vénération toute particuliere pour l'animal en queſtion, qui, à mon avis, repreſente parfaitement bien la Nature humaine dans toutes ſes qualitez, auſſi bien que dans toutes ſes opérations. Je ne manque jamais de placer dans mon Recueil de Lieux Communs tout ce que je trouve dans ma Lecture ſur ſon Chapitre ; & quand j'ai occaſion de m'étendre ſur la Raiſon humaine, la Politique, l'Eloquence, & l'Erudition, j'en trouve l'Aplication la plus aiſée, & la plus exacte du monde. Cependant, je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu dans les Anciens, ni dans les Modernes, parmi les qualitez qui com-

poſent le Caractere de l'Ane, aucune mention faite du talent de porter Son Cavalier au Ciel, ſi l'on en excepte les deux exemples que je viens de raporter.

Par conſequent, c'eſt ici une Matiere, qui peut paſſer pour toute neuve, & je ne doute pas que le public ne ſouhaite avec ardeur d'être éclairci ſur tout ce qui regarde ce merveilleux talent, & ſur la maniere dont il doit être mis en œuvre. C'eſt-là ce que j'ai entrepris de faire dans le Diſcours ſuivant. Le ſujet eſt vaſte & demande de profondes Recherches ; puiſque, pour réuſſir dans le voïage dont il s'agit ici, il faut un grand nombre de proprietez très-particulieres, tant dans l'Ane, que dans le Cavalier. Je ferai tous mes efforts, pour en donner le détail, avec toute la clarté qu'il me ſera poſible.

La crainte d'offenſer qui que ce ſoit n'oblige à ne pas continuer la Tractation de cette Matiere auſſi littéralement, que je l'ai commencée, & à l'enveloper plutôt dans une Allegorie. Je m'y prendrai pourtant d'une telle maniere que le Lecteur judicieux ſera toujours en état de paſſer du ſens figuré au ſens propre & naturel, ſans être obligé de donner long-tems la torture à ſon eſprit. A la place du terme d'Ane, j'emploïerai deſormais celui de Docteur illuminé, & je troquerai celui de Cavalier contre celui d'Auditoire fanatique, ou contre quelqu'autre Denomination de la même force.

Après avoir aplani ainſi toutes les difficultez preliminaires, le grand point qui reſte à éclaircir eſt la Methode, par laquelle le Docteur parvient à ſes Dons ſpirituels, ou à ſon Illumination, quelle route il les communique à ſon Auditoire.

Mon grand But a été dans tous mes Ouvrages, non de les approprier à quelques circonſtances particulieres de tems, de lieux, ou de perſonnes ; mais de les deſtiner à l'utilité de tous les ſiécles, & de tous les hommes en général. Pour être perſuadé que la Diſſertation préſente ſera du même genre, on n'a qu'à réflechir ſur la nature du ſujet. Il eſt certain, qu'il n'y a point de diſpoſition du corps, ou de qualité de l'eſprit qui aient été ſi fort le centre de toutes les inclinations humaines, qu'une pointe de Fanatiſme, & une teinture d'Enthouſiaſme. Ce Penchant univerſel, animé & cultivé par de certaines ſocietez d'hommes, a été capable de produire dans l'Univers les Révolutions les plus étonnantes, comme il eſt connu par tous ceux qui ont une legere idée de ce qui s'eſt jamais paſſé de plus remarquable, dans l'Arabie, dans la Perſe, dans les Indes, dans la Chine, dans le Maroc, & dans le Perou.

Cette noble Inclination a eu ſur-tout de grandes influences ſur l'empire du Savoir, où il eſt difficile d'indiquer une ſeule Science particuliere, qui ne ſoit pas relevée par quelque Broderie de Fanatiſme. Du nombre de ces Ornemens ſont la Pierre Philoſophale, le grand Elixir, les Mondes Planetaires, la Quadrature du Cercle, le Souverain Bien, les Republiques Utopiennes, & quelques autres, qui n'ont d'autres uſages dans le Monde, que d'entretenir, & d'amuſer ce Penchant vers le Fanatiſme, dont chaque individu humain eſt ſi heureuſement animé.

Mais ſi cette plante a trouvé un terroir convenable dans les Campagnes de la Politique & des Sciences, elle a ſur-tout jetté de profondes racines en Terre Sainte, où elle a été connuë ſous le nom general d'Enthouſiaſme quoi qu'elle y ait pouſſé pluſieurs branches d'une nature fort differente, qu'on a pourtant pluſieurs fois confondues.

Le terme, dans ſa ſignification la plus generale, peut étre défini, par une Elevation de l'Ame, ou de ſes Facultez, au deſſus de la matiere. Si l'on veut l'apliquer particulierement à la Religion, on verra, que par trois differens moïens l'ame prend l'eſſor, & ſe tranſporte au-deſſus de la Sphere des choſes materielles. Le premier ſe fait par un Acte immediat de la Divinité ; & elle eſt apellée Inſpiration, ou Eſprit Prophétique. Le ſecond provient d'un Acte immédiat du Diable ; & on le nomme Poſſeſion. Le troiſiéme à ſa ſource dans certaines cauſes naturelles, comme force d'imagination, ratte, colere, fraïeur, douleur violente, &c.

Ces trois ſortes d'Enthouſiaſme, traitées à fond par d'autres Auteurs, n'occuperont point ici mes recherches ; mais, il y a une quatriéme methode de donner à l'ame un eſſor religieux, par une operation artificielle, fondée ſur les ſimples regles du Mechaniſme. Ce ſujet a été négligé, ou du moins traité fort maigrement juſqu'ici, quoi que ce ſoit un Art d'une très-grande Antiquité, mais borné pendant long-tems dans un petit nombre de perſonnes. Il n'a acquis que depuis peu ces rafinemens, & cette vogue, qui le rendent à preſent ſi reſpectable, & ſi digne de notre curioſité.

C'eſt cette Operation Mechanique de l'Eſprit, telle qu'elle eſt pratiquée dans nos jours par nos Ouvriers Britanniques, qui ſera le ſujet de la preſente Diſſertation. Je communiquerai à mes Lecteurs pluſieurs Remarques judicieuſes, que j'ai faites ſur cette matiere ; je développerai avec toute l'exactitude, qui me ſera poſſible, tous les ſecrets de ce métier ; j'en éclaircirai toutes les particularitez par des exemples paralleles ; & je gratifierai le public de pluſieurs belles découvertes, ſur ce ſujet, qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer.

J’ai dit qu’il y a une certaine branche d’Enthouſiaſme Religieux, qui eſt un ſimple effet de la Nature ; au lieu que celle dont je vais parler provient uniquement de l’Art, qui ne laiſſe pas de travailler avec plus de ſuccès ſur certains temperamens, que ſur d’autres. Il eſt vrai qu’il y a pluſieurs operations, qui, purement artificielles dans leur origine, deviennent naturelles par une longue habitude. Hypocrate raporte, par exemple, que, parmi nos Ancêtres les Scythes, il y avoit un Peuple apellé Têtes-longues.

Il commença à mériter cette dénomination, par la coutume, qu’avoient les ſages-femmes & les nourrices, de changer la forme naturelle des têtes des Enfans nouveau-nez, en les preſſant par certains bandages, par lequels les eſprits-animaux, détournez de leur Cours ordinaire, étoient forcez à ſe pouſſer en haut, où ils ne trouvoient aucune reſiſtance, & de donner à ces tètes la figure d’un pain de ſucre.

La Nature aïant été obligée par force de prendre cette route pendant quelques generations, la fût trouver enfin d’elle-même, ſans avoir beſoin du ſecours de l’Art. Voilà l’origine des Scythes à Tête-longue ; & c’eſt ainſi qu’une coutume peut, d’une ſeconde nature, devenir la nature même.

Il eſt arrivé quelque choſe de fort ſemblable parmi les Anglois modernes, veritable poſterité de cette nation renommée & polie, dont je viens de parler. Du tems de nos Peres, une eſpece d’hommes ſe fit diſtinguer dans cette Ile ſous le nom de Têtes-rondes, dont à préſent la race eſt répanduë dans tous les trois Roïaumes. Elle fut produite au commencement par une pure opération de l’Art : une certaine maniere de leur preſſer le viſage, un coup de ciſeau dans les cheveux, & un bonnet noir, en faiſoient l’affaire. Ces têtes ſpheriques s’attiroient dans toutes les Aſſem-

blées une attention particuliere de la part du beau-Sexe, & il en reçut de ſi fortes impreſſions dans le cerveau, qu'elles influèrent ſur toute la poſterité, & que la Nature entrant dans cette idée de l'Art, apprit à la ſuivre d'elle-même. Depuis ce temps-là, une tête ronde a été auſſi familiaire à nôtre vuë, qu'une tête longue l'étoit autrefois parmi les Scythes.

Conformement à ces exemples, & à d'autres, qu'il me ſeroit aiſé de produire, je prie le Lecteur curieux de diſtinguer d'abord entre un effet ſimplement naturel, & un effet, qui, artificiel dans ſon origine, eſt devenu naturel par l'habitude. En ſecond lieu, entre un effet abſolument produit par la nature, & un effet, qui a une baze naturelle, ſur laquelle l'art a trouvé à propos de bâtir.

Ce ſont les dernieres branches de ces deux diviſions, qui doivent être le ſujet de mes recherches ; c'eſt-là l'état de la queſtion, que j'ai cru devoir poſer, avec toute l'exactitude imaginable, pour éviter toutes les objections, qu'on pourroit faire contre ce que j'avancerai dans la ſuite.

Ceux, qui mettent en pratique cet art admirable, ſe fondent d'ordinaire ſur ce Principe general ; la corruption des Sens eſt la génération de l'Eſprit. La preuve qu'ils en donnent, c'eſt que les ſens ſont autant d'avenues, qui mènent à la raiſon humaine, laquelle doit être empriſonnée de neceſſité, pendant toute l'operation, ſi l'ont veut s'en promettre un heureux ſuccès. Par conſequent, il s'agit ici de faire tous ſes efforts, pour lier, garotter, détourner, ſtupéfier, emouſſer les ſens, ou pour les mettre aux mains les uns avec les autres ; c'eſt préciſement dans le tems qu'on les a envoïez promener, ou qu'ils font enſemble le coup de poing, que l'eſprit entre, & qu'il jouë ſon rôle.

Pour ce qui regarde la methode, dont on ſe ſert, pour mettre les ſens dans la ſituation dont j'ai parlé, je ſerai fort exact à la décrire, autant qu'il m'eſt permis. J'ai eu autrefois l'honneur d'être initié dans ces myſteres, & par conſequent, je dois être excuſable, ſi je n'en raporte pas certaines particularitez, qui doivent reſter cachées aux Profanes.

Mais, avant que d'aller plus loin, il eſt bon, que je réponde à une objection, qui merite bien qu'on s'y arrete. Certains Critiques ſoutiennent à cors & à cris, que l'eſprit ne ſauroit être introduit dans une Aſſemblée de Béats modernes ; puiſque, dans pluſieurs circonſtances eſſentielles, ils ſont ſi éloignez de la ſituation, dans laquelle ſe trouvoient les Saints honorez de l'Inſpiration primitive. Nous ſommes informez, que ces derniers étoient tous d'accord dans un même lieu : ce qui ſignifie qu'il régnoit parmi eux une parfaite harmonie, tant par raport aux opinions, qu'à l'égard du culte & du cérémonial ; au lieu que, parmi les Illuminez modernes, à peine y a-t-il deux têtes remplies des mêmes idées.

En ſecond lieu, les Saints de la primitive Egliſe reçurent le don des langues, que les modernes n'entendent pas ſeulement la proprieté des mots dans leur langue maternelle. Enfin, les derniers ſemblent faire tous leurs efforts pour défendre l'entrée à l'Eſprit, en ſe couvrant la tête avec tout le ſoin poſſible : & ceux, qui font cette objection, prétendent que les langues fenduës ne s'arrêterent jamais ſur des têtes enfoncées dans des chapeaux.

Je réponds, que toute la force de l'objection ne conſiſte, que dans les differens ſens, qu'on peut donner au terme Eſprit. Si l'on deſigne par-là un ſecours ſurnaturel, qui vient de dehors, l'objection eſt fondée : mais, elle tombe d'elle-même, quand on entend par-là une Inſpiration, qui vient de dedans ; & c'eſt-là le cas dont

il s'agit ici. C'eſt juſtement pour cette raiſon, que nos Ouvriers trouvent abſolument néceſſaire de ne rien négliger, pour ſe bien couvrir la tête, afin d'empêcher par-là la tranſpiration, qui eſt capable de faire emporter toute la force de l'illumination méchanique, comme je le ferai voir dans ſon lieu.

Pour pénétrer plus avant dans la nature de ce Méchaniſme ſpirituel, il faut remarquer que dans cette operation l'Aſſemblée jouë un rôle conſiderable, auſſi bien que le Docteur.

Tout le ſecret par raport aux Auditeurs conſiſte en ceci. Ils tournent de toute leur force leur prunelle en dedans, & ferment à moitié leurs paupieres. Enſuite, ils ſe dandinent perpetuellement ſur leurs chaiſes, faiſant en même tems un long bourdonnement toujours entretenu à peu près à la même hauteur ; ils le finiſſent, & recommencent, à certaines periodes, à meſure que la marée de l'Eſprit eſt haute, ou baſſe, dans le cerveau du Docteur. Cette pratique n'eſt pas ſi ſinguliere & ſi deſtituée de ſens commun, qu'on n'en puiſſe trouver des exemples chez d'autres Nations. Les Yanguis, ou Saints illuminez des Indes, ſe mettent en état d'avoir des viſions, en tournant & en comprimant leurs yeux de la même maniere. D'ailleurs, l'art de ſe procurer des extaſes artificielles, en ſe dandinant ſur une poutre ſuſpendue, ou ſur une corde, eſt encor fort en vogue parmi les Femmes Scythes : & il eſt très — poſſible que les ſecouſſes methodiques, que nos Saints ſe donnent dans la même intention, ſoient dérivées de cette Nation juſqu'à Nous leur Poſterité.

Les Irlandois naturels ont encor rafiné là-deſſus ; auſſi eſt-ce un fait conſtant, que cet illuſtre Peuple a moins dégénéré que tout les autres de la Pureté des anciens Tartares. On y voit ſouvent une troupe d'Hommes & de Femmes arracher leur ame de la ma-

tiere, étourdir tous leurs ſens, devenir viſionaires, & Spirituels, par l'influence d'une pipe de Tabac, qui fait le tour de la Compagnie. Chacun garde la fumée dans la bouche, juſqu'à ce que ſon tour revienne, & qu'il en puiſſe prendre de fraiche. En même tems, on entend un concert de bourdonnement interrompu & renouvellé de tems en tems, par un pur inſtinct, & l'on voit continuellement leur corps, tantôt ſe baiſſer, & tantôt ſe lever aſſez haut, pour que la tête & les pieds ſoient paralleles à l'Horiſon. Vous voïez leurs paupieres tournées en haut, avec la même contrainte qu'on remarque aux yeux d'un homme, qui fait tous ſes efforts pour ne pas ſuccomber au ſommeil. Par tous ces Symtomes, il paroit évidemment, que la Faculté de raiſonner eſt alors entierement ſuſpenduë dans leurs ames, & que l'Imagination s'étant rendu Maltreſſe du cerveau y répand par-tout une foule de chiméres.

Je laiſſe-là cette Digreſſion, pour décrire les degrès, par leſquels l'Eſprit approche, peu à peu, vers la region ſuperieure des cerveaux aſſemblez dans un même lieu. Dès que vos yeux ſont dans la diſpoſition requiſe, vous ne voïez rien d'abord ; mais, après un court intervalle, une petite lumiere tremblante commence à paroitre, & ſemble dancer dans l'air devant vous. Enſuite, à force de hauſſer & de baiſſer votre corps, les vapeurs commencent à monter vers le cerveau avec rapidité, à un tel point que vous vous ſentez appeſanti, & étourdi, comme un homme qui a trop bu à jeun. Le Docteur commence ſon operation en même tems, & il débute par un bourdonnement d'un beaucreux, qui vous perce l'ame de part en part. L'Auditoire le lui rend auſſi-tôt, pouſſé à l'imiter par un motif dont il n'eſt pas le Maitre, & qui le force à agir, ſans ſavoir ce qu'il fait. Les intervalles de ce bourdonnement reciproque ſont remplis par le Doc-

teur, afin que par une trop longue pauſe l'Eſprit ne vienne pas à languir, & à ſe diſſiper.

Voilà tout ce qui m'eſt permis de découvrir du progrès de l'eſprit, autant que ce myſtere eſt relatif à l'operation de l'auditoire ; mais, je ſerai plus étendu, & j'entrerai dans un plus grand détail, à l'égard du rôle que jouë le Docteur dans cette affaire.

S I vous voulez lire avec attention les Livres de ces hommes véritablement éloquens appellez Voyageurs modernes, vous y verrez cette Obſervation remarquable, que la difference eſſentielle de notre Religion, & de celle des Indiens, conſiſte en ce que nous adorons Dieu, & qu'ils adorent le Diable.

Il y a pourtant certains Critiques, qui ne veulent en aucune maniere admettre cette diſtinction, ſoutenant que toutes les Nations, quelles qu'elles puiſſent être, adorent la véritable Divinité, parce qu'elles adreſſent toutes leur culte à quelque puiſſance inviſible, qui a toute la bonté, & tout le pouvoir néceſſaire, pour ſubvenir à leurs beſoins ; Notion, qui renferme en effet les plus glorieux attributs de l'Etre ſuprême. Il y a d'autres Auteurs, qui nous enſeignent, que ces Idolatres adorent deux Principes, l'un comme ſource de tout bien, l'autre comme origine de tout mal. Et, certainement, voilà ce qui me paroit l'idée la plus naturelle, que les hommes puiſſent concevoir des choſes inviſibles, par les ſimples lumieres de la nature. La maniere dont les Indiens & les Habitans de l'Europe ont manié cette idée, & les differentes conſequences qu'ils en ont voulu tirer les uns & les autres à leur avantage, c'eſt à mon avis un point, qui mérite un examen très-ſerieux.

La principale diſtinction, qu'il y a à faire là-deſſus, ſelon mon petit jugement, conſiſte en ce que les prémiers ſont plus ſouvent portez à la devotion par leurs craintes, que les autres, par leurs déſirs ; & que le mauvais Principe arache des Prieres aux Idolatres, & à nous des Imprécations. Mais, ce que j'aprouve extrémement dans les Indiens, c'eſt leur exactitude à renfermer chacune de leurs Divinitez dans les bornes de leurs differentes juriſdictions ; à ne jamais confondre l'amour, qu'ils doivent à l'une, avec les fraïeurs, que l'autre leur inſpire ; & à ne jamais mêler la Liturgie, qui concerne leur Dieu blanc, avec celle, qui regarde leur Dieu noir. Nous ſommes bien éloignez d'une conduite ſi prudente, nous, qui, graces à nos lumieres acquiſes, étendant les domaines d'une de ces puiſſances inviſibles, & reſſerrant celles de l'autre, avons, par une ignorance impardonnable, confondu groſſierement les frontiéres du bien & du mal.

Nous avons élevé le Trône de notre Dieu, juſqu'au Ciel Empyrée : nous avons orné cet Etre de tous les attributs, & de toutes les perfections, que nous conſiderons comme les plus eſtimables. En même tems, nous avons rabaiſſé le Principe du mal juſqu'au centre de l'univers : nous l'avons accablé de chaines, chargé de maledictions ; &, après l'avoir fourni de toutes les abominables qualitez d'un Scelerat de diſtinction, nous lui avons donné une queuë, des cornes, des griffes, & des yeux horribles. Cependant, ce qu'il y a de riſible au ſuprême degré, nous diſputons fort ſérieuſement tous les jours, pour ſavoir ſi certains chemins, & certaines routes, ſont du Territoire de Dieu, ou du Diable ; ſi telles ou telles influences viennent dans notre ame d'en haut, ou d'en bas ; ſi certaines paſſions, & certaines diſpoſitions du cœur, ſont guidées par le bon Principe, ou par le mauvais ?

Dum fas atque nefas exiguo fine libidinum
Diſcernunt avidi.

C'eſt ainſi que ces beaux raiſonneurs confondent Chriſt avec Belial, & broüillent enſemble les pieds fendus & les langues fenduës.

Du nombre de ces points diſputez eſt le ſujet que j'ai à-préſent entre les mains : depuis plus de cent ans on s'eſt batu à forces égales ſur les geſtes emportez, & ſur le jargon, de nos Orateurs Enthouſiaſtes, ſans qu'il ſoit decidé juſqu'ici ſi c'eſt poſſeſſion, ou inſpiration ; & les armées de Syllogiſmes, qu'on a miſes en Campagne, pour vuider cette querelle, ſe ſont en vain diſputé la victoire.

On veut abſolument, que ce ſoit l'un ou l'autre, quoique dans la Vie humaine, tout comme dans une Tragedie, ce ſoit un grand défaut de juſteſſe d'eſprit, & d'imagination d'emploier le ſecours de quelque être ſurnaturel, ſans une neceſſité abſolue. Notre vanité mène pourtant-là tout droit. Il n'y a point d'individu humain ſi vil & ſi mepriſable, qui ne s'imagine que tout l'univers s'intereſſe dans le moindre accident, qui lui arrive. S'il a le bonheur de ſauter un ruiſſeau, ſans ſe crotter les bas, il ne faut pas douter, qu'un Ange ne ſoit deſcendu du Ciel exprès, pour avoir ſoin de la propreté de ſes habits. S'il ſe coigne la tête contre un poteau, il eſt certain que l'Enfer a lâché quelque petit Diable poliſſon, pour lui faire piece. En verité, il ne ſe peut rien de plus ſot, qu'une pareille imagination. Comment peut-on ſe mettre dans l'eſprit avec un ſeul grain de bon ſens, que quand un chetif Mortel ſe démène crie, réve, au milieu d'une multitude, le Ciel, ou l'Enfer, doivent ſe donner la peine de ſe mêler de ſes extravagances ? Pour moi, je ne donnerai jamais dans une abſurdité ſi riſible ; & je ne neglige-

rai rien, pour déraciner cette impertinence de l'eſprit des hommes, en faiſant voir clairement, que tout le Miſtere de communiquer à un Auditoire les Dons ſpirituels n'eſt rien qu'un Métier, qu'on apprend, & qu'on exerce, comme tous les autres. On n'en doutera pas un moment, quand j'aurai arrangé par ordre toute la ſuite de cette Operation, ſelon les Methodes differentes qu'on y employe.

*Ici étoit expoſé tout le Plan*
*du Mechaniſme ſpirituel,*
*avec toute la parade néceſ-*
*faire d'une grande lecture &*
*d'une force ſuperieure de*
*raiſonnement ; mais, des rai-*
*ſons très-fortes l'ont em-*
*pêché de voir le jour.*

Je ne ferai pas mal, je crois, de dire ici quelque choſe de la louable Coutume de nos Saints du prémier ordre, de porter des Calottes matelaſſées. Ce n'eſt pas-là uniquement une mode, comme des gens ſuperficiels pourroient le penſer : c'eſt une invention d'une grande utilité ; & celui qui en eſt l'Auteur merite de grands éloges, par ſa ſagacité & par ſon induſtrie. Ces Calottes, duement humectées par la Sueur, empêchent la tranſpiration, en fermant tout paſſage par en haut à la chaleur de l'eſprit ; &, par là, elles le forcent à ne s'évaporer que par la bouche : tout de même qu'on couvre le deſſus d'un fourneau d'un torchon mouillé, pour faire ſortir toute la chaleur par en bas.

On verra encore plus évidemment les grands uſages, qu'on tire de ces ſortes de Couvre-chefs, ſi l'on veut bien examiner avec attention certain Syſtême formé par quelques virtuoſi du premier calibre. Ils croïent, que le cerveau n'eſt autre choſe, qu'une grande quantité de petits animaux, armez de dents & de griffes extrémement aigues, leſquels par ce moïen s'atachent les uns aux autres, comme s'ils ne faiſoient tous enſemble qu'un ſeul & même corps ; ſemblables, à un eſſai d'abeilles qu'on découvre ſur un arbre, ou bien, à une charogne changée en vermine, qui ne laiſſe pas de conſerver ſa figure primitive. Toute invention, ſelon l'opinion de ces illuſtres, procede de la morſure de quelques-uns de ces Animalcules ſur certains nerfs capillaires, qui répandent deux de leurs petites branches dans la langue, & un troiſiéme dans la main droite. Ces animaux ſont d'une Conſtitution extrémement froide : Leur nourriture eſt l'air, que nous reſpirons. Les flegmes ſont leur excrement ; & ce que nous apellons d'ordinaire Rhûme n'eſt autre choſe, qu'un cours de ventre épidemique, auquel ce petit Peuple eſt extrémement ſujet, à cauſe du Climat, ſous lequel il habite. Il n'y a qu'un degré de chaleur extraordinaire, qui puiſſe décramponer ces petites beſtioles, & leur donner la vigueur néceſſaire pour imprimer dans leſdits nerfs capillaires les marques de leurs petites dents pointues. Selon ces mêmes Naturaliſtes, ſi la morſure eſt hexagonale, elle produit la Poeſie : eſt-elle circulaire, elle cauſe l'Eloquence ; &, quand ſa figure eſt conique, elle excite la perſonne, qui en ſent les impreſſions, à ſe perdre en profondes Spéculations ſur les Affaires d'Etat.

Il eſt tems à préſent de décrire en peu de mots l'artifice, par lequel la voix doit être gouvernée, pour la communication & l'augmentation de cet eſpéce d'eſprit, qui eſt le ſujet de tout ce grave diſcours. La choſe eſt de la derniere importance : car, ſans l'art de

donner le ton, & la cadance néceſſaire, à chaque Mot, à chaque Syllabe, à chaque Lettre, toute l'Operation eſt incomplette ; elle manque les organes de l'Auditeur, & elle force l'artiſan lui-même à mille contorſions inefficaces, pour y ſuppléer.

Il faut ſavoir, que, dans le langage ſpirituel, un certain chant, & un certain bourdonnement, tiennent la place qu'occupent, dans le langage humain, le bon-ſens, & la raiſon ; & que, dans les harangues ſanctifiantes, la diſpoſition des termes conforme aux regles de la grammaire n'eſt d'aucune utilité. Toute la Rhetorique y conſiſte dans le choix & dans l'harmonie des ſyllabes ; & l'Orateur s'y doit prendre de la même maniere, qu'un profond Muſicien, qui, pour faire un air ſur des paroles, en change tellement l'ordre, qu'il en fait du Galimatias, avant que d'en faire une chanſon. Auſſi y a-t-il d'habiles gens, qui ſoutiennent, que l'art de produire ce chant ſpirituel n'eſt jamais dans toute ſa perfection, que quand il eſt conduit & dirigé par l'ignorance. Ils pretendent même, que Plutarque s'eſt expliqué là-deſſus d'une maniere enigmatique, en diſant, que les meilleurs inſtrumens de Muſique ſe font d'os d'Ane. Le mot dont il ſe ſert déſigne, ſelon ſa ſignification propre & naturelle, une Machoire, quoique d'autres avancent, que dans ce paſſage il s'agit de l'os pubis. Je ne ſuis pas aſſez temeraire, pour décider d'un point de Critique ſi délicat, & ſi épineux ; & je laiſſe au Lecteur pénétrant à ſuivre l'opinion, qu'il trouvera la plus probable.

Le prémier ingredient, qui doit entrer dans la compoſition de ce chant devot, eſt une grande doze de lumiere interieure. C'eſt-à-dire, en ſtile ordinaire, une vaſte Memoire, richement aſſortie de Phraſes Theologiques, & des Textes les plus myſterieux de l'Ecriture Sainte, appliquez, & digerez, par les Opérations Mecha-

niques, dont j'ai déja fait mention. Les Porteurs de cette lumiere doivent reſſembler parfaitement à ces lanternes faites de feuilles de vieilles Bibles de Geneve, & ſi fort recommandées par le Chevalier Humphry Edwin de Sainte memoire, qui, pendant qu'il étoit Lord Maire, ne négligea rien, pour en introduire l'uſage, ſous prétexte d'accomplir par-là à la Lettre le Texte que voici : Ta Parole eſt une lanterne à mes pieds & une lumiere à mes ſentiers.

Quand on eſt bien & duement fourni de cette proviſion, il ne s'agit plus, comme je l'ai déja inſinué, que d'ajuſter le ton de la voix à chaque parole que l'eſprit dicte, afin qu'elle frape les oreilles de l'Auditoire, par la cadence la plus ſignificative. La force & l'énergie de cette ſorte d'Eloquence ne conſiſte pas, comme dans les Harangues des anciens Orateurs, dans le tour concis & laconnique d'une ſentence, ni dans le nombre harmonieux qu'on ménage à des periodes entieres ; mais, ſe conformant aux roulemens rafinez, & ſavans, de la Muſique moderne, elle s'atache à repandre du pathetique ſur des Lettres, & ſur des Syllabes. Vous voïez ſouvent une ſeule voyelle aracher de profonds ſoupirs des entrailles de tous les Auditeurs : ſouvent la muſique touchante d'une ſeule liquide fait ſanglotter tout un Peuple ; & même on obſerve, que des ſons inarticulez ne produiſent pas des effets d'une moindre force. Quelquefois, un Maître Artiſan ſe mouche le nez avec ſes doits, d'une maniere ſi efficace, qu'il perce l'ame de tous ſes Auditeurs portez à recevoir, avec un reſpect également religieux, les excremens & les productions de ſon cerveau : éternuer, cracher, rotter, défauts ſi marquez de l'Eloquence humaine, ſont les ornemens, les figures, & les fleurs de cette Rhetorique ſpirituelle. C'eſt toûjours le même eſprit, qui ſe communique par-là, à la multitude ; & il n'importe, par quel vehicule il y paſſe.

Ce ſeroit une affaire d'une difficulté qui aprocheroit de l'impoſſible, que d'entreprendre de renfermer les principes de cet Art fameux, dans les bornes de quelques regles convenables. Cependant, je pourrois bien un jour favoriſer le Public de mon Eſſay ſur le jargon devot conſideré Phyſiquement Philoſophiquement, & Muſicalement.

Parmi tous les ſecours, que l'Eſprit tire de la voix, il n'y en a point, qui puiſſe être comparé à l'Art de faire paſſer les ſons par le nez ; Art merveilleux, qui a eu une reception ſi favorable dans le monde, ſous la dénomination de Naſillonnement. L'origine de cette pieuſe inſtitution eſt fort ténébreuſe ; mais, comme j'ai été initié dans ce Myſtere, & qu'on m'a donné permiſſion d'en inſtruire le public, je vais en donner la Relation la plus exacte, qu'il me ſera poſſible.

Cet Art, comme pluſieurs autres inventions celebres, doit ſa naiſſance, ou du moins ſa perfection, au haſard ; mais, il ne laiſſe pas d'être fondé ſur des raiſons très-ſolides, qui l'ont fait fleurir dans toute notre Ile, depuis qu'il a été connu, juſques à préſent. Tout le monde convient, que l'Epoque de ſa naiſſance eſt la décadence des Muſettes, qui, après avoir ſoufert long-tems ſous la perſecution des Freres Spirituels, chancelérent à la fin, & tombérent entiérement avec la Monarchie.

Avant que le Saint Naſillonnement fût encore en réputation, il arriva un jour, qu'un Béat de la premiere Claſſe, s'étant engagé fort avant, parmi les Tabernacles des Méchans ſentit ſon Homme exterieur ému par des agitations violentes & fortement excité méme par l'Homme interieur : Symtome aſſez ordinaire aux Inſpirez modernes ; car, on prétend que l'Eſprit eſt capable de ſe jetter ſur la Chair, comme des guepes affamées ſur la viande crue.

D’autres s’imaginent que l’Eſprit, & la Chair jouent enſemble, ſans diſcontinuer, à porter l’Ane ; & qu’ils font tour à tour tantôt le Cheval, & tantôt le Cavalier. Ils y ajoutent, que quand la Chair monte l’Eſprit, elle eſt armée d’énormes éperons ; & que, lorſque c’eſt ſon tour de porter, elle a la bouche prodigieuſement dure.

Quoi qu’il en ſoit, il arriva, que, par un effet naturel d’une forte Inſpiration, le Béat ſentit ſon Vaiſſeau s’étendre terriblement de tous côtez ; & le tems & le lieu ſe trouvant également peu convenables, pour évaporer l’Eſprit ſuperflu, par en haut, moïennant la lecture, la priere, & la repetition, il fut forcé de lui ouvrir un paſſage d’un autre côté. En un mot, il lutta ſi long-tems contre ſa chair rebelle, qu’il la domta à la fin, & qu’il ſortit victorieux du combat avec des bleſſures glorieuſes. Le Chirurgien vint bientôt à bout de guerir les parties affectées : mais, le mal, chaſſé de ſon poſte, monta dans la tête ; &, ſemblable à un habile Général, qui, battu en raze Campagne, ſe retire avec rapidité vers la Ville capitale, pour y faire tête à l’ennemi, il ſe fortifia tout auprès du cerveau. Voïant qu’on faiſoit des préparatifs pour l’attaquer par le nez, il abatit le pont, boucha le paſſage, & ſe retira dans les conduits les plus reculez du cerveau même.

Or, les Naturaliſtes obſervent, qu’il y a dans les nez humains une eſpece d’Idioſyncraſie, par la vertu de laquelle, plus ils ſont bouchez, & plus la voix ſe delecte à y chercher un paſſage ; tout de même que la muſique ne paſſe par une flute, que lorſque pluſieurs trous en ſont exactement fermez. C’eſt par-là que ce bourdonnement de nez reſſemble parfaitement à celui d’une muſette, & qu’il flatte auſſi agréablement les oreilles Britanniques, que faiſoit jadis le ſon de cet inſtrument diſgracié.

Le Béat en queſtion en fut bientôt convaincu par ſa propre experience ; &, dans l'Operation Mechanique de l'Eſprit, il emploia avec tout le ſuccès imaginable l'heureuſe faculté qu'il venoit d'aquerir. En peu de tems aucune Doctrine ne merita les Epithetes de ſaine, & d'orthodoxe à moins de paſſer par le nez ; bientôt chaque Artiſan ſe mit à copier ce bienheureux original : & ceux, qui ne pouvoient pas atteindre à ce haut degré de Naſillonnement par l'Art ſeul, pouſſez par un noble zèle, eurent recours à la Nature, & imitérent exactement la Sainte Lute du premier Inventeur. C'eſt ainſi, qu'on peut ſoutenir à la Lettre, que les Spiritualiſez ont acquis l'Empire de la Sainteté, par le Naſillonnement d'un animal, comme Darius acquit celui de Perſe, par le Hanniſſement d'un autre. La comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que la Bête Perſienne avoit couvert une Cavalle le jour avant l'élection, & que par-là il avoit atrapé la Faculté de hannir à propos.

Je mettrois ici des bornes à cette Diſſertation auſſi curieuſe qu'importante, ſi je n'étois pas convaincu que tout ce que j'ai avancé ſur ce ſujet doit être de neceſſité defendu, contre une Objection des plus fortes. En ſupoſant vrai tout ce que j'ai dit, on peut ſoutenir que l'Enthouſiaſme artificiel ne ſauroit réüſſir, ſans quelques Diſpoſitions naturelles dans la Conſtitution de certains individus, qui ne ſe trouvent pas dans le temperamment de certains autres.

Cette Objection ne paroit pas entierement deſtituée de ſolidité. Obſervez le geſte, l'action, le mouvement, & la contenance, de quelques Artizans du premier ordre, même dans les circonſtances ordinaires de la vie, vous les prendrez pour une race differente du reſte des créatures humaines. Je dis plus : jettez les yeux ſur les prétendans les plus communs de la Lumiere interieure ; voïez

comme ils ſont ſombres, ténébreux, & ſales en dehors. Ils ſont comme ces Lanternes, qui, plus elles ſont illuminées en dedans, plus elles répandent de la fumée, & plus le dehors en eſt couvert de ſuie, & d'autres matieres fuligineuſes. Pretez l'oreille à leurs diſcours les plus ordinaires, & examinez la maniere, dont ils les prononcent, vous croirez entendre un ancien Oracle, & vous en deviendrez tout auſſi ſavant.

Par ces raiſons, & par d'autres ſemblables, on prétend prouver d'une maniere invincible, qu'une ſource naturelle de l'Eſprit doit précéder l'Art, & occuper déja la tête des Saints, avant qu'ils commencent l'opération. Il y en même qui ſoutiennent, que ce fond naturel n'eſt autre choſe, que la chaleur du zèle, qui fait ſortir l'Eſprit de la lie de l'ignorance, comme de certaines lies on fait tirer d'autres Eſprits, par la chaleur du feu.

Pour placer ce ſujet dans ſon veritable jour, je deduirai ici d'une maniere conciſe toute l'Hiſtoire du Fanatiſme des tems les plus anciens, juſques à l'âge préſent. Si nous y trouvons quelque point fondamental, ſur lequel tous les Profeſſeurs de cet Art merveilleux s'acordent unanimement, je penſe que nous pouvons nous en ſaiſir ſans ſcrupule, & le prendre hardiment, pour la ſemence, ou pour le principe, de l'Eſprit.

C'eſt parmi les Egyptiens, que les Hiſtoires anciennes nous decouvrent les prémieres traces du Fanatiſme. Ils ont inſtitué ces fetes connues dans la Grece ſous les noms d'Orgyes, Panegyres, & Dionyſies. Si elles ont été introduites par Orphée, ou par Melampus, c'eſt ce que nous n'examinerons pas pour le préſent, & que probablement nous n'examinerons pas non plus dans la ſuite. Elles étoient celebrées à l'honneur d'Oſyris, que les Grecs appelloient Dionyſius, & qui eſt le même que Bacchus, ce fameux

Conquerant des Indes. De-là quelques Lecteurs ſuperficiels ont conclu mal-à-propos, qu'il ne s'agiſſoit dans ces ceremonies, que des extravagances d'une troupe de bruïants yvrognes. Mais, c'eſt-là une erreur groſſiere jettée à la tête des hommes, par quelques Auteurs modernes, qui, croïant que l'Antiquité doit être ſaiſie par la queuë, liſent à la maniere des Juifs, en commençant par la fin.

Ces gens, d'un entendement trop litteral, prétendent conquerir tout un Livre, en battant l'eſtrade dans l'Index ; tout comme ſi un Voyageur vouloit nous donner la deſcription d'un Palais dont il n'auroit vu que les privez. Qu'ils ſachent, ces ignorans-là, que lors de l'inſtitution de ces Myſteres, l'uſage qu'on pouvoit tirer du fruit de la vigne n'étoit pas encore connu dans l'Egypte, & que les gens du Païs ne buvoient que de la groſſe bierre, qui a ſervi de boiſſon aux hommes long-tems avant le vin. Cette liqueur, non ſeulement doit ſon origine aux Egyptiens, mais à Oſyris ou Bacchus lui-même, qui, dans ſa ſameuſe expédition, en avoit la recepte dans ſa poche, & la communiquoit genereuſement aux Nations, à meſure qu'il les ſoumettoit à ſon pouvoir.

D'ailleurs, Bacchus ne doit pas avoir été fort ſouvent yvre, parce qu'il étoit l'inventeur de la Mitre, qu'il portoit toûjours auſſi bien que tous ſes compagnons, pour prévenir par-là les vapeurs, & les maux de tête, qui ſuivent d'ordinaire l'uſage exceſſif des liqueurs fortes. C'eſt pour cette raiſon, ſelon quelques Auteurs, que la grande Paillarde, quand elle enyvre les Rois de la Terre de ſa Coupe d'Abomination, ne ſe ſoule pas elle-même, quoiqu'elle ne refuſe jamais de vuider le verre à ſon tour. Elle ſe ſoutient, & elle demeure ferme ſur ſes pieds, par la vertu de ſon triple Diademe.

Quoiqu'il en ſoit, ces fêtes appellées Bacchanales ont été inſtituées en memoire de cette fameuſe expedition de Bacchus, &

toutes les Ceremonies de ces fetes en étoient autant de Symboles, & d'Images. Il eſt clair par conſequent, que les Rites fanatiques de ces Bacchanales, au lieu d'être mis ſur le compte de la vigne, doivent être attribuez à une ſource plus profonde, & plus difficile à déterrer.

Pour y réuſſir, il eſt bon de prendre garde à quelques circonſtances de ces fameux Myſteres, il faut remarquer d'abord, que, dans ces Proceſſions cérémonielles, il y avoit un mélange confus des deux Sexes, qui affectoient de courir enſemble par les montagnes, & par les deferts. Ils étoient couronnez de Guirlandes faites de Lierre & de Pampre, emblèmes de l'union & de l'atachement, & quelquefois auſſi de branches de ſapin, proche parent du Therebinthe ſi reconnu par ſa chaleur. Ils imitoient les Satyres, ils avoient des Boucs à leur ſuite, & ils montoient des Anes, qui ſont tous des drôles renommez pour leurs talens en matiere de galanterie. Au lieu de drapeaux, ils portoient certaines machines très-curieuſes, dreſſées au haut de quelques perches, & très-ſemblables aux Armes du Dieu des Jardins, avec leurs dépendances. C'étoient autant d'ombres, ou de figures, de tout le Myſtere amoureux, ou bien autant de trophées érigés par le beau Sexe en memoire de ſes triomphes. Une autre circonſtance plus remarquable encore, c'eſt que dans une certaine Ville de l'Attique, toute la Ceremonie ſe dépouilloit de tout ce qu'elle avoit d'emblematique, & de figuré. On les celebroit in puris naturalibus ; & les Pelerins ne s'arrangeoient pas en differentes bandes, mais en differens couples.

On peut tirer la même concluſion de la Mort d'Orphée, un des Fondateurs de ces Rites, qui fut dechiré par les Femmes, parce qu'il refuſoit de leur communiquer ſes Orgyes, oui, comme diſent

les autres, parce qu'il s'étoit privé des témoins des plaiſirs qu'il avoit goutez avec ſa Femme, pouſſé à cette inhumanité par la douleur de l'avoir perdue.

Sans m'arrêter plus long-tems aux Fanatiques du Paganiſme, je remarque rai, que les premiers Euthouſiaſtes de diſtinction, qu'on a trouvez parmi les Chrétiens, ont été ces Sectes nombreuſes d'Hérétiques, qui ont paru dans les cinq premiers siécles, depuis Simon le Magicien, juſqu'à Eutichès. J'ai raſſemblé leurs Syſtêmes differens par le travail d'une lecture infinie ; &, en les comparant avec ceux qui ont ſuivi leurs traces dans les tems plus modernes, je trouve que les irregularitez & les extravagances même de l'Eſprit humain ont leurs bornes, & que s'éloignant les uns des autres dans la plûpart de leurs reveries, ils ne laiſſent pas de ſe rencontrer dans un point capital, ſavoir la Communauté des Femmes. Pluſieurs de leurs idées ſe ſont toûjours abouties-là ; & il y a dans tous leurs Syſtêmes quelques articles, qui tendent à établir cette agréable confuſion.

Les derniers Fanatiques de marque furent ceux, qui ſe leverent en Allemagne comme des Champignons, peu de tems après la Réformation de Luther. Tels furent Jean de Leyden, David George, Adam Neuſer, & pluſieurs autres dont les Viſions & les Revelations ſe terminoient toutes à la liberté de mener chacun avec ſoi une demi-douzaine de Femmes-Sœurs, & à faire de cette pratique une partie eſſentielle de leur Syſtême.

La vie humaine eſt une navigation perpetuelle : &, ſi nous voulons que nos Vaiſſeaux paſſent en ſureté, au travers des vagues & des tempêtes de ce monde orageux, orageux, il faut de neceſſité faire une bonne proviſion de ce qu'on appelle, en langage devot,

la Chair ; comme les Mariniers, qui ont à faire un Voyage de long cours, ſe fourniſſent d'une ample quantité de Bœuf ſalé.

Je laiſſe-là les Mahometans, & d'autres, qui pourroient donner une nouvelle force à mon Argument, & je paſſe encore ſous ſilence pluſieurs ſubidiviſions de Sectes parmi nous, comme la Famille de l'Amour, les doux Chantres d'Iſrael, & d'autres. Il me ſuffit du court Examen que je viens de faire des principales Sectes de Fanatiques anciennes, & modernes, pour conclure, du point de doctrine fondamental, dans lequel ils ſe ſont tous acordez unanimement, que le principe ou la ſemence des viſions, touchant les matieres inviſibles, a toujours été d'une nature corporelle : auſſi les plus profonds Chymiſtes nous aſſeurent, que les Eſprits les plus forts peuvent être tirez de la chair humaine. D'ailleurs, la moëlle ſpinale n'étant autre choſe que la continuation du cerveau, doit de neceſſité faire une communication fort libre entre les facultez ſuperieures & inferieures de l'homme ; & par-là l'éguillon dans la Chair peut devenir un éperon pour animer l'Eſprit.

Ajoûtons à toutes ces veritez inconteſtables, que tous les Medecins conviennent, que rien n'affecte d'avantage le cerveau, que les Eſprits amoureux détournez de leur Cours ordinaire, & renvoïez vers la tête ; & qu'ils y cauſent ſouvent la Frénéſie, & la Fureur.

Un illuſtre Membre de la Faculté m'aſſeura un jour, que, quand les Quakres commencérent à paroitre dans notre Ile, il lui vint des Patiens Feminins en foule, toutes très-propres à ocuper les petites Maiſons de Cythere. Il n'y a rien-là d'étonnant : en general, il n'y a point de perſonnes d'une complexion plus amoureuſe, que les Dévots viſionnaires de l'un & de l'autre Sexe. Le Zêle emprunte ſa chaleur bien ſouvent de la même cauſe, que

l'Amour ; &, de la Tendreſſe fraternelle, à la Galanterie il n'y a que la main. Il eſt certain même, que rien ne reſſemble mieux à la conduite des Spiritualiſés, que le procedé des Amans. Le commencement de la Galanterie conſiſte d'ordinaire dans une maniere devote de tourner les yeux ; le ton des amants eſt un eſpece de chant plantif entrecoupé, par intervalles bien compaſſez, de ſoupirs & de gemiſſemens. Leur Stile eſt un Galimatias éloquent, un tas de paroles confuſes, & très-ſujettes à la repetition. Ce ſont-là certainement les manieres les plus propres à gagner les cœurs des Femmes ; & tout le monde conviendra je croi, que les Béats les ſavent emploïer avec plus de dexterité, que les Galans les plus ſtilez à conter fleurettes au beau Sexe.

Si, après tant de demonſtrations d'une force invincible, quelqu'un eſt encore aſſez ſtupide, pour douter de ma Theſe, je lui dirai, que je ſuis informé moi-même par quelques Freres Sanguins de la premiere Sainteté, qu'il leur eſt arrivé frequemment, dans le plus haut degré de leur orgaſme ſpirituel, de....., & de ſentir auſſitôt que l'eſprit s'affoibliſſoit avec les nerfs ; ce qui les forçoit à ſe hâter de conclure leurs diſcours.

Cette experience eſt encore confirmée par le penchant merveilleux, & ſurprenant, que tout le beau Sexe en général a pour les Prédicateurs fanatiques, quelque deſagréables qu'ils puiſſent être dans leur figure, & dans leurs airs. On ſuppoſe d'ordinaire, que cette eſpece de tendreſſe n'eſt fondée, que ſur des vuës purement ſpirituelles, ſans aucun mélange de la Chair : mais, mille petits accidens ſont capables de prouver le contraire ; & je ſuis perſuadé quant à moi, que les Femmes jugent des talens des Hommes par certaines marques caracteriſtiques dont nous n'avons pas la moindre idée nous mêmes, nous autres mâles.

Sans aller à la recherche des cauſes de cette habileté dans le beau Sexe, je conclurai de toutes mes preuves précedentes, que les Intrigues ſpirituelles finiſſent généralement comme toutes les autres ; & que la Tendreſſe devote, quoi qu'elle pouſſe quelque branches vers le Ciel, ne laiſſe pas d'avoir ſa racine dans la terre. Une contemplation trop forte n'eſt pas l'affaire de la chair & du ſang : elle a beau s'atacher à l'eſprit ; en peu de tems, elle eſt obligée de lâcher priſe, & de tomber dans la matiere. Ceux qui s'aiment, ſous prétexte d'un Commerce ſpirituel qui n'a que le Ciel en vuë, ne ſont qu'une Secte de Platoniques, qui croient voir le Firmament & les Etoiles dans les yeux des Belles, ſans ſonger ſeulement à des Vuës plus baſſes. Mais, le même puits s'ouvre ſous la ſublimité d'Eſprit des uns & des autres : ils repreſentent parfaitement bien ce Philoſophe, qui, pendant que ſes yeux & ſon eſprit étoient fixez ſur des Conſtellations, fut entrainé dans une foſſe par la peſanteur de ce qu'il avoit de materiel.

Je m'étendrois d'avantage ſur cette partie de mon Sujet ; mais, la Poſte va partir, & je ſuis contraint de mettre des bornes à ma Lettre. Je ſuis, &c.

Je vous prie de brûler cette Lette dès que vous l'aurez lue.

Et de péché mortel traitent chaque perruque.

Cependant, pour défendre une tête chenue contre les injures de l'air, il faut quelque Couvre-chef ; & ils en trouvent un fort bon & fort devot dans une Calotte double.

## Tome 2 · 02

RECIT

VERITABLE, ET EXACT,

D'UNE

BATAILLE

ENTRE LES LIVRES

ANCIENS ET MODERNES,

DONNÉE VENDREDI PASSE

DANS LA

BIBLIOTHEQUE

DE

ST. JAMES.

L E Diſcours ſuivant eſt inconteſtablement du même Auteur, que les Ouvrages qui précedent : & il a vu le jour pour la prémiere fois à peu près dans le même tems que les autres ; je veux dire l'an 1697, lorſque la fameuſe Diſpute ſur les Anciens, & ſur les Modernes, étoit dans ſon plus haut point de chaleur. Cette Controverſe tira ſon Origine d'un Eſſay du Chevalier Guillaume Temple ſur ce ſujet. M. Wotton y répondit, & le fameux M. Bentley ajoûta à cette Réponſe un Appendix, dans lequel il s'efforce de décrediter Æſope & Phalaris, que le Chevalier avoit extrémement louez dans ſon Eſſay. Cet Appendix ſe jette avec fureur ſur une

nouvelle Edition de Phalaris, publiée par Monſieur Charles Boyle, à préſent Comte d'Orery, qui refuta le Docteur vertement, mais avec beaucoup d'Eſprit & d'Erudition. M. Bentley riſpoſta par un grand Volume, où le Chevalier ne fut pas épargné, non plus qu'il l'avoit été par la Diſſertation du Sieur Wotton.

Tout le monde ſavant & poli fut offenſé de voir un homme du Caractere du Chevalier Temple traité avec tant de rudeſſe, de ces deux Champions des Modernes, ſans jamais avoir reçu la moindre offenſe de cet homme illuſtre ; & l'on ſouhaita ardemment, que quelque bonne plume les fit répentir de leur groſſiereté. Notre Auteur l'entreprit, & l'éxécuta avec tout le ſuccès imaginable.

Il nous dit que les Livres de la Bibliotheque de St. James, ſe conſiderant comme parties extrémement intereſſées dans cette Diſpute, entreprirent eux-mêmes de la décider par le ſort des armes, & qu'ils en vinrent à une Bataille déciſive. Il en décrit pluſieurs Particularitez ; mais, malheureuſement, le Manuſcrit, n'importe par quel accident, eſt tellement gâté, qu'il y a pluſieurs Lacunes conſiderables, & que le Lecteur curieux ne ſauroit aprendre pour quel parti la Victoire s'étoit déclarée.

Je ſuis obligé en conſcience d'avertir ici le Public, que tout ce qui ſe dit ici doit être apliqué, dans le ſens le plus litéral, au Caractere des Livres, dont il s'agit, & non pas à celui de leurs Auteurs. Quand, par exemple, il eſt parlé de Virgile, il ne faut pas entendre par-là le fameux Poëte, qui a porté ce Nom ; mais, uniquement, certaines feuilles de Papier reliées, qui contiennent ſes Ouvrages. Le But de l'Auteur n'eſt que de perſonaliſer les Livres, & de les faire agir d'une maniere conforme au tour d'Eſprit qu'on y trouve.

L A Satyre eſt une eſpece de Miroir, où l'on voit les viſages de tout le monde, ſans y découvrir ſes propres traits ; c'eſt-là la raiſon principale de la reception favorable, qu'elle rencontre, dans le monde, & du peu de chagrin, qu'elle y donne à ceux-là même, qui en ſont les objets. Si ce que je donne ici au public n'a pas le même heureux ſort, contre la regle generale, je m'en mettrai fort peu en peine. J'ai appris par une longue experience, qu'il n'y a pas de grands inconveniens à craindre, de la part de certains genies, tels que ceux que j'ataque ici. La colere & la fureur, quoi qu'elles ajoutent de nouvelles forces au corps, ne font qu'affoiblir l'Eſprit & rendre tous ſes efforts vains, & inutiles.

Il y a tel cerveau, qui ne ſauroit, pour ainſi dire, être écrémé, qu'une ſeule fois ; ſon proprietaire fait bien d'aſſembler cette heureuſe créme avec ſoin, & de l'emploïer avec economie ; mais, qu'il ne ſe hazarde pas à l'éxpoſer aux coups de fouet de plus habiles gens que lui, s'il ne veut pas qu'elle tourne toute en impertinences, Sans qu'il ait le moindre moïen d'y ſupléer de nouveau.

L'eſprit, ſans l'érudition, n'eſt effectivement qu'une eſpece de créme, qu'une ſeule nuit peut faire ſurnager ſur la ſuperficie du cerveau ; mais, fouettée par une main habile elle ſe met bientôt entierement en vent & en écume, ſous laquelle, il n'y a que du petit lait, qui n'eſt bon qu'à être jetté aux cochons.

Luſieurs Livres, remplis de Philoſophie & de Morale, débitent gravement, que la Guerre eſt l'Enfant de l'Orgueil, & que l'Orgueil eſt celui de la Richeſſe. On peut en quelque ſorte ſouſcrire à la prémiere partie de cette Propoſition ſententieuſe ; mais, la ſeconde eſt certainement très-contraire à l'expérience. L'Orgueil eſt apparenté de près au Beſoin, & à la Mendicité, tant du coté paternel, que du coté maternel : &, pour parler naturellement, la

Guerre s'excite rarement parmi les gens, qui croïent avoir tout ce qu'il leur faut ; elle étend d'ordinaire ſa courſe du Nord vers le Sud, c'eſt-à-dire, de la Pauvreté vers l'Abondance.

Les ſources les plus anciennes, & les plus naturelles, des querelles, & des combats, ſont l'incontinence, & l'avarice, qu'on peut apeller Sœurs de l'orgueil, & qui ſont ſans contredit Filles du beſoin. Pour parler ici le langage des Auteurs Politiques, on peut obſerver dans la République des Chiens, qui paroît être originairement une Democratie, que tout l'Etat eſt en pleine Paix après un bon diner, & que la Guerre Civile s'y allume dès qu'il arrive qu'un Os ſucculant, & de bonne taille, eſt ſaiſi par quelque Chien à grand Collier. S'il en fait part à quelques-uns de ſes Camarades, le Gouvernement ſe change en Oligarchie ; &, s'il garde tout le butin pour lui ſeul, il introduit le Deſpotiſme, ou la Tyrannie.

On peut faire la même remarque ſur les diſſenſions qui ſe levent parmi eux à l'occaſion de quelque belle du quartier, que la nature porte à la propagation de l'Eſpece. Dans un cas ſi délicat, il n'eſt pas poſſible d'établir le moindre titre de poſſeſſion ; & il vaut mieux ſoutenir, que tous les chiens voiſins ont ſur elle des prétentions également bien fondées ; ce qui excite parmi tous les rivaux tant de ſoupçons, & une ſi grande jalouſie, que la République Canine de toute cette ruë eſt reduite à un état de Guerre ouverte, où chaque citoïen a tout à craindre de tous les autres. Ces troubles & cette émeute dure, juſqu'à ce qu'un membre de cette Societé, plus heureux, plus brave, ou plus fin, que les autres, ſaiſiſſe la proie, & en faſſe ſes Choux gras ; ce qui attire à ce galant favori la jalouſie & les grogneries de tous les amans diſgraciez.

Si nous jettons les yeux ſur de pareilles Républiques engagées dans une Guerre étrangere, offenſive, ou défenſive, nous y décou-

vrirons les mêmes motifs ; la pauvreté ou le beſoin réel ou imaginaire, car c'eſt la même choſe par raport aux effets, y influë toûjours, tout autant que l'orgueil, du moins du coté de l'aggreſſeur.

Si l'on veut bien apliquer ce Syſtême à un Etat intelligent, ou République de Lettres, on découvrira bientôt la ſource de la Guerre, qu'on pouſſe à préſent avec tant de vigueur de coté & d'autre ; & l'on pourra juger ſans peine, quel parti a la cauſe la plus juſte. Il eſt vrai que la victoire ne panche pas toûjours du même coté que la juſtice :

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Et il eſt difficile de deviner, juſqu'à préſent, à quoi aboutiront tant de cruels combats. Chaque parti voit à ſa tête des Chefs tellement animez, & les prétenſions reciproques ſont ſi exorbitantes, qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre ouverture d'accommodement.

Le ſujet de la querelle n'eſt autre choſe qu'un terrain de petite étenduë, ſitué ſur une des collines du Parnaſſe. Celle, qui eſt la plus ſpacieuſe, & la plus haute, a été de tems immemorial dans la poſſeſſion de certaines gens nommez les Anciens ; & la plus baſſe eſt poſſedée par ceux, qui prennent le titre de Modernes. Ces derniers, mécontens du poſte, qu'ils ocupoient, s'aviſérent un jour d'envoïer des Ambaſſadeurs aux Anciens, pour ſe plaindre, comme d'un grief conſiderable, de ce que la hauteur de la partie du Parnaſſe ocupée par leurs voiſins, leur bornoit la vuë, principalement du coté de l'Eſt. Pour éviter tout ſujet de querelle, ils leur propoſérent cette alternative gracieuſe ; ou de déloger de cette colline élevée, & de ſe tranſporter, avec tous leurs effets, ſur le coupeau le plus bas, que les Modernes leur cederoient avec

plaiſir ; ou bien, de permettre auxdits Modernes, de venir avec des pelles & des beches, pour abaiſſer la colline la plus élevée comme ils le trouveroient à propos.

Les Anciens répondirent aux Ambaſſadeurs, qu'ils ne s'étoient attendus à rien moins, qu'à une pareille propoſition de la part d'une Colonie, à qui, par pure grace, ils avoient donné la liberté de s'établir dans leur voiſinage ; que rien n'étoit plus abſurde, que de prétendre, qu'ils délogeaſſent d'un endroit, qui avoit été la Patrie de leurs Ancêtres, depuis la naiſſance du monde ; & que ſi la hauteur de leur colline bornoit trop la vuë des Modernes, c'étoit un inconvenient, où ils ne pouvoient pas rémedier ; mais, que leſdits Modernes devoient conſidérer, qu'ils en étoient ſuffiſamment dédommagez par l'ombre dont cette même hauteur les favoriſoit. Que pour ce qui régardoit l'offre, qu'ils faiſoient d'abaiſſer le coupeau, dont la hauteur leur étoit importune, il y avoit de la folie & de l'ignorance à le propoſer, puiſque toute cette colline étoit d'un roc ſi dur, qu'ils ne feroient qu'y uſer en vain leurs outils, & leurs forces ; que par conſéquent les Modernes feroient mieux de ſonger à élever leur propre terrain ; & que tout le Peuple des Anciens ne le permettroit pas ſeulement, mais qu'il s'offroit à y contribuer de tout ſon pouvoir.

Cet expédient fut rejetté avec beaucoup de mépris par les Modernes, qui continuoient toujours à inſiſter ſur leur alternative, que les Anciens n'avoient garde d'accepter.

Là-deſſus, on en vint à une rupture ouverte, ſuivie d'une Guerre cruelle & opiniâtre, ſoutenue, du coté des Anciens, par la valeur des chefs, & par le ſecours de quelques braves Alliez ; &, du coté des Modernes, par la ſuperiorité du nombre, qui, par des recrues continuelles, réparoit en moins de rien les pertes, qu'ils

ſoufroient dans les combats. Peu de jours ſe paſſent, qu'il n'y ait quelque rencontre ; & deja on a répandu des ruiſſeaux entiers d'Encre, qui n'ont fait qu'augmenter l'aigreur & l'animoſité des deux partis.

Je ſuis obligé d'avertir ici le Lecteur, que ce qui ſert de fleches & de javelots dans les Combats ſavans, c'eſt cet Encre, qu'on fait ſortir avec violence de certaines machines nommées Plumes, qui ſont lancées ſur l'ennemi, par les Heros des deux Armées, avec force, & avec adreſſe ; ce qui fait reſſembler leurs Batailles aux Combats des Porc-Epics.

Cette liqueur dangereuſe a été compoſee, par l'Ingenieur qui l'inventa, de deux ingrédiens, de Noix de Galle & de Couperoſe, qui, par leur amertume, & leur venin, ſont convenables au caractere des Combattans & propres à enflammer leur Bible & leur Animoſité.

C'étoit une coutume, parmi les Grecs, après un combat, dont la victoire pouvoit en quelque ſorte paſſer pour douteuſe, de dreſſer des trophées, de coté, & d'autre ; ceux, qui avoient réellement eu le deſſous, vouloient bien faire cette dépenſe, auſſi bien que les vainqueurs, pour ne pas abatre le courage de leur parti. Il y avoit dans cette coutume quelque choſe de ſi noble, & de ſi prudent, qu'on l'a fait revivre depuis peu, & qu'on en a fait un Article important de l'Art militaire.

Nos Savans guerriers ont trouvé bon de l'adopter, & d'y rafiner encore. Après une diſpute opiniatre & ſanglante, chaque parti dreſſe des trophées à ſa prétendue victoire, avec de magnifiques inſcriptions contenant les preuves de la juſtice de ſa cauſe, avec un recit fidelle & impartial de la Bataille, & de toutes les particu-

laritez, qui doivent le faire paſſer pour vainqueur. Les trophées de ceux, qui ont été batus, ſont toujours les plus pompeux, & les plus chargez d'oſtentation. On leur donne les titres d'Argumens, de Diſputes, de Conſiderations briéres, de Reponſes, de Repliques, de Remarques, de Reflexions, d'Objections, & de Refutations. On les érige en Original, & quelquefois auſſi en Abrégé dans toutes les Places publiques, pour les expoſer à la curioſité & à l'admiration de tous ceux qui paſſent. De-là les principaux, & les plus grands, ſont tranſportez dans certains Magazins qu'on apelle Bibliotheques, où on leur aſſigne un quartier à part, dans lequel ils commencent à briller ſous le Nom de Livres de Controverſes.

Ces Livres conſervent, d'une maniere preſque miraculeuſe, le Caractere & l'Eſprit, qui a animé les Heros eux-mêmes, pendant qu'ils étoient en vie ; ſoit que l'ame de ces Guerriers s'y vienne loger après leur mort, par une Metampſicoſe aſſez naturelle, comme c'eſt l'opinion la plus generalement reçûë ; ſoit qu'il arrive dans les Bibliotheques ce qui eſt ordinaire dans les autres Cimetieres, où l'on prétend qu'un certain Eſprit, ou une certaine Ombre, rode autour du Monument, juſqu'à ce que le Cadavre ſoit entierement réduit en pouſſiere.

Ces Eſprits, qui hantent les Bibliotheques, ſont généralement d'un naturel fort inquiet : &, ſur-tout, ceux, qui appartiennent aux livres de controverſes, ſont d'une violence, & d'une fougue ſi épouvantable, que les Bibliothecaires ſont obligez de les releguer dans quelque coin à part ; la prudence de nos Ancêtres eſt allé même juſqu'à les lier de Chaines de fer, pour empêcher leurs violences, & pour les forcer à la Paix. Voici le motif qui leur inſpira cette penſée ſalutaire. Dès que les Ouvrages de Scot parurent dans le monde, on les plaça dans une certaine Bibliotheque très-

fameuſe, & on leur aſſigna leur quartier ; mais, à peine cet Auteur fut-il établi dans ce ſéjour, qu'il alla faire une viſite à ſon Maitre Ariſtote. Après les complimens ordinaires ils firent une Conſpiration contre Platon qu'ils réſolurent de ſaiſir par force, & d'aracher du poſte qu'il avoit ocupé parmi les Theologiens, depuis plus de huit cens ans, ſans avoir jamais été troublé dans cette poſſeſſion.

L'entrepriſe réüſſit ; &, depuis ce tems-là, ces Uſurpateurs ont joui paiſiblement du fruit de leur crime ; mais, pour empêcher de pareilles violences à l'avenir, on prit la reſolution d'enchainer tous les Ouvrages Polemiques d'une taille un peu au-deſſus de la médiocre.

Par cet expédient, la Paix auroit pu être maintenue dans les Bibliotheques, s'il ne s'étoit pas levé depuis peu une nouvelle eſpece de livres de controverſe, animez de l'eſprit le plus brouillon, à cauſe de la diſpute ſuſdite entre les Savans touchant la colline la plus élevée du Parnaſſe.

Je me ſouviens, que lorſque ces Ouvrages furent admis dans les Bibliotheques publiques, je dis à pluſieurs perſonnes intereſſées dans cette affaire, que j'étois perſuadé, qu'ils exciteroient des troubles, de quelque coté qu'on les placât, à moins qu'on ne le prevint, avec tout le ſoin imaginable. Mon avis étoit qu'on enchainât enſemble les chefs de chaque parti, afin que par ce mélange leurs exhalaiſons malignes s'émouſſaſſent, & ſe détruiſiſſent à la fin, ſans nuire à perſonne ; comme on voit des poiſons d'une differente nature perdre leurs forces, quand on les mêle enſemble. Je ne fus, dans cette occaſion, ni faux Prophete, ni mauvais Conſeiller ; & ce n'eſt que faute de cette précaution, que s'eſt donnée Vendredi paſſé cette terrible Bataille, entre les Anciens & les Modernes, dans la Bibliotheque de Sa Majeſté.

Ce combat eſt devenu le ſujet general de toutes les converſations de la Ville ; & comme on eſt dans une impatience extraordinaire d'en ſavoir toutes les particularitez, me trouvant les qualitez requiſes à un bon Hiſtorien, & n'étant aux gages d'aucun des partis, je me ſuis laiſſé aller à l'importunité de quelques Amis très-conſiderables & j'ai reſolu d'en faire un Recit exact & impartial.

Le Chatelain de la Bibliotheque Roïale, un Chevalier renommé par ſa grande valeur, & ſur-tout par ſa politeſſe, & par ſes belles manieres, s'étoit declaré pour les Modernes, & en avoit été un des plus fiers champions. Dans une Eſcarmouche, qui étoit arrivée ſur le Parnaſſe, il avoit fait vœu de terraſſer de ſes propres mains deux chefs du parti oppoſé, qui gardoient un défilé au haut du roc : mais, en s'efforçant de grimper juſque-là, il avoit été extrémement traverſé par ſa Peſanteur, & par ſa Force centripete ; qualité fort ordinaire parmi ceux, qui ont embraſſé le parti des Modernes.

Comme ils ont la tête fort legere, ils ont une grande vivacité dans leurs ſpeculations. Il n'y a rien de ſi élevé, où ils ne s'imaginent pouvoir atteindre ſans peine ; mais, quand ils veulent mettre leurs ſpeculations en pratique, ils ſentent un poids extraordinaire autour de leur talons, & de toutes les parties inférieures de leur corps.

Aïant manqué de cette maniere un deſſein ſi glorieux, le Heros diſgracié de la fortune, en eut une rancune prodigieuſe contre les Anciens. Il ne négligea rien pour en donner des marques, en plaçant dans les apartemens les plus magnifiques du Château les Ouvrages de leurs Adverſaires, dans le tems que tout Livre, qui oſoit ſe déclarer fauteur des Anciens, étoit enterré tout vif dans quelque reduit obſcur, & menacé d'être jetté par les fenêtres, dès

qu'il donneroit la moindre marque d'être mécontent d'un traitement ſi inhumain.

Il arriva environ le même tems, que parmi tous les Livres de cette fameuſe Bibliotheque il regnoit une grande confuſion de rang, dont on donnoit pluſieurs raiſons differentes. Quelques-uns l'attribuoient à une bonne quantité de pouſſiere ſavante, qu'un tourbillon de vent avoit enlevé d'une planche remplie de Modernes, & jettée dans les yeux du Seigneur Chatelain.

D'autres aſſeuroient, qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'éplucher les vers des Auteurs Scolaſtiques, & de les manger tout en vie à ſon déjeuner ; & que, par malheur, quelques-uns de ces inſectes s'étoient gliſſez dans ſa ratte, dans le tems que d'autres étoient montez dans ſon cerveau : ce qui ne pouvoit que cauſer de grands troubles dans l'une & dans l'autre de ces parties. Il y en avoit enfin, qui ſoutenoient, qu'à force de ſe promener dans les ténébres, par les Galeries de la Bibliotheque, il en avoit abſolument oublié la ſituation ; & que, par-là, quand il s'agiſſoit de remettre les Livres dans leurs niches, il étoit ſujet à ſe méprendre, & à placer DesCartes à côté d'Ariſtote. C'eſt ainſi que le pauvre Platon ſe trouvoit entre Hobbes, & entre l'Hiſtoire des ſept Sages ; & que Virgile avoit, pour plus proches voiſins, Dryden d'un côté, & Withers de l'autre.

Les affaires ſe trouvant dans cette ſituation, les Livres, qui s'étoient déclarez les patrons des Modernes, choiſirent un d'entr'eux pour faire le tour de la Bibliotheque, afin d'examiner le nombre & la force de ceux de leur parti.

Le Deputé s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup d'adreſſe, & aporta avec lui une liſte de tous leurs Partiſans qui

étoient en état de porter les armes. Ils étoient en tout cinquante mille, la plûpart Chevaux-legers, Infanterie peſamment Armée, & Troupes Mercenaires. Il eſt vrai que les Fantaſſins avoient d'aſſez mauvaiſes armes, & de plus mauvais habits. Les Cavaliers étoient d'une grande taille, mais ſans vigueur, & ſans feu, excepté quelques-uns, qui étoient devenus d'aſſez bons Guerriers, en voïageant parmi les Anciens.

Tout étoit alors dans une grande criſe. La Diſcorde, qui poſe ſes pieds à terre, & qui leve ſon front juſques dans les Cieux, s'étoit ſaiſi du cœur des Heros ; le ſang leur bouillonnoit dans les veines, & leur haine commença à éclater par des invectives.

Dans ces circonſtances, un Ancien, ſe trouvant tout ſeul de ſon parti ſur une planche, qui ſe courboit ſous les Modernes, offrit avec beaucoup de moderation, de plaider la cauſe de ſon parti, & de faire voir par de bonnes preuves, qu'il méritoit le premier rang, par ſa longue poſſeſſion, par la prudence de ſa conduite, par ſon antiquité, & ſur-tout, par les bienfaits, dont il avoit comblé les Modernes. Les autres niérent hardiment toutes ces propoſitions : ils s'étonnerent ſur-tout de ce que les Anciens oſoient inſiſter ſur leur Antiquité, pendant qu'il étoit de la derniere évidence, que c'étoient préciſement les Modernes, qui étoient les plus anciens. D'ailleurs, continuerent-ils, vous avez grand tort de parler des obligations, que nous avons à ceux de votre parti. Il eſt vrai que nous ſommes informez, que quelques-uns, d'entre nous, ont été aſſez lâches, pour vous emprunter leur ſubſiſtance ; mais les autres, qui ſont le plus grand nombre ſans comparaiſon, & ſur-tout nous autres Anglois & François, nous ſommes ſi éloignez d'imiter un exemple ſi honteux qu'à peine avons-nous eu jamais un quart d'heure de converſation avec vous autres. Nos Chevaux

ſont nourris dans nos propres haras, nos armes ſortent de nos propres forges, & c'est à notre propre adreſſe, que nous devons l'étoffe & la façon de nos habits. Par haſard, Platon ſe trouva ſur la planche voiſine ; & voïant que ceux, qui venoient de parler, étoient tout en guenilles, comme je l'ai tantôt inſinué, que leurs Chevaux, n'étoient que des haridelles que leurs Armes n'étoient que de bois pourri ; & que la rouille couvroit leurs cuiraſſes d'un bout à l'autre ; il ſe mit à rire : &, prenant cet air ironique qu'il avoit herité de Socrate, il jura par le Génie de ſon Maître, qu'il étoit de leur ſentiment.

Les Modernes ne s'étoient pas conduits, dans leurs brigues, avec allez de ſecret, pour en dérober la connoiſſance à leurs adverſaires. Ceux, qui avoient commencé la querelle, en voulant diſputer le rang aux Anciens, avoient parlé ſi haut d'en venir à une Bataille, que Temple l'ayant entendu en avoit averti ſes bons Amis, qui là-deſſus raſſemblerent leurs forces diſperſées, dans l'intention d'agir défenſivement ; ce qui fit deſerter pluſieurs Modernes, & entre autres Temple lui-même, pour ſe ranger ſous les Etendarts des Anciens. Il avoit été élevé parmi eux, & les habitudes, qu'il avoit contractées avec leurs chefs, avoient établi entre eux & lui un Commerce d'amitié étroite. Auſſi leur rendit-il dans cette célébre action des ſervices ſignalez.

Dans ces entrefaites, il arriva par haſard un Accident très-remarquable. Au haut d'une grande Fenetre vivoit une certaine Araignée enflée juſqu'à la premiere grandeur, par la deſtruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles étoient répanduës devant la porte de ſon Palais, comme les os de pluſieurs corps humains déchirez ſont étalez devant la caverne de quelque Geant. Les Avenues de ſon Château étoient toutes fortifiées à la

moderne, & renduës de difficile aproche, par un grand nombre de Piquets, & de Paliſſades. Après avoir paſſé par differentes Cours, on venoit au centre de la Citadelle, où l'on voïoit l'Heroïne elle-même dans ſon apartement, dont les fenêtres répondoient à chaque avenuë, & où il y avoit force portes, par leſquelles elle pouvoit faire des ſorties, pour aller à la petite Guerre, ou pour repouſſer ſes ennemis.

Dans cette demeure, elle avoit vécu long-tems au milieu de la Paix & de l'Abondance, ſans avoir rien à craindre des attaques des hyrondelles, & des balais. Elle étoit encore dans cette agréable ſituation, quand l'aveugle Fortune conduiſit de ce côté-là le vol d'une Abeille, qui, voïant une vitre caſſée offrir une ouverture à ſa curioſité, ſe gliſſa dans l'apartement, &, après l'avoir traverſé pluſieurs fois d'un bout à l'autre, ſe percha par haſard ſur un Ouvrage de dehors de la Citadelle que je viens de dépeindre. Le foible édifice pliant ſous ce poids ſuperieur fut ébranlé juſqu'aux fondemens. Trois fois l'Abeille emploïa toutes ſes forces pour ſe fraïer un paſſage, & trois fois le Château menaça de crouler ſur ſa baze. L'Araignée, qui étoit placée dans le centre, ſentant ces terribles ſecouſſes, s'imagina que l'Univers alloit rentrer dans le Cahos, ou que Lucifier, avec toutes ſes Legions, étoit venu pour vanger le meurtre de tant de milliers de Couſins, & de Mouches, qui, par les maux qu'ils cauſent à la race humaine, peuvent fort bien paſſer pour ſes Amis & ſes Alliez.

La guerriere ne laiſſa pas de ramaſſer tout ſon courage, & de ſortir vaillamment de ſon apartement, pour aller à la rencontre de ſa deſtinée ; mais, l'ennemi étoit déja bien loin : l'Abeille s'étant enfin tirée de ce labyrinthe, s'étoit poſtée à quelque diſtance delà, ocupée à ſe débaraſſer les ailes des reſtes du piége qu'elle avoit

briſé, & dont elle avoit emporté une grande partie. L'Araignée étoit ſortie cependant de ſa niche, &, voïant le déſordre & les ruines de ſes fortifications, penſa perdre l'Eſprit. Elle ſe mit à renier avec beaucoup d'Emphaze, & fut ſur le point de créver à force d'enfler ſa bedaine. Jettant à la fin les yeux ſur l'Abeille, & devinant la cauſe par l'effet, comme une perſonne d'une grande Sageſſe : La peſte t'étouffe, dit-elle, double Fille de Chiénne ; c'eſt toi aparemment qui a cauſé ici tout ce Diable de fracas. Ne pouvois-tu pas voir où tu allois, impertinente étourdie, que tu ès ? Crois-tu que je n'ai rien à faire qu'à reparer tes ſottiſes ? Tout doucement, tout doucement, ma grande Amie, répondit l'Abeille qui étoient déja netoïée, & que la ſatisfaction de s'étre tirée des Pates de Dame Araignée rendoit fort diſpoſée à la Raillerie : je vous donne ma parole d'honneur, que de ma vie je ne mettrai plus les pieds dans votre magnifique Palais ; foi d'honnête Abeille, ma curioſité eſt pleinement ſatisfaite. Malheureuſe, repliqua l'Araignée, ſi ce n'étoit pas une coutume inviolable de toute notre illuſtre Maiſon de ne pas ſervir en raze Campagne, pour combattre un ennemi, j'irois t'aprendre à étre plus circonſpecte dans ta conduite. Fi donc Madame ne vous fachez pas, repartit l'Abeille : ſi la colere vous enfle de cette force-là, vous perdrez abſolument tous les materiaux, dont votre centre eſt le Magazin ; & je crois que vous n'en aurez pas trop, pour reparer votre Chateau, & pour lui rendre ſon premier éclat. Comment donc, Sceleratе ! dit la Fille d'Arachné. Tu as encore l'effronterie de faire la railleuſe ? Tu ferois bien d'avoir un peu plus de reſpect pour une perſonne qui t'eſt ſi fort ſuperieure, de l'aveu de tout le monde. En verité, Madame, dit l'Abeille, le Parallele entre vous & moi ſeroit une piéce d'eſprit des plus divertiſſantes. Vous m'obligeriez fort, ſi vous vouliez bien l'entreprendre, & me communiquer les

raiſons, qui portent tout le monde à vous mettre ſi fort au-deſſus de moi.

Ace diſcours, l'Araignée s'étant donné, à force de s'enfler, le veritable volume d'un Diſputeur ardent & impetueux, commença à argumenter dans le veritable eſprit de la controverſe, bien réfoluë de pouſſer ſes preuves avec toute la ſeurrilité d'une harangere, de n'avoir aucun égard aux objections, & de ne point changer de ſentiment à quelque prix que ce fût.

Je crains bien, dit-elle, de me faire tort, en me comparant à une malheureuſe comme toi. Tu n'ès qu'une vagabonde, une gueuſe, qui n'as ni feu, ni lieu, ni proviſions, ni heritage ; tes parens ne t'ont donné qu'une paire d'ailes, & un impertinent baſſon dont le bourdonnement te fait donner au Diable. Tu ne trouves ta ſubſtance, que dans un brigandage univerſel ; tu n'ès que la flibuſtiere des Campagnes & des Jardins ; & tu as tant de panchant pour le larçin, que tu dérobes les orties comme les violettes, ſimplement pour le plaiſir de dérober. Pour moi, je ſuis une heritiere conſiderable, enrichie par la nature même ; &, c'eſt de mon propre corps, que je tire tout ce qui m'eſt néceſſaire, pour ma ſubſiſtance. Mon habileté égale mes thréſors, & pour te faire voir quel progrès j'ai fait dans les Mathematiques, examine bien ce Chateau. Non ſeulement tous les materiaux en ſont emanez de ma ſubſtance même ; mais, mes propres mains l'ont bâti : j'en ſuis l'Architecte moi-même.

Je ſuis bien aiſe, repartit l'Abeille d'une maniere gaie & tranquille, que vous daigniez avoüer, que j'ai acquis mes ailes, & ma muſique, par des voies legitimes ; & que je n'en ſuis redevable, qu'à la Nature. Il eſt à croire pourtant, que la Providence ne

m'auroit pas accordé ces deux dons conſiderables, ſans les deſtiner aux fins les plus nobles.

Je vous avoue volontiers, que je vais chercher ma ſubſiſtance dans les Campagnes, & dans les Jardins, & que je n'en épargne par les moindres fleurs ; mais, ce que j'en recueille m'enrichit, ſans leur rien faire perdre de leur beauté, de leur gout, & de leur odeur. Je dirai peu de choſe de votre habileté dans l'Architecture, & dans les Mathematiques. Je vois aſſez que dans cet Edifice, dont vous êtes ſi fiere, il y a du travail & de la methode ; mais, il eſt évident par une ſeule Experience, également facheuſe pour vous & pour moi, que les materiaux n'en valent rien : & j'eſpere que deſormais vous aurez autant d'égard à la ſolidité de la matiere, qu'à la Methode & à l'Art. Vous vous vantez avec beaucoup d'oſtentation, que vous n'avez pas la moindre obligation à aucune autre créature, & que vous tirez de vous même tout ce qui vous eſt néceſſaire. S'il eſt permis de juger de la liqueur contenuë dans un Vaiſſeau, par celle qui en ſort, tout ce Diſcours pompeux veut dire ſeulement, que votre poitrine eſt un magazin d'ordure & de poiſon : &, quoique je n'aie pas le moindre intérêt à diminuer la proviſion, que vous poſſedez, de l'une & de l'autre de ces richeſſes, je doute pourtant, que, pour les entretenir toujours dans une abondance égale, vous n'aiez beſoin de quelque ſecours étranger. Les exhalaiſons, qui viennent de la Terre, ſuppléent indubitablement aux Vilenies, que vous diſſipez continuellement ; & la mort d'un inſecte vous fournit du poiſon pour en détruire quelque Autre.

Pour ne me pas étendre beaucoup ſur un ſujet auſſi déſagreable, je vous dirai que toute la diſpute entre nous ſe réduit à ceci : Quel Etre doit paſſer pour le plus noble, ou celui, qui, enflé

d'un ſot orgueil s'amuſe à une contemplation, qui ne s'étend qu'à l'eſpace de quatre pouces à l'en-tour de lui, & qui, tirant tout de ſoi-même, convertit tous les alimens en excremens & en venin, & ne produit rien qu'une toile ſale & inutile ; ou bien celui, qui, par le moien d'une agitation continuelle, d'une recherche penible, d'une aplication aſſidue, d'un jugement ſolide, & d'un diſcernement délicat, enrichit ſa maiſon de Cire & de Miel ?

Ce ſujet fut débatu avec tant de chaleur, & d'un ton de voix ſi haut, & ſi aigre, que les deux partis qui étoient en armes audeſſous de ces animaux, ſuſpendirent leurs animoſitez, pour attendre la fin de cette diſpute. Elle ne fatigua pas leur patience ; car l'Abeille, ménagére du tems, n'eut pas plutôt fini ſon plaidoïé, qu'elle s'envola vers un bocage de roſiers, ſans attendre la replique de ſon Antagoniſte, qui étoit alors préciſement dans la ſituation d'un Avocat, qui médite une réponſe à des raiſons, qu'il ne s'eſt pas donné la peine d'écouter.

Les deux partis ennemis ſe remirent à ſonger là-deſſus à leurs propres affaires, dont ce qui venoit de ſe paſſer étoit dans le fond une image aſſez reſſemblante. Æſope fut le prémier, qui rompit le ſilence. Il avoit été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politeſſe du Chatelain, qui avoit déchiré ſon Titre, effacé la moitié de ſes Pages, & qui l'avoit enchainé, dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de Modernes.

Prévoïant qu'on en viendroit bientôt aux extrémitez les plus fâcheuſes, il ſe fervit de toute ſon induſtrie, & il revetit mille formes differentes pour échaper de ſes fers. A la fin, aïant emprunté la figure d'un Ane, il fut pris par le Seigneur Châtelain pour un Moderne ; &, par-là, il trouva l'occaſion de s'échaper, & d'aller joindre ſes Compagnons les Anciens, juſtement dans le

meme inſtant que l'Araignée, & l'Abeille, entroient en matiére ſur la ſuperiorité de leur rang, & de leur mérite. Il leur prêta l'attention la plus forte, & écouta leurs Harangues avec tout le plaiſir imaginable. Quand elles furent finies il jura qu'il n'avoit jamais vû deux ſujets auſſi exactement paralleles, que celui qui ſe traitoit au haut de la fenêtre, & l'autre dont il s'agiſſoit dans les Galeries. Les Antagoniſtes que nous venons d'entendre ont admirablement bien fait valoir leurs avantages dit-il, & ils n'ont rien négligé de tout ce qui étoit capable de donner de la vraiſemblance à leurs preuves ; on peut dire qu'ils ont épuiſé la matiere : il ne s'agit que d'apliquer leurs raiſonnemens à notre querelle, & de comparer enſemble les travaux, & les productions de ceux de notre parti & de ceux du parti contraire. Si nous voulons bien ſuivre cette methode judicieuſe de l'Abeille, notre plaidoïer eſt fait, & la Sentence peut étre prononcée dans le moment même.

Dites-moi, Meſſieurs, je vous prie, peut-on s'imaginer quelque choſe, qui repreſente mieux les Modernes, que l'Araignée, & qui en atrape mieux les manieres, le tour d'eſprit, & les paradoxes ? Elle plaide pour elle-même, & pour ſes bons Amis les Modernes, en faiſant une grande parade de ſes tréſors naturels, de ſon grand Genie, & de ſon talent à tirer d'elle-même tout ce qui lui eſt néceſſaire, ſans être obligée du moindre ſecours à qui que ce ſoit : elle étale encore la grande habileté dans l'Architecture, & les progrès qu'elle a faits dans les Mathematiques. L'Abeille, Avocat de nous autres Anciens lui répond, que s'il faut juger du Génie & de l'Invention des Modernes par leurs productions, il n'eſt pas poſſible de ne pas éclater de rire, en entendant de pareilles Gaſconnades. Dreſſez les plus beaux plans du monde, avec tout ce que l'Art & la Methode peuvent fournir de plus exact & de mieux arrangé. Cependant, ſi vous n'elploiez à vos édifices, que des or-

dures tirées de vos propres entrailles, ou des chimeres émanées de votre propre cerveau moderne, tout ce beau plan n'aboutira qu'à une toile d'Araignée ; &, ſi elle n'eſt pas d'abord détruite, il ne faudra l'attribuer qu'a l'oubli, à la négligence, ou à l'obſcurité de l'endroit qui lui tient lieu d'Aſyle. Voilà tout ce qu'on peut attendre du grand Génie des Modernes, ſi l'on y ajoute une riche reine de Chicanes, & de Satyres, qui ne répond pas mal à la ſource abondante de venin, dont ſe glorifie Dame Araignée. Ils prétendent, comme elle, ne devoir à perſonne ce fond inépuiſable de poiſon ; &, comme elle, ils l'entretiennent continuellement par la nouriture, qu'ils tirent des inſectes & de la vermine du ſiécle. Pour nous autres Anciens ſommes contens, comme l'Abeille, de n'avoir à nous, que nos ailes & nos voix, c'eſt-à-dire, nos courſes & notre langage ; tout ce que nous acquerons d'ailleurs nous coute des travaux, des recherches, des voïages penibles dans toute l'étenduë de la Nature : mais, au lieu de ne nous fournir par-là que de Venin, nous rempliſſons nos Ruches de Miel & de Cire ; &, ainſi, nous communiquons au genre humain ce qu'il a de meilleur & de plus noble, la Douceur & la Lumiere.

Il eſt très-difficile d'exprimer le tumulte horrible, qui ſuivit ce long Commentaire d'Æſope : les deux differens partis, quoique les impreſſions, qu'ils en reçûrent, fuſſent d'une nature fort differente, furent par-là également excitez à decider la Querelle par une Bataille. D'abord, tous les Guerriers ſe rangérent ſous leurs drapeaux, dans les deux extrémitez opoſées de la Sale, où l'on ſe mit à déliberer, de coté & d'autre, ſur les moïens de remporter l'honneur de cette grande & importante journée.

Les Modernes avoient toutes les peines imaginables à s'acorder ſur le choix de leurs Commandans, & rien n'étoit capable

d'empêcher des mutineries parmi eux, ſi-non le péril prochain, dont les menaçoit un ennemi puiſſant. La diſcorde ſur ce ſujet fut terrible, ſur-tout dans la Cavallerie, où le moindre Guerrier prétendoit à la dignité de Generaliſſime depuis le Taſſe & Milton, juſqu'à Dryden & Withers. Ces troubles furent enfin apaiſez : la Cavalerie légere fut confiée à la prudence & à la valeur de Cowley & de Perrault ; le Commandement des Archers fut donné à Des-Cartes, Gaſſendï, & Hobbes, Chefs d'une bravoure & d'une conduite experimentées. Leur force étoit ſi grande, qu'ils pouvoient faire voler leurs fleches, au-deſſus de l'Atmoſphere de la Terre, ſans qu'elles y retombaſſent jamais. A cette hauteur, elles ſe changeoient en Meteores, ſemblables à la fleche d'Evandre, ou aux fuſées, qui dans l'air ſe metamorphoſent en étoiles. Paracelſe menoit, des Montagnes de la Rhétie, toujours couvertes de nege, un Bataillon fort adroit à jetter des Carcaſſes très-puantes & un grand Corps de Dragons, compoſé de differens Peuples, ſuivoit les enſeignes de leur Capitaine Harvey. Ils étoient armez en partie de faux, les armes de la mort, en partie de lances, & de longs couteaux tous trempez dans le poiſon ; & en partie ils tiroient des Balles d'une nature très-pernicieuſe : ils ne ſe ſervoient que de Poudre blanche, qui tuoit infailliblement tous ceux qu'elle touchoit. Il y avoit encore pluſieurs gros Bataillons de Fantaſſins peſamment armez, tous étrangers & mercenaires, commandez par les Capitaines Guicciardin, Davila, Polydore Vergile, Buchanan, Mariana, Camden, & d'autres de la même reputation. Les Ingenieurs avoient pour Chefs Regiomontanus & Wilkins. Il y avoit encore de grandes Troupes, qui dans le fond n'étoient qu'une multitude confuſe menée par Scot, St. Thomas, & Bellarmin. C'étoient des Gens d'une taille énorme, mais deſtituez d'armes, de courage, & de diſcipline militaire. Le reſte de l'Armée

ne conſiſtoit que dans une foule mal reglée de Valets & de Marodeurs, conduits par l'Eſtrange Ce n'étoit que des Faquins, qui ſuivoient le Camp, uniquement pour faire quelque butin : à peine avoient-ils quelques lambeaux pour le couvrir.

L'Armée des Anciens étoit beaucoup inferieure en nombre. Homere commandoit la Cavallerie, & Pindare les Chevaux-legers. Euclide étoit Ingenieur general. Platon & Ariſtote commandoient les Archers, Herodote & Tite-Live les Fantaſſins, & Hypocrate les Dragons. Les Alliez avoient pour Chef Voſſius ; & le Corps de reſerve étoit ſous le commandement de Temple.

Dans le tems qu'on ſe préparoit à en venir aux mains, la Renommée, qui faifoit autrefois ſon ſéjour d'un grand appartement de la Bibliotheque Roïale, voila à tire-d'ailes vers le Palais de Jupiter, à qui elle fit un raport fidelle de tout ce qui s'étoit paſſé entre les deux partis ennemis. Cette Déeſſe, quoiqu'accoutumée à ſemer de ſaux-bruits parmi les hommes, dit toujours la verité, quand elle parle aux Dieux. Le Pere des Dieux & des Hommes, conſterné de cette mauvaiſe nouvelle, aſſemble auſſi-tot dans la voie lactée le Conſeil des Divinitez du prémier ordre : il leur déclare le motif, qui le portoit à les aſſembler, & les inſtruit de la cruelle Bataille, qui étoit ſur le point de ſe donner entre des Créatures anciennes & modernes, apellées Livres ; affaires de la derniere importance, où l'Olympe devoit prendre le plus grand intérêt. Momus, Patron des Modernes, fit une Harangue excellente en leur faveur, qui fut auſſi-tôt réfutée par la ſage Minerve, Protectrice des Anciens.

La diſcorde alloit diviſer toute l'Aſſemblée en deux factions differentes, quand Jupiter ordonna qu'on apportât le Livre des Deſtinées. Mercure mit auſſi-tôt devant le Maître du Monde quatre

grands volumes, qui contenoient tous les Evenemens paſſez, préſens, & futurs. Dès que Jupiter eut lû tout bas le Decret, qui regardoit cette fatale journée, il referma le Livre, ſans communiquer à qui que ce fut ce qu'il venoit d'apprendre.

Hors des portes du Palais, où ſe tenoit le Conſeil, il y avoit une grande troupe de Divinitez légeres, Domeſtiques du Pere des Dieux. C'eſt par leurs moïens, qu'il regle toutes les affaires ſub-lunaires ; ces Dieux voïagent d'ordinaire enſemble en guiſe de Caravane, tantôt plus tantôt moins nombreuſe. Ils ſont atachez enſemble, comme une Troupe de Galeriens, par des chaines extrémement deliées, qui ſont atachées au grand orteuil de Jupiter. Quand ils lui font quelque raport, ils n'aprochent jamais que juſques au degré le plus bas de ſon Trône, & ils ne lui parlent que par un long tuiau, afin que leur Maître ſeul puiſſe entendre ce qu'ils ont à lui dire. Ces Divinitez ſont nommées par les hommes Accidens, ou Hazards ; mais, les Dieux les appellent Cauſes ſecondes.

Jupiter ayant inſtruit de ſes ordres quelques-uns de ces Miniſtres de ſes volontez abſolues, ils s'envolérent avec rapidité, & ſe poſérent ſur le faite de la Bibliotheque Roïale, d'où, après avoir conſulté enſemble pendant quelques minutes, il ſe gliſſerent, ſans être vûs, dans les Galeries, & ſe préparérent à executer les commandemens du Souverain du haut Olympe.

Momus, ſaiſi d'aprehenſion, & ſe rapellant dans l'eſprit une ancienne Prophetie, qui ne prognoſtiquoit rien de bon à ſes chers Enfans les Modernes, dirigea ſon vol vers le ſéjour d'une Divinité maligne apellée Critique. Elle a ſon Palais dans la Nouvelle Zemble, au haut d'une Montagne couverte de Neges éternelles. Il la trouva étenduë dans ſa Caverne, ſur les dépouilles d'un nombre

infini de volumes à moitié devorez. A ſa droite étoit aſſis le Dieu de l'Ignorance, ſon Pere, & en même tems ſon Epoux, aveuglé par l'age. Elle avoit à ſa gauche l'Orgueil ſa Mere, qui ornoit la tête de ſa Fille d'une coeffure de papier qu'elle avoit déchiré elle-même. Près d'elle étoit ſa Sœur l'Opinion au pied leger : elle a les yeux bandez, la tête dure, & peſante ; & cependant elle eſt pleine de vivacité, & dans un mouvement perpetuel.

Il vit badiner autour d'elle ſes Enfans, le bruit & l'impudence, la ſtupidité & la vanité, la déciſion, la pedanterie, & la groſſiereté. La Déeſſe avoit des griffes ſemblables à celles d'un chat. Sa tête, ſa voix, & ſes oreilles, repreſentoient celles d'un Ane : & ſa prunelle étoit tournée en dedans, comme ſi elle ne ſe plaiſoit qu'à ſe conſiderer elle même. Elle avoit pour nourriture les écoulemens de ſa propre bile, & ſa ratte étoit d'une ſi prodigieuſe groſſeur, qu'elle cauſoit une élevation, de ce côté de ſon corps, égale à une mamelle de la prémiere grandeur. Sur le dehors de cette eſpece de boſſe, il y avoit pluſieurs bouts, que quelques monſtres afreux venoient ſucer, avec une grande avidité, & ce qu'il y a de difficile à concevoir, c'eſt que cette ratte prodigieuſe ſe rempliſſoit de nouveau, plus vite que ces monſtres n'étoient capables de la vuider. Déeſſe, lui dit Momus, à quoi ſongez vous ? Avez-vous le cœur de vous plonger ici dans l'indolence, dans le tems que vos chers Adorateurs, les Modernes, vont entrer dans une cruelle Bataille ? Que dis-je ? Peut-être dans cet inſtant même tombent-ils déja ſous le glaive redoutable de leurs fiers ennemis. Quel homme voudra à l'avenir dreſſer des autels, & faire des ſacrifices, à l'honneur de nos Divinitez ? Hâtez-vous Déeſſe, précipitez votre vol vers l'Ile Britannique, & prévenez, s'il eſt poſſible, la deſtruction de nos favoris ; tandis que je remplirai tout l'Olympe de brigues,

& que je ne négligerai aucun artifice, pour mettre les Dieux dans notre parti.

Momus, s'étant expliqué de cette maniere, ne s'arrêta pas pour atendre une reponſe ; mais, il livra la Déeſſe à ſes propres réfléxions. Furieuſe, elle ſe leve précipitamment ; &, comme il eſt ordinaire dans ces ſortes de cas, elle évapore ſa colere dans le Soliloque ſuivant.

C'eſt moi, qui donne la Sageſſe aux Enfans & aux Idiots. Par mon ſecours, les Fils ſont plus habiles que leurs Peres ; par moi, les Petits-Maitres deviennent profonds Politiques, & les Ecoliers Arbitres de la Philoſophie ; par moi, des Sophiſtes diſputent & décident ſur les profondeurs des Sciences ; les beaux-Génies des Cafez, inſpirez par moi, ſavent corriger le ſtile d'un Auteur, & développer ſes moindres mepriſes, ſans entendre, ni ſon ſujet ni ſon langage. Animez de mon Eſprit, les jeunes gens dépenſent leur jugement, comme ils dépenſent leur heritage, avant que d'en avoir la poſſeſſion. C'eſt moi, qui ai araché à l'Eſprit & à l'Erudition l'Empire, qu'ils exerçoient ſur la Poëſie, & qui ai ſu me placer & me maintenir ſur leur Trône... Et un petit nombre d'Anciens ſeditieux oſera ſe ſoulever contre mon pouvoir deſpotique ? Allons, chers Auteurs de mes jours, chaſſez pour un moment l'indolence de la vieilleſſe, qui vous accable ; venez, mes Enfans cheris, & vous ma charmante Sœur ; montons ſur mon Char & volons au ſecours des Modernes, qui ſe ſont devouez abſolument à mon ſervice, & qui dans ce même moment s'ocupent à m'offrir une Hecatombe, dont l'agréable odeur frape déja mes narines.

Elle dit ; & ſe jettant rapidement ſur ſon Char tiré par des Oiſons aprivoiſez, elle vole par deſſus une grande étenduë de Païs, en répandant ſes influences partout où elle les croïoit néceſſaires.

Elle arriva bientôt à ſon Ile cherie ; &, en perçant l'Atmoſphere épais qui en couvre la Capitale, elle répandit ſes faveurs les plus précieuſes ſur ſes deux Seminaires de Gresham & de Covent-garden. Elle aprocha juſtement de la plaine fatale de la Bibliotheque de St. James, dans le tems que les deux Armées alloient ſe choquer avec fureur. Elle y entra avec tout ſon train ſans être apperçûë, & ſe perchant ſur une planche alors deſerte, mais habitée autrefois par une Colonie d'Illuſtres du prémier rang, elle s'occupa pendant quelques momens à obſerver la poſture des deux Armées.

Auſſi-tôt, la tendreſſe maternelle commença à troubler ſon imagination, & à remplir ſon cœur des paſſions les plus vives. A la tête d'une Troupe d'Archers modernes, elle vit ſon Fils Wotton, pour lequel les Parques filoient une trame trop courte : tels étoient les ordres de la deſtinée. Ce jeune Heros devoit la naiſſance aux embraſſemens derobez de la Déeſſe & d'un Pere de race mortelle. Elle cheriſſoit ce fruit de ſes amours clandeſtins plus que tous ſes autres Enfans, & elle reſolut d'aller verſer dans ſon ame la valeur & l'allegreſſe ; mais, avant que d'en aprocher, elle trouva bon, ſelon la noble coutume des Divinitez, de changer ſa figure, de peur que l'éclat de ſa Majelté n'éblouit les yeux mortels du Heros, & ne lui ota l'uſage de tous les autres ſens. Elle ramaſſa toute ſa perſonne divine dans les bornes étroites d'un volume in Octavo. Sa peau devint blanche & aride, & tout ſon corps ſe fendit & ſe ſepara en cent & cent pieces , comme la ſechereſſe de l'été ride la ſurface de la terre alterée. Sa Chair ſe convertit en Carton, & ſes Membranes en Papier. Ses Enfans y verſérent adroitement une décoction de noix de galle & de ſuïe, en guiſe de Lettres. Sa ratte ſe repandit par tout ; la peau, qui l'avoit couverte

auparavant, continua à la couvrir, & la voix reſta ce qu'elle fut autrefois.

Sous ce déguiſement elle avança vers les Modernes, en tout ſemblable au divin Bentley, uni à ſon Fils Wotton par les liens les plus étroits de la ſainte Amitié. Brave Wotton, dit la Déeſſe pourquoi nos Troupes ſe tiennent-elles ici dans l'inaction ? Pourquoi conſument-elles leur vigueur dans l'indolence ? Faut-il qu'elles perdent lachement la Gloire qui les atend dans cette grande journée ? Courage, précipitons nos pas vers les Chefs de nos Troupes, pour leur conſeiller de donner au plûtót le ſignal de la Bataille.

Ayant parlé ainſi, elle ſaiſit le plus afreux de ces monſtres qui s'enflent du ſuc de ſa ratte, & le lui jetta dans la bouche d'une maniere inviſible. Dans le même moment, les yeux du Heros s'enflent ; les prunelles ſemblent lui ſortir de la tête ; elles ne lancent que des regards furieux ; des nuages noirs & épais couvrent ſon cerveau, où le monſtre, qui s'y étoit gliſſé, avoit fait des ravages épouvantables. Peu contente encore du ſecours, qu'elle venoit de lui donner, la Déeſſe ordonna à deux de ſes Enfans Stupidité & Groſſiereté, de ſuivre par-tout les pas du Guerrier, & de l'aſſiſter dans toutes les rencontres. Aïant pris de cette maniere tout le ſoin poſſible de ſa chere Progeniture, elle s'évanouit dans un brouillard, & le Heros la reconnut pour la Déeſſe ſa Mere.

L'Heure fatale étant enfin arrivée, le combat s'engagea ; mais, avant que d'oſer entreprendre d'en raporter les évenemens differens, & les revolutions merveilleuſes, je dois, à l'exemple de pluſieurs autres fameux Auteurs, demander aux Dieux cent langues, & autant de plumes. Encore n'y en auroit-il pas aſſez, pour executer, comme il faut, une pareille entrepriſe.

Dis-moi, Déeſſe qui préſide ſur l'Hiſtoire, dis-moi qui fut le premier qui s'avança au milieu du champ de Bataille.

Ariſtote voïant Bacon, qui ſe pouſſoit dans la plaine d'un air furieux, place ſur ſon arc une fleche bien acerée ; il aproche la fatale corde juſqu'à ſa tête ; la fleche aîlée fend l'air avec la rapidité de la foudre ; elle manque le brave Moderne, & vole par-deſſus ſa tête en ſiflant, mais elle frape le grand Des-Cartes. La pointe trouve le défaut de ſon caſque ; elle perce le cuir, qui l'atache, & lui entre dans l'œil droit. La violence de la douleur fait pirouetter, le vaillant Archer, comme une tempête agite les branches d'un jeune ſapin. Il accuſe les aſtres de ſa deſtinée, juſqu'à ce que la mort, comme une étoile d'une force ſuperieure, l'envelope dans ſon tourbillon.

*Ingens hiatus hic*

Homere parut alors à la tête de la Cavalerie, monté ſur un Cheval fougueux, que le Cavalier lui-même avoit de la peine à gouverner, mais dont un autre mortel n'oſeroit aprocher ſeulement. Il ſe jette au milieu des rangs les plus ſerrez des ennemis, & renverſe tout ce qui s'opoſe à ſon paſſage, comme un tourbillon d'eau, pouſſé par un ouragan, abat une foible digue qu'on lui opoſe. Raconte-moi, Déeſſe, qui fut le prémier qui tomba ſous ſa main foudroïante, & qui fut le dernier, qui eut la gloire de perir par ſes armes invincibles. Gondibert eut la temerité de vouloir l'arrêter. Ce Guerrier, couvert d'une Cuiraſſe peſante, montoit un foible Hongre, moins fameux par ſon agilité, que par la docilité qu'il montroit en ſe mettant à genoux toutes les fois que ſon Maître vouloit monter ou deſcendre. Il avoit fait vœu à la Guerriere Pallas de ne pas quitter le Champ de Bataille, avant que d'avoir dépouillé Homere de ſes armes. Inſenſé ! il ne connoit pas

celui qui les porte, il n'a pas la moindre idée de ſa force. Homere le renverſe avec ſon cheval dans la pouſſiere, où il eſt foulé aux pieds des Courſiers. Saiſiſſant enſuite une puiſſante lance, il abat Denham, un Moderne plein de courage : il étoit deſcendu d'Apollon du coté paternel ; mais, ſa Mere étoit de race mortelle. Le Dieu en prend la partie celeſte, & en fait une étoile ; mais, ce qu'il y avoit de terreſtre dans ce malheureux Heros ſe vautre à terre dans ſon propre ſang.

Tandis que le cheval d'Homere tue Weſtley d'un coup de ſon pied nerveux, le Guerrier lui-même ſaiſit Perrault, l'arrache de deſſus ſon cheval, le jette contre Fontenelle, & du même coup il leur fait ſauter la cervelle à l'un & à l'autre.

Al'aile gauche, Virgile parut à la tête de la Cavallerie, vétu d'armes d'un éclat extraordinaire, & admirablement bien proportionnées à ſes membres. Il preſſoit les flancs d'un puiſſant Courſier gris-pommelé, qui marchoit d'un pas lent, mais dont la lenteur n'étoit qu'un effet de fierté & de vigueur Ce Heros jetta les yeux ſur l'Eſcadron qui lui étoit opoſé, impatient d'y découvrir un objet digne de ſa valeur. Bientôt il vit ſur un Hongre d'une taille monſtrueuſe un Guerrier ſortir des Eſquadrons les plus épais de l'Armée ennemie. Il avançoit lentement, mais avec un bruit effroïable. Son cheval vieux & maigre conſumoit la lie de ſes forces dans un grand trot, qui, ſans faire beaucoup de chemin, faiſoit réſonner les armes du Cavalier, de la maniere la plus terrible.

Deja les deux Guerriers s'étoient aprochez juſqu'à la portée du javelot, quand l'inconnu demanda une tréve, & fit ſigne, qu'il ſouhaitoit de parler à ſon illuſtre ennemi. Il leve auſſi tôt la viſiere de ſon caſque, au fond duquel on aperçut à peine un viſage, qui,

après un long examen, fut enfin reconnu pour celui de Dryden. A ce ſpectacle, le brave Ancien parut ſaiſi d'étonnement ; car, le caſque avoit neuf fois plus de volume que la tête, qui, dans cet enfoncement, avoit l'air d'une ſouris placée ſous un dais, ou du front ridé d'un vieux Petit-Maître enterré dans le vaſte contour d'une Perruque quarrée. La voix de ce Champion répondoit à ſon viſage ; le ſon en étoit maigre & foible. Il fit une longue Harangue, pour s'inſinuer dans l'eſprit de ce bon Ancien ; &, par une longue ſuite de Généalogies, il lui fit paroitre avec évidence, qu'ils étoient unis enſemble par les liens reſpectables du ſang. Il propoſa enſuite un troc d'armes comme une marque éternelle d'Hoſpitalité entre eux.

Virgile y conſentit ; car, une Divinité ennemie vint, d'une main inviſible, répandre devant ſes yeux un noir brouillard ; & il donna des armes d'or, de la valeur de cent Bœufs, pour des armes de fer mangées par la rouille. Il eſt vrai, que cette Cuiraſſe brillante convenoit encore moins aux foibles membres du Moderne, que celle qu'il venoit de quitter.

*alter hiatus hic in*

*M S.*

*Pauca deſunt*

Creech ; mais, la Déeſſe Stupidité ſe ſervit d'un nuage, auquel elle donna la figure d'Horace ; & elle le plaça devant le Moderne, dans la poſture d'un

fuïard. Le Guerrier, charmé d'entrer en combat avec un ennemi qui lui tournoit le dos, pourſuivit cette vaine image, avec vigueur, en l'accablant de menaces, juſqu'à ce qu'elle l'eut conduit

juſqu'à la Ferme paiſible de ſon Pere Ogleby, par lequel il fut deſarmé, & placé ſur un lit, pour ſe refaire de la fatigue de cette journée.

Pindare tua... &..., & Oldham, & l'Amazone Afra au pied leger. Il n'alloit jamais à l'ennemi, en ligne directe ; mais, caracollant avec une agilité étonnante, il fit un terrible carnage parmi la Cavalerie legere de l'Ennemi. Quand Cowley remarqua ſes grandes actions, le ſang lui bouillonna dans les veines, & ſon cœur genereux s'anima d'un feu nouveau. Il pouſſa ſon Courſier vers le fier Ancien ; &, imitant ſes Détours, & ſes Caracolles, autant que la vigueur de ſon Cheval & ſon habileté le lui permettoient, il s'en aprocha bientôt de la longueur de trois javelots. Cowley darda ſa lance le prémier ; mais, il manqua ſon ennemi, & le javelot tomba ſans effet aux pieds des Chevaux, Alors Pindare faiſit un dard ſi grand, & d'une peſanteur ſi prodigieuſe, qu'à peine dix Cavaliers, tels que notre âge les produit, ſeroient capables de le lever de terre. Cependant, il le lança ſans peine ; & la poutre, dirigée d'une main ſure, auroit indubitablement accablé le Moderne, s'il n'avoit pas heureuſement opoſé au coup le Bouclier qu'il avoit reçu de ſa Mere Venus. Là-deſſus, les deux Heros mirent l'Epée à la main ; mais, le Moderne étoit dans un tel deſordre, qu'à peine étoit-il le maître de ſes actions. Le bouclier échapa de ſes doits tremblants. Trois fois il voulut fuir, & trois fois ſon ennemi lui coupa le paſſage. A la fin, il fit ferme ; &, levant vers ſon ennemi ſes mains ſuppliantes, O Pindare, ſemblable à un Dieu, lui dit-il, épargnez ma vie ; & ſoiez le Poſſeſſeur de mon Cheval, & de mes armes. Mes Amis ne manqueront pas de vous donner une rançon conſidérable, quand ils ſauront que je ſuis en vie, & votre Priſonnier.

*Hiatus valdè deflendus*

*in M S.*

Le Char du blond Phébus penchoit déja vers la Mer, & les forces des Modernes ſembloient ſe préparer à la retraite, quand, d'un Bataillon épais de leur Infanterie péſamment armée, ſortit un Capitaine dont le nom étoit Bentley, le mortel le plus difforme d'entre tous les Modernes. Il étoit grand ſans taille, épais ſans force & ſans proportion : ſes armes étoient un amas de mille piéces incapables d'être jointes enſemble avec exactitude. Quand il marchoit, elles donnoient un ſon affreux & ſec, ſemblable à la chute d'un morceau de plomb, qu'une tempête précipite du haut d'un Clocher. Son caſque étoit d'un fer tout rouillé ; mais, la viſiere étoit d'un Airain, qui, empoiſonné par ſon haleine, s'étoit changé en couperoſe. Quand le Guerrier étoit haraſſé par le travail, ou agité par la colere, on lui voïoit découler des levres une eſpece d'encre d'une nature très-maligne. De ſa main droite il ſaiſit un Torchon ; &, pour ne pas manquer d'armes offenſives, il munit ſa gauche d'un Vaiſſeau rempli d'Ordures. Se trouvant de cette maniere armé dans les formes, il avança, d'un pas lourd & tardif, vers l'endroit, où les Chefs des Modernes conſultoient enſemble. Quoi qu'ils fuſſent dans un terrible embaras, ils ne purent pas néanmoins s'empêcher de rire, en voïant ſes jambes cagneuſes, & ſon épaule haute, qui étoient expoſées à la vuë, malgré ſes Guêtres & ſa Cuiraſſe forcées à prendre le pli de ſon corps.

Les Généraux de ſon Parti l'eſtimoient pour ſon talent d'invectiver, qui, lorſqu'il reſtoit dans certaines bornes, étoit ſouvent d'un très-grand ſervice pour la cauſe commune, mais qui, dans d'autres occaſions leur faiſoit plus de mal que de bien. A la moindre offenſe, & quelques fois même ſans aucun motif, ſem-

blable à un Elephant bleſſé, il tournoit ſa fureur contre les Conducteurs mêmes.

Il étoit alors préciſement dans cette diſpoſition. Aigri de voir l'avantage du côté des ennemis, & mécontent de la conduite de tout le monde, hormis de la ſienne, il déclara à ſes Généraux, d'une maniere auſſi gracieuſe que ſoumiſe, qu'ils n'étoient qu'un tas de Marauts de Fous, de Fils de Chiennes, de Poules mouillées, de Têtes dures, & de Faquins deſtituez de Sens-commun. Si l'on m'avoit établi Generaliſſiſme, continua-t-il, les Anciens, ces Chiens préſomptueux, auroient été bientôt forcez à chercher leur ſalut dans la fuite. Vous reſtez ici, vous autres, les bras croiſez ; &, quand moi, ou quelqu'autre vaillant Moderne, nous tuons quelque ennemi, d'abord vous vous en appropriez les dépouilles : mais, ſoïes ſurs, que je ne marcherai pas, ſi vous ne me jurez tous, que vous m'accorderez la poſſeſſion tranquille des armes de tous ceux que je ferai Priſonniers, ou que j'enverrai dans le noir Tartare. Quand il eut parlé de cette maniere, Scaliger, lui jettant un regard mépriſant : Miſerable Babillard, dit-il, unique Admirateur de ton propre Merite, ſache que dans tes invectives, il n'y a, ni eſprit, ni prudence, ni verité : la malignité de ton temperamment paſſe les bornes de la nature même ; ton érudition te rend plus barbare, & les humanitez plus inhumain. Par ton Commerce avec les Poëtes, tu n'as attrapé que plus de baſſeſſe & de ſtupidité ; tout ce qui civiliſe les autres hommes te rend farouche, & intraitable. La Cour t'a donné de la groſſiereté, & la converſation des gens polis t'a affermi dans la Pédanterie : d'ailleurs, tu és un poltron fieffé, s'il y en a un dans l'Armée. N'aie pas peur qu'on t'envie le fruit de tes victoires ; je te réponds, que toutes les dépouilles, que tu prendras, t'appartiendront : mais, je m'attends bientôt à voir ta vile Carcaſſe devenir la Proie des Corbeaux & des Vers.

Bentley n'oſa pas repliquer : mais, crevant de dépit & de rage, il ſe retira dans la réſolution de faire parler de lui par quelque haute entrepriſe. Il prit pour ſon Compagnon d'armes ſon cher Wotton, & ils formérent enſemble le deſſein de tomber ſur quelque quartier négligé du Camp ennemi. Ils marchent ſur les cadavres de leurs Amis maſſacrez ; & enfin, par pluſieurs detours tortueux, ils parviennent tout tremblans aux Gardes avancées des Anciens. Ils jettent les yeux de tous cotez, pour voir s'ils ne découvriroient pas quelques Guerriers bleſſez, ou quelque Heros que la laſſitude ait enſevelis dans un profond ſommeil. Tels deux Chiens Domeſtiques, que leur Gourmandiſe naturelle & la Diſette de la maiſon aſſocient, ſe preparent, malgré leur lâcheté, à attaquer pendant les tenebres de la nuit le bercail de quelque riche Paſteur. La Lune, témoin de leur deſſein criminel, darde perpendiculairement ſes raïons ſur leurs têtes coupables. Quoique de tems en tems ils en découvrent le brillant viſage dans quelque Bourbier, ils n'oſent pas y abboïer ; mais, taciturnes, & la queuë baſſe, ils avancent vers la proïe, d'un pas lent & circonſpect. L'un s'arréte, pour voir s'il ne découvre rien dans la plaine d'alentour ; pendant que l'autre va reconnoître par-tout, eſperant trouver à quelque diſtance du bercail les membres de quelqu'agneau à demi devoré, reſtes mépriſables des Loups affamez, ou des Corbeaux ſiniſtres.

Avec la même crainte, & la même circonſpection, marchoit ce couple de tendres Amis, quand de loin il découvrit deux Cuiraſſes brillantes ſuſpenduës à un Cheſne, & près de-là leurs Poſſeſſeurs enſevelis dans un agréable ſommeil. Les deux Amis décidérent par le ſort, à qui cette entrepriſe tomberoit en partage ; & la deſtinée ſe déclara pour Bentley. Il ſe met auſſi-tôt en marche : devant lui vont la confuſion & l'étonnement ; l'horreur & la fraïeur

ſuivent ſes pas. Quand il fut tout près du butin, il vit Phalaris & Elope, deux Héros de marque parmi les Anciens, profondement endormis. Il bruloit d'envie de les dépêcher l'un & l'autre, & déja il ſe préparoit à lancer vers la poitrine de Phalaris ſon redoutable Torchon attaché à une longue perche : mais, la Déeſſe Fraïeur retint ſon favori entre ſes bras glacez ; &, voïant le danger qui menaçoit ſes jours, elle le força à ſe retirer au plus vite. Dans le même moment, les deux Guerriers, ſans ſe reveiller, ſe tournerent avec impetuoſité ; le mouvement de leurs corps répondant aux images trompeuſes qui les amuſoient pendant le ſommeil. Phalaris ſongeoit qu'un vil Poëtereau l'aïant ſatiriſé, il l'avoit enfermé dans ſon Taureau d'airain, ou le malheureux rempliſſoit l'air de ſes meuglemens. Pour Æſope, il révoit qu'il étoit étendu à terre avec d'autres Chefs des Anciens ; & qu'un Ane, s'étant détaché, les fouloit aux pieds, & les ataquoit par des ruades redoublées. Le divin Bentley, effraïé du mouvement involontaire de ces deux Capitaines, n'oſa rien entreprendre contre eux : il ſe contenta de ſaiſir leurs armes ; & il ſe retira, pour aller rejoindre ſon cher Wotton.

Ce jeune Heros, cependant, avoit traverſé les Campagnes, pour chercher quelque Avanture digne de lui. Il parvint à la fin au bord d'un petit ruiſſeau, dont la ſource n'étoit pas éloignée. Les mortels l'apellent Hypocrene. Il s'y arrêta ; &, preſſé de la ſoif, il voulut l'apaiſer dans ce criſtal liquide. Trois fois ſes mains portérent l'eau ſacrée à ſa bouche, & trois fois elle s'écoula à travers ſes doits. Il ſe jette à terre, pour ne plus tromper ſa cruelle ſoif ; mais, ſes levres n'avoient pas encore baiſé cette onde pure, quand Apollon arriva près de-là. Ce Dieu plaça ſon bouclier entre la ſource & le ruiſſeau ; & Wotton, plongeant ſa tête juſqu'au fond, ne ſe remplit la bouche que d'une bouë épaiſſe.

Quoiqu'aucune fontaine de l'univers n'oſe comparer la pureté de ſes eaux, avec celle de ſes ondes ſacrées, il ne laiſſe pas d'y avoir au fond une eſpece de ſediment de limon & de bouë. Jupiter a donné cette qualité à l'Hypocrene, à la priere d'Apollon, afin que la punition fût toute prête pour ceux, qui oſeroient y toucher d'une bouche impure ; & pour les imprudens, qui ſe hazarderoient à s'y plonger trop avant.

Près de la ſource même, Wotton apperçut deux Heros d'entre les ennemis. Il ne reconnut pas le premier, mais il diſtingua clairement les traits de Temple, Général des Alliez des Anciens. Il étoit ocupé à puiſer cette onde pure dans ſon caſque, & à la boire à coups redoublez. A cette vûë, Wotton ſentit ſes mains trembler, ſes genoux chancellerent & cependant il ſe parla ainſi à lui-même : o ! ſi je pouvois terraſſer ici ce Deſtructeur fatal de nos Troupes, quelle ne ſeroit pas ma réputation parmi nos Chefs ! Mais, de l'ataquer de front, d'opoſer poitrine à poitrine, bouclier à bouclier, lance à lance, quel Moderne oſeroit y penſer ſeulement ; car, il combat comme un Dieu : Apollon, ou la guerriere Pallas, ſe trouvent toûjours à ſes côtez. O ! ma Mere, continua-t-il, ſi la Renommée ne trompe pas les foibles mortels, en publiant que je ſuis fils d'une ſi grande Déeſſe, acordez-moi d'atteindre Temple avec ce javelot. Que le coup l'envoye ſur les rives du noir Cocyte, & que chargé de dépouilles je retourne triomphant à l'Armée que vous favoriſez.

Les Dieux éxaucérent une partie de ſa priere, par l'interceſſion de ſa Mere & de Momus ; mais, un vent excité par la deſtinée diſſipa le reſte dans les airs.

Wotton ſaiſit ſon javelot, & après l'avoir branlé avec toute la force dont il étoit capable, & que ſa Mere augmentoit encore, il le

lance au Heros, qui ne s'y attend pas. Le dard perce l'air en ſiflant, parvient à peine juſqu'au baudrier du grand Temple, & tombe à terre comme un fardeau inutile. Le Heros ne ſentit pas ſeulement que le javelot le touchoit : il ne l'entendit pas même tomber ; & Wotton auroit pu regagner ſes Troupes, avec la gloire d'avoir lancé impunement ſon dard contre un Chef de cette reputation. Mais Apollon, courroucé de ce qu'un javelot, lancé par l'aſſiſtance d'une Divinité ſi infame, avoit profané les bords de ſa fontaine, prit la figure d'un Il aprocha d'une démarche lente du jeune Boyle, qui ſe trouvoit auprès de Temple : il lui montra le javelot & le Moderne, qui avoit eu l'audace de le jetter ; & ordonna au jeune Guerrier d'en prendre une promte vengeance.

Boyle, couvert d'Armes, que les Habitans du haut Olimpe lui avoient données d'un commun acord, avance auſſi-tôt ſur l'ennemi tremblant, qui n'oſe l'attendre de pied ferme. Tel un jeune Lion des plaines de la Lybie, que ſon Pere accablé d'âge envoïe à la chaſſe ou pour chercher de la proie, ou pour exercer ſa vigueur, & pour augmenter ſes forces, traverſe d'une courſe impetueuſe les Collines & les Vallons ; il ſouhaite avec ardeur de voir deſcendre des montagnes quelque Tigre carnaſſier, ou quelque Ours furieux. Par hazard, la voix importune d'un Ane ſauvage choque l'oreille de l'animal magnanime. Quoique peu avide de tremper ſes griffes dans un ſang ſi vil, fatigué pourtant de ce bruit desagreable, que l'Echo auſſi peu judicieuſe que le reſte de ſon Sexe, repete avec plus de plaiſir que le chant de Philomele, il ſe reſoud à vanger l'honneur de la forêt ; &, d'un ſeul coup de ſes griffes invincibles il déchire la Bête bruïante. Tel Boyle pourſuivit Wotton, qui, fuïant devant lui, auroit ſouhaité d'égaler la rapidité du vent. Mais, accablé d'armes peſantes, & lourd de ſon naturel, il commença à rallentir ſa courſe, quand il apperçut ſon cher Bentley

chargé des dépouilles des deux Heros Anciens, dont la valeur étoit enſevelie dans le ſommeil. Boyle le vit venir : &, remarquant d'abord le Caſque & le Bouclier de ſon Ami Phalaris, que le jeune Heros avoit depuis peu poli & doré de ſes propres mains , il s'anima d'une noble fureur ; &, les yeux enflammez de colere, il laiſſa-là Wotton, pour ſe jetter ſur ce nouveau venu. Il deſiroit ardemment de vanger ſes Amis offenſez ſur tous les deux ; mais, ils avoient pris leur fuite de differens cotez. C'eſt ainſi qu'une Femme ruſtique, à qui la quenouille fournit dans ſa cabane une maigre ſubſiſtance, ſi par hazard ſes oyes ſont répandus par le village, court tantot d'un coté & tantôt de l'autre pour forcer ces animaux vagabonds à rentrer dans la hute. Ils rempliſſent l'air de leurs cris, ſe jettent dans la Campagne, & en remuant leurs aîles ils s'efforcent à rendre leurs corps plus legers pour leurs pieds chancellans. C'eſt ainſi que Boyle pourſuivit ; c'eſt ainſi que ce Couple d'Amis ſe conduiſit dans leur fuite. Voïant à la fin, que leurs efforts étoient vains, ils ſe joignent courageuſement, s'arrêtent, & attendent le terrible ennemi. D'abord, Bentley lui lance un javelot de toutes ſes forces ; mais, Minerve en aïant araché la pointe d'acier, au milieu de l'air, y en mit à la place une autre de plomb, qui, après avoir choqué le bouclier du Heros, tomba à terre toute émouſſée. Alors Boyle, prenant ſon tems avec beaucoup de juſteſſe, ſaiſit un dard d'une longueur & d'un poids extraordinaire ; &, comme ce couple d'Amis étoit ſerré cote contre cote, il tourna du coté droit, & avec une force ſurnaturelle il lança le javelot fatal. Bentley voit aprocher ſa malheureuſe deſtinée : il couvre ſes cotés de ſes bras, dans l'eſperance de ſauver du moins ſon corps de ce coup terrible ; mais, la pointe entre, elle paſſe par les bras & par le flanc, & ne perd pas ſa force, avant qu'elle ait auſſi percé de part en part le vaillant Wotton, qui, voulant ſoute-

nir ſon ami expirant, partage ſon triſte ſort. Tel un habile Cuiſinier perce d'un ſeul coup de ſa broche aigue les corps d'une couple de cocqs de bruiere, dont les ailes ſont fermement atachées à leurs tendres flancs. De la même maniere la lance du divin Boyle traverſe les deux amis : ils tombent à terre avec un bruit horrible unis dans leur mort, comme ils l'avoient été dans leur vie. Ils étoient tellement atachez l'un à l'autre, que, ne paſſant que pour un ſeul corps, ils auront ſauvé ſans doute la moitié du paſſage de l'avarice de Caron. Adieu, couple lié par les plus ſaints nœuds de l'amitié mutuelle ; adieu, Oreſte & Pylade de notre âge ; vous quittez un ſejour où peu d'amis vous reſſemblent. Si l'Eſprit & l'Eloquence ont encore quelque force, vous ſerez heureux, vous ſerez immortels.

*Defunt cætera.*

## Tome 2 · 03

Ontemplez ce Balay jetté ignominieuſement dans un coin. Je l'ai vu autrefois dans un état floriſſant. Il ocupoit une place honorable dans une grande forêt. il étoit plein de ſuc, couvert d'une verdure riante, & de rameaux épais. En vain l'induſtrie de l'homme veut combatre la nature, en atachant à ce trône deſeché l'ornement étranger de quelque branches fletries. Ce n'eſt tout au plus qu'un arbre renverſé, qui porte ſes branches vers la terre, & ſa racine en l'air. Il eſt manié à préſent par les ſervantes les plus mauſſades, condamné à ſervir d'inſtrument à leurs viles occupations ; &, par le ſort le plus capricieux, il eſt deſtiné à ſe ſalir, dans le tems qu'il nettoïe toute autre choſe. Uſé à la fin dans ce triſte

ſervice, il eſt jetté dans la ruë, ou bien il eſt mis en piéces, pour allumer le feu. Quand je l'examine, je ſoupire, & je ne ſaurois m'empécher de me dire à moi-même : Certainement, l'Homme mortel n'eſt qu'un Balay.

La nature envoie l'homme dans le monde, vif & robuſte, ſa tête eſt ornée de ſes propres cheveux, branches naturelles des végétaux raiſonnables, juſqu'à ce que la hache de l'intemperance coupe ces rameaux ſi gais & ſi riants, & le laiſſe un tronc deſeché. Alors, il a recours à l'Art ; il ſe charge le front d'un vil amas de cheveux étrangers tous couverts de poudre ; il en paroit fier, comme d'une dépouille glorieuſe. Si ce Balay, que nous voïons-là, vouloit ſe donner des airs ſur ce faiſſeau de branches, qui ne ſont pas de ſon cru, & qui ſont tous couverts de pouſſiere, quoi qu'elles ſervent peut-être à donner de la propreté à la chambre de la plus belle Dame, ſa vanité ne nous paroitroit-elle pas ridicule, & mépriſable au ſuprême dégré ? Nous ſommes des juges également aveugles de notre propre mérite, & des défauts d'autrui.

Mais, dira-t-on, un Balay eſt l'embleme d'un Arbre appuïé ſur ſa tête. Eh ! je vous prie, qu'eſt-ce que l'homme, qu'une créature toûjours tournée ſens deſſus deſſous ? Ses facultez animales ont toujours le deſſus ſur ſa raiſon ; ſa tête eſt placée où devroient être ſes pieds, elle ſe vautre toujours dans la terre. Avec tous ces défauts il veut être le Réformateur general des erreurs & des vices, il fouille continuellement dans tous les égouts de la nature, il met en lumiere des villenies cachées, il excite une épaiſſe pouſſiere où l'on n'en voïoit point auparavant, & en même tems il ſe plonge dans les ordures, dont il veut débaraſſer les autres. Ses derniers jours ſont conſumez dans l'eſclavage des femmes, & d'ordinaire de celles, qui le meritent le moins, juſqu'à ce qu'uſé juſqu'au bout,

comme ſon Frere le Balay, il ſoit chaſſé de la maiſon, à moins qu'il n'ait dequoi allumer un feu, auprès duquel les autres s'échaufent.

## Tome 2 · 04

Ous avons juſtement autant de Religion, qu'il nous en faut, pour nous haïr les uns les autres ; nous n'en avons pas aſſez, pour nous porter à la tendreſſe mutuelle.

2. Quand nous réfléchiſſons ſur les évenemens paſſez, les Guerres, les Emeutes, les Negociations ; nous nous étonnons de ce que les hommes ſe ſont donné tant de mouvemens, pour des choſes ſi paſſagéres : ſi nous conſiderons le tems préſent, nous voïons préciſement la même humeur intrigante, qui s'occupe ſur les mêmes Evenemens ; & nous ne nous en étonnons point du tout.

3. L'Homme ſage tire des conjectures & des concluſions de l'examen de toutes les circonstances des choſes ; mais, le moindre incident, qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir, eſt capable de donner aux affaires, des tours ſi peu attendus, & traine aprés lui des revolutions ſi ſurprenantes, que le ſage eſt ſouvent auſſi peu en état de juger des évenemens, que l'homme du monde le plus ignorant, & le moins expérimenté.

4. L'Eſprit déciſif eſt une excellente qualité pour les Prédicateurs & pour les Avocats, parce que celui qui veut obtruder ſes penſées & ſes raiſons à une multitude, n'en peut perſuader les autres, qu'à proportion qu'il en paroit fortement convaincu lui-même.

5. Comment peut-on ſ'atendre à voir les hommes recevoir de bonne grace les Conſeils qu'on leur donne ſur leur conduite, quand on les voit rejetter avec dédain les avertiſſemens qui regardent un danger préſent qui les menace.

6. J'ai oublié, ſi parmi les choſes qui ſont perduës ſur la Terre, & qui ſe conſervent dans la Lune, Arioſte met les Conſeils ; il auroit du les y placer auſſi bien que le Tems.

7. Le ſeul Prédicateur, dont on profite, c'eſt le Tems. Il nous donne préciſement le même tour d'eſprit, que les gens d'âge ſe ſont efforcez en vain de nous inſpirer.

8. Quand nous deſirons ou recherchons certaines choſes, notre ame ne s'attache qu'à leur face lumineuſe, & riante : quand nous les poſſedons, nous ne les conſiderons, que de leur coté ſombre & ténébreux.

9. On remarque dans une verrerie, qu'un artiſan ; qui jette quelques poignées de charbons froids dans le feu, ſemble l'étouffer ; mais, un ſeul moment après, la flamme ſe ranime, & prend une nouvelle vigueur, Ce Phenomene peut étre une Emblême juſte de l'utilité des paſſions, qui, judicieuſement atiſées, ſemblent traverſer les operations de l'ame, quoique dans le fond elles l'empêchent de tomber dans une langueur lethargique.

10. Il ſemble que certaines gens croient que la Religion eſt tombée en enfance, & qu'elle doive ſe nourrir de Miracles, comme du tems qu'elle étoit encore au Berceau.

11. Tous les accès du plaiſir ſont contrebalancez par un degré égal de chagrin, & de douleur ; celui, qui s'y abandonne,

reſſemble à un prodigue, qui dépenſe pendant l'année courante la moitié du revenu de celle qui ſuit.

12. Les derniers jours de l'homme ſage ſe paſſent entierement à ſe guerir des folies, des préjugez, & des fauſſes opinions, qu'il a contractées dans ſa jeuneſſe.

13. Si un Auteur veut ſavoir, par quelles routes il ſe rendra agréable à |a poſterité ; qu'en examinant les Livres nos Prédeceſſeurs, il prenne garde à ce qui l'y charme le plus, & à ce qu'il y regrette davantage.

14. Que les Grands Seigneurs ne ſoient pas les dupes des magnifiques Promeſſes des Poëtes. Il eſt certain qu'ils ne donnent l'Immortalité qu'à eux-mêmes. Nous admirons Homere & Virgile, & non pas Achille ou Ænée. Il en eſt tout autrement des Historiens : nos penſées s'ocupent entierement des Evenemens, des Actions, des Perſonnes, dont ils nous parlent ; à peine avons-nous le loiſir de ſonger à celui qui nous les dépeint.

15. Une marque certaine qu'un homme, qui paroit avec éclat dans le Monde, eſt véritablement un grand Genie, c'eſt la Conſpiration, que tous les petits EſPrits trament contre lui.

16. Les perſonnes, qui poſſedent tous les avantages de la vie humaine, ſont dans un état, où un grand nombre d'accidens peuvent les troubler & leur donner du chagrin, & où peu de choſes ſont capables de leur donner du plaiſir.

17. Il eſt ridicule de punir les Poltrons par l'Infamie : s'ils l'avoient crainte, ils n'auroient pas été poltrons. Le ſupplice qui leur convient c'eſt la mort ; puiſqu'il n'y a que la mort qu'ils craignent.

19. Une preuve, qui eſt ſeule capable de faire voir la fauſſeté de ce qu'on débite d'ordinaire ſur les ſpectres, & ſur les apparitions, peut être tirée de l'opinion generale, qui veut, que les Eſprits ne ſe montrent jamais, qu'à une ſeule perſonne à la fois. Si on explique ces paroles par une interprétation ſenſée, elles ne veulent dire, ſi-non qu'il arrive rarement, que dans une Compagnie il ſe trouve plus d'une perſonne hypocondriaque à un certain degré.

20. Je m'imagine qu'au jour du Jugement, il y aura peu de connivence pour les gens éclairez, qui auront manqué du coté de la Morale, & pour les ignorans qui auront failli du coté de la Foi. C'eſt ainſi que les avantages de l'habileté & de l'ignorance ſeront égaux. Je crois encore que quelques doutes, dans les habiles gens, & quelques vices, dans les ignorans, ſeront facilement pardonnez à la force de la tentation.

21. La valeur de pluſieurs circonſtances dans l'Hiſtoire eſt extrémement diminuée par l'éloignement des Epoques. Il y en a pourtant de très-petites en aparence, qui répandent un grand jour ſur les évenemens ; & il faut un Eſprit très-judicieux dans l'Hiſtorien, pour en faire un bon choix.

22. Cet Age Critique eſt une Expreſſion devenue auſſi fort en vogue parmi les Auteurs, que ce Siecle Corrompu l'eſt parmi les Théologiens.

23. Il y a quelque choſe de comique, à obſerver les obligations, que le ſiecle préſent impoſe aux ſiécles ſuturs. Les ſiecles futurs parleront de ce fait. C'eſt une affaire qui s'attireras l'attention de toute la poſterité. On ne ſonge pas, que la poſterité ſera comme nous, & qu'elle n'emploiera ſon tems & ſes penſées, qu'aux choſes préſentes.

24. Le Camaleon, qui, ſelon les ſentimensdes Naturaliſtes, ne le nourrit que d'air, a de tous les animaux la langue la plus deliée, & la plus vive dans ſes mouvemens.

25. Il arrive dans les Diſputes ce qui eſt ordinaire dans les Armées. Le Parti le plus foible étale des lumieres trompeuſes, & fait un bruit exceſſif, pour donner à l'ennemi une haute idée de ſes forces.

26. Quand quelqu'un en Angleterre eſt fait Pair ſpirituel du Roïaume, il perd ſon Nom de Famille : ſi quelqu'un devient Pair temporel, il perd ſon Nom de Batême.

27. Certaines gens, ſous prétexte d'extirper les préjugez, déracinent la vertu, la probité, & la religion.

28. Dans pluſieurs Républiques bien reglées, on a eu ſoin autrefois de borner par des Loix les Poſſeſſions des Particuliers. Pluſieurs fortes raiſons y ont porté les Legiſlateurs ; une entr'autres, à laquelle on fait le moins d'attention. Quand on renferme les deſirs des hommes dans certaines bornes, il arrive que, dès qu'ils ont acquis tout ce que les loix leur permettent de poſſeder, leur intérêt particulier n'occupe plus leurs paſſions ; & ils ſont obligez de leur donner pour objet l'interêt public.

29. L'Homme n'a que trois moïens de le vanger de la Cenſure du Public ; de la mepriſer, d'uſer de répréſailles, & de ſe conduire avec tant de précaution qu'il n'y donne deſormais aucune priſe. On fait oſtentation de la prémiere de ces methodes ; la derniere eſt preſque impoſſible ; c'eſt la ſeconde qui a |a vogue.

30. Herodote nous dit que, dans les païs froids, les Animaux ont rarement des Cornes ; mais que, dans les païs chauds, ils en

ont de fort grandes : on pourroit faire de cette remarque une application allez plaiſante.

31. Ceux qui font la ſatire la plus fine de tout ce qui regarde les Procès, ce ſont les Aſtrologues, quand, par les regles de leur Art, ils prétendent déterminer, quand ils ſeront finis, & à l'avantage de quel parti ils ſeront décidez. De cette maniere, ils font dépendre tout le ſuccès de l'influence des étoiles, ſans avoir le moindre égard à la juſtice de la cauſe.

32. J'ai fort ſouvent entendu tourner en ridicule ce qui eſt dit dans les Livres Apocryphes, touchant Tobie, & ſon Chien qui le ſuivoit. Cependant, Homere s'exprime plus d'une fois de la même maniere à l'égard de Telemaque. Virgile dit encore quelque choſe de fort aprochant d'Evandre ; & je m'imagine, que le Livre de Tobie eſt en partie écrit en vers.

33. J'ai vû des hommes, qui avoient d'excellentes qualitez, être d'un grand ge pour les autres, & trés-inutiles pour eux-mêmes. C'eſt ainſi qu'un quadran placé au frontiſpice d'une maiſon, fait ſavoir quelle heure il eſt à tous les voiſins d'alentour, ſans rendre le même ſervice aux proprietaires, qui ſont dans la maiſon même.

34. Si quelqu'un avoit fait un Catalogue exact de toutes les opinions, qu'il a euës depuis ſon enfance juſqu'à ſa vieilleſſe, ſur l'Amour, la Politique, la Religion, & le Savoir, quel afreux Cahos de Contradictions n'y trouveroit-il pas ?

35. Nous ne ſavons rien de ce qui ſe fait dans le Ciel, mais nous ſavons ce qui ne s'y fait pas. On ne s'y marie point, & l'on n'y donne point en mariage.

36. Quand on obſerve le choix de nos Dames ; & leur maniere de diſpoſer de leurs faveurs, on ne ſauroit que reſpecter la memoire de ces Cavalles, dont parle Xenophon. Tant qu'elles conſervoient leur criniere, c'eſt-à-dire leur beauté & leur jeuneſſe, elles ne vouloient pas ſoufrir les careſſes d'un Ane.

37. La ſituation la plus miſerable, c'eſt d'être ſuſpendu entre l'Éſperance, & la crainte : c'eſt vivre dans une perpetuelle incertitude ; c'eſt-là le triſte état auquel fut condamnée Arachné changée en Aragnée par Minerve. Vive quidem, pende tamen, improba, dixit.

38. Vouloir trouver le moïen de ſuppléer à les beſoins, en retranchant ſes paſſions, c'eſt ſe couper les pieds quand on a beſoin de ſouliers.

Les Médecins ne devroient point opiner ſur les matieres de Religion, par la même raiſon qui nous oblige, en Angleterre, de ne point admettre les Bouchers parmi les Juges jurez, quand il s'agit de la vie ou de la mort de quelqu'un.

40. La raiſon, pourquoi il y a ſi peu de mariages heureux, c'eſt que la plûpart des jeunes Dames s'apliquent à faire des Filets, & non à faire des Cages.

41. Un homme, qui prête quelque attention aux objets qui frapent ſes yeux dans les ruës, trouvera les viſages les plus gais dans les caroſſes de deuil.

42. Rien ne rend un homme plus incapable d'agir avec prudence, qu'un deſaſtre accompagné de crime & d'infamie.

43. Le pouvoir de la fortune n'eſt reconnu que par les miſerables. Les gens fortunez attribuent tout leur bonheur à leur pru-

dence, ou à leur merite.

44. On s'acquite quelquefois des emplois les plus bas & les plus vils, par un principe d'Ambition. C'eſt ainſi qu'un homme qui monte eſt préciſement dans la même attitude, qu'un homme qui rampe.

45. Les Amis d'un mauvais caractere reſſemblent aux chiens, qui ſaliſſent le plus ceux à qui ils veulent marquer le plus de tendreſſe.

46. La cenſure eſt une taxe qu'un grand homme païe au public pour la ſuperiorité de ſes lumieres & de ſon merite.

## Tome 2 · 05

V Ous êtes un ſi grand Amateur des Antiquitez, que je crois pouvoir ſuppoſer raiſonnablement, qu'on ne ſauroit que vous faire plaiſir, en vous offrant quelque choſe de nouveau. Irrité depuis long-tems contre ces petits Auteurs, qui, dans leurs Eſſays, & dans leurs Diſcours Moraux, ſe jettent dans les Lieux-communs, s'égarent loin de leur ſujet, cachent leurs Livres tout entiers ſous les Citations les plus uſées, j'ai reſolu de faire un Eſſay debaraſſé de toutes ces Fautes, & propre à ſervir de modelle aux jeunes Ecrivains. Vous verrez ici des Penſées & des Remarques abſolument neuves, des Citations où aucun autre n'a touché ſeulement, enfin un ſujet de la plus grade importance traité avec toute la methode & avec toute la clarté poſſibles. Cet Ouvrage m'a couté un tems conſiderabie : je vous conjure de le recevoir & de le regarder comme le dernier effort de mon Genie.

Les Philoſophes diſent que l'Homme eſt un Microcoſme, ou petit Monde en miniature, qui repreſente le grand dans toutes ſes parties. Je ſuis encore perſuadé, que le Corps naturel peut parfaitement bien être comparé au Corps Politique. Et ſi cette Comparaiſon eſt juſte, comment eſt-il poſſible que les Epicuriens diſent la verité, en ſoutenant que l'Univers a été formé par un concours fortuit d'Atomes ? Je ſerai prêt à embraſſer leur opinion, quand je verrai les Lettres de l'Alphabet, jetées à tout hazard, former un Traité de Philoſophie auſſi ſavant qu'ingenieux. Riſum teneatis amici. Hor.

Cette fauſſe opinion en doit de neceſſité produire pluſieurs autres, de la même manière, qu'une mauvaiſe digeſtion eſt ſuivi d'autres digeſtions plus mauvaiſes.

Tout batiment, qu'on s'eforce à élever ſur une baze foible, doit crouler néceſſairement. C'eſt ainſi que les aveugles mortels ſont conduits d'erreur en erreur, juſqu'à ce qu'enfin, avec Ixion, ils embraſſent un Nuage, au lieu d'une Déeſſe, ou qu'avec le Chien de la Fable ils prennent la réalité pour l'ombre. Des opinions de cette nature n'ont aucune cohérence ; mais, ſemblables à la terre & au fer, unis enſemble dans les pieds de la Statue de Nabucodonozor, elles doivent ſe ſéparer, & tomber en pieces.

J'ai lû dans un certain Auteur, qu'Alexandre pleura un jour, parce qu'il n'y avoit qu'un Monde à conquerir ; & il auroit fort bien pu s'épargner ces larmes, ſi le concours fortuit des Atomes étoit capable de produire des Mondes. Auſſi, ce ſentiment ridicule eſt plus à la portée du vulgaire, cette Hydre à pluſieurs têtes, qu'à celle d'un Homme auſſi ſage qu'Epicure : & je croi fort, que les plus corrompues de la Secte n'ont fait qu'emprunter le nom de leur illuſtre maître, pour donner cours à cette opinion imperti-

nente ; ſemblables au ſinge, qui ſe ſervoit des griffes du chat ; pour tirer les chataignes des cendres chaudes.

Cependant, le premier pas qu'il s'agit de faire pour guérir un malade, c'eſt de bien connoître la nature de ſon indiſpoſition : &, quoique la Verité soit difficile à trouver, parceque, ſelon le ſentiment d'un Philoſophe, elle demeure au fond d'un Puits, il n'eſt pas neceſſaire de ſe fermer les yeux de propos déliberé ; & il me ſera permis, j'eſpere, d'offrir ma pite au milieu d'un ſi grand nombre de perſonnes, qui me ſurpaſſent en Érudition. Quelquefois un Spectateur voit mieux les coups, que les Joueurs eux-mêmes. D'ailleurs, je ne croi pas, qu'un Philoſophe ſoit obligé de rendre compte de tous les Phenomenes de la Nature, ou de ſe noïer avec Ariſtote, faute de ſavoir expliquer le flux & le reflux. Sa meilleure ſentence n'eſt pas celle, à coup ſeur, qu'il s'apliqua à ſoi-même dans cette facheuſe conjoncture : Quia te non capio, tu capies me. On peut dire, qu'il fut dans cette occaſion le Juge & le Criminel, l'Accuſſateur & le Bourreau.

Sa faute fut d'autant plus grande, que Socrate oſa bien avouer, qu'il ne ſavoit rien ; lui, que l'Oracle avoit declaré le Sage par excellence.

Pour finir cette longue Digreſſion, je dirai qu'il me paroit auſſi clair qu'une Démonſtration d'Euclide, que la Nature ne fait rien en vain. Si nous étions capables de fouiller dans ſes tréſors les plus cachez, nous verrions, que le plus petit brin d'herbe, & les végétaux les plus mépriſables en aparence, ont leur utilité particulière. Elle eſt ſur-tout admirable, dans ſes plus petites productions. Le moindre & le plus vil des inſectes en découvre le mieux l'Art, s'il m'eſt permis de parler ainſi, quoi qu'il ſoit ſur, que Pre-

nant plaiſir à varier ſes Ouvrages, elle laiſſe l'Art bien loin derriere elle, comme obſerve parfaitement bien un Poëte.

Naturam expellas furçâ, tamen usque recurret.

Il eſt vrai, que les differentes Opinions des Philoſophes ont répandu dans le Monde autant de maladies de l'ame, qu'il eſt ſorti de maladies du corps, de la Boëte de Pandore ; avec cette difference pourtant, qu'elles n'ont pas laiſſé l'eſperance au fond.

Si la Vérité n'a pas quitté la Terre avec Aſtrée, du moins eſt-elle auſſi cachée ; que la ſource du Nil ; & l'on ne ſauroit la trouver que dans l'Utopie. Je ne prétends pas par-là avancer une propoſition injurieuſe pour les Sages de l'Antiquité : ce ſeroit une eſpece d'ingratitude ; & celui qui apelle un homme ingrat le charge de tous les vices imaginables.

Ingratum si dixeris, omnia dicis.

Mais, quand je devrois paſſer pour un Auteur, qui aime à debiter des Paradoxes, j'oſerai ſoutenir, que ce qu'il y a de plus blamable dans les Philoſophes c'eſt l'orgueil. Ipſe dixit ; en voila aſſez, pour obliger quelqu'un à s'atacher aveuglement à leurs idées. Quoique Diogene vecût dans un Tonneau, peut-être cachoit-il autant d'orgueil, ſous ſes Guenilles, que le Divin Platon ſous ſa Robbe ſuperbe.

On nous raporte de ce Philoſophe Cynique, que quand Alexandre le vint voir, & lui promit tout ce qu'il voudroit demander, il lui répondit ainſi : Tirez vous d'entre moi & le Soleil, & ne m'otez pas ce que vous ne ſauriez me doner. Et par-là il ſe montra auſſi extravagant, que cet autre Philoſophe, qui jetta toutes ſes richeſſes dans la Mer, en prononçant ces paroles remarquables...

Quelle difference ne remarque-t-on pas entre cet Homme, & cet Uſurier, qui, étant averti que ſon Fils dépenſeroit tout ce qu'il avoit amaſſé, répondit : Il ne trouvera pas plus de plaiſir à le prodiguer, que je n'en ai ſenti en l'accumulant.

Ces ſortes de gens voient les fautes d'autrui, & ſont aveugles pour leur propres défauts, qu'ils portent dans le ſac qu'ils ont derriere le dos. Non videmus id manticæ, quod in tergo eſt.

Je crains bien d'être cenſuré, pour la liberté de mes ſentimens, par ces Momus envieux, que les Auteurs adorent par un principe de crainte, comme les Indiens ſacrifient au Diable. Ils feront tous leurs efforts, pour donner autant de playes à ma reputation, qu'on en voit à l'image, qui eſt placée au frontiſpice de l'Almanac.

Mais, je mépriſe leurs coups, & peut-être ces viles mouches voleront ſi longtems autour de la chandelle, qu'à la fin elles y bruleront leurs ailes. Ils me le pardonneront bien, ſi j'oſe leur donner cet avis, & ſi je les prie de ne point invectiver contre des choſes, qui ſont au-deſſus de leur Sphere. Leurs critiques ridicules ne font que découvrir leur vile jalouzie, cette paſſion qui ſe déchire elle-même, & qui ſurpaſſe tous les tourmens inventez par les tyrans, dont la cruauté a été la plus ingénieuſe :

Invidiâ, Siculi non invenêre Tyranni
Tormentuin majus. Juv.

Je ne crois pas me donner ici des airs, en aſſeurant mes Cenſeurs, & certains apprentiſs Beaux-Eſprits, qu'ils ſont auſſi peu en état de juger de mes Ouvrages, qu'un homme né aveugle eſt capable de diſtinguer les couleurs. J'ai toûjours obſervé, que les tonneaux vuides faiſoient le plus de bruit ; & je me ſoucie des coups de fouet de pareilles gens, auſſi peu que la mer ſe mit en

peine de ceux de Xerxes. Je ſai bien, que la plus grande faveur, qu'on puiſſe atendre d'eux, eſt celle que Polypheme promit à Uliſſe ; d'être devoré le dernier. Ils s'imaginent vaincre un Auteur à la maniere de Céſar, par un Veni, vidi, vici.

J'avouë, que je fais un cas extraordinaire du jugement d'un petit nombre de gens ſenſez, d'un Rhymer, d'un Denys, d'un Welsh ; mais, pour dire mon ſentiment des autres en fort peu de mots, je crois, qu'on peut aſſeurer, que le vide, dont les Philoſophes ont ſi longtems diſputé, ſe trouve dans le cerveau de ces petits Eſprits. Ils ne ſont que les Guépes du Monde ſavant ; ils dévorent le miel, & ils ne veulent pas travailler eux-mêmes. Un Auteur ne doit pas s'en embaraſſer d'avantage, que la Lune ne ſe met en peine des abboïemens d'un Dogue. En dépit de leurs terribles rugiſſemens, il eſt facile de découvrir chez eux l'Ane ſous la peau du Lion.

J'en reviens à mon ſujet. Qu'elle eſt la premiere partie de l'Orateur ? demanda quelqu'un à Demoſthene. L'Action, dit-il : la ſeconde ? l'Action : la troiſiéme ? l'Action ; & ainſi juſqu'à l'infini. Ce Principe peut être veritable par raport à l'Art Oratoire ; mais, il eſt certain, que la contemplation s'étend bien au de-là de l'Action. C'eſt pourquoi un homme ſage n'eſt jamais en meilleure Compagnie, que quand il eſt ſeul.

NUNQUAM MINUS SOLUS, QUÀM CUM SOLUS.

Archimede, ce fameux Mathematicien, étoit ſi attentif à ſes Problèmes, qu'il n'apperçut pas ſeulement le Soldat, qui étoit venu pour le tuer.

Je n'ai pas la moindre envie d'ôter quelque choſe à la Gloire, qui eſt duë aux Orateurs, & à leur Art ; mais il eſt bon de conſidé-

rer pourtant, que la Nature, qui nous a donné deux yeux pour voir, & deux oreilles pour écouter, ne nous a donné qu'une ſeule langue pour parler. Il eſt vrai que certaines gens ſavent donner tant d'exercice à cette petite partie du corps humain, que les virtuoſi, qui ont fait tant d'efforts, pour trouver le mouvement perpetuel, peuvent le découvrir là ſans peine.

Il y a des gens, qui ont une haute idée des Républiques, parce que les Orateurs y fleuriſſent le plus, & qu'ils ſe ſont toujours montrez ennemis jurez de la Tyrannie mais, à mon avis, un ſeul Tyran vaut mieux qu'une centaine. Ces beaux-parleurs ne font qu'animer la multitude, dont pourtant la colere n'eſt qu'un court accès de ſureur : Ira ſuror brevis eſt.

Après tout, les Loix ne ſont que des toiles d'Araignées, qui prennent les Mouches, & qui ſont briſées par les Guêpes. Cela ſoit dit en paſſanr. Pour ce qui regarde l'habileté de l'Orateur, il eſt certain que ſon grand Art conſiſte à cacher l'Art.

Artis est celare artem.

Mais, ce talent ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de reflechir, & de profiter de toutes les occaſions qui ſe preſentent. Si on ne s'en ſaiſit point, on ne fait que travailler à la toile de Penelope, qui défaiſoit pendant la nuit, tout ce qu'elle avoit tiſſu pendant le jour. Ce qui confirme encore ce que je viens d'avancer, c'eſt l'obſervation que j'ai faite, que l'Occaſion eſt repreſentée chauve par derriere, & avec un toupet de cheveux au front. Cette Emblème ſignifie, qu'il faut la prendre aux cheveux, parce qu'on l'appelle en vain, quand elle eſt une fois paſſée.

Fronte capillata., post est occasio calva.

L'Ame humaine reſſemble d'abord à une table raſe, S'il m'eſt permis de parler ainſi, où à une cire, qui, pendant qu'elle eſt molle, eſt ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions : elle contracte peu à peu plus de conſiſtance, & de dureté, juſqu'à ce qu'enfin la mort vient l'arrêter au milieu de ſa carriere. Les plus grands Conquerans ont enfin ſuccombé ſous les coups de la Parque, qui n'épargne perſonne depuis le Sceptre juſqu'à la Houlette.

MORS OMNIBUS COMMUNIS.

Toutes les Rivieres ſe jettent dans la Mer, mais aucune n'en revient. Quand Xerxes fit la revue de ſes Troupes innombrables, il pleura en conſiderant, que, de tant de millions d'hommes, perſonne ne ſeroit en vie dans l'eſpace de cent ans. Anacreon fut ſuffoqué par un pepin de raiſins ; & l'on meurt de joie, auſſi bien que de douleur. Rien n'eſt conſtant dans le monde, que l'inconſtance ; ce qui n'empêcha pas le divin Platon de ſoutenir, que, ſi la vertu paroiſſoit aux yeux des humains, avec tous les ornemens naturels, ils ſeroient tous charmez de ſa beauté. Neanmoins, l'intéret gouverne tellement le monde à préſent ; & ce que les Anciens apelloient, aurea mediocritas, eſt tellement mépriſé parmi nous ; que nous ferions une fort mauvaiſe reception à Jupiter luimême, à moins qu'il ne deſcendit ſur nous, comme une pluie d'or, de la même maniere, qu'il trouva l'entrée de la tour de Danaé. Les mortels, dans ce ſiecle de fer, laiſſent le Soleil couchant, pour n'adreſſer leur Culte, qu'au Soleil qui ſe leve.

DONEC ERIS FELIX MULTOS NUMERABIS AMICOS.

Je mets ici des bornes à ma Diſſertation, que je n'ai entrepriſe, que pour obéir à vos ordres. Il me falloit un motif de cette force, pour m'expoſer aux cenſures de cet Age Critique. Si j'ai ſatisfait à

ma matiere, ou non, c'eſt ce qu'il faut laiſſer à décider aux lumieres du Lecteur ſavant & judicieux. Quoiqu'il en ſoit, je puis eſperer du moins, que cet Eſſay encouragera quelque Génie d'un autre ordre que le mien à traiter le même Sujet, avec plus de ſuccès.

## Tome 2 · 06

DISSERTATION

OÙ L'ON PROUVE QUE

DU

CHRISTIANISME

EN

ANGLETERRE

Cet Ouvrage a été fait l'an 1708.

E ſai parfaitement bien, que l'Eſprit humain ne donne jamais des marques plus ſenſibles de ſa ſaibleſſe, & de ſa préſomption, que lorſqu'il veut emploïer le raiſonnement, contre les opinions généralement reçûes, contre les modes, & contre les habitudes, qui ont pris le deſſus. Je me ſouviens, qu'on a conſidéré avec beaucoup de juſtice, comme une choſe extrémement favorable à la Liberté du Peuple, & de la Preſſe, la deſenſe qui a été faite, de parler, d'écrire, ou de faire des gageures, contre l'Union, avant qu'elle eut été confirmée par le Parlement. On menaça même les

transgreſſeurs d'une punition ſevere, avec beaucoup de raiſon : on ne ſauroit conſiderer ceux qui s'opoſent au torrent des idées communes, que comme des Peturbateurs du Repos public. Sans parler de l'Extravagance, qu'il y a à former toutes ſortes de projets évidemment inutiles, il eſt certain, que ces gens-là commettent un crime de Lèze-Societé, en péchant contre ce principe fondamental, la voix du Peuple eſt la voix de Dieu.

Je crains bien, que, par les mêmes raiſons, il n'y ait de l'imprudence à argumenter contre l'Aboliſſement du Chriſtianiſme, dans une Conjoncture, où l'on remarque, que tous les partis, & toutes les differentes Sectes, y ont le même panchant ; comme il paroit clairement, par leurs Diſcours, leurs Ecrits, & leurs Actions. Malgré cette conſidération ſi forte, ſoit par une ſingularité affectée, ſoit par la perverſité ordinaire de la nature humaine, ſoit par une force ſuperieure de ma deſtinée, il m'eſt impoſſible d'être entierement de cette opinion. J'avouë même, que quand je ſerois ſur, que le Procureur-General me pourſuivroit en juſtice, je ne ſaurois m'empêcher de ſoutenir, que, dans la ſituation préſente de nos affaires, il n'y a pas une neceſſité abſoluë de déraciner entierement le Chriſtianiſme dans notre Patrie.

Cette Propoſition paroitra peut-être ſurprenante, dans un ſiécle ſi ſage, & ſi amateur même des Paradoxes ; &, pour cette raiſon, je manierai ce ſujet avec toute la délicateſſe, & toute la précaution imaginable, en manquant, auſſi peu qu'il me ſera poſſible, au reſpect qui eſt dû à la pluralité des voix.

J'obſerverai ici en paſſant juſqu'à quel point le génie univerſel d'une nation eſt ſujet à changer en moins d'un demi-ſiècle. J'ai entendu dire à des gens d'âge, qu'ils ſe ſouviennent d'un tems où le ſentiment contraire à celui, qui eſt à préſent généralement

adopté, avoit abſolument la vogue, & où le projèt d'abolir le Chriſtianiſme auroit paſſé pour auſſi abſurde, que le paroit à préſent la hardieſſe d'écrire contre une pareille entrepriſe.

J'avoue ingenument, que toutes les aparences ſont contre moi. Le Syſtême de l'Evangile, aïant parmi nous la deſtinée de tous les autres Syſtêmes, eſt décrié generalement ; & il eſt trop vieux, pour conſerver encore quelque reſte d'Autorité. Toute la maſſe même du petit Peuple, où le credit du Chriſtianiſme s'eſt ſoutenu le plus long-tems, en a à préſent tout autant de honte, que les perſonnes de naiſſance. Je ne m'en étonne pas ; les opinions, comme les modes, deſcendent par caſcade du noble juſqu'au bourgeois ; delà, elles tombent au milieu du vulgaire, comme dans un canal ou elles s'écoulent, & diſparoiſſent à la fin entierement.

Avant que d'entrer dans la tractation de ma matiere, je ſuis obligé, pour ôter toute ambiguité, d'emprunter une dinſtinction de certains Auteurs, qui font une difference entre Trinitaires de Nom, & Trinitaires réels. J'eſpere qu'aucun Lecteur ne ſera aſſez injuſte à mon égard, pour ſe mettre dans l'eſprit que mon deſſein eſt de défendre le Chriſtianiſme réel, qui, dans les premiers ſiecles, s'il en faut croire les Auteurs de ces tems-là, influoit ſur les idées & ſur les actions des hommes. Je conviens, que ce ſeroit-là le projet du monde le plus abſurde & le plus pernicieux. Ce ſeroit vouloir détruire d'un ſeul coup toute l'Erudition du Roïaume, tous les Arts, toutes les Sciences, & tous ceux qui les enſeignent. Ce ſeroit vouloir renverſer toute la Conſtitution de notre Patrie, ruiner notre Commerce, & changer en Deſerts la Cour & la Bourſe.

Il y auroit la même abſurdité, que l'on découvre dans le Conſeil, que donne Horace aux Romains, de ſe tirer de leurs

vices, & de la corruption de leurs mœurs en abandonnant leur Ville, & en cherchant une nouvelle demeure, dans quelque coin reculé de l'Univers.

Quoique dans le fond cet avertiſſement ne ſoit pas des plus néceſſaires, j'ai trouvé bon de le faire, pour éviter toute chicane. Pour le Lecteur éclairé & benevole, il comprendra facilement, que le but de mon Diſcours ne ſauroit être, que de défendre le Chriſtianiſme de Nom ; puiſqu'il y a déja bien du tems, que le Chriſtianiſme réel a été aboli, par un conſentement unanime, comme abſolument incompatible avec nos Syſtêmes de Richeſſe & de Grandeur. Mais, j'avoue, qu'il m'eſt impoſſible de comprendre, qu'il doive ſuivre de-là néceſſairement, qu'il faut abjurer le nom de Chrétiens. Je vois que tout le monde s'y accorde ; mais, je ne ſaurois convenir de la ſolidité des raiſons qui les y portent. Je ſais bien que les Entrepreneurs de cette affaire prétendent, que la Nation recevra des Avantages conſiderables de la réüſſite de leur projet, & qu'ils font des Objections allez plauſibles contre nos Syſtêmes du Chriſtianiſme ; mais, je crois, qu'il n'eſt pas impoſſible de les réfuter. J'en fais ma tache aujourd'hui : je conſidererai brievement la force de leurs Argumens, & je promets de la mettre dans tout ſon jour. Enſuite, je ferai voir les Inconveniens, que cette innovation pouroit trainer après elle, dans la ſituation preſente de nos affaires. C'eſt-là tout le Plan de ma Diſſertation.

Un des plus grands Avantages, qu'on atache à l'Extirpation du Chriſtianiſme, c'eſt que par-là on élargiroit beaucoup les bornes de la liberté de conſcience, ce grand boulevard de la Nation, & de la Religion Proteſtante, auquel les Fraudes pieuſes font de frequentes breches malgré la bonne intention de nos Legiſlateurs. Nous en avons vu un terrible Exemple depuis peu. Deux jeunes

Cavaliers de grande eſperance, d'un eſprit vif, & d'un jugement profond, aïant meurement examiné les Cauſes & les Effets, avoient découvert par la ſeule force de leurs Lumieres naturelles. débaraſſées de toute rouille d'Erudition, qu'il n'y a point de Dieu ; & ils avoient généreuſement communiqué aux autres cette Découverte ſi importante, & ſi néceſſaire au bien public. On eut la barbarie de leur en faire un crime, & tirant de la pouſſiere quelque vieille loi, à qui la coutume avoit ôté toute autorité, on pouſſa la ſeverité juſques à les caſſer comme Blaſphemateurs. Voilà ce qu'on ne ſauroit apeller autrement, qu'un commencement de Perſécution, qui s'étend toûjours avec rapidité, dès qu'on lui permet d'entamer ſeulement la Societé humaine.

Acela je repons, en ſoumettant pourtant mon ſentiment à celui d'autres eſprits plus éclairez, que cet exemple même fait voir évidemment la neceſſité d'une Religion de Nom parmi nous. Les grands Genies aiment à traiter cavalierement les objets les plus élevez ; &, ſi en aboliſſant toute Religion, on leur ôte une Divinité, ſur laquelle ils puiſſent exercer la force de leur eſprit, ils ſe jetteront ſur les perſonnes de diſtinction ils parleront mal du gouvernement, & ils diront des ſotiſes du Miniſtere : ce qui ſera aſſeurément d'une conſequence infiniment plus dangereuſe, que les traits qu'ils lancent à preſent contre Dieu. Une Sentence de Tibere eſt formelle là-deſſus : Deorum offenſa Diis curæ.

Pour ce qui regarde le fait particulier, dont je viens de faire mention, on m'accordera facilement, qu'on ne ſauroit fonder une propoſition générale ſur un ſeul exemple. On peut dire à la conſolation de tous ceux, qui craignent une pareille intolerance, qu'il n'eſt pas poſſible d'en alleguer un autre. Ne ſait-on pas, que des diſcours blaſphematoires ſont prononcez tous les jours, avec

toutes la liberté imaginable, dans les Cabarets, & dans tous les autres lieux, où les honnêtes-gens ſe voïent.

J'avouë ingenument, que de punir le Blaſpheme en dépouillant de ſon Employ un Officier Anglois né libre, eſt un Acte de Depotiſme aſſez vif, pour en parler dans les termes les plus modeſtes ; & qu'il eſt difficile de juſtifier le General, qui s'en eſt rendu coupable. Peut-être craignoit-il, que ces ſortes de diſcours ne fuſſent propres à ſcandaliſer les Alliez, parmi leſquels c'eſt peut-être la mode de croire en Dieu : c'eſt tout ce qu'on peut alleguer de plauſible en ſa faveur. Car, ſe fonder ſur un principe, que d'autres ont admis, ſavoir, qu'un Officier, capable d'inſulter la Divinité, pourroit bien un jour aller aſſez loin, pour exciter une mutinerie contre ſon Chef, c'eſt en verité ſe méprendre groſſierement. Le Général d'une Armée Angloiſe courreroit riſque d'être fort mal obéï, ſi ſes Soldats n'avoient pas plus de reſpect pour lui, que pour la Divinité.

On objecte encore contre cette eſpéce de Chriſtianiſme dont il s'agit ici, qu'elle oblige les hommes à croire des choſes trop difficiles à comprendre, pour des eſprits forts, & pour tous ceux qui ont ſecoué les préjugez, & qui s'atachent à une éducation bourgeoiſe & ordinaire. Mais, il me ſemble, qu'on devroit être trop prudent, pour faire des objections qui paroiſſent tendre à donner de foibles idées de la Sageſſe de la Nation. Quoi ! n'eſt-il pas permis à chacun d'entre nous de croire tout ce qu'il veut & de rendre public ce qu'il croit, quand il le trouve à propos, ſur-tout quand ſes opinions ſervent à affermir le parti, qui a raiſon dans ce tems-là ? Qu'on me diſe de bonne-foi : Un Etranger, qui liroit les fadaiſes, qui ont été écrites depuis peu par Aſgil, Tindale, Toland, & Coward, & par cinquante autres, croiroit-il, que l'Evangile eſt une

Regle de notre Foi confirmée par un Acte du Parlement ? Où eſt l'homme dans cette Ile, qui ſe fait un devoir de croire à l'Evangile, de dire qu'il y croit ou de ſouhaiter ſeulement qu'on diſe qu'il y croit ? On peut s'en moquer, ſans en être plus mal reçu dans les bonnes Compagnies, & ſans manquer par-là les emplois civils & militaires. Qu'importe, qu'il y ait quelques vieilles Loix, contre ces ſortes de gens ? Elles ſont ſi fort oubliées, qu'il ſeroit ridicule de ſonger ſeulement à vouloir les mettre en exécution.

On allegue encore contre le Chriſtianiſme, que, par une ſupputation fort modeſte, on trouve dans ces Roïaumes plus de dix mille Curez, dont les revenus, joints à ceux de Milords les Evêques, pourroient ſervir à entretenir du moins deux cens jeunes Cavaliers, gens d'eſprit & de plaiſir, & ennemis jurés des Fourberies des Prêtres, de l'auſterité, des jugés, & de la Pédanterie ; en un mot, gens à faire l'ornement de la Cour & de la Ville. D'ailleurs, dit-on, un ſi grand nombre de Théologiens maſſifs, & bien découplez, feroit une recrue impaïable pour nos Flottes, & pour nos Armées.

J'ai trop de bonne foi, pour ne pas convenir que cette difficulté merite notre attention ; mais, on peut y oppoſer d'autres difficultez d'un poids tout auſſi conſiderable. N'eſt-il pas aſſez néceſſaire, par exemple, que dans chacun de ces territoires, qu'on apelle Paroiſſes, il y ait du moins un ſeul homme, qui ſache lire, & écrire ? De plus, il me ſemble, qu'on compte, comme on dit, ſans ſon hôte, quand on s'imagine, que les Revenus des Egliſes de toute notre Ile ſeroient ſuffiſans, pour entretenir, de la maniere dont les honnêtes-gens vivent dans nos jours, je ne dis pas deux cens jolis Cavaliers, mais ſeulement la moitié de ce Nombre. N'eſt-ce pas tomber dans la derniere des abſurditez, que de prétendre, qu'il y au-

roit-là de quoi les mettre à leur aiſe, ſelon le ſens le plus moderne de ces expreſſions ? Il y a encore dans ce petit projèt-là, quelque aimable qu'il paroiſſe à la prémiere vuë, un inconvenient caché, mais un inconvenient terrible. N'imitons pas, je vous en prie, l'Extravagance de cette Femme, aſſez imprudente pour couper la gorge à la Poule, qui lui pondoit tous les matins un œuf d'or. Etendons un peu nos vuës juſqu'à l'avenir, & ſongeons à ce que deviendroient les races futures. Quelle eſpece de Poſterité pouvons-nous attendre de la mauvaiſe Conſtitution de ces gens d'eſprit & de plaiſir, qui, étant venus à bout de leur vigueur, de leur ſanté, & de leur bien, ſont forcez de reparer leur fortune, par quelque mariage desagreable, & de produire des Enfans héritiers de leurs belles manieres & de leur pouriture ?

Au lieu de ces Meſſieurs-là, nous avons à préſent dix mille hommes, réduits par les ſages Reglemens de Henry VIII. à un petit revenu, qui les force à conſerver leur ſanté par la diéte, & par la continence. On leur feroit le plus grand tort du monde, ſi on ne les reſpectoit pas, comme le fond aſſuré & comme la baſe la plus ſolide d'une Poſterité vigoureuſe. Il eſt certain que, ſans eux, tout le Roïaume deviendroit, dans deux générations d'ici, un Hôpital univerſel.

On propoſe encore, comme un Avantage très-conſiderable de l'Abolition du Chriſtianiſme, le gain clair d'un jour de la ſemaine, dont la perte rend à préſent tout le païs moins conſiderable d'un ſeptiéme, pour le Commerce, les Affaires, & les Plaiſirs. On y ajoûte que, par la Religion, le public perd tant d'édifices magnifiques qui ſont entre les mains du Clergé, & dont on pourroit faire des Sales pour la Comedie, des Bourſes, des Halles, des Maiſons de Plaiſir, & d'autres Edifices publics.

On me le pardonnera bien, j'eſpere, ſi je prends la liberté de traiter cet argument de chicane dans les formes. Je veux bien avoüer, qu'il y a eu au tems jadis une coutume parmi nos Concitoïens d'aller tous à l'Eglife, les Dimanches ; & je crois que c'eſt, pour en conſerver la memoire, qu'il y a encore des gens, qui, ce jour-là, ferment leurs Boutiques.

Mais, quel obſtacle imaginable trouve-t-on là-dedans pour les affaires, & pour les plaiſirs ? Eſt-ce un ſi grand malheur, pour les gens qui ſavent vivre, de jouer dans leurs maiſons, un ſeul jour de la ſemaine ? Les Caffez, & les Cabarets, ne ſont-ils par ouverts les Dimanches, comme les autres jours ? Y a-t-il un tems plus convenable, pour prendre Médecine ? Les Filles de Joie ſont-elles alors plus chiches de leurs faveurs que de coutume ? N'eſt-ce pas un tems très-utile au Négocians, pour ajuſter les comptes de la ſemaine paſſée ; & aux Gens de Robbe, pour préparer leurs Piéces ?

Par raport aux Egliſes, je ne comprends pas comment on peut prétendre, que ce ſont à préſent des bâtimens, dont le public ne tire pas le moindre uſage. Ce ſont les lieux du monde les plus propres pour les Rendez-vous amoureux. Les bancs, qu'on y a placez vis-à-vis de la chaire, ſont les endroits de l'Univers, où un habit magnifique paroit le plus à ſon avantage ; & il n'y a point d'édifice dans tout le Roïaume, où l'on faſſe de plus grandes affaires, & où l'on dorme mieux.

Un Avantage infiniment plus conſiderable paroit devoir ſuivre de l'Abolition du Chriſtianiſme : c'eſt l'Extinction generale de toutes nos Factions, enflammées ſur-tout, par les Noms odieux & efficaces de Haute & Baſſe Egliſe, de Whigs & de Toris, d'Anglicans & de Presbyteriens. Tous ces Partis ſervent à préſent d'entraves à nos compatriotes : ils bornent toutes leurs actions, à

chercher les avantages d'une telle faction, & l'abaiſſement de telle autre, ſans leur permettre de faire la moindre attention au bien public.

Si j'étois ſûr que l'Extirpation du Chriſtianiſme calmât toutes ces animoſitez pernicieuſes, je me rendrois d'abord, & je ne dirois plus un ſeul mot contre le projèt en queſtion ; mais, peut-on dire, que ſi aujourd'hui un Acte du Parlement chaſſoit du langage les mots, paillarder, s'enyvrer, fourber, mentir, voler, nous nous leverions tous demain ſages, temperans, juſtes, integres, amateurs de la verité ? La conſequence eſt-elle bien exacte ? Quoi ! ſi les Medecins nous défendoient de prononcer les termes de Goute, de Gravelle, de Rheumatiſme, &c. cet expédient ſeroit-il un Talisman aſſez efficace, pour détruire toutes ces maladies mêmes ? L'eſprit de parti & de faction fait dans les cours des impreſſions trop fortes, pour être effacées ſi facilement, par la ſuppreſſion de quelques termes empruntez de la Religion. Si ces expreſſions odieuſes perdoient parmi nous le droit de Bourgeoiſie, l'envie, l'orgueil, l'ambition, & l'avarice ſont des Dictionaires aſſez complets, pour nous en fournir d'autres. En cas de beſoin, Heyduks, Mameluks, Mandarins, Bachas, ou quelque autre terme formé à tout haſard pourroient ſervir à diſtinguer ceux, qui ſont dans le Miniſtere, d'avec ceux qui voudroient bien y être, s'ils pouvoient. Qu'y a-t-il de plus aiſé que de changer quelques Phrazes, & au lieu de parler de l'Egliſe, de propoſer comme un Probleme ſi le Monument eſt en danger, ou non ? Si la Religion a été aſſez officieuſe pour offrir la prémiere à nos eſprits factieux quelques termes cauſtiques, s'en ſuit-il que notre imagination n'eſt pas aſſez riche, pour nous dédommager de leurs perte ? Suppoſons que les Toris ſe déclaraſſent pour la Signora Margarita ; les Whigs, pour Mademoiſelle Tofts ; & les Moderez, pour Valentini :

Margaritiens, Toftiens, & Valentiniens, ne ſeroient-ce pas d'aſſez beaux Noms de Parti ? La Faction des Praſini & des Veneti, la plus turbulante qui ait jamais troublé l'Italie, a tiré ſon nom, ſi je m'en ſouviens bien, de quelques rubans de differente couleur. Eſt-ce que chez nous le bleu & le vert ne peuvent pas rendre le même ſervice, & partager auſſi bien la Cour, le Parlement, & tout le Roïaume, qu'aucune Dénomination empruntée de l'Egliſe ? Par conſequent, cette Objection contre le Chriſtianiſme, malgré cette apparence plauſible dont elle nous éblouit d'abord, eſt dans le fond peu de choſe ; & l'Avantage, dont elle nous flatte, n'eſt qu'une pure chimere.

Nos Entrepreneurs ſoutiennent encore, que c'eſt une coutume d'une abſurdité très-ridicule, de louër & de païer une troupe de gens, pour brailler, une fois par ſemaine, contre les methodes, dont on ſe ſert le plus communément, pour ſe procurer de la Grandeur, de la Richeſſe, & du Plaiſir. Cette Objection fait pitié : elle eſt indigne, en verité, des Lumiéres d'un ſiecle auſſi éclairé, que le nôtre. J'en apelle au gout rafiné de tout Eſprit fort ; & je lui demande, ſi, en cherchant à ſatisfaire quelque paſſion favorite, il n'a pas toûjours ſenti un merveilleux ſurcroit de plaiſir, en ſongeant que ce qu'il faiſoit étoit défendu ? Ce n'eſt uniquement, que pour cette raiſon, que la Sageſſe de nos Legiſlateurs prend un ſoin ſi particulier de faire porter aux Dames des Etoffes défenduës, & de faire boire à nos gourmets du Vin dont on ne permet pas l'entrée. Il ſeroit à ſouhaiter même qu'on augmentât ces ſortes de défenſes, pour donner de la pointe aux plaiſirs des ſujets ; qui, faute de pareils expediens, commencent à tomber en langueur, & à devenir de plus en plus acceſſibles aux Maladies de la Ratte.

On propoſe encore, comme un Avantage très-conſiderable, que, ſi on bannit une fois l'Evangile de nos Roïaumes, elle enveloppera dans ſa ruïne toute Religion en général, avec tous ces préjugez pernicieux de l'éducation, qui, ſous les noms de Vertu, de Conſcience, d'Honneur, & de Juſtice, ne font que troubler le repos de l'homme, & que ce qu'on apelle veritable raiſon & force d'eſprit eſt preſque incapable de déraciner pendant tout le Cours de la Vie.

J'obſerverai d'abord, qu'il eſt plus difficile, qu'on ne penſe, de défaire le langage d'une phraze dont le public s'eſt une fois entêté ; telle eſt cette expreſſion qui eſt ſi fort en vogue, Préjugez de l'Education. Il y a quelques années, que quand on voïoit à quelqu'un un nez de mauvaiſe augure, on attribuoit cette deformité aux Préjugez de l'Education. C'eſt de cette même ſource, qu'on dérive toutes nos idées ridicules de la Juſtice, de la Pieté, de l'Amour de la Patrie, de la Divinité, d'une Vie future, d'un Ciel & d'un Enfer, &c. Il ſe peut bien, qu'autrefois cette prétention n'étoit pas ſans fondement mais, on a depuis peu tellement changé la methode de l'éducation ; on a eu ſi grand ſoin d'éloigner de l'Eſprit de la jeuneſſe ces ſortes de Préventions, que je dois avouer à l'honneur de notre âge, ſi poli & ſi éclairé, que les jeunes Cavaliers, qui ſont à préſent ſur la Scene, ne paroiſſent pas avoir la moindre teinture de ces petiteſſes d'eſprit. Ces racines de credulité, & de ſuperſtition, ne ſe trouvent pas dans leurs cœurs, & par conſequent il n'eſt pas néceſſaire d'abolir le Chriſtianiſme de nom, pour les extirper.

Peut-être même pourroit-on nier, qu'il ſoit utile de bannir de l'eſprit du vulgaire toute idée de Religion. Ce n'eſt pas que je fois du ſentiment de ces Réveurs, qui prétendent, qu'elle n'eſt qu'une

Invention des Politiques, pour tenir le petit Peuple en bride, par la crainte de certaines puiſſances inviſibles. Si leur ſentiment eſt fondé, les hommes d'alors doivent avoir été bien differens de nos Contemporains. Je ſuis perſuadé, que toute la maſſe de notre Peuple Anglois peut diſputer aux perſonnes de la prémiere qualité le rang de l'Incredulité, & de l'Irreligion. Ce qui me fait avancer le problème ſuſdit, c'eſt que je conçois, que quelques notions vagues d'un Etre ſupreme peuvent fournir des moïens excellens, pour apaiſer les Enfans qui font les mutins, & des Lieux-communs admirables, pour nous amuſer pendant les ennuieuſes ſoirées de l'Hyver.

Le dernier avantage, qu'on prétend tirer de l'Abolition du Chriſtianiſme, c'eſt qu'elle contribuera beaucoup à reünir toutes les differentes parties du Corps Proteſtant, en faiſant main baſſe ſur tous les Syſtêmes de Théologie, & ſur toutes les Confeſſions de Foi. Par-là, dit-on, on donnera l'entrée à tous les Nonconformiſtes, qu'on éloigne à preſent, pour l'amour d'un petit nombre de Ceremonies, qui paſſent pour indifferentes parmi les gens ſenſez de tous les partis. C'eſt le ſeul moïen de venir à bout de cette Union ſi impratiquable juſqu'à préſent ; & tout le monde pourra entrer ſans peine par la large porte, qui leur ſera ouverte de tous cotez. A préſent, en marchandant & en chicanant avec les Nonconformiſtes, ſur un petit nombre de formalitez, on entr'ouvre ſeulement un petit nombre de guichets, où l'on ne ſauroit entrer, qu'un à un, non ſans faire de violens efforts, & ſans courir riſque d'étouffer.

Je réponds à cette Objection ſpecieuſe, qu'il y a dans le cœur humain une paſſion favorite, qui prétend avoir des liaiſons étroites avec la Religion, quoique celle-ci ne ſoit, ni ſa Mere, ni ſa

Maraine, ni ſa bonne Amie : c'eſt l'Eſprit de Contradiction, qui a été au monde long-tems avant le Chriſtianiſme, & qui peut aiſement ſubſiſter ſans lui. Examinons, par exemple, ſurquoi s'exerce l'Eſprit de Contradiction, parmi les Sectaires de notre Ile ; nous verrons que le Chriſtianiſme n'y influe en aucune maniere. L'Evangile nous prêche-t-il un air morne, une démarche roide, un habilement particulier, un langage different de celui des gens raiſonnables ? Non, il prête ſeulement ſon nom à ces ſortes de fadaiſes ; &, s'il n'en étoit pas le prétexte, la ſource, dont elles ſe repandent, ſe jetteroit ſur les loix du Roïaume, & troubleroit la paix publique. Il y a une doze d'Enthouſiaſme aſſignée à chaque Nation, & ſi on ne lui fournit pas des objets convenables, elle eſt capable d'éclater, & de mettre tout en feu. Si l'on peut acheter le repos d'un Etat, en l'amuſant par quelques Cérémonies, & par quelque formalitez dans le culte, il me ſemble, qu'il eſt d'un homme ſage, de ne le pas négliger. Que les Matins ſe divertiſſent, & s'exercent ſur une peau de mouton remplie de foin, pourvû qu'on les détourne de ſe jetter ſur le troupeau.

L'intention des Couvents, qu'on trouve en ſi grand nombre dans d'autres païs, n'eſt pas ſi deſtituée de Sageſſe, comme on pourroit bien le croire. Il y a fort peu de paſſions irregulieres, & de penchans fougueux, qui ne puiſſent trouver le moïen d'avoir leurs coudées franches, & d'éclater librement, dans quelque Ordre Religieux. Tous les Cloîtres ſont autant d'Aſyles de Réveurs, de Mélancoliques, d'Orgueilleux de Grondeurs de profeſſion, & de gens à complot. Ils ſont les Maitres d'y évaporer les particules, qui ſeroient ſi pernicieuſes dans des membres ordinaires de la Societé ; au lieu que, dans notre Ile, nous ſommes obligez d'aſſigner à chacune de ces humeurs peccantes & dangereuſes une Secte à part, pour les empêcher de ſe jetter ſur l'Etat.

Si jamais on abolit le Chriſtianiſme, il faudra de neceſſité, que les Legiſlateurs trouvent quelque autre moïen, pour en détourner le cours. Qu'importe de quelle largeur ſoit une porte que vous ouvrez, ſi vous étes ſûr, qu'il y aura un grand nombre de gens, qui ſe feront un honneur, & un merite, de n'y pas entrer, à quelque prix que ce ſoit.

Aïant de cette maniere conſideré les Objections les plus fortes qu'on peut faire contre le Chriſtianiſme en queſtion, & les principaux avantages, qu'on ſe promet du projet de l'abolir, je vais à préſent, avec la même ſoumiſſion pour des gens plus habiles que moi, expoſer au jugement du public un petit nombre d'Inconveniens, que cette Abolition pourroit bien trainer après elle, & auxquels il ſemble que les Entrepreneurs n'ont pas fait aſſez d'atention.

Je ſuis perſuadé que nos Gens d'Eſprit & de Plaiſir, nos jolis Gens, ſont fort ſujets à murmurer, dès que leur vuë eſt choquée par quelque Eccleſiaſtique crotté. Mais, ils ne conſidérent pas, ces ſages Réformateurs, quel avantage, quelle felicité, c'eſt pour de grands Eſprits d'être toujours ſuffiſamment pourvus d'objets de mépris, & de raillerie. Rien n'eſt plus propre à exercer & à augmenter leurs Talens, & à détourner leur bile de leurs Compagnons & d'eux-mêmes. Tant qu'il y aura des Gens d'Egliſe, ces beaux Génies auront dequoi turlupiner, & dequoi invectiver, &, ce qui n'eſt pas un avantage mépriſable, d'invectiver ſans expoſer leur vie au moindre péril.

Voici encore un argument tiré de la même ſource. Si le Chriſtianiſme étoit un jour aboli, comment les Eſprits forts, les profonds Raiſonneurs, trouveroient-ils un autre ſujet ſi exactement proportionné à leur tour d'eſprit, & ſi capable d'en étaler toute la

force, & toute la beauté ? De quelles merveilleuſes productions d'eſprit ne ferions-nous pas privez, ſans pouvoir nous atendre à quelque Ouvrage équivalent de la part de ces Génies, qui, s'étant uniquement exercez ſur la maniére de tourner la Religion en ridicule, ſe ſont mis hors d'état de briller ſur tout autre ſujet ? Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du Bel-Eſprit : voudrions-nous en retrancher la branche la plus fleuriſſante, & la plus féconde ? Auroit-on jamais ſoupçonné, que Aſgil fût un beau Génie, & Teland un Philoſophe, ſi la Religion, ce ſujet inépuiſable, ne les avoit pourvus abondamment de Syllogiſmes, & de traits d'eſprit ?

Quel autre ſujet renfermé dans les bornes de la Nature, & de l'Art, auroit été capable de procurer à Tyndal le nom d'Auteur profond, & de le faire lire ? Il n'y a que le choix de la matiere, qui fait qu'un Auteur ſe diſtingue, & ſe ſignale dans le Monde ſavant. Si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défenſe du Chriſtianiſme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel.

Ce qu'il y a de bien plus important encore, c'eſt que je crains bien, que l'Aboliſſement du Chriſtianiſme ne devienne un pernicieux moyen de mettre l'Egliſe en danger. Je voudrois me tromper là-deſſus ; mais, je crois fermement, que mes apprehenſions ne ſont que trop bien fondées. Je ſuis bien ſur que, dans la ſituation preſente de nos affaires, l'Egliſe n'eſt pas en danger ; mais, je prévois, qu'elle le ſera, dès qu'on aura banni le Chriſtianiſme de notre Ile. Et que fait-on ſi ce n'eſt pas-là un deſſein pernicieux, que nos Entrepreneurs cachent ſous les fleurs de leur beau projet ?

Il eſt déja de notorieté publique, que les Athées, les Deïſtes, les Sociniens, les Antitrinitaires, & d'autres Sectes ſubdiviſées d'Eſprits forts, ſont des gens très-peu zelez pour l'Egliſe établie. Ils ſe déclarent ouvertement contre le Teſt, ils ſe ſoucient très-peu de nos Cérémonies ; & ils avouent franchement, qu'ils ne croient pas le Droit divin de l'Epiſcopat. Ils peuvent par conſequent être ſoupçonnez, ſans trop d'injuſtice, d'en vouloir à la Conſtitution établie de l'Egliſe Anglicane, & d'être capables de mettre le Presbyterianiſme à ſa place. Je laiſſe à juger à ceux, qui ſont à la tête des affaires, ſi un changement pareil ne pouroit pas influer ſur la forme même de notre Gouvernement.

Voici encore une Conſidération tout auſſi importante. Il n'eſt que trop apparent, qu'en donnant dans le projet dont il s'agit, nous nous jetterons à corps perdu préciſement dans le même inconvenient, qu'on a principalement en vue d'éviter, & que l'extirpation de la Religion Chrétienne nous menera tout droit au Papiſme.

Nous ſavons que c'eſt une Pratique conſtante des Jeſuites, de nous détacher des Emiſſaires, avec ordre de jouer le rôle de Membres de chacune de nos Sectes. Des Peres de cette pieuſe Societé ont paru ſouvent au milieu de nous, comme Presbyteriens, Anabatiſtes, Quakres, & Indépendans, ſelon que chacune de ces Sectes étoit le plus en vogue. Il eſt certain même, que, depuis que la Religion a commencé à être décreditée dans notre Ile, il y a eu un bon nombre de Miſſionnaires Papiſtes, qui s'eſt mêlé parmi nos Eſprits forts. Par exemple, Toland, ce fameux Oracle des Anti-Chrêtiens, eſt un Prêtre Irlandois, Fils d'un Prêtre Irlandois ; & le ſavant Auteur du Livre intitulé les Droits de l'Egliſe Chrétienne, qui eſt du même Caractere que les beaux Ou-

vrages du grand Toland, s'eſt reconcilié ſous main avec l'Eglife Romaine, & continue toujours à en être le tendre Fils. Je pourrois en ajoûter d'autres ; mais, la choſe eſt hors de conteſte : auſſi le motif de leur conduite eſt parfaitement bien raiſonné. Ils ſont perſuadez, que ſi jamais le Chriſtianiſme eſt aboli parmi nous, le Peuple ne manquera pas de ſe ménager quelque autre Culte ; ce qui ne peut que le jetter dans la Superſtition, & de-là dans le Papiſme.

J'en conclus que ſi, malgré tout ce que je viens d'alleguer, on s'obſtine à propoſer un Bil, touchant l'Aboliſſement du Chriſtianiſme, il ſera bon d'y faire une legere correction, & de mettre le mot de Religion, au lieu de celui de Chriſtianiſme ; ce qui ſatisfera beaucoup mieux aux veritables vues des Entrepreneurs. Tant que nous ſoufrirons dans la nature un Dieu & une Providence, avec toutes les conſequences que pouront tirer de-là certains raiſonneurs curieux, nous ne toucherons point à la racine du mal, quelque meſures que nous prenions contre le Chriſtianiſme, tel qu'il eſt établi parmi nous. A quoi ſert la liberté de la penſée, ſi elle ne produit point la liberté de l'action, qui en eſt l'unique but ? Quoi qu'elle ſemble n'avoir rien à démêler avec les Objections qu'on fait contre la Religion Chrétienne, cette liberté de l'action ne ſauroit jamais être complette, tant qu'il reſtera, parmi les hommes, la moindre idée d'un Legiſlateur Souverain. Auſſi les Eſprits forts en veulent-ils réellement à la Religion en général : ils la conſidérent comme un Edifice, dont toutes les parties ſont ſi fort dépendantes les unes des autres, qu'il ne peut que crouler ſur ſes fondemens, dès qu'on en arrache le moindre clou.

Leur penſée là-deſſus a été très-heureuſement exprimée par un homme qui, entendant énerver un Paſſage ſur lequel on préten-

doit fonder la Trinité, conclut par une longue ſuite de Syllogiſmes, que ſi ce Paſſage ne prouvoit rien, il étoit permis de donner dans le crime & dans la débauche, ſans ſe mettre en peine des invectives des Prédicateurs.

Il n'eſt pas néceſſaire d'alleguer pluſieurs autres preuves, pour faire voir évidemment, que l'intention des Eſprits forts n'eſt pas d'ataquer quelque Article de la Foi Chrétienne, qui leur paroit de dure digeſtion ; mais, de renverſer toute la Religion, qui, reſſerant les actions humaines dans certaines bornes peut être conſiderée comme l'ennemie de la liberté de penſer, & d'agir.

Si néanmoins on ſonge à faire paſſer ce Bil ſans y rien changer, & qu'on en attende de ſi grands avantages pour l'Etat & pour l'Egliſe, je ſerois du moins d'avis de le differer juſqu'à la Paix, afin de ne nous point brouiller avec tous nos Alliez, qui par malheur ſont tous Chrétiens, & parmi leſquels ils s'en trouve, que les préjugez de l'éducation rendent aſſez bigots, pour ſe faire une gloire de porter ce nom. Ceux qui pourroient s'imaginer, qu'une alliance avec le Turc ſeroient propre à nous dédommager de la perte de nos confédérez, ſe trompent groſſierement. Non ſeulement cette Nation eſt trop éloignée de nous, & preſque continuellement en Guerre avec le Roi de Perſe ; mais, elle ſeroit encore plus ſcandaliſée de notre Force d'Eſprit, que nos Voiſins & nos Alliez eux-mêmes. Non ſeulement ces Infidelles reconnoiſſent un Culte Religieux ; mais, qui pis eſt, ils croïent en Dieu, ce qui eſt fort au de-là de tout ce qu'on exige de nous même dans le tems que nous portons encore le titre de Chrêtiens.

Je finirai par la Remarque que voici. Quelques avantages, que ce projet magnifique promette à notre Commerce, je ſuis ſur que, ſix mois après que l'Acte poux l'Éxtirpation du Chriſtianiſme ſera

paſſé, lez Actions de la Banque, & des Indes Orientales, tomberont du moins d'un pour cent ; &, puiſque la Sageſſe de la Nation n'a jamais été d'humeur à hazarder la cinquantiéme partie d'une pareille perte, pour la Conſervation du Chriſtianiſme, je ne vois pas pourquoi elle voudroit nous expoſer à cette perte entiere, ſimplement pour avoir le plaiſir de le détruire.

## Tome 2 · 07

### PROJET

Pour l'Avancement de la Religion,
& pour la Resormation des

### MOEURS,

Adressé à Madame la Comtesse
de Berkeley.

Nplaçant le Nom de Votre Grandeur devant ce Diſcours, je n'ai pas l'intention de vous prier de le protéger. Je croirois cette priere fort déraiſonnable, puiſque vous ne ſauriez recommander, ſans être ſoupçonnée de quelque partialité, un Ouvrage qu'on vous dedie, quoique ce ſoit ſans votre aveu, & qu'il vienne d'une perſonne qui ne ſe nomme pas. Mon deſſein veritable eſt celui-là même, que j'ai ſi ſouvent cenſuré dans d'autres Préfaces ; & j'ai reſolu de faire votre Eloge. Je ne m'arrêterai pas à Votre Naiſſance, il y a d'autres perſonnes auſſi Nobles que vous ; ni à la grandeur de votre fortune, il y en a qui ſont bien plus riches encore ; ni à cette charmante famille, image parfaite de ceux, à qui

elle doit ſa naiſſance ; peut-être que d'autres ſiécles, & d'autres païs, en ont produites de ſemblables. D'ailleurs, aucun de ces avantages ne donne une perfection réelle à ceux qui les poſſedent ; ils ne font que donner plus d'éclat au merite réel. Ce que je veux louer en vous, Madame, c'eſt la pieté, la candeur, le bon-ſens, l'heureux naturel, l'affabilité, & la charité. Je voudrois, que, par raport à toutes ces excellentes qualitez, il y eut beaucoup de perſonnes, qui vous égalaſſent, & qui vous ſurpaſſaſſent même. Peut-être qu'en ce cas Votre Grandeur échaperoit à l'importunité de cette Epitre. Mais, puiſque ces vœux ſont aſſez inutiles, je crois qu'il eſt avantageux pour la Vertu, & pour la Religion, que tout le Roïaume connoiſſe votre Caractere, & qu'il ſache, que la politeſſe la plus aiſée, jointe à la pieté la plus ſolide, brille en votre Grandeur, d'un éclat auſſi naturel, que celui qu'on admire le plus dans chacune de ces qualitez ſeparées, lorſqu'on les trouve dans le caractere d'autres perſonnes. Malgré les traverſes de la fortune, votre prudence a conſervé la ſplendeur de l'illuſtre Maiſon, dans laquelle vous étes entrée ; ſplendeur, qui avoit été ſi fort éclipſée, par la prodigalité exceſſive de pluſieurs générations. Vous vous acquittez avec toute l'exactitude poſſible des devoirs differens, que la Providence vous impoſe ; témoin l'Education de vos deux incomparables filles dont la conduite eſt ſi généralement admirée ; témoin ce ménagement judicieux, ſi convenable à une épouſe circonſpecte, complaiſante, & tendre ; & ces ſoins exacts, qui s'étendent juſque ſur le moindre de vos Domeſtiques ; témoin enfin cette bonté, & cette charité pour les pauvres, dirigée par la raiſon la plus ſure.

Il eſt utile au public, dis-je, d'être informé de ces grandes qualitez, qui entrent dans le Caractere de Votre Grandeur : il lui ſeroit utile encore de le connoitre entierement ; mais, par malheur

il ne voudroit pas ajouter foi à celui qui ſe hazarderoit à l'en inſtruire, & il le traiteroit ſans doute d'Adulateur.

Pour éviter un reproche ſi odieux, je declare que ceci n'eſt pas une Dédicace, mais uniquement une Introduction à un petit Diſcours, qui traitte de l'Avancement de la Religion & de la Morale : rien n'eſt plus naturel, que d'entamer cette matiere par quelques traits du Caractere d'une Dame, dont la conduite a le même but, que ma Diſſertation. Je remarque avec une grande mortification, que, parmi tous les plans qu'on a propoſez au public, dans cet Age ſi fécond en projets, il n'y en a pas un ſeul, qui concerne l'Avancement de la Religion, & de la Vertu ; quoique, ſans parler ici des conſequences avantageuſes d'un tel Projèt pour la vie à venir, ce ſoit le moïen le plus naturel & le plus facile d'avancer le bonheur de tout l'Etat, & la felicité temporelle de chaque particulier. Il eſt bien vrai, que la foi & les bonnes mœurs ſont prodigieuſement alterées parmi nous ; & néanmoins je croi que, ſans beaucoup de peine, on pourroit les mettre bientôt dans le plus haut degré de perfection, où elles puiſſent atteindre, dans l'eſprit & dans le cœur de tout un Peuple. La methode m'en paroit ſi aiſée, que, pour la mettre heureuſement en pratique, il ſuffit, à mon avis, d'en donner une idée à ceux qui y ſont le plus intereſſez, par l'Honneur, par le Devoir, & par l'Amour-propre.

Comme il ſeroit abſurde de propoſer des Remedes, avant que d'être aſſeuré qu'il y a des Maladies qui les demandent, & de s'effraïer, ſans être convaincu de quelque danger ; je commencerai par faire voir en general, que la Nation eſt extraordinairement corrompuë, tant par raport à la Religion, que par raport aux Mœurs : enſuite, je tracerai d'une maniere auſſi abregée, qu'il me ſera poſſible, un plan de reforme, à ces deux égards.

Je ſais bien que les Plaintes des Théologiens, ſur la corruption du ſiecle, ne paſſent que pour des Phraſes favorites, deſtituées de ſens ; mais, je ne ſuis nullement de cette opinion : & je croi fort, qu'en comparant ſans partialité les vices de nos compatriotes d'à préſent, avec ceux d'autres siécles, & d'autres Nations, on ne ſauroit que trouver ces plaintes très-fondées.

Je n'alleguerai ici que des faits denuez de toute exaggeration, & de tous traits de Satyre ; & je croi que tout le monde m'accordera ſans peine ce que je vais avancer. Il eſt d'abord certain, que parmi nos Nobles, & nos Gens aiſez, il y en a à peine un ſeul entre cent, qui paroiſſe reconnoître la Religion pour le Principe de ſa Conduite, & que la plus grande partie en eſt tout prête à avouër naturellement, dans les converſations ordinaires, ſon Irreligion, & ſon Incredulité.

Il en eſt de même à peu près à l'égard du petit Peuple ; ſur-tout dans nos grandes Villes, où la profanation & l'ignorance des Artiſans, des Marchands du plus bas ordre, & des Domeſtiques, ſont montées au plus haut degré qu'on puiſſe s'imaginer.

On remarque encore dans les Païs étrangers, qu'il n'y a pas dans tout l'Univers une Race de Créatures raiſonnables, qui paroiſſe auſſi peu ſuſceptibles de Sentimens Religieux, que nos Soldats Anglois ; & j'ai entendu aſſeurer à des Officiers de diſtinction, que parmi tous ceux de notre Armée, qu'ils avoient frequentez, ils n'en avoient pas connu trois, qui, par leurs diſcours, & par leur conduite, paruſſent croire un ſeul mot de l'Evangile. On peut hardiment avancer la même choſe, par raport à nos Forces Navales.

Les Actions de ces Incredules ne repondent que trop juſte à leurs Sentimens. On ne ſait plus ce que c'eſt que d'affecter du moins la Sageſſe, & de pallier les Vices. On les expoſe hardiment aux yeux de tout le monde, comme les choſes les plus indifferentes de la vie humaine, ſans le moindre remord de conſcience, & ſans craindre de s'attirer par-là une mauvaiſe reputation. Tout homme vous dira, qu'il a été ivre le jour précedent, ou qu'il va s'enivrer dans le moment même ; & même il vous le dira d'un air auſſi Cavalier, que s'il vous diſoit, qu'il va faire un tour de promenade. Il vous racontera, qu'il s'en va dans un lieu infame, ou qu'il en eſt revenu en fort mauvais état, avec la même indifference, dont il vous débiteroit une nouvelle : vous l'entendrez jurer, renier, profaner, blaſphemer, ſans être animé par la moindre paſſion.

Il eſt vrai que le Beau-Sexe eſt un peu plus reſervé, & qu'il ne renonce pas abſolument aux ſoins, qu'on doit avoir naturellement de la réputation ; néanmoins, ces ſoins n'inquietent pas beaucoup nos Dames, & elles ne paroiſſent pas trop convaincuës, que la Vertu & la Sageſſe ſoient des moïens neceſſaires, pour gagner l'eſtime du public. Elles n'ont pas grand tort, puiſque l'on voit des Femmes galantes auſſi bien reçûës par-tout, que celles, qui ſe diſtinguent par la Sageſte la plus auſtere, & qui ne ſont pas aſſez delicates, cependant, pour ne pas honorer les autres de leurs viſites. Cette maniere d'agir n'eſt à la mode parmi nous, que depuis peu d'années ; mais, elle eſt d'une très-dangereuſe conſequence : elle ſemble établir une eſpéce d'accommodement & de Capitulation entre le Vice, & la Vertu, & permettre aux femmes d'être vicieuſes juſqu'à un certain point, pourvu qu'elles ne ſoient pas abſolument proſtituées. On diroit, qu'il y a un certain point fixe, où la Galanterie finit, & où l'Infamie commence ; & que cinquante Intrigues

criminelles ſont impardonnables dans une femme, mais qu'on peut bien lui en paſſer une douzaine.

Sans m'étendre d'avantage ſur ces ſortes de Vices, qui s'arachent effrontement le maſque à eux-mêmes, je prie le Lecteur de jetter ſeulement en paſſant la vue ſur les irregularitez & ſur les excès, qui ſortent du Jeu comme d'un goufre, & qui ſe repandent ſur les femmes auſſi bien que ſur les hommes. Parmi les derniers, il eſt fécond en fourberies, querelles, juremens, & blaſphemes ; parmi les autres, il produit la négligence des affaires du menage, une liberté ſans bornes, des paſſions indecentes, & fort ſouvent la débauche, quand la perſonne même eſt reduite à la neceſſité de ſuppléer aux défauts de la bourſe. Le Jeu, à cet égard, peut être mis en parallele avec la Juſtice, qui a pour maxime, quod non habet in crumenâ luat ia corpore.

Mais, ce ne ſont-là que des Bagatelles, en comparaiſon d'autres Crimes, qui ſont devenus familiers à notre Nation. Jettons les yeux ſur les fraudes & ſur les fourberies des Marchands ; ſur la Juſtice, cet abime d'injuſtices & d'extorſions ; ſur le trafic ouvert, qu'on fait des Employs Civils, & Militaires, & qui pourroit bien s'étendre en peu de tems aux Dignitez Eccleſiaſtiques ; ſur l'infame maniere, dont on exerce toutes les Charges ; ſur les abus déteſtables, qui ſe ſont gliſſez dans l'Election de ceux qui doivent repreſenter tout le Corps du Peuple, & ſur les factions & les brigues, qui ſemblent être l'unique objet de l'attention de ces Députez. J'oſe y ajouter l'Ignorance de quelques Membres du bas Clergé, la baſſeſſe & le cœur ſervil de quelques autres & la conduite bruſque & brouillonne de quelques jeunes Eccleſiaſtiques ridiculement bourſouflez d'un ſot orgueil. Je laiſſe-là d'autres particularitez trop odieuſes, qui influent extrémement

ſur les irregularitez du Clergé, & qui ont attiré, quoiqu'à tort, les mépris du public ſur tout l'Ordre.

Voilà une eſpece de Sommaire des Vices, qui ſe font generalement répandus parmi nous ; & je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer dans le détail. Néanmoins, quelque profondes racines, qu'ils paroiſſent avoir jettées dans les ames de nos Compatriottes, je ſuis le plus trompé des hommes, s'il n'eſt pas poſſible d'y aporter des remedes efficaces. Le Projet, que j'ai formé là-deſſus, n'eſt pas vague, ou uniquement propre pour la ſpéculation ; mais, je le crois fort aiſé dans la pratique.

Tant que le droit de diſpoſer de tous les Emplois reſte ataché à la Couronne, il eſt au pouvoir du Souverain de rendre la Vertu & la Pieté à la Mode, en les faiſant conſidérer comme des Qualitez neceſſaires, pour la faveur, & pour l'avancement.

Il eſt évident, par une éxperience que nous faiſons dans nos jours, que le ſeul exemple du meilleur des Souverains n'influe pas d'une maniere fort efficace ſur les mœurs des ſujets, dans un ſiécle extraordinairement corrompu. A-t-on jamais vu le Trone occupé par une Perſonne plus excellente que notre Reine. d'àpréſent ? Je ne m'étendrai pas ici, ſur ſon talent pour le Gouvernement des Peuples, ſur ſa tendreſſe pour ſes Sujets, en un mot ſur toutes ſes Vertus purement Roïales. Je ne parle que de ſa Pieté, de ſa Charité, de ſa Temperance, de ſon Atachement pour ſon Auguſte Epoux, en un mot de toutes ces Vertus, qui relèvent le caractere d'un particulier, & dans leſquelles on peut dire ſans flaterie, que perſonne ne la ſurpaſſe. Cependant, on peut avancer ſans ſe faire ſoupçonner d'un tour d'eſprit malin, & ſatirique, que notre corruption n'eſt pas beaucoup diminuée depuis ſon avenement à la Couronne ; & qu'il n'y arrivera aucun changement

avantageux, ſi elle ne ſe ſert pas de meſures plus efficaces que ſon exemple.

Une preuve certaine de la perverſité de la Nature humaine, c'eſt que le ſeul éxemple d'un Prince vicieux entrainera en peu de tems la maſſe generale de ſes ſujets ; & que la Conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'eſt pas capable de les reformer, ſi elle n'eſt pas ſoutenuë d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'Autorité, que les Loix lui donnent, faſſe en forte, qu'il ſoit de l'interêt, & de l'honneur, de chacun, de s'atacher à la Vertu & à la Pieté ; & que l'infamie & la diſgrace ſuive toujours le Vice, & prive les vicieux de toute eſperance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec ſuccès, il devroit commencer par les introduire, dans ſon Domeſtique, & dans ſa Cour. Ne pourroit-on pas, par exemple, obliger les Domeſtiques, & les Officiers ſubalternes de Sa Majeſté, d'aſſiſter une fois par ſemaine au Service divin, avec des manieres décentes, de communier quatre fois par An, d'éviter les imprécations & les diſcours profanes, & de ſe conduire, du moins en aparence, avec Sobrieté, & avec Sageſſe ? Ne pourroit-on pas les aſſujettir à ces devoirs, en puniſſant les Transgreſſeurs, par la ſuſpenſion, ou par la perte, de leurs Emplois ; & en établiſſant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions ?

Pour les perſonnes d'un rang plus élevé, qui exerçent les Emplois Domeſtiques de la Cour, & qui aprochent Sa Majeſté même, ne peuvent-ils pas recevoir de pareils commandemens de ſa propre bouche ; & ne recevoir des marques de ſa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéiſſent exactement à cet égard ? Elle pourroit d'ailleurs ordonner aux Evêques, & à dautres perſonnes d'une Pieté reconnuë, d'être attentifs à la conduite de ſes Officiers, & de

l'avertir de leur libertinage, tant à l'égard des ſentimens, que par raport aux actions.

De plus, ceux, qui entreroient dans les charges domeſtiques de la Reine, pourroient être obligez de faire un ſerment parallele à celui dont on impoſe la neceſſité aux perſonnes, qu'on honore de quelque Emploi Eccleſiaſtique, & par lequel on défend l'Egliſe contre la Simonie. Si l'on obſervoit de pareils Reglemens, il eſt évident que la Religion, & les bonnes-mœurs, deviendroient des Vertus à la Mode, & qu'elles paſſeroient pour l'unique moïen de parvenir aux Emplois, & de les conſerver ; ce qui ne manqueroit pas de faire de ſalutaires impreſſions ſur la Nobleſſe, & ſur toutes les perſonnes de condition.

Si on mettoit en uſage la même methode, avec toute la ponctualité poſſible, à l'égard de ceux, qu'on honore des grandes Charges de l'Etat, il eſt évident, qu'avec le tems elle introduiroit dans la Nation une Réforme entiere & generale. Dès que la Pieté & la Vertu ſeroient une fois eſtimées comme des qualitez neceſſaires pour l'avancement ; ceux, qui, par des moïens ſi grands & ſi nobles, ſeroient parvenus aux premieres Dignitez, ne manqueroient pas d'imiter l'exemple de la Reine, dans la diſtribution des Emplois ſubalternes, qui ſeroient à leur diſpoſition ; ſur-tout, ſi la moindre faveur, ou la moindre partialité, pour des ſujets indignes, paſſoit pour un manque de devoir, propre à attirer au coupable la Diſgrace de la Cour.

Il y a un ſi grand nombre de petits Emplois répandus par tout le Roïaume, que ſi tous ceux, qui les exerçent, menoient une vie exemplaire, tout prendroit bientôt une face nouvelle parmi nous, & la Religion y ſeroit en peu d'années dans l'état le plus fleuriſſant.

Il ne faut pas s'imaginer que les Revenus de l'Etat ſoufriroient d'une pareille Reforme, puiſque de dix Emplois, qui ſont mal exercez, il y en a du moins neuf, dont il faut attribuer la mauvaiſe adminiſtration, à un manque de probité, plutôt qu'à un défaut de lumieres. Pour moi, je ne connois point de Charge, de laquelle la Pieté puiſſe rendre un homme incapable ; &, quand cela ſeroit, ce n'eſt pas la raiſon de faire contre mon projet une objection de cette nature ; à préſent, qu'en diſpoſant des charges, on ne ſe donne pas la peine de ſonger ſeulement aux qualitez qui rendent une perſonne propre à s'en acquiter comme il faut.

Je me ſuis imaginé fort ſouvent, qu'une Dignité, ſemblable à celle de la Cenſure chez les Romains, pourroit être introduite chez nous avec ſuccès, & renfermée dans les bornes néceſſaires, pour l'empêcher de tomber dans des excès pernicieux. Les Romains connoiſſoient auſſi bien que nous les avantages de la Liberté, & les moïens néceſſaires pour la maintenir. Ils en étoient auſſi jaloux que nous : dans toutes les occaſions ils s'en montroient auſſi hardis defenſeurs. Cependant, je ne me ſouviens pas d'avoir vu, dans leurs Hiſtoires, de grandes plaintes, ſur les inconveniens atachez à cette Dignité : elles nous ont informez, au contraire, de mille effets extraordinairement utiles de cette Charge ſalutaire.

Il s'eſt repandu dans notre Nation un grand nombre de Vices, qui ne ſont que trop connus de tout le monde quoi qu'ils échapent à la rigueur de toutes nos Loix. Tels ſont l'Atheïſme, l'Ivrognerie, la Fraude, l'Avarice, & pluſieurs autres de la même nature, qui pourroient être de la compétance de cette nouvelle Dignité. Suppoſons, par exemple, qu'on établit des Commiſſaires, pour aller dans tous les Cantons du Roïaume s'informer de la

conduite, pour le moins, de ceux qui ſont dans les Emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs, comme de leur capacité.

Ces perſonnes ſeroient obligées de recevoir toutes les informations, & toutes les plaintes, qu'on leur préſenteroit, & d'en faire leur raport, ſous ſerment, à la Cour, ou bien au Miniſtére, afin de leur fournir des moïens de couper la racine à ces ſortes de maux, par une diſtribution équitable, de peines, & de récompenſes.

Je n'entre point là-deſſus dans un plus grand détail de mon Syſtême, qui, venant d'un ſimple particulier, pourroit être ſujet à pluſieurs inconveniens, mais dont l'idée recevroit aiſement ſa forme néceſſaire de la Sageſſe de ceux qui ſont à la tête des affaires. Ce que j'oſe aſſeurer avec confiance, c'eſt que ſix mille livres ſterling ne ſeroient pas mal emploïées à l'entretien de ſix Commiſſaires dûement qualifiez pour cet Emploi, & qui ſeroient obligez d'aller deux à deux faire toutes les années le tour du Roïaume, dans le deſſein que je viens d'indiquer.

Mais, ce dernier Article ne touche pas directement l'intention que j'ai de faire voir, que, ſans le moindre effort du côté du Pouvoir Legiſlatif, la Reine ſeule eſt la Maitreſſe de réformer ſes Sujets ; ce qu'Elle eſt obligée de faire en conſcience, en y emploïant ſon Autorité, auſſi bien que ſa Conduite exemplaire.

On m'acordera, je crois, ſans peine, que l'exemple de cette grande Ville influë extrémnement ſur tout le Roïaume ; & que cette Ville eſt également dominée par les influences de la Cour, du Miniſtere, & de tous ceux qui en dépendent par leurs Charges, ou par leurs Eſperances. Or ſi, ſous une auſſi excellente Princeſſe que la nôtre, nous voions tous les Officiers de la Cour reglez dans leur conduite, & un Miniſtre qui ſe diſtinguât par la pieté ; ſi nous

voions toutes les Charges de l'Etat & de la Robbe remplies de perſonnes du même caractere, ſoigneuſes à ne placer dans les emplois ſubalternes, que des gens de mérite, & obligées de faire de pareilles choſes, & par l'exemple de notre Souveraine, & par la crainte de perdre leurs Dignitez ; ne m'avouera-t-on pas, que l'Empire du Vice, & de l'Irreligion, ſeroit bientôt détruit dans notre Capitale, & qu'il chancelleroit en peu de tems dans tout le Roïaume, qui a avec elle de ſi grandes liaiſons, & qui affecte ſi fort d'en ſuivre les manieres ?

Si l'on ſe met une fois fortement dans l'Eſprit, que la Religion eſt un degré neceſſaire, pour parvenir à la faveur & à l'avancement, peut-on comprendre, que des perſonnes devouées à leur leur réputation, & à leur fortune, ôſeroient ſe déclarer contre les maximes, & ſe conduire comme ſi elles les mépriſoient ? Il n'y a point de qualité ſi contraire au naturel de l'homme, qu'il ne ſe l'aproprie, pour ménager ſes intérets, ou pour favoriſer les paſſions dominantes. Le mortel le plus fier devient humble, l'Eſprit le plus farouche s'adoucit, le plus pareſſeux ſe rend induſtrieux & actif, quand il s'agit d'ateindre l'objet de ſes vœux les plus ardens. Avec quelle vivacité, par conſequent, n'entreroit-on pas dans les routes de la Vertu, & de la Pieté, ſi elles menoient infailliblement à la faveur, & à la fortune ?

Si dans nos Armées on mettoit quelques bornes aux imprécations, aux diſcours profanes, à la débauche dont on tire vanité, au jeu exceſſif, & à l'intemperance, je ne vois pas, que les conſequences d'une telle Réforme pourroient être dangereuſes. Je ſuis très-perſuadé, que la corruption n'y ſeroit, ni ſi générale, ni ſi exorbitante, ſi on obligeoit du moins les Militaires à quelque bienſéance extérieure dans leur conduite, ſi leur libertinage

n'étoit pas un moïen de s'avancer, & ſi la pieté ne leur ſervoit pas d'un obſtacle preſque inſurmontable, pour faire leur chemin. J'ai été informé par des Officiers d'une très-grande diſtinction, que, dans toutes les Armées des Alliez, il n'y a point de troupes auſſi mal diſciplinées, que les nôtres ; & je comprends fort bien, qu'il eſt impoſſible, qu'elles le ſoient mieux. Les Soldats ont continuellement devant leurs yeux le mauvais exemple de leurs Chefs ; & ils ne ſauroient donner dans aucun Crime, dont leurs Officiers ne ſoient infiniment plus coupables qu'eux, ſans y être portez par des tentations également fortes.

On accuſe généralement nos Officiers d'avoir rétabli parmi nous le vice brutal de boire avec excès, qui étoit diſparu preſque entierement en Angleterre, il y a quelques années. Il eſt certain, qu'ils ont réüſſi merveilleuſement bien. Pluſieurs jeunes gens de Famille, & même un grand nombre de Nobles du premier ordre, ont fait de grands progrès, ſous de ſi habiles Maîtres : ils n'ont pas le moindre ſoin de cacher leur talent ; &, s'ils n'en ont aucune honte, c'eſt qu'ils ſont perſuadez, qu'il ne les expoſera à aucun reproche.

Ce mal ſeroit bientôt deraciné, ſi la Reine trouvoit bon de déclarer ouvertement, qu'aucun jeune homme, de quelque qualité qu'il pût être, adonné à un vice ſi honteux, ou à quelqu'autre également infame, n'auroit accès à ſa faveur, ni même à ſa preſence ; & ſi elle ordonnoit poſitivement à ſes Miniſtres, & à tous ceux qui poſſedent les premieres Dignitez de l'Etat, de les traiter avec le même mépris. Dès que cette déclaration ſeroit généralement connuë, tous ceux qui ont le moindre atachement pour leur réputation, & pour leur fortune, éviteroient avec ſoin le Commerce de pareils débauchez. Par-là le Vice deviendroit tellement infame,

que ceux, qui ne voudroient pas ſe donner la peine de l'aracher de leur cœur, s'efforceroient du moins de ſauver les aparences.

Cette même methode pouroit arêter dans ſa courſe la coutume impetueuſe de bruſquer ſa ruine, en jouant des ſommes immenſes. La cauſe, qui fait faire tant de progrès dans la Nation au Jeu immoderé, c'eſt qu'on le ſoutient, & qu'on paroit l'animer, par une conduite toute opoſée à celle que je recommande ici ; ce qui ôte abſolument l'autorité aux Loix qui ont été faites pour le tenir en bride.

On ne ſauroit me nier encore, que le défaut de diſcipline exacte & ſevere, dans nos Univerſitez, n'ait été d'une dangereuſe conſequence pour notre jeuneſſe, qui y eſt preſque entierement abandonnée à ſa propre conduite : ſur-tout, la Nobleſſe, qui, ne conſidérant pas l'Erudition comme néceſſaire à ſa ſubſiſtance, y vit à ſa Fantaiſie, & y prend ſes degrès, ſans qu'elle ſoit obligée de faire quelques progrès dans les Siences ; ce qui eſt le plus grand, & le plus pernicieux, de tous les abus. Si l'on ne gagne pas dans les Univerſitez quelques notions du Savoir, & des belles Lettres, il eſt certain qu'on y perd abſolument ſon tems ; puiſque tout ce qui ſert d'ornement à une belle éducation eſt infiniment mieux enſeigné par-tout ailleurs. Le ſéjour, que les jeunes gens y font, ne ſauroit ſervir à les détourner de la route du vice, ou à les éloigner des occaſions de ſe débaucher : ils s'y trouvent enſemble en trop grand nombre, & ils ſont trop Maitres de leurs Actions, pour qu'une ſemblable intention puiſſe promettre la moindre réuſſite.

Cependant, de quelle nature que puiſſent être les abus qui ſe ſont gliſſez dans les Univerſitez, par la négligence, & par la longue ſuite des tems, qui a fait perdre aux anciens Statuts toute leur vigueur, on peut y remedier, par des Ordres ſeveres de la Cour,

adreſſez aux Chefs & aux Inſpecteurs des Colléges ; ſans parler ici de l'Autorité particuliere de Sa Majeſté dans quelques-unes de ces Maiſons, fondées par ſes Prédéceſſeurs.

Au ſortir des Univerſitez, la jeune Nobleſſe, & d'autres Ecoliers d'une Fortune conſidérable, ſont d'abord envoïez dans la Ville, de peur de contracter des Airs de Pédanterie, par un trop long ſéjour dans les Colléges. Pluſieurs jeunes Gentilshommes ſont placez dans les Apartemens de la Cour, où ils ont toute liberté de ſuivre aveuglement leurs paſſions, & leurs caprices.

Les mauvaiſes conſequences de tous ces relâchemens dans l'éducation paroiſſent évidemment, en ce que de dix perſonnes, qui parviennent, & qui ſe diſtinguent, dans l'Egliſe, dans la Cour, dans la Politique, & dans les Armées, il y a neufs Cadets de Famille, ou gens ſans naiſſance, qu'une Fortune bornée a animez au travail, & à l'application.

Pour ce qui regarde ces Appartemens de la Cour, à moins que de ſupoſer qu'ils ſont fort dégénérez de leur inſtitution primitive, il faut avouer que jamais aucun Seminaire n'a été plus mal reglé dans un Païs Chrêtien. Si l'on peut y remedier ſans l'interpoſition du pouvoir legiſlatif, c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer, faute d'avoir fait des recherches aſſez exactes là-deſſus. Ce que je ſai très-bien, c'eſt que toutes les Nations éclairées ſe ſont acordées, en établiſſant des Seminaires, à obliger la jeuneſſe à l'obſervation exacte de certains devoirs moraux ſur-tout de la Juſtice, de la Temperance, & de la Sageſſe ; & de n'en pas borner les obligations aux Sciences, & aux exercices du corps : au lieu que, chez nous, on ſe moque ouvertement de cette partie eſſentielle d'une bonne éducation.

On me permettra de dire ici, ſans avoir le moindre deſſein de choquer le Clergé, que, par une prévention auſſi commune que pernicieuſe, les Eccleſiaſtiques eux-mêmes détruiſent les Services, qu'ils pouroient rendre à la Religion, & à la Vertu : ils affectent de n'avoir aucun Commerce, ſinon les uns avec les autres, & de ne ſe point meler avec les Laïques ; ils ont leurs Societez particulieres, leurs Caffez particuliers, où ils paroiſſent toûjours pour ainſi dire en troupe. Un Miniſtre tout ſeul oſe à peine ſe montrer dans une Compagnie de gens polis : &, s'il s'y trouve par malheur, il eſt taciturne, la défiance eſt peinte ſur ſon viſage, il eſt dans des apprehenſions continuelles d'être turlupiné, & d'être en butte à des railleries offenſantes.

Cette conduite du Clergé me paroit auſſi ſenſée, que le ſeroit celle des Médecins, s'ils mettoient tout leur tems, à viſiter leurs Apoticaires, ou à ſe viſiter les uns les autres, ſans ſe mettre en peine de leurs malades. A mon avis, le Commerce avec les Laïques eſt l'afaire principale des Gens d'Egliſe ; & je ne crois pas, qu'ils puiſſent trouver un moïen plus efficace de ſauver les ames, que de ſe rendre propres à plaire dans la Converſation des gens du monde : leur érudition pourroit y contribuer beaucoup, s'ils s'apliquoient à la polir, & à la débaraſſer de la Rudeſſe, & de la Pédanterie. Il eſt ordinaire à préſent, que ceux qu'on apelle bons-vivans, qui ne vont jamais à l'Egliſe, & qui ne s'amuſent point à parcourir les Livres de dévotion, forment leur idée de tout le Clergé, ſur quelques pauvres Miniſtres vagabonds, qui ſe crottent dans les rues, ou qui ſemblent ſe dérober de quelque Maiſon de Qualité, où ils font l'Office de Chapelain pour dix Shellings par mois. Cette idée n'eſt pas rectifiée par la vuë d'autres Eccleſiaſtiques, qui ont des talens plus relevez, & une figure plus revenante.

Que certains Raiſonneurs penſent ce qu'ils trouvent à propos, il eſt certain qu'il faut porter la maſſe generale des hommes à aimer & à eſtimer les Gens d'Egliſe, ſi l'on veut leur inſpirer de la tendreſſe pour la Religion. On fait d'ordinaire fort peu de cas d'un Remede, quelque excellent qu'il puiſſe être, s'il eſt donné par un Médecin, qu'on hait, ou qu'on mépriſe.

Or, ſi les Eccleſiaſtiques avoient autant de penchant à frequenter les bonnes Compagnies, qu'en ont d'autres honnêtes gens ; s'ils vouloient étudier un peu l'Art de la Converſation, ils ſeroient les bien-venus par-tout, où l'on a quelqu'égard pour le bon-ſens, & pour la politeſſe ; &, par conſequent, ils previendroient mille diſcours impertinens & prophanes, & mille actions du même caractere. Il ne ſeroit pas à craindre même, que des gens, qui auroient la moindre idée du ſens-commun, ſe plaigniſſent d'être génez par la Compagnie d'un Homme d'Egliſe, parce qu'ils n'oſeroient prononcer devant lui des blaſphemes, & des railleries obſcenes.

Pendant que le Peuple eſt ſi jaloux de l'Autorité & de l'Ambition des Eccleſiaſtiques, qu'il ne ſauroit penſer qu'avec horreur au Rétabliſſement de l'ancienne Diſcipline de l'Egliſe, je ne vois pas, pour le Clergé, d'autre methode de reformer le monde, que de faire tous les efforts, que la vertu avouë, pour ſe rendre agréable aux Laïques. C'eſt-là ſans doute une partie de la Prudence du Serpent, recommandée dans l'Evangile ; & c'eſt préciſement le procedé dont ſe glorifie St. Paul, qui devenoit tout à tous, Juif aux Juifs, & Grec aux Grecs.

Je ſuis perſuadé, qu'il ſeroit difficile de faire gouter cet expedient aux Gens d'Egliſe, qui ſe font mis généralement dans l'Eſprit, que cette coutume de ſe bannir de la Societé des gens du

monde eſt une partie eſſentielle de leur devoir. Je ſai même, qu'on s'eſt efforcé de leur inſpirer cette idée, dans pluſieurs Lettres Paſtorales des Evêques. Il y a même un de ces Prélats diſtingué par ſes lumieres & par ſon mérite, qui leur a donné de pareils préceptes, quoique, pendant toute ſa vie, il ait pris lui-même un chemin tout opoſé ; mais, je me trompe fort pourtant, ſi ces Conſeils ſont les motifs les plus forts d'une telle conduite, & ſi les Eccleſiaſtiques n'y ſont pas portez plus efficacement, par une certaine honte atachée à une mauvaiſe éducation, & par la crainte d'être inſultez par les gens du monde.

Ces deux motifs perdroient bientôt toute leur force, ſi la Vertu, & la Religion, ſoutenuës par la Cour, étoient en vogue parmi tous ceux, qui ocupent les grandes Charges, & qui les briguent, ou qui ſe flatent d'y parvenir un jour. Une eſtime, extérieure du moins, pour le Clergé, ſeroit la conſequence infaillible d'une telle Réforme ; & les Gens d'Egliſe auroient aſſez de bon ſens, pour trouver leur devoir & leur intérêt à ſe rendre propres à une converſation polie, dès qu'ils ne craindroient plus d'être offenſez & choquez par des obſcénitez & des profanations.

J'ai une autre Conſidération encore à communiquer au Public, ſur le même ſujet ; mais, je crains bien qu'elle ne paſſe pas pour orthodoxe.

Le Clergé eſt parmi nous le ſeul ordre de perſonnes, qui porte conſtamment un habit diſtingué du reſte des hommes. Une experience, fort contraire à la raiſon, nous en fait voir cette pernicieuſe conſequence ; que, tandis qu'il ſe trouvera des perſonnes d'une conduite ſcandaleuſe ſous cet habit diſtingué, il ſera mépriſé par-tout où on le trouvera. Un homme du monde, voïant par hazard un faquin, qui, couvert de cette robbe, tache au milieu

de la nuit de regagner ſa maiſon d'un pas chancellant, (ſpectacle, qui n'eſt pas extrémement frequent parmi nous, mais qui ne tient pas pourtant du miracle,) aura d'abord mauvaiſe opinion de tout le Clergé ; & il ſera par cela même confirmé dans ſes propres vices. On y pouroit remédier en quelque ſorte, ſi l'on avoit ſoin d'envoïer ces Théologiens vagabonds dans les Indes Occidentales, où il y a pour eux de l'Ouvrage de reſte, & plus de moiens de faire fortune qu'ici. Mais, un Remède plus général, & plus efficace, ſeroit de ne permettre l'uſage de la Robbe, qu'à ceux, qui auroient quelques bénéfices, ou aſſez de bien pour ſe tirer du mépris ; & il vaudroit encore mieux, à mon avis, qu'excepté les Evêques, tous les Eccleſiaſtiques s'habillaſſent modeſtement, comme les autres hommes, hormis dans les occaſions, où ils ſeroient obligez d'exercer leur miniſtere.

Il s'eſt gliſſé dans cette Ville un autre abus, qui contribue extrémement aux progrès du vice. On donne ſouvent la Charge importante de Juge de Paix ou de Commiſſaire, à des gens, dont l'intérêt eſt de bannir la Vertu d'au milieu de nous ; à des gens, qui ſubſiſtent, & qui s'enrichiſſent, en ſoutenant les excès les plus afreux, & en vendant leur protection à toutes les femmes de médiocre vertu, qui ravagent leurs differens quartiers. C'eſt ainſi, que ces dignes Magiſtrats, au lieu de mettre des bornes aux crimes les plus énormes, les redoublent, & cauſent dix fois plus de debauches, qu'il n'y en auroit ſans leur Magiſtrature. Non hoc inventum munus in uſum.

Rien n'eſt plus évident. Ces femmes pernicieuſes, aïant une double charge à ſoutenir, leur propre ſubſiſtance, & celle du Juge, doivent redoubler leur induſtrie criminelle, & leurs infames artifices.

Il eſt certain, que la Reine, & le Miniſtere, pouroient facilement redreſſer ce deteſtable abus de la Juſtice, en augmentant le nombre de ces Commiſſaires, en ne choiſiſſant que des gens vertueux & integres, en ne donnant cet emploi qu'à des perſonnes riches, & peut-être en mêlant parmi eux quelques Eccleſiaſtiques du premier rang, ſans permettre à qui que ce fût de refuſer cette Charge, quand elle lui ſeroit offerte.

La Reforme du Théatre dépend abſolument de Sa Majeſté : &, par les impreſſions, qu'il fait ſur l'eſprit de la jeuneſſe, il merite bien qu'on y prête la plus grande attention. Je ne parlerai pas ici de certains Paſſages de nos Comedies, indecens, ou profanes ; ni des turlupinades, dont on accable la dignité même du Clergé ; ni d'autres irregularitez criantes, dont on accuſe avec raiſon nos Piéces de Théatre, & ſur-tout les plus modernes.

J'obſerverai ſeulement la Juſtice diſtributive de Meſſieurs les Auteurs, qui ne manquent jamais de punir la Vertu, & de recompenſer le Vice, contre les regles de critique les plus ſenſées, & contre la pratique conſtante, de tous les ſiécles, & de tous les autres Peuples.

On verra d'ordinaire ſur la Scene un Gentilhomme Campagnard, qui n'a d'autres défauts, que de l'Impoliteſſe, & un accent Provincial, qu'il n'eſt pas le maître de quitter, condamné à épouſer une Courtizane uſée, ou une Fille de Chambre, qui a fait banqueroute à ſon honneur. En recompenſe, un Scelerat de profeſſion, à qui on donne pour qualitez brillantes la Prodigalité, la Profanation, l'Intemperance, & la Débauche la plus exceſſive, devient l'Epoux d'une riche Heritiere, propre à reparer les bréches qu'il a fait dans ſon Patrimoine, par les excès les plus honteux. Comme, dans une Tragedie, on releve & on embellit le Caractere

d'un Heros dans l'Eſprit des Spectateurs, en lui attribuant pluſieurs grandes Victoires, nous repreſentons les Heros de nos Pieces Comiques chargez des Dépouilles de pluſieurs Femmes conquiſes, par la Ruſe, & par l'Effronterie.

Je ne me ſouviens pas que nos Auteurs Dramatiques aïent jamais donné ſur le Théatre un Succès avantageux à une Intrigue criminelle, avant Charles II. ; mais, depuis ſon Regne, un Echevin ne manque jamais d'être cocu ſur la Scene, ni une Vierge innocente d'être dupée, dans le tems que le Spectateur eſt obligé de ſuppoſer, que la Fornication & l'Adultere ſont commis derriere les Couliſſes, & de garder pour ainſi dire les manteaux.

Ces Irregularitez criminelles du Théatre, & pluſieurs autres particulieres à notre Age, & à notre Païs, ne ſubſiſteront, que tant que la Cour voudra bien les tolerer, & y conniver ; &, certainement, une Penſion ne ſeroit pas mal emploïée à quelque homme vertueux, ſavant, & ſpirituel, à qui on donneroit la commiſſion de retrancher les paſſages ſcandaleux des Piéces, qui ont déja cours parmi nous, & de celles qu'on offre de tems en tems, pour être repréſentées. Par-là, & par d'autres Reglemens ſenſez, le Théatre pouroit devenir un Divertiſſement innocent & utile au lieu de jetter du ſcandale ſur notre Patrie & ſur notre Religion.

Les Propoſitions, que j'ai faites juſqu'ici, pour l'Avancement de la Religion, & de la Vertu, ne ſont pas vagues, & de pure ſpeculation : elles peuvent être miſes en uſage, par un Prince pieux & actif, fermement réſolu à en profiter, & à y donner toute ſon attention. Je ne croi pas même, qu'on puiſſe faire contre elles les moindres Objections, ſi-non, qu'en faiſant de la Religion un degré vers les Dignitez & vers la Fortune, on augmenteroit le nombre des Hypocrites parmi nous. Je le crois effectivement ; mais, pour-

vu que, par les Methodes que j'ai indiquées, une ſeule perſonne d'entre vingt devint réellement vertueuſe, je penſe pourtant que notre Roïaume y gagneroit. D'ailleurs, la ſimple Affectation de la Vertu vaut mieux que le Vice demaſqué, & que le Libertinage qui marche à decouvert : elle porte du moins les livrées de la Religion, en reconnoît l'autorité, & évite le ſcandale. Je m'imagine même, qu'un deguiſement continuel gêne trop la Nature humaine, & ſur-tout le temperamment Anglois.

Il eſt probable que nos Compatriotes abandonneroient leurs vices, par pure laſſîtude, plûtôt que de s'ocuper toûjours à ſauver les aparences, & à chercher des biais, pour s'y livrer en particulier, & pour les dérober aux yeux du public. Je crois, que bien ſouvent il eſt de la Religion, comme de l'Amour, qui, à force d'affectation, peut devenir réel. Par raport aux ſentimens, il n'y a qu'un pas de la fiction à la réalité.

Tous les autres Projets, qui tendoient au même but, on été juſqu'ici inutiles. Toutes les Loix, contre les mauvaiſes mœurs, ont manqué du coté de l'exécution ; & les Edits, qu'on a faits de tems en tems, pour leur donner une nouvelle force, n'ont paſſé, que pour de ſimples formalitez.

On dit même que certaines Societez Religieuſes, établies dans la meilleure intention du monde, & par des perſonnes d'une Pieté exemplaire, ſe ſont changées avec le tems en Aſſemblées factieuſes, ocupées à un Commerce honteux, uniquement propre à enrichir d'infames Délateurs.

Cependant, par raport à la Politique, même, il eſt d'une plus grande neceſſîté, qu'on ne penſe d'ordinaire, de prendre des meſures vigoureuſes & efficaces, pour executer une pareille re-

forme. La ruine d'un Etat eſt ordinairement précédée, par une corruption generale, & par un mépris univerſel de la Religion ; & c'eſt-là par malheur notre triſte cas.

Dîs te minorem quod geris, imperas.

Ce Projet n'eſt pas d'une nature à être differé juſqu'à un tems de Paix & de Loiſir : une heureuſe réforme dans les ſentimens, & dans la conduite, eſt le meilleur moïen, que la Nature, & la Religion puiſſent nous fournir, pour finir avantageuſement la préſente Guerre ; car ſi ceux, qui rempliſſent les Charges, s'acquittoient de leurs devoirs, par un Principe de Conſcience, nos affaires n'auroient rien à eſſuïer de la fraude, de la négligence, de la corruption. D'ailleurs, ſi nous croïions en Dieu & ſa Providence, & ſi nous nous conduiſions conſequemment à cette perſuaſion, nous pourrions nous attendre à l'aſſiſtance du Ciel, aïant une cauſe auſſi juſte qu'eſt la nôtre.

Jamais auſſi la Majeſté de la Couronne de la grande Bretagne ne pourroit ſe revetir d'une plus grande ſplendeur, aux yeux des Sujets & des Etrangers, que par l'exécution d'un projet, qui, produiſant des effets ſi admirables, donneroit la plus grande idée du pouvoir de nos Souverains. Le Pouvoir eſt le centre des Vœux de tous les Princes ; & un Monarque d'une puiſſance limitée ne peut jamais mieux ſatisfaire à une Ambition reglée, qu'en faiſant valoir des Loix ſalutaires.

Il faut remarquer encore, que tous les differens partis s'acorderoient à pouſſer une ſi excellente entrepriſe, pour ſe donner de la Réputation. Il eſt même naturel de croire, que ce ſeroit le meilleur expédient pour calmer leurs animoſitez. J'ai obſervé, que les Eſprits les plus factieux ſont préciſement ceux qui font

voir, dans toutes leurs actions, le moins d'atachement pour la Religion, & pour la Vertu. Si de telles gens, du moins ceux qui ſont les plus incorrigibles entr'eux, ne veulent pas reconnoitre l'utilité de nos meſures, & reſter en proie aux inquietudes de leur propre naturel, le mal ne ſera pas grand ; & il ne ſera pas fort dificile de gagner les autres, & de les reconcilier.

Apréſent, les corruptions exceſſives, qui ſont répandues dans l'adminiſtration de nos affaires, paſſent l'Imagination. Des perſonnes d'une grande habileté ont fait voir par un calcul exact, que de ſix millions, qu'on leve tous les Ans ſur le Peuple, pour le bien public, un bon tiers s'abime dans les differentes Claſſes & Subordinations de ceux qui adminiſtrent nos Deniers avant que le reſte puiſſe être emploïé pour l'utilité de la Patrie. C'eſt-là un inconvenient accidentel de notre Liberté : &, tandis qu'on confiera nos affaires à des gens, qui ne ſont ſuſceptibles d'aucun remords, & qui n'ont d'autre vuë qu'un vil intérêt, la ſeule choſe, qui pouroit nous défendre, contre leurs rapines, ce ſeroit le pouvoir arbitraire d'un Prince, qui les feroit pendre, dès que leurs Fraudes ſeroient découvertes. Mais, chez nous, le Souverain ne peut rien ſans les Loix ; & le ſeul danger, où ces Scelerats s'expoſent, en cas qu'on découvre leurs vols, c'eſt la perte de leurs emplois ; danger, qu'on peut éviter de mille differentes manieres. Quand la fourberie eſt parvenue au plus haut point, elle tire de ſon propre ſein des armes pour ſe défendre. Tout ce qui peut arriver de plus chagrinant à ces malhonnêtes gens, c'eſt que, quand leurs crimes ſont ſi énormes, & ſi généralement connus, que les Miniſtres ſont obligez, par pure honte, de les priver de leurs charges, ils en ſortent accablez des dépouilles de la Nation, & fruuntur Diis iratis. Je pourrois nommer ici une Commiſſion, dans laquelle pluſieurs perſonnes, n'aïant pour toute penſion que

cinq cens livres ſterling, ſans autres revenus conſiderables, ont vecu comme s'ils en avoient deux mille par an, & ont acheté des Terres, & des Annuitez, pour plus de quarante ou de cinquante mille livres.

Il ne ſeroit pas dificile de citer cent autres exemples de la même nature. Quel remede peut-on trouver à de pareilles malverſations, dans une Conſtitution comme la nôtre, que de mettre la Religion en vogue, & de remplir les Charges de perſonnes portées, par l'eſperance d'une recompenſe éternelle, & par la crainte d'une punition ſans bornes, à ſe conduire avec Juſtice, & avec Integrité ?

Le Souverain, comme je l'ai déja dit, en eſt abſolument le Maître : il n'a qu'à regler exactement ſes Miniſtres, & les perſonnes honorées des plus grandes Dignitez du Roïaume, & les favoriſer ſelon que leur atachement pour la Pieté, & pour les bonnes mœurs, les en rendra dignes ; afin que, par leur exemple, & par leur autorité, ils reduiſent à la même reforme tous ceux, qui dépendent d'eux, & qui ſont intereſſez à chercher leur protection.

Il eſt certain, qu'une telle reforme executée avec ſuccès ſe répandroit bientôt dans tout le Roïaume, puiſque la plûpart de la Jeuneſſe de quelque diſtinction paſſe dans cette capitale la partie de la vie la plus ſuſceptible de fortes impreſſions, & qu'elle s'y aſſemble de tous cotez, pour atraper de belles manieres, ou pour faire fortune. Ceux de ces jeunes gens, qui retournent enſuite dans leurs Provinces, y ſont imitez comme les plus parfaits modéles d'eſprit & de politeſſe.

Si une fois on étoit en train de conſidérer la Religion, & la Vertu, comme des qualitez neceſſaires pour la réputation, & pour

l'avancement ; ſi le Vice & l'Irreligion n'étoient pas ſeulement chargez d'Infamie, mais encore un obſtacle invincible à toutes les eſperances de fortune ; notre devoir, devenant la même choſe que notre intérêt, jetteroit de profondes racines dans nos Ames. Il ſeroit tellement enté ſur le Génie de toute la Nation, qu'il ſeroit difficile à un Prince peu vertueux de nous faire retourner à notre prémiere corruption.

Je me ſuis borné aux moïens d'avancer la Pieté, qui ſont au pouvoir d'un Souverain limité dans ſa puiſſance, comme le nôtre, & qui conſiſtent dans une exécution vigoureuſe des Loix établies. En voilà aſſez pour un Projet qui n'eſt pas recommandé par un nom illuſtre. Si l'on en voïoit une fois le ſuccès, je ne doute point, qu'on ne mit encore en œuvre d'autres meſures, qui ne dépendent pas entierement du Prince, & que le Pouvoir Legiſlatif ne négligeroit rien, pour y mettre la derniere main. J'indiquerai ſeulement ici un petit nombre de moïens, dont il pourroit ſe ſervir avec fruit.

Pour reformer les Vices de la Ville, qui ont une ſi grande influence ſur tout le Roïaume, il ſeroit fort utile de faire une Loi, pour ordonner à tous les Cabaretiers de renvoïer leur chalands chez eux, & de fermer leur porte à minuit ; & pour défendre à toute femme, quelle qu'elle pût être de mettre jamais le pied dans un Cabaret, ſous quelque prétexte que ce fût. On comprend facilement, qu'une pareille Loi préviendroit un tres-grand nombre d'Inconveniens, comme Querelles, Débauches, Vols, Maladies infames, & un grand nombre d'autres maux, qu'il eſt inutile de mentionner. Il ſeroit bon même d'enjoindre aux Maîtres de ces maiſons, ſous des peines ſeveres, de ne donner à chaque Compa-

gnie qu'une certaine quantité de boiſſon, & de leur refuſer tout ce qui pourroit les jetter dans des excès.

Je croi qu'il y a à peine dans toute la Chrétienté une ſeule Nation, où toutes ſortes de Fraudes ſont pratiquées dans un auſſi haut degré que chez nous. L'Homme de Robbe, le Negociant, & l'Artiſan, ont trouvé chacun dans ſa vocation tant de moïens de tromper, & tant d'artifices ſubtils, qu'ils paſſent la portée de la prudence humaine, incapable de ſe précautioner contre tant de piéges. Nos Legiſlateurs ne pouroient jamais rendre un plus important ſervice au Public, qu'en apliquant un remède efficace à ce mal, qui, dans pluſieurs cas, mérite des chatimens plus rigoureux, que certains crimes, que nos Loix puniſſent par la mort du coupable. Le Marchand de Vin mêle du Poiſon à ſes liqueurs frélatées, & tuë par-là plus de ſujets, qu'une maladie contagieuſe. L'Avocat vous perſuade d'entrer dans un Procès, dans lequel il prévoit votre ruine, & celle de toute votre Famille. Le Banquier prend tout votre capital, & il vous en promet des rentes conſiderables, reſolu de faire banqueroute le jour après. Tous ces Sceleratſ meritent infiniment mieux la Potence, que ce Malheureux qu'on y atache, pour avoir volé un Cheval.

On ne ſauroit gueres répondre devant Dieu, & devant les Hommes, de ce qu'on ne fait point quelque Loi ſevere, contre la Liberté exceſſive de la Preſſe. Du moins devroit-on prévenir l'Impreſſion de ces Ouvrages, qui, ſous prétexte de la Liberté de Penſer, renverſent tous les Articles de la Religion, qui ont toujours paſſez pour inconteſtables parmi tous ceux qui ſe ſont fait une gloire de porter le nom de Chrétiens. Par conſequent, ces Dogmes ne doivent point être regardez, comme des Matieres de Controverſe, ou comme des Sujets de ſimple Spéculation. Les

Dogmes de la Trinité, de la Divinité de J. Chriſt ; l'Immortalité de l'Ame, & même la Verité de toute la Révélation ; ſont tous les jours combattus, & niez ouvertement, dans des Livres faits exprès dans ce deſſein : quoiqu'il n'y ait point de Secte parmi nous, qui admette les principes, qu'on poſe dans ces dangereux Ouvrages, ou qui les croïe néceffaires à ſon Syſtême.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois entrer ici dans le détail de tous les Inconveniens, où le Pouvoir Legiſlatif ſeul eſt en état de remédier. Peut-être ceux, dans lequel ce pouvoir réſide, feront peu de cas de quelques Propoſitions, qui ne ſortent pas de leur propre Corps. Cependant, quoique perſuadé de la foibleſſe de mes lumieres, je ſuis ſûr, que les penſées ſinceres d'un homme éclairé & intègre, qui n'a en vuë que le bien de ſa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les Déliberations d'une Aſſemblée nombreuſe, où la faction, & l'intérêt, ne prévalent ſouvent que trop. Un ſeul guide montrera mieux le chemin, que cinq cens, qui ont des idées differentes, ou qui marchent à tatons, en ſe fermant les yeux.

Dans la défiance où je ſuis touchant la reception qu'on fera à mes Propoſitions, je ne ferai encore qu'une ſeule Remarque, qui mérite, ce me ſemble, toute l'attention du Parlement.

N'eſt-ce pas une honte pour notre Païs, & un ſujet de ſcandale pour toutes les Nations Chrétiennes, que dans pluſieurs Villes, où le nombre des Habitans augmente tous les jours, on ait ſi peu ſoin de bâtir de nouvelles Egliſes, qu'il eſt impoſſible à la cinquiéme partie du Peuple d'aſſiſter au Service Divin ? Dans notre Capitale même, un ſeul Miniſtre, aſſiſté de deux chetifs Vicaires, eſt ſouvent chargé du ſoin de plus de vingt mille Ames. Ce manque d'égards & de reſpect pour la Religion me paroit ſi abo-

minable, que je ne croi pas, qu'aucun Siécle, ou aucun autre Peuple, en puiſſe fournir des exemples.

En voilà aſſez pour ce qui regarde les nouvelles Loix qu'on pouroit faire pour reformer le Genre-Humain. J'en reviens à mon Sujet principal, l'exécution exacte & rigoureuſe des Loix déja faites, qui dépend abſolument du Souverain, en vertu d'un droit ataché à la Couronne. Je conclus de tout ce que j'ai avancé à cet égard, que ſi les Poſtes d'Autorité, de Pouvoir, d'Honneur, & de Profit, devenoient les Recompenſes de la Vertu, & de la Pieté, un établiſſement ſi falutaire influeroit puiſſamment ſur les Mœurs, & ſur la Foi de tous les Sujets. C'eſt alors, que des gens éclairez, & habiles, feroient tous leurs efforts, pour exceller dans la pratique des devoirs de la Religion, afin de ſe mettre en état de parvenir aux plus grandes Dignitez.

Je pourrois bien me tromper, par raport à quelques moïens, que j'ai propoſez comme néceſſaires à l'exécution d'un ſi grand deſſein ; mais, on ne ſauroit tirer de-là aucune Objection eſſentielle contre le deſſein même. Que ceux qui ſe trouvent à la tête des affaires prennent des meſures plus juſtes ; rien ne leur eſt plus aiſé. Il ſuffit, que tout le monde m'acorde, que le mal, dont il s'agit, eſt réel, & d'une très-dangereuſe conſequence ; qu'il exige de prompts remedes ; & que tous ceux, qu'on y a apliquez juſqu'à préſent, n'ont produit aucun effet ſenſible.

Ces veritez inconteſtables autoriſent ſuffiſamment un Amateur de ſa Patrie & qui n'a pas d'autre but que le bien public à communiquer à la Nation les penſées ſur un ſujet ſi important.

Notre Reine eſt une Princeſſe auſſi reſpectable par ſes vertus, qu'aucun Souverain qui ait jamais rempli le Trone. De quel nou-

vel éclat ne brilleroit pas ſon admirable caractere aux yeux de ſes contemporains, & de la poſterité la plus reculee, ſi Elle emploïoit toute ſon autorité à communiquer une partie de ſes vertus à ſes ſujets trop abatardis, pour devenir meilleurs, par ſon ſeul exemple ? Qu'il me ſoit permis de dire, avec toute la vénération que l'on doit à cette Princeſſe incomparable, que les efforts qu'elle peut faire, pour parvenir à ce grand but, ſont une partie eſſentielle de ſes devoirs, de ſon intérêt, & de ſa gloire.

Apréſent, un homme croit avoir tout le mérite neceſſaire, pour prétendre aux plus éminentes Dignitez, pourvû qu'il ait crié pluſieurs fois contre ceux, qui forment de pernicieux deſſeins contre le Gouvernement. Il eſt vrai que c'eſt un homme devoué à ſes plaiſirs, & un Eſprit fort, c'eſt-à-dire un Débauché dans les formes, & un Ennemi de la Religion. Qu'importe, c'eſt un homme utile, propre à ſoutenir le Parti qu'il a embraſſé ; il en mérite toute la confiance. Il eſt vif Defenſeur de la Liberté & des Droits du Peuple : il déclame contre le Papiſme, contre le Pouvoir Arbitraire, contre les Fourberies du Clergé, & contre la Haute Egliſe ; en voilà aſſez : c'eſt un Perſonnage dûment qualifié, pour quelque charge que ce ſoit, à la Cour, dans l'Armée, dans la Flotte, ou dans la Politique ; & bientôt il ſe voit en état de pouſſer, juſqu'aux derniers rafinemens, les Fourberies, la Fraude, la Corruption, l'Oppreſſion, l'Injuſtice, & tous les Crimes, qu'il eſpere de pouvoir commettre avec impunité. Faut-il s'étonner, que de pareilles gens s'atachent ſi fort à un Gouvernement, où la Liberté eſt ſi exceſſive, & où les Sujets ſont ſi ſurs de la Proprieté de leur Bien, de quelque maniere, qu'ils l'aïent acquiſe ? Ils ne pouroient jamais choiſir une autre Conſtitution, ſans y perdre conſiderablement.

Une exacte Fidélité pour un Gouvernement établi eſt en effet le moïen principal de le défendre contre les entrepriſes des ennemis de dehors ; mais, ſi elle n'eſt acompagnée d'autres vertus, elle ne préviendra jamais les vices, qui en ſappent les fondemens, & qui ruinent plus ſurement un Etat, que ne fait l'Ambition des Princes voiſins.

Si mes Propoſitions, qui tendent à réformer le Roïaume, ſont les plus ſenſées, & les plus convenables ; c'eſt ce qui peut être traité comme une Queſtion problematique : mais, il eſt inconteſtable, qu'une telle Réforme eſt abſolument néceſſaire ; parce qu'on peut conclure de la nature des choſes mêmes, que des abus, auxquels on n'aporte point de remede efficace, s'augmentent de jour en jour, juſqu'à ce qu'ils aïent renverſé entierement la Societé. Comme il n'eſt pas poſſible, qu'il n'y ait dans le cœur des hommes des ſemences de Corruption, il faut dans un Etat bien reglé, que ceux, qui ſont armez du pouvoir d'exécuter les Loix, s'ocupent continuellement à s'opoſer à ſes progrès, & à reduire tout à ſes premiers Principes, comme s'exprime Machiavel. Ils ne doivent jamais permettre, que les abus vieilliſſent, & ſe multiplient, d'une maniere à rendre les remedes inutiles.

Celui, qui veut empêcher la ruïne de ſa maiſon, doit prendre garde à chaque fente, & la boucher dans le moment. A moins d'y veiller ſans relache, le tems ſeul la fera crouler, ſans le ſecours des orages, & des tremblemens de terre ; il ſera dans un danger perpetuel d'être envelopé ſous les ruines de cet Edifice. Il n'eſt plus tems de ſonger à l'étaïer, & à le raffermir : il lui en coutera moins à l'abbatre, & à en conſtruire un Nouveau, qui ne ſera peut-être, ni ſi ferme, ni ſi commode, que celui qu'il a laiſſé dépérir par ſa négligence.

# Tome 2 · 08

PREDICTIONS

POUR L'ANNÉE M. DCC. VIII.

PAR

ISAAC BICKEERSTAF, ECUÏER.

Près avoir long-tems & meurement conſideré l'Abus, qu'on fait de l'Aſtrologie dans ce Roïaume, j'ai vu évidemment, qu'au lieu d'en accuſer l'Art même, il ne faut s'en prendre, qu'à ceux qui le profeſſent. Je ſais, que des perſonnes très-éclairées ont prétendu prouver, que toute cette célébre Science n'eſt qu'une Fourberie complette & qu'il eſt du dernier abſurde de ſe mettre dans l'Eſprit, que les Etoiles puiſſent avoir la moindre influence ſur les Penſées, les Penchans, & les Actions des Hommes.

J'avouë que ce Sentiment eſt très-excuſable dans des perſonnes, qui n'ont pas tourné leurs études de ce côté-là ; ſurtout quand ils obſervent, comment cet Art ſi noble eſt manié par quelques idiots. Ces miſerables prétendent avoir établi une eſpéce de Négoce dans le Monde Planétaire ; & ils n'en raportent toutes les années, qu'une ample Cargaiſon de Galimathias, de Menſonges, & d'Impertinences, qui, bien loin de venir directement des Aſtres, ont tout l'air de ne deſcendre pas de plus haut, que de leur impertinente Imagination.

J'ai reſolu de publier bientôt une Apologie détaillée de cette célébre Science, où je tire toutes mes preuves des principes inconteſtables de la Raiſon. Tout ce que je dirai à préſent, pour en donner une idée avantageuſe, c'eſt que dans tous les siécles elle a

eu pour Partiſans des Savans du premier ordre, parmi leſquels je range Socrate, qui a été indubitablement le plus ſage de tous les hommes non-inſpirez. Si j'y ajoute, que ceux, qui ont condamné cet Art, quoi que d'ailleurs gens d'une habileté inconteſtable, ne s'y ſont jamais apliquez, ou bien n'ont pas réuſſi dans leurs recherches, on verra que leur témoignage ne doit pas être d'un grand poids, puiſqu'ils ont condamné ce qu'ils n'entendoient pas.

D'ailleurs, je ne ſuis pas fort choqué de voir ceux, qui étudient l'Aſtrologie, & qui n'y ont fait que des progrès mediocres, traitez par les gens ſages avec le dernier mépris. Je ſuis bien plus mortifié, en voïant les Gentilshommes Provinciaux dûment qualifiez, par leurs richeſſes, à être un jour Membres du Parlement, creuſer dans l'Almanac de Partrige, pour y trouver les Evenemens de chaque Année, & n'oſer propoſer une partie de Chaſſe, ſi cet habile Homme, ou ſon Compagnon Gadbury, n'ont pas fixé le beautems.

Je ſuis prêt à jurer, que ces deux Meſſieurs, & tous leurs Collégues, ne ſont pas ſeulement de grands Aſtrologues, mais encore des Enchanteurs dans les formes, ſi je ne prouve papier ſur table, par mille Paſſages tirez de leurs Almanacs, qu'ils n'ont pas ſeulement une idée ordinaire de la Grammaire & de la Syntaxe ; qu'ils ne ſavent pas épeler un ſeul mot, qui ſorte un peu de la Sphere de la converſation la plus commune ; & que, dans leurs Préfaces, ils ne ſavent, ni parler Anglois, ni penſer Sens-commun.

Pour leurs Obſervations, & leurs Prédictions, ce ſont des ſelles à tous chevaux, & elles peuvent convenir à tous les Siécles, & à tous les Peuples. Dans ce Mois, certaine Perſonne de diſtinction eſt menacée de la Mort, ou d'une dangereuſe Maladie. Ils n'ont qu'à conſulter la Gazette, pour en être perſuadez ; on y voit claire-

ment, à la fin de l'Année, qu'aucun Mois ne s'eſt paſſé, ſans la Mort de quelque Perſonne de marque. Il n'eſt pas poſſible même, que la choſe ſoit autrement, puiſqu'il y a du moins dans ce Roïaume deux mille Perſonnes de diſtinction, parmi leſquelles il faut de neceſſité qu'il y en ait de fort âgées ; &, pour deviner à coup ſur, l'Auteur n'a qu'à fixer ſa Prédiction ſur le Mois de l'Année le plus fécond en Maladies. Ce Mois, un célébre Eccléſiaſtique parviendra aux Dignitez de l'Egliſe. Eh ! qui en doute ? Il y a parmi nous un grand nombre de Prélats, dont pluſieurs ont déja un pied dans la foſſe ; &, s'ils meurent, il n'eſt pas naturel qu'on laiſſe leurs Charges vacantes. Une telle Planete dans une telle Saiſon, fait voir des Complots, & des Conſpirations très-conſiderables, dont on ſouroit bien voir de funeſtes ſuites. Si dans le tems prédit on découvre la moindre Machination, voilà notre Aſtrologue érigé en Prophete du premier rang.

Ils ſe ſervent encore d'un tour admirable, qui d'ordinaire couronne l'œuvre ; Dieu preſerve le Roi Guillaume de tous ſes Ennemis déclarez & ſecrets. Amen. Si après cela ce Monarque meurt, il eſt certain que l'Almanac l'a prognoſtiqué clairement : s'il reſte en vie, cette Phraze ne paſſe que pour une petite Ejaculation d'un fidéle Sujet.

Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que, dans quelques-uns de nos Almanacs, on a fait cette digne Priere pour le pauvre Roi Guillaume, pluſieurs mois après ſa Mort ; parce que, malheureuſement pour ces pauvres Aſtrologues, il déceda au commencement de l'Année, quand ces belles Piéces étoient déja publiées.

Pour laiſſer-là leurs impertinentes Propheties, je voudrois bien ſavoir, à quoi nous ſervent leurs Avertiſſemens, touchant des Pillules, & des Ptiſannes, pour les maux Vénériens ; & leurs Que-

relles en Vers & en Profe, ſur les Whigs, & ſur les Thoris ; & d'autres Fadaiſes, dont les Planetes n'ont garde de ſe mêler ?

Aïant long-tems remarqué, avec toute la mortification poſſible, ces indignes Abus de cet Art reſpectable, j'ai reſolu de lui ouvrir une nouvelle Route, & de m'y prendre d'une maniere qui ne ſauroit que plaire généralement à toute la Nation. Je ne donnerai cette Année qu'un Eſſay, parce que j'ai été obligé d'emploïer preſque tout mon tems à revoir & à corriger des Calculs, que j'ai faits autrefois ; réſolu de ne rien donner au Public, dont je ne ſois auſſi perſuadé, que de ma propre exiſtence. Pour ce qui regarde mes Prognoſtics touchant les Evenemens des deux dernieres Années paſſées, je ne me ſuis trompé que dans deux particularitez de peu d'importance. J'ai prédit exactement le mauvais ſuccès du Siege de Toulon, avec toutes ſes circonſtances comme auſſi le naufrage de l'Amiral Shovell. Il eſt vrai que je m'étois mépris de 36. heures par raport au tems fixe de ce triſte accident ; mais, en revoïant mon calcul, j'en ai d'abord découvert l'erreur.

J'ai prédit encore la Bataille d'Almanza, avec les circonſtances du jour, de l'heure, de la perte de côté & d'autre, & des ſuites : &, pour faire voir, que je ne ſuis pas de ces gens, qui devinent après coup, j'ai donné à mes amis des billets ſcélez, qui contenoient ces Prédictions, avec ordre de les ouvrir dans un certain tems fixe, & ils les ont trouvées exactement vraies, à quelques petites minuties près.

Pour ce qui regarde le petit nombre de Prédictions ſuivantes, j'ai differé à les rendre publiques, juſqu'à ce que j'euſſe examiné les Almanacs de l'Année où nous ſommes entrez Je n'y ai trouvé que le tour ordinaire ; & je conjure le Lecteur de comparer leur Méthode avec la mienne, J'oſe bien hazarder tout le credit de

mon Art, ſur le ſuccès des Prédictions, que j'offre ici au Public ; & je permets à Partrige, & à tous ceux de ſa bande, de me décrier comme le dernier des Impoſteurs, ſi je me trompe ici, dans la moindre particularité de quelque importance. Je m'imagine que ceux, qui voudront bien lire cette Brochure, me ſuppoſeront pour le moins autant de Lumieres, & de Probité, qu'à un Faiſeur d'Almanacs. Je ne me cache pas : je ſuis un homme de quelque Réputation dans le monde ; & j'ai mis ici mon Nom tout du long, afin qu'il me ſoit une marque éternelle d'Infamie, ſi j'en impoſe au Public.

Au reſte, j'eſpere, qu'on ne trouvera pas mauvais, que je parle avec menagement des Affaires Domeſtiques de la Nation. Il eſt indiſcret & imprudent de dévoiler les Miſteres d'Etat ; & il y a du danger pour ceux, qui ſont aſſez étourdis, pour vouloir ſe ſignaler par-là : mais, je me donnerai carriere ſur des particularitez, qui n'ont rien de commun avec le Gouvernement ; & la ſureté de mon Art paroîtra, avec tout autant d'éclat à l'égard de ces Evenemens ordinaires, qu'à l'égard des Revolutions de la plus grande conſequence. Pour ce qui doit ſe paſſer de plus remarquable hors de la Patrie, comme en France, en Flandre, en Italie, & en Eſpagne, je ne me ferai pas le moindre ſcrupule d'en parler ouvertement, & en termes clairs ; & je me fais fort de ne me jamais tromper ſur les Dates. Afin que le Lecteur puiſſe me rendre juſtice là-deſſus, je l'avertis, que je me ſervirai par-tout du Vieux Stile ; & je prie le public de s'en ſouvenir, en voïant dans les Gazettes les Evénemens, que je pronoſtique ici.

Je ſai, qu'on peut me faire une Objection, qui n'eſt pas ſans fondement, & qui merite toute mon attention. Une Perſonne, dit-on, peut-être diſpoſée, par la force d'une Planete dominante, à la

Volupté, à la Colere, ou à l'Avarice ; & vaincre par ſa Raiſon ces mauvaiſes Influences, comme fit autrefois Socrate. Les Aſtres inclinent, mais ne forcent point, la volonté des hommes ; &, par conſéquent, on a beau ſuivre les Regles les plus certaines de l'Aſtrologie, il eſt impoſſible d'être parfaitement ſur que les Evenemens répondront juſte aux Prédictions, J'avoue que cette Objection eſt très ſolide par raport à tel, ou à tel individu humain ; mais, comme les grandes révolutions dépendent d'ordinaire des diſpoſitions d'un grand nombre de perſonnes, il eſt impoſſible de croire, qu'elles s'acorderont toutes à s'opoſer à leurs penchans, & à les détourner d'un deſſein général, qui eſt conforme à leurs inclinations. D'ailleurs, l'influence des Etoiles s'étend à un grand nombre d'Evenemens, qui ſont indépendans de la Raiſon, comme les Maladies, la Mort, & en un mot tout ce qu'on apelle dans le monde Accidens.

J'ai commencé mes Prédictions par le tems que le Soleil entre dans le Belier, ce que je prends pour le veritable commencement de l'Année naturelle ; & je les ai pouſſées un peu plus loin que le tems, auquel il entre dans le ſigne de la Balance : c'eſt-là préciſement la Saiſon des grandes Affaires. Je n'ai pas encore arangé ce qui regarde le reſte de l'Année ; parce que j'en ai été détourné par pluſieurs occupations, qui n'ont rien de commun avec le Public. D'ailleurs, j'ai déja inſinué, que ce n'eſt ici qu'un Echantillon d'un grand nombre de Pronoſtics, que je prépare pour les Années ſuivantes, ſi l'on veut bien me le permettre, & m'encourager à l'éxécution d'un ſi grand deſſein.

Ma prémiere Prédiction n'eſt qu'une Bagatelle, & je ne la donne ici, que pour faire voir l'Ignorance des prétendus Aſtrologues, dans les choſes qui les regardent directement eux-mêmes.

Elle a pour objet Partrige, le Faïſeur d'Almanacs. J'ai fait ſon Horoſcope ſelon ma méthode particuliere ; & je trouve qu'il mourra infailliblement d'une Fiévre chaude le 29. de mars environ à onze heures de nuit. Je le prie d'y ſonger, & de mettre ordre à ſes affaires.

Le Mois d'avril ſera remarquable par la mort de pluſieurs perſonnes du premier rang. Le Cardinal de Noailles mourra le 4 ; & le 11. le Prince des Aſturies, Fils du Roi Philippe. Le 14. un des premiers Pairs de ce Roïaume mourra à ſa maiſon de Campagne. Le 19. l'Angleterre perdra un vieux Laïque diſtingué par ſa grande Erudition ; & le 23. on verra mourir un fameux Banquier demeurant dans la Ruë du Lombard. j'en pourois nommer un plus grand nombre de ce Païs, & d'autres, ſi je ne croïois pas ces ſortes de cas particuliers peu intereſſans pour le Lecteur. Pour ce qui regarde les Affaires publiques, il y aura le 7. une Emeute dans le Dauphiné, cauſée par l'Oppreſſion du Peuple ; & cette Affaire ne ſera pas apaiſée de pluſieurs mois.

Le 15. Il y aura une violente Tempête, ſur les Côtes de France, qui regardent le Sud-Eſt. Elle détruira beaucoup de Vaiſſeaux dans les Ports mêmes.

Le 19. fera célébre par la Révolte de tout un Roïaume, à l'exception d'une ſeule Ville ; ce qui donnera un tour très-avantageux aux Affaires d'un des Princes Alliez.

Le Mois de may ſera contre toutes les aparences fort ſtérile en grand événemens : il ne ſera remarquable que par la mort du Dauphin, qui arrivera le 7, après une courte maladie, & de violentes douleurs cauſées par une Retention d'Urine. Il meurt plus regreté par le Roïaume, que par la Cour.

Le 9. Un Maréchal de France ſe caſſera la jambe, en tombant de ſon Cheval. Il m'a été impoſſibie de découvrir s'il en mourra, ou non.

Le 11. On commencera un Siége de grande importance, qui attirera les yeux de toute l'Europe. Je n'en prédirai point les Particularitez. Pluſieurs Raiſons, qu'on devinera aiſément, m'obligent à ne pas n'étendre beaucoup ſur des Affaires, qui touchent de ſi près les Hauts-Alliez, & par conſéquent ce Roïaume.

Le 15. On recevra la Nouvelle d'un Evénement le plus ſurprenant, & le moins attendu, qu'on puiſſe s'imaginer.

Le 16. Trois grandes Dames de ce Roïaume ſe trouveront enceintes contre leur attente, à la grande ſatisfaction de leurs Epoux.

Le 23. Un fameux Boufon de la Comédie mourra d'une Mort comique, très-bien aſſortie à ſa Profeſſion.

juin. Ce Mois ſera illuſtre par la Déroute de certains Enthouſiaſtes ridicules connus ſous le nom de Petits Prophetes. Elle ſera cauſée, par l'arrivée du Tems où leurs Prédictions devroient être vérifiées, & par la découverte de leur Sottiſe, ou de leur Fourberie. C'eſt une choſe admirable, qu'il y ait des Impoſteurs aſſez extravagans, pour prédire des choſes, qui doivent arriver en peu de tems, & pour s'expoſer à être ſiflez par tout le monde, dans l'eſpace de quelques mois. Ces gens-là ſont moins prudens encore, que les Faiſeurs d'Almanacs, qui ont la fineſſe de s'envelopper d'épaiſſes ténébres, & de ne parler que par Enigmes, en laiſſant au Lecteur le ſoin de l'Intreprétation.

Le premier de ce Mois, un Général François ſera tué d'un coup de Canon tiré à tout hazard.

Le 6. il y aura dans un des Faux-bourgs de Paris un grand Incendie, qui conſumera plus de mille Maiſons, & qu'on pourra conſiderer comme l'avant-coureur d'une Nouvelle, qui étonnera toute l'Europe, vers la fin du mois ſuivant.

Le 10. il ſe donnera une grande Bataille, qui commencera à quatre heures après diner, & durera juſqu'à 9. heures du ſoir, avec beaucoup d'opiniâtreté, ſans que la fin en ſoit fort déciſive pour toute la Guerre. Pour les Raiſons déja dites, je ne nommerai pas l'Endroit qui ſera le Champ de Bataille ; mais je dirai que, de côté & d'autre, ceux qui commanderont l'Aile gauche ſeront tuez. Je vois des feux de joye, & j'entends des coups de canon, qui annonçent une Victoire.

Le 14. Il ſe répandra un faux bruit de la mort du Roi de France.

Le 20. Le Cardinal Porto-Carrero finira ſes jours par une Dyſſenterie non ſans ſoupçon d'être empoiſonné : mais, on trouvera, que tout ce qu'on aura débité de ſon Deſſein de prendre le Parti du Roi Charles eſt abſolument faux.

juillet. Le 6. de ce Mois, un certain Général recouvrera, par une Action des plus glorieuſes, la Réputation qu'il avoit perdue par quelques mauvais ſuccès.

Le 12. Un Chef d'Armée mourra Priſonier parmi ſes Ennemis.

Le 14. On découvrira le Deſſein infame d'un Jéſuite François d'empoiſonner un Général étranger ; &, quand il ſera apliqué à la Queſtion, il déclarera les choſes les plus ſurprenantes.

En un mot, ce Mois ſera fecond en grands Evénemens, dont il ne m'eſt pas permis de détailler toutes les particularitez.

Dans le Roïaume, un vieux Senateur de grande Réputation mourra à ſa Maiſon de Campagne, extenué par l'âge, & par les maladies.

Mais, ce qui doit rendre ce Mois à jamais fameux, c'eſt la Mort du Roi de France, Louis quatorze, qui finira ſa vie à Marli, le 26, environ à ſix heures du ſoir, après une Maladie d'une Semaine. Ce ſera, ſelon tout ce que j'en puis découvrir, d'une Goutte remontée, ſuive d'un Flux de Sang. Trois jours après, M. de Chamillard ſuivra ſon Maître, en mourant d'Apoplexie.

Dans le même Mois, un Ambaſſadeur mourra à Londres ; mais, je n'en ſaurois dire préciſement le jour.

août. Les Affaires de France paroîtront pendant quelque tems ne pas ſoufrir la moindre altération, ſous le Régne du Duc de Bourgogne ; mais, le Génie, qui animoit toute la Machine, étant diſparu, elles ſeront ſujettes à des Révolutions extraordinaires l'Année ſuivante. Juſqu'ici le jeune Roi laiſſe à peu près tout ſur le même pied, dans le Miniſtere, & dans les Troupes ; mais, les Libelles & les Satyres, qui ſe répandent contre ſon Grand-Pere, & qui volent, pour ainſi dire autour de ſon Palais même, mortifient cruellement le nouveau Monarque.

Je vois un Courier fort empreſſé, & les yeux pleins de vivacité & de joye, arriver au point du jour le 28. de ce Mois, aïant fait un Voïage prodigieux, par Mer & par Terre, en trois jours de tems. Vers le ſoir j'entends les Cloches, & les coups de Canon ; les illuminations, & les feux de joye, font paroître la Ville en feu.

Un jeune Admiral, d'une très-noble extraction, acquiert ce même Mois une Gloire immortelle, par une Action des plus héroïques.

Les Affaires de Pologne ſont entiérement reglées. Auguſte renonce à ſes Prétentions, qu'il avoit voulu pendant quelque tems faire valoir de nouveau, Staniſlas eſt paiſible Poſſeſſeur de la Couronne, & le Roi de Suede ſe déclare pour l'Empereur.

Je ne ſaurois paſſer ſous ſilence un Accident particulier, qui doit arriver dans ce Mois à Londres ; c'eſt qu'à la Foire de St. Barthelemy, un grand déſaſtre ſera cauſé par la chûte d'une Tente.

septembre. Ce Mois commencera par une Gelée extraordinaire dans cette ſaiſon : elle durera près de 12. jours.

Après que le Pape aura langui longtems, le Mois paſſé, les enflures de ſes jambes creveront, la Gangrene s'y mettra, & il finira ſes jours le 11. Trois ſemaines après ſa mort, il ſera ſuccédé, par le moïen des Brigues les plus violentes, par un Cardinal de la Faction Impériale, né en Toſcane, & âgé à préſent de 61. ans.

L'Armée des François ſe tient à préſent entierement ſur la défenſive, & elle ſe retranche juſqu'aux dents. Le jeune Roi envoïe des ouvertures pour }a Paix, par le moïen du Duc de Mantoüe ; mais, comme c'eſt-là une Affaire d'Etat, qui touche de près notre Gouvernement, je n'en dirai pas d'avantage.

Je n'ajouterai encore qu'une Prédiction, en termes miſtérieux. Elle eſt compriſe dans ce Paſſage de Virgile :

Alter erit tun Tiphys, & altera quæ vehat Argo

Delectos Heroas.

Le 25. de ce Mois, tout le monde verra cette Prédiction, parfaitement accomplie.

Je n'ai pas pouſſé plus loin mes Calculs pour l'Année préſente. Je ne prétends pas, que ce ſoient-là tous les grands Evenemens, que nous verrons ; mais, je prétends que ceux, dont je viens de parler, arriveront infailliblement. Peut-être m'accuſera-t-on encore, malgré les raiſons que j'ai alleguées avant que d'en venir à mes Pronoſtics, de ne m'être pas plus étendu ſur nos Affaires Domeſtiques, & ſur le Succès de nos Armes. Je conviens que j'étois le Maitre de donner là-deſſus des Lumieres fort ſures ; mais, notre Miniſtere éclairé ne trouve pas à propos, qu'on entre dans les Miſteres d'Etat ; & je ne ſuis pas homme à lui donner le moindre mécontentement.

Tout ce que j'ôſe prendre la hardieſſe de dire, c'eſt que cette Campagne ſera très-glorieuſe pour les Alliez, & que les Forces Britanniques par Mer, & par Terre, auront une bonne part dans les Lauriers, dont la Victoire couronnera la grande Alliance ; que la Reine Anne continuera de vivre en ſanté, & en proſpérité ; & qu'il n'arrivera aucun deſaſtre aux prémieres têtes du Roïaume.

Pour ce qui concerne les Evénemens dont j'ai fait mention, le Public verra par leur Accompliſſement, ſi je dois être mis de niveau avec les Aſtrologues ordinaires, qui, par leur pitoïable Jargon, & par certaines Figures tracées à tout hazard, ſe ſont trop long-tems jouez de la Crédulité du Vulgaire. Mais, il ne faut pas mépriſer un habile & ſage Médecin, parce qu'il y a des Charlatans dans le Monde.

Peut-être croira-t-on, que je ne ſonge ici qu'à me divertir, aux depends des Sots ; mais, on me fera tort. J'ai quelque eſpece de

Reputation dans le Monde, que je ne hazarderois pas volontiers, uniquement pour ſatisfaire à un caprice de cette nature. J'oſe me flatter encore, que tout homme ſenſé, qui lira cet Ecrit, n'aura garde de le confondre avec les miſerables Brochures qui font les Délices du petit Peuple. Heureuſement pour moi, je ſuis au-deſſus du ſort de ces miſerables Ecrivains, qui ſont obligez d'inſulter le Bon-Sens, pour ſe procurer dequoi vivre. Ma Fortune fait que je n'ai pas beſoin d'un gain ſi mince, & mon naturel me le fait mépriſer.

Que des gens éclairez ne condamnent pas, avec trop de précipitation, cet Eſſai deſtiné à rendre ſon ancienne Réputation à un Art, qui n'eſt tombé en diſgrace, que par l'Ignorance, & par la Fourberie, de ceux qui le profeſſent. Un court eſpace de tems décidera, ſi je me ſuis trompé moi-même, ou ſi j'ai voulu tromper les autres ; & ce n'est pas, ce me ſemble, exiger quelque choſe de fort déraiſonnable, que de prier le Public de vouloir bien ſuſpendre ſon Jugement, pendant un petit nombre de Mois.

Autrefois, je me ſuis vû confondu avec les habiles gens, qui mépriſent toutes les Prédictions fondées ſur les Etoiles ; & j'étois encore de leur Opinion l'An 1686, quand un Homme de Qualité me fit voir dans ſon Album une Déclaration du très-éclairé Aſtronome le Capitaine H..., par laquelle ce grand Home aſſuroit, qu'il ne croiroit jamais rien des Influences des Aſtres, s'il n'arrivoit pas en Angleterre une très-célébre Révolution l'An 1688. Depuis l'Accompliſſement de ces Pronoſtics je me ſuis tiré de mon Erreur : &, après une Etude aſſiduë de dix-huit ans, j'ai trouvé la veritable Méthode de parvenir à cette Science ; &, par-là, je me crois païé avec uſure d'une Application ſi longue, & ſi penible. Pour n'arrêter pas le Lecteur plus long-tems, je finirai, en l'aſſeurant, que les

Predictions, que j'ai deſſein de lui communiquer, pour les Années ſuivantes, comprendront les principales Affaires de toute l'Europe ; &, ſi l'on ne me veut pas permettre de les rendre publiques dans ma Patrie, j'apellerai de cette rude Sentence au Monde Savant, en les donnant en Latin, & en les faiſant imprimer en Hollande.

## Tome 2 · 09

DE LA PRÉMIERE PRÉDICTION

DE M. BICKERSTAF;

OU

LETTRE À UNE PERSONNE DE QUALITÉ,

CONTENANT LA

RELATION CIRCONSTANCIÉE

DE LA MORT DE

M. PARTRIGE,

FAISEUR D'ALMANACS,

ARRIVÉE LE 29 DE MARS 1708.

Our obéir aux Commandemens de Votre Grandeur, auſſi bien que pour ſatisfaire ma propre Curioſité, je me ſuis conſtamment informé ces jours paſſez de la ſituation, où ſe trouvoit M. Partrige

Faiſeur d'Almanacs, qui, ſelon les Predictions de M. Bickerſtaf, publiées il y a un mois, devoit mourir d'une Fievre chaude le 29. environ à 11. heures de nuit. Je l'avois vu quelquefois, pendant que j'étois emploïé dans les Affaires ; parce que toutes les années il me faiſoit préſent de ſon Almanac, dans l'Eſperance d'une petite gratification, ſelon ſa conduite ordinaire avec les gens, qui étoient dans les Emplois. Je le rencontrai par hazard deux ou trois fois, dix jours à peu près avant ſa mort ; & j'obſervai, qu'il tomboit extrémement, quoique, à ce que j'apris alors, ſes amis ne le cruſſent pas en danger. Ce n'eſt que depuis trois jours, que ſe trouvant fort mal, il s'eſt retiré dans ſa chambre. On l'a mis au lit, & on a fait venir le Médecin, & l'Apoticaire, pour lui ordonner des remedes. Sur cette Nouvelle, j'ai envoyé, deux ou trois fois par jour, un Laquais chez lui, pour m'informer de ſa ſanté ; & hier, environ à quatre heures après midi, on m'apprit, qu'il étoit abandonné des Médecins. Là-deſſus, pouſſé par la Pitié, & ſur-tout par la Curioſité, je pris la réſolution de l'aller voir. Il me reconnut parfaitement bien, parut ſurpris de ma condeſcendance, & m'en temoigna ſa gratitude, autant que ſa foibleſſe pouvoit le lui permettre. Ceux, qui étoient autour de ſon lit, me dirent, qu'il avoit été en délire quelque tems auparavant ; mais, il étoit alors dans ſon Bon-Sens, s'il le fut jamais, & il avoit la parole libre & forte. Après lui avoir exprimé mon chagrin de le voir dans un ſi triſte état, & dit pluſieurs autres choſes obligeantes, je le priai de me dire naturellement, ſi les Prédictions, que M. Bickerftaf avoit publiées touchant ſa mort, n'avoient pas opéré ſur ſon Imagination avec trop de force ? Il m'avoüa, qu'il les avoit eues fort ſouvent dans l'eſprit, ſans en être extrémement effraïé ; mais, qu'il y avoit quinze jours, qu'elles avoient commencé à faire de profondes impreſſions ſur ſon cerveau ; qu'elles s'en étoient entiérement emparées ; & qu'il

croyoit, que c'étoit-là effectivement la veritable Cauſe de ſa Maladie. Je ſuis très-perſuadé, pourtant, continua-t-il, que M. Bickerſtaf n'a parlé que par Conjecture, & qu'il ne ſait pas mieux ce qui doit arriver dans le Cours de cette Année, que moi-même. Je lui dis, que ſon Diſcours me ſurprenoit, & que je ſerois ravi que ſa ſanté lui permit de me communiquer les Raiſons, qui le convainquoient de l'Ignorance de M. Bickerſtaf. Helas ! Monſieur, me répondit-il, je ne ſuis qu'un pauvre Idiot, élevé dans le Métier le plus bas ; mais, j'ai aſſez de bon-ſens, pour ſavoir, que toutes les Prétentions des Aſtrologues ſur l'Avenir ne ſont que des Chimeres. La raiſon en eſt évidente ; toutes les perſonnes éclairées, & ſavantes, qui ſont ſeules capables de connoitre le fort & le foible de cette Science s'accordent unanimement à la mépriſer, & à la tourner en ridicule. Il n'y a que l'ignorant Vulgaire, qui y donne ; & cela, ſur la Foi de Gens comme moi, & mes Camarades, trop ignorans pour ſavoir bien lire, & écrire.

Je lui demandai là-deſſus, s'il n'avoit jamais tiré ſon propre Horoſcope, pour voir s'il s'accorderoit avec le Pronoſtic de M. Bickerftaf. Monſieur, Monfieur, me repliqua-t-il, en ſecouant la tête : il ne s'agit pas de railler à préſent, mais de me repentir de ces petites Fourberies, comme je le fais du fond de mon ame.

Ainſi donc, repliquai-je, ces Obſervations, & ces Prédictions, que vous avez fait imprimer dans votre Almanac, ne ſervoient qu'à duper le ſot Peupie. S'il n'en étoit ainſi, repartit-il, j'en ſerois moins coupable devant Dieu, & devant les Hommes. Nous avons une Méthode generale pour toutes ces choſes. A l'égard de notre maniere de prédire le Tems, nous en laiſſons le ſoin aux Imprimeurs qui ne font que copier à tout haſard quelques vieux Almanacs. Les Prédictions d'une autre nature étoient de ma propre In-

vention, & ne tendoient qu'à faire vendre mon pauvre Calendrier. Je n'avois pas d'autre moïen de gagner du pain, pour moi, & pour ma Femme ; car, c'eſt un Métier bien maigre, que celui de rapetaſſer de vieux Souliers. Helas ! ajouta-t-il en ſoupirant, heureux encore ! ſi mes Remedes n'ont pas fait plus de mal aux Hommes, que mes Pronoſtics. Il eſt vrai que j'avois hérité quelques bonnes Recettes de ma Grand-Mere, & que j'ai eu ſoin que, dans mes propres Compoſitions, il n'entrât aucun Ingrédient dangereux.

J'eus encore avec lui quelques autres Diſcours, dont je ne me ſouviens pas. Le mal n'eſt pas grand, & peut-être mon Recit ennuïe-t-il déja votre Grandeur. J'ajoûterai ſeulement à ce que je viens de dire, que dans ſon Lit de Mort il s'eſt déclaré Nonconformiſte, & qu'il avoit un Miniſtre fanatique pour Conſolateur & pour Guide ſpirituel.

Après une demi-heure de Converſation, je pris congé de lui, à moitié étouffé par l'air renfermé de ſa petite chambre. Perſuadé, qu'il n'en avoit pas pour long-tems, j'entrai dans un petit Caffé près de-là, après avoir laiſſé chez le Malade un Laquais, avec ordre de me venir avertir de l'inſtant de la Mort le plus éxactement, qu'il ſeroit poſſible. Il m'en vint aporter la nouvelle deux heures après : &, tirant ma Montre, je vis, qu'il étoit à peu près ſept heures & cinq minutes ; ce qui fait voir clairement, que M. Bickerſtaf s'eſt trompé dans ſon calcul de quatre heures. En recompenſe, ſa Prédiction eſt fort exacte, par raport aux autres Circonſtances de cette Mort.

La queſtion eſt s'il n'a pas été la Cauſe de cet Evénement, auſſi bien que le Prophete. Quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt aſſez extraordinaire, ſoit qu'elle ſoit un effet du Haſard, ou de la Force d'Imagination du pauvre Partrige : &, quoique je ſois des plus incre-

dules ſur ces ſortes de matiéres, j'attends avec impatience la Réuſſite de la ſeconde Prédiction de notre Aſtrologue. Elle nous annonce, que le Cardinal de Noailles doit mourir le 4. d'Avril ; &, ſi ce Pronoſtic eſt verifié auſſi exactement que l'a été celui qui concernoit Partrige, je vous avouë que j'en ſerai dans une grande ſurpriſe, & que je ſerai très-porté à attendre l'Accompliſſement de toutes ſes autres Propheties.

## Tome 2 · 10

JUSTIFICATION

DE

M. BICKERSTAF, Ecuïer,

CONTRE CE QUI LUI A ÉTÉ OBJECTÉ PAR

M. PARTRIGE

DANS SON ALMANAC POUR L'ANNÉE COURANTE 1709 ;

Par le dit

ISAAC BICKERSTAF, Ecuïer.

Partrige a trouvé bon, il y a quelque tems, de me traiter de la maniere du monde la plus rude, dans l'Ecrit, qu'il apelle ſon Almanac pour l'Année préſente. Un pareil Procédé ne convient en aucune maniere à des Gens de Lettres, & ne contribue rien à la

découverte de la Vérité, qui doit être le grand But de toutes les Diſputes des Savans.

Il me ſemble, qu'un homme de l'éducation de M. Partrige devroit ſonger un peu à polir ſon ſtile, & ne point donner à un homme, dont tout le crime conſiſte à differer de lui dans un point de pure ſpéculation, les noms odieux de fou, de faquin, & d'impudent. J'en apelle au Monde ſavant, & je lui demande, ſi, dans mes Predictions de l'Année paſſée, je l'ai traité d'une maniere à m'attirer de pareils Epithetes. Les Philoſophes ont eu des Diſputes dans tous les siécles ; mais, les plus polis dentr'eux ont toujours diſputé en vrais Philoſophes. La fougue, & les manieres harangeres, dans la Controverſe, ne font rien à la queſtion, & ne ſont tout au plus, qu'un aveu tacite, qu'on ſe défie de la bonté de ſa cauſe.

Ce qui me touche le plus dans cette affaire, ce n'eſt pas ma propre Réputation, c'est le Bien général de la République des Lettres, que le Sieur Partrige a bleſſée à travers mon flanc. Si des gens, qui travaillent pour le bien public, doivent être traitez d'une maniere ſi indigne, comment peut-on eſperer, que les Sciences les plus utiles faſſent jamais des progrès conſiderables ?

M. Partrige auroit certainement honte de ſa Conduite peu généreuſe à mon égard, s'il ſavoit ce qu'en penſent les Univerſitez étrangéres ; mais, je m'intereſſe trop à la Réputation d'un ſi illuſtre Compatriote, pour rendre public tout ce que je ſai là-deſſus. Cet Eſprit d'Envie & d'Orgueil, qui ſuffoque en leur naiſſance tant de beaux Genies, qui ſans elles s'éleveroient dans notre Païs, n'eſt pas encore extrémement en vogue parmi les Savans étrangers ; & la néceſſité de faire mon Apologie m'excufera, ſi j'oſe déclarer ici au Lecteur, que j'ai reçû plus de cent Lettres de

felicitation ſur mon Eſſay Aſtrologique, de differentes Parties de l'Europe, juſqu'à la Moſcovie incluſivement. J'ai même lieu de croire, qu'aux Bureaux, on en a retenu, & ouvert, un bon nombre d'autres. J'avoue que l'Inquiſition de Lisbone a trouvé à propos de bruler mes Prédictions, & de condamner d'Hereſie l'Auteur, & les Lecteurs. Mais, j'eſpere, qu'on voudra bien s'en prendre au triſte état où les Belles Lettres ſont réduites dans ce Roïaume. J'ôſe dire même, avec tout le profond Reſpect qu'on doit aux Têtes Couronnées, que Sa Majeſté Portugaiſe auroit bien fait d'emploïer ſon Autorité, en faveur d'un Savant de quelque naiſſance, Sujet d'une Souveraine, avec laquelle ce Prince eſt ſi étroitement allié. En recompenſe, les autres Roïaumes & Républiques de l'Europe m'ont comblé d'Eloges ; &, ſi je voulois faire imprimer les Lettres Latines, que j'ai reçûës des Païs étrangers ſur le ſujet en queſtion, elles feroient un volume dans les formes, propre à detruire abſolument tout ce qui peut m'être objecté par M. Partrige, & par ſes complices les Inquiſiteurs Portugais, qui ſont les ſeuls Antagoniſtes, pour le dire en paſſant, que mes Prédictions ſe ſoient juſqu'ici attirez. Mais, le Sujet eſt trop délicat, & trop ſcabreux, pour rendre public les ſentimens, qu'ont là-deſſus mes illuſtres Correſpondans. J'eſpere pourtant, qu'ils ne trouveront pas mauvais, que, pour me défendre contre mes Adverſaires, je copie ici quelques Paſſages de leurs Lettres. Le très-docte M. Leibnits m'adreſſe ainſi ſa troiſiéme Lettre, Illuſtriſſimo Bickerſtaffio Aſtrologiæ Inſtauratori, &c. M. le Clerc, en citant mes Predictions, dans un Traité qu'il a mis au jour l'an paſſé, a la bonté de dire, Ita nuper Bickerſtaffius, magnum illud Angliæ Sidus, &c. Un autre Profeſſeur d'une grande Réputation ſe ſert de ces termes en parlant de moi : Bickerſtaffius, nobilis Anglus, Aſtrologorum hujuſce ſeculi Princeps. Et le Signor Magliabecchi, Biblio-

thecaire du Grand Duc, m'a écrit une grande Epitre toute remplie de Complimens & d'Eloges. Il eſt vrai, qu'un fameux Savant d'Utrecht, Profeſſeur en Aſtronomie, ſemble differer de moi dans un point ; mais, il s'exprime avec toute la Modeſtie, qui eſt naturelle à un vrai Philofophe : Pace tanti Viri dixerim : &, page 55, il paroit rejetter toute la faute ſur l'Imprimeur en quoi il a raiſon : vel forſan Error Typographi, cum alioquin Bickerſtaffius Vir doctiſſimus, &c.

Si M. Partrige avoit ſuivi cet exemple, il m'auroit épargné la peine de faire mon Apologie d'une maniere ſi publique. Je puis dire, ſans vanité, que je ſuis l'homme du monde le plus prêt à reconnoître mes Mépriſes, & le plus reconnoiſſant envers ceux qui me les découvrent, quand on s'y prend d'une maniere honnête. Mais, il ſemble que le fameux M. Partrige, au lieu d'être charmé des progrès de ſon Art, regarde tous ceux, qui veulent y contribuer, comme des Uſurpateurs. Il eſt vrai, qu'il a été aſſez prudent, pour ne rien objecter contre mes Prédictions ſi l'on en excepte le ſeul Article qui le regarde. Mais, pour faire voir dans quel Aveuglement l'Eſprit de Partialité jette ceux qui en ſont poſſedez, je proteſte ici ſolemnellement, qu'il eſt le ſeul homme au monde, qui ſoit entré là-deſſus en diſpute avec moi. Cette ſeule Conſideration ſuffit, ce me ſemble, pour énerver toutes ſes Preuves.

Je n'ai jamais pû découvrir que deux Objections, qui ont été faites contre mes Predictions de l'An paſſé. La premiere eſt d'un François, qui trouve bon d'avertir le public, de ce que le Cardinal de Noailles eſt encore en vie, nonobſtant le prétendu Pronoſtic de M. Bickerſtaf : mais, je laiſſe à juger au Lecteur benevole & impartial, ſi un François, un Papiſte, & un Ennemi, doit être cru

dans ſa propre Cauſe, aux dépens d'un Proteſtant Anglois, qui eſt du Parti du Gouvernement.

La ſeconde Objection eſt le triſte Sujet de la préſente Diſpute. Elle roule ſur un Article de mes Prédictions, ſelon lequel M. Partrige devoit mourir le 29. de Mars 1708. Il a le front de ſoutenir dans ſon Almanac pour l'Année préſente, que ce Pronoſtic eſt abſolument faux ; & il le ſoutient, comme je l'ai déja dit, de cette maniere rude & brutale, qui ſiéd ſi mal à une perſonne de quelque naiſſance. Il déclare ouvertement dans le ſuſdit Ouvrage, que non ſeulement il eſt en vie à préſent, mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour ſa Mort. Voilà préciſément l'état de la Queſtion ; & j'ai reſolu de la traiter, avec toute la brieveté, toute la clarté, & toute la tranquillité poſſible. Je ſuis perſuadé, que cette Diſpute s'attirera l'attention de toute l'Angleterre, & même de toute l'Europe : les Savans de chaque Nation ne manqueront point ſans doute de prendre parti, & de ſe déclarer pour ce qui leur paroîtra le plus vraiſemblable, & le plus ſolide.

Sans entrer ici dans un examen critique de l'heure préciſe de la mort du Sieur Partrige, je me contenterai de prouver, qu'il n'eſt pas au nombre des vivans, & de le faire voir par l'Autorité d'un prodigieux nombre de Témoins irreprochables. Plus de mille perſonnes de naiſſance, qui ont acheté ſon Almanac, uniquement pour y voir les Invectives qu'il vomit contre moi, s'écrient à chaque ligne, en levant les yeux au Ciel, & en crevant, moitié de rire, & moitié de dépit, qu'ils ſont perſuadez, que jamais homme vivant n'écrivit de pareilles Fadaiſes. Je ſuis convaincu même, que perſonne au monde, qui ſoit au fait, puiſſe en parler autrement. Par conſequent, M. Partrige, preſſé par un Dilemme formi-

dable, doit, ou deſavouer ſon Almanac, ou bien convenir, qu'il n'eſt pas un homme vivant.

Je veux bien croire, qu'une certaine Figure inanimée ſe donne les airs de courir les ruës ſous le Nom de Partrige : mais, I. Bickerſtaf ne s'en croit pas reſponſable ; & il ſoutient que ladite Figure n'a pas eu le moindre droit d'étriller le pauvre Garçon, qui crioit, en paſſant par devant lui, La véritable & éxacte Relation de la Mort du Docteur Partrige.

D'ailleurs, M. Partrige ſe mêle de dire la bonne Avanture, & de faire retrouver les Hardes volées. Or, tout ſon voiſinage aſſeure, qu'il le fait par le moïen du Diable, & des malins Eſprits, qu'on ne ſauroit fréquenter, de l'aveu de tous les gens éclairez, que lorſqu'on n'eſt plus en vie.

En troiſiéme lieu, je prétends prouver ſa Mort par ſon Almanac même, & par ce même Paſſage, qui ſert à nous faire croire qu'il vit encore. Il dit, qu'il n'eſt pas ſeulement en vie à préſent ; mais qu'il l'étoit encore le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour ſa Mort. Par-là, il fait entendre évidemment, qu'un homme peut-être en vie à l'heure qu'il eſt, quoi qu'il ait été mort, il y a douze mois. Et voilà préciſement ce qu'il y a de Sophiſtique dans cette Propoſition. Il n'oſe pas aſſeurer, qu'il a été en vie depuis le 29. de Mars : il déclare ſeulement, qu'il vit à préſent, & qu'il vivoit ce jour-là. La derniere partie de ſa Déclaration eſt hors de conteſte ; car, il ne mourut que le ſoir, comme il paroit par une Relation de ſon Décès dans une Lettre à un Lord. S'il a vecu depuis ce tems-là, c'eſt ce que je laiſſe à décider au Public. En vérité, ce ſont-là de pures Chicanes, & j'ai honte de m'y arrêter.

En quatrieme lieu, j'en apelle à M. Partrige lui-même, & je lui demande s'il eſt probable, que j'aie été aſſez imprudent, pour commencer mes Prédictions par la ſeule Fauſſeté, qu'on leur ait reprochée juſqu'ici ? Eſt-il vraiſemblable, que je me fois trompé, par raport à un Evénement, qui devoit arriver, pour ainſi dire, ſous mes yeux, & par raport auquel il m'étoit infiniment plus aizé d'être exact, qu'à l'égard de tout le reſte ? Eſt-il naturel, que, preſque de propos délibéré, j'aïe voulu donner un tel Avantage ſur moi à un Homme de l'Eſprit & de l'Erudition de M. Partrige, qui, s'il lui avoit été poſſible de faire encore quelqu'autre Objection contre mes Pronoſtics, ne m'auroit certainement pas épargné ?

Je ſaiſis ici l'occaſion de réfuter l'Auteur de la Relation de la Mort de M. Partrige, dans une Lettre à un Lord. Il s'eſt donné les airs de m'acuſer de m'être trompé, à l'égard de cet Evénement, de quatre heures entieres. J'avoue que cette Critique avancée d'un air de triomphe, par un Auteur grave, & judicieux, touchant une Matiere, qui me touche de ſi près, m'a mortifié de la maniere la plus cruelle. J'étois hors de la Ville, lors de cette Mort, & j'étois ſi convaincu de la juſteſſe de mon Calcul, que je ne daignois pas ſeulement y penſer un moment. Cependant, pluſieurs de mes Amis, qui, pour ſatisfaire leur Curioſité, n'ont rien négligé pour en être inſtruits à fond, m'ont aſſeuré que je ne me ſuis mépris que d'une petite demi-heure. S'il m'eſt permis de parler naturellement, il me ſemble que cette Mépriſe n'eſt pas d'une nature, à m'attirer des Cenſures ſi pleines de Vivacité & d'Amertume. Cet Auteur me permettra de lui dire, qu'une autrefois il ne feroit pas mal d'avoir plus d'égard pour ſa propre Réputation, en ménageant d'avantage celle de ſon Prochain. Je ſuis bien heureux, que dans mes Prédictions il n'y ait pas d'autres Erreurs de Calcul. S'il y en avoit,

il eſt a préſumer que ce Critique bilieux me les reprocheroit du même ton cavalier.

J'ai vu encore des Gens, qui font une autre Objection contre la vérité de la Mort de M. Partrige, mais ils ne la propoſent, que d'une maniere timide. Ils s'imaginent, qu'il doit être encore en vie, parce qu'il continue à faire des Almanacs. Mais, il faut faire peu de réfléxion ſur ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, pour propoſer une pareille Difficulté. C'eſt un Privilege très-commun à tous les Faiſeurs d'Almanacs. Gadburi, Robin, Dove, & Wing, ne publient-ils pas tous les Ans leurs Almanacs, quoi qu'ils aient été déja morts, avant la Révolution. Voici la Raiſon véritable d'un Phenomêne, qui paroit d'abord ſurprenant. Tous les Auteurs peuvent vivre après leur Mort, excepté uniquement les Auteurs des Almanacs. Leurs Ouvrages ne roulent que ſur les minutes, à meſure qu'elles paſſent ; & ils deviennent abſolument inutiles, quand l'Année eſt finie. Pour les en dédommager, le Tems, dont ces Meſſieurs ſont les Regiſtres vivans, leur accorde la Prérogative de continuer leurs Journaux, après leur mort.

J'aurois épargné au Public, & à moi-même, cette Apologie, ſi pluſieurs Perſonnes ne s'étoient ſervies de mon Nom, ſans que j'aïe jamais eu la moindre intention de le leur prêter. Il y a un homme, par exemple, qui m'a voulu faire adopter malgré moi, depuis peu, un bon nombre de fades Prédictions dont je ne fus jamais le Pere. A lui parler franchement, ce ne ſont pas-là des choſes à ſervir de Plaiſanterie, & de ſimple Amuſement. Elles ſont très-ſerieuſes ; & j'avouë même, que j'ai été touché au vif, quand j'ai vû mes Prédictions, qui m'ont couté tant de travail & de veilles, criées dans les Rues, & être débitées indifferemment au Peuple ; au lieu que je ne les avois deſtinées qu'à la réflexion des

Perſonnes les plus graves. Cette eſpece de Proſtitution a tellement prévenu le Public d'abord, que pluſieurs de mes Amis ont été aſſez mal aviſez, pour me demander très-ſerieuſement, ſi mon unique But n'avoit pas été de badiner avec mes Lecteurs ? Je me contentai de leur répondre froidement, que l'Evenement les en inſtruiroit. Certainement, je leur en aurois voulu du mal, ſi je n'avois pas ſu, que c'eſt le grand talent de notre siécle, & de notre Nation, de tourner en ridicule les choſes du plus grand poids.

Lorſque la fin avoit vérifié toutes mes Prédictions, voilà l'Almanac de Partrige, qui ne ſemble ſortir de la Preſſe, que pour me diſputer l'Article de la Mort de ſon Auteur ; &, par-là j'ai le Sort de certains Heros de Roman qui étoient obligez de tuer deux fois de ſuite leurs Ennemis reſſuſcitez par des Enchanteurs.

Si le Sieur Partrige a été aſſez habile, pour ſe rendre un pareil Service à lui-même, grand bien lui faſſe : mon Pronoſtic n'en eſt pas moins véritable. Je crois avoir prouvé par des Demonſtrations en forme, qu'il eſt mort une demi-heure avant le tems, que j'avois fixé pour ſon Décès ; ce qui deſabuſera le Public, de ce qui lui a été débité effrontement par l'Auteur de la Lettre à un Lord, qui ne prétend que je me ſuis trompé de quatre heures, que pour me décréditer, en m'accuſant d'une Erreur ſi groſſiere.

FIN

## Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Conte_du_tonneau. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.